L'Espagne du Siècle d'Or racontée par les proverbes

Françoise Cazal

L'Espagne du Siècle d'Or racontée par les proverbes

Les aliments dans le *Vocabulario de refranes y frases proverbiales* de Gonzalo Correas (1627)

© 2019 Françoise Cazal
Édition : BoD – Books on Demand
12/14 rond-point des Champs-Élysées, 75008 Paris
Impression : BoD – Books on Demand, Norderstedt, Allemagne
ISBN : 978-2-322-10866-4
Dépôt légal : janvier 2019
Troisième édition revue et corrigée : mai 2019

Parió Marina, y olvidólo
[Como el que escribe un
libro y no lo imprime.]

Introduction

Qui n'aimerait prêter oreille aux conversations des siècles passés ? Non pas accéder à ces époques lointaines par le truchement de l'histoire ou de la littérature, mais directement. Entendre ce que disaient les gens dans leur maison, sur la place publique, à la campagne ou en ville, à la taverne, dans les commerces, au travail, à l'école, dans toutes les classes sociales ; ce qu'on chantait, les histoires qu'on racontait à la veillée, les blagues qu'on débitait, les moqueries, les insultes, les malédictions, les compliments, les formules de politesse, les salutations, les adages, sentences, dictons et proverbes ? Accéder à la langue orale, comme si on y était, et guidé, qui plus est, par les explications d'un contemporain de ces textes, spécialiste de l'étude de la langue, érudit, collectionneur passionné de toutes les manifestations les plus variées de la verve populaire... C'est ce que permet le *Vocabulario de refranes y frases proverbiales* de Gonzalo Correas, immense recueil de proverbes et autres expressions populaires, 25 000 énoncés patiemment réunis pendant toute une vie, mais recueil qui, grâce aux commentaires insérés par le compilateur, est aussi une formidable fenêtre ouverte sur l'oralité au Siècle d'Or.

Aujourd'hui, les proverbes et autres manifestations de la culture populaire et de la vie quotidienne sont devenus un champ très fréquenté par les universitaires, et apprécié du grand public. Les proverbes, à défaut d'être pratiqués avec la fréquence qui était la leur autrefois dans la conversation, sont revenus en faveur dans les travaux des spécialistes d'histoire et de littérature.

Le *Vocabulario de refranes…* de Gonzalo Correas, professeur dans un collège universitaire de Salamanque, est un trésor que de nombreux chercheurs consultent ou même étudient spécifiquement. Mais il est dommage de laisser cela uniquement aux spécialistes. Pourquoi ne pas essayer de partager avec de nouveaux lecteurs la fascination qui se dégage de ce recueil, en se limitant, vu la surabondance du matériau qui pourrait décourager, à des thèmes bien choisis et, pour une meilleure accessibilité, en proposant des traductions de ces proverbes ? Car, même pour des hispanistes confirmés, certains proverbes ou expressions, désormais privés de leur contexte et de la gestuelle qui parfois les accompagnait, ne sont pas toujours faciles à comprendre.

Cette foisonnante collection de 25 000 énoncés comprend, comme nous l'avons dit, non seulement des dictons, adages, sentences, proverbes et maximes, mais aussi des expressions populaires, des phrases toutes faites[1], des jurons, malédictions, plaisanteries, tournures pittoresques, fragments de comptines, bribes de chansons ou d'historiettes, le tout sur des situations et des thèmes si variés et rédigé avec une telle richesse de procédés, que la seule formule pouvant décrire vraiment cet

[1] Le titre complet, dans son orthographe particulière originelle, est : *Vokabulario de Rrefranes i Frases Proverbiales, i otras Fórmulas komunes de la lengua Kastellana, En ke van todos los inpresos antes, i otra gran kopia ke xuntó el Maestro Gonzalo Korreas, Kratedático de Griego i Hebreo en la Universidad de Salamanka.*

ensemble chatoyant et disparate serait « les choses que les gens disaient ». La variété de tons et le double ou triple sens de certains énoncés ajoutent encore à la fascination qui émane de ces « proverbes », et ont tenu sous leur charme bien des écrivains et érudits. Le *Vocabulario de refranes y frases proverbiales* se présente comme un dictionnaire, mais se lit « comme un roman » et plonge son lecteur directement dans la vie quotidienne au Siècle d'Or, reflétant, dans mille détails quotidiens, les manières de vivre, de penser, et surtout de parler de cette époque. Certains intellectuels contemporains, détracteurs des proverbes qu'ils considèrent comme la quintessence de la bêtise (Roland Barthes, ou encore le philosophe Alain Roger), récusent la non-pensée stéréotypée qu'ils croient y voir. Loin de là ! Le lecteur sans préjugés, dans ce *maremagnum* de proverbes, trouvera tout sauf une pensée rigide. Les proverbes disent joyeusement tout et son contraire, mais surtout jouent avec la langue de mille façons.

Autre richesse, celle des nombreux commentaires ajoutés par le compilateur Correas, qui ne servent pas seulement à éclairer le sens d'énoncés devenus, déjà au XVIIe siècle, obscurs, mais à informer le lecteur, lorsque la nécessité s'en fait sentir, du contexte d'emploi des proverbes présentés. Ainsi, accédant aux énoncés et à leur environnement, avons-nous une vue encore plus complète des comportements verbaux et sociaux en Espagne au Siècle d'Or, qui sont devenus parfois surprenants pour notre sensibilité, voire exotiques.

On ne peut rester insensible à l'amour passionné de l'étude, jusqu'au bout de son existence, du vieux professeur Correas, jamais lassé de travailler : citons une chansonnette devenue proverbe, relevée par lui, non pour elle-même, encore qu'elle soit jolie, mais pour le commentaire qui l'accompagne, mis entre crochets, véritable profession de foi en l'étude : *Estábame*

yo en mi estudio, / estudiando la lición, / y acordéme de mis amores, / no podía estudiar, non. [De cantar viene a ser refrán, harto a propósito de lo que enseña la esperiencia de cuantos se distraen y casan mal, y dejan el estudio, en que no ha de haber pasión que altere el sosiego. Que por eso «escuela», palabra griega, sinifica: quietud, ocio y descanso.] (E 2379 r).

Mais d'où viennent ces innombrables énoncés recueillis par Correas dans son *Vocabulario…* ? Beaucoup furent collectés oralement par enquêtes linguistiques menées *in vivo* à Salamanque par Correas en personne. Mais, en bon universitaire, il a inclus bien entendu tous les proverbes déjà réunis dans les nombreuses collections préexistantes publiées à son époque, et même le contenu d'au moins un recueil non publié et non identifié, et désigné par lui comme « *el de mano* » (« le manuscrit ») ou « *el de Plazencia* » (« celui de Placencia »). Citons ces recueils de proverbes antérieurs, certains très connus, d'autres moins : le *Libro de refranes* de Pedro Vallés (1549) ; les *Refranes o Proverbios en romance* de Hernán Núñez, « *el Comendador* » (1555) ; la *Philosophia vulgar* de Juan de Mal Lara (1568) ; la *Floresta española* de Melchor de Santa Cruz (1574), le *Diccionario de vocablos castellanos* de Sánchez de la Ballesta (1587). Beaucoup de proverbes ou expressions sont aussi tirés d'œuvres littéraires.

Le choix fait par Correas d'une présentation des proverbes par ordre alphabétique éloigne les uns des autres les énoncés qui seraient proches par le sens, ce qui ajoute peut-être encore au charme de cette visite aléatoire du fonds parémiologique et conversationnel espagnol. Toutefois, l'approche thématique qui est ici la nôtre conduit à regrouper des proverbes qui, dans le *Vocabulario*, sont séparés. Ce travail peut se faire à la main, au prix d'une patiente lecture, mais se trouve grandement facilité par l'utilisation de la version digitale de cet ouvrage.

Le moment est venu de donner quelques éclaircissements sur le cheminement par lequel nous est arrivée cette extraordinaire collection réunie par Gonzalo Correas, intellectuel à l'esprit original, qui avait transcrit les proverbes en employant une orthographe personnelle (*ipókrita* au lieu de *hipócrita*, *eszelente* au lieu de *excelente*, *Érkules* au lieu de *Hércules*, etc.) ainsi qu'un ordre alphabétique qui lui était propre (a, e, i, o, u, r, l, n, s…), et qui avait aussi inventé un cryptage numérique pour voiler les énoncés jugés trop malsonnants.

Correas n'ayant pas eu le temps d'éditer avant sa mort (survenue en 1631) ce manuscrit prêt à publier et daté de 1627, la collection était restée longtemps, jusqu'à la moitié du XVIIIe siècle, oubliée dans les archives du *Colegio Trilingüe* de Salamanque, où Correas avait enseigné. C'est alors que la *Real Academia Española*, au courant de l'existence de ce recueil hors normes, et consciente de son immense apport linguistique, eut la bonne idée d'inclure ce trésor parémiologique dans les pages de la nouvelle édition de son *Diccionario* et, dans cette intention, commanda une copie (malheureusement catastrophique) du *Vocabulario*, qui fut déposée dans les archives de l'Académie. On appelle cette copie le « manuscrit de 1780 ». Il est difficile de savoir dans quelle mesure l'édition du *Diccionario de la Real Academia* de 1783, incomplète, intégra ce matériel parémiologique. Mais, lorsqu'au début du XXe siècle, la *Real Academia* décida enfin de publier le *Vocabulario de refranes* lui-même, on constata qu'entre temps, le manuscrit original de Salamanque était devenu introuvable, et l'on utilisa donc, à défaut, le « manuscrit de 1780 », avec toutes les erreurs qui s'y trouvaient, et ceci pour les deux éditions successives de 1906 et de 1924 du *Vocabulario de refranes*. La première édition de l'ouvrage de

Correas par la *Real Academia* adopta une modernisation de l'orthographe, tout en respectant l'ordre alphabétique particulier initial, alors que la réédition suivante, de 1924, modernisait non seulement l'orthographe, mais aussi l'ordre alphabétique. Par bonheur, le manuscrit original fut retrouvé, bien plus tard, dans les années soixante, par Robert Jammes, dans les fonds de la Bibliothèque Nationale de Madrid. Mais l'illustre spécialiste de Gongora, trop occupé par ses propres travaux sur le poète cordouan, ne put s'y consacrer, malgré son vif intérêt pour les proverbes, et fit profiter de la redécouverte du manuscrit un autre hispaniste, son ami Louis Combet, qui réalisa une remarquable édition critique du *Vocabulario*, publiée en 1967. Une fois celle-ci épuisée, un éditeur madrilène publia, en 1992, une édition en fac-similé du *Vocabulario de refranes* tel qu'il avait été édité initialement par la *Real Academia Española*, diffusant à nouveau les erreurs qui s'y trouvaient et qui rendaient parfois incompréhensibles ou absurdes certains dictons. Les éditions de la *Real Academia* allaient malheureusement servir de base aussi à l'édition digitale de 2000 élaborée à l'université de Pampelune par Ricardo Zafra[2], répandant encore plus les multiples erreurs corrigées de longue date par l'édition de Louis Combet respectueuse du manuscrit original, et qui n'affectent pas moins d'environ un proverbe sur dix. Quelques exemples d'erreurs de ce mauvais copiste de 1780 : *Atún de ijada y salmón, muchas cosas son* y était transcrit : *Atún, deixada, y salmón, muchas cosas son*, et l'on pouvait se demander longtemps ce qu'était cette mystérieuse espèce de poisson appelée « *deixada* », alors qu'il s'agit de « *ijada* », ' flanc ', (« *salmón de ijada* » : ' saumon bien en chair ', ' saumon avec de beaux filets '). Autre exemple :

[2] Éd. Reichenberger.

Al abad que se pone güeco[3], *sopa nueva y almendro seco*[4], peut-on lire dans la version digitale, appuyée sur la mauvaise copie. Il s'agit en réalité de *Al abad que se pone güeco, soga nueva y almendro seco.* (A 1106 r), ce qui est moins gentil : « Pour le curé qui fait l'important, corde neuve et amandier sec »[5]. Ou encore, *Cuando te quisieres casar, no comas hasta hartar*, est devenu, sous la plume du mauvais copiste trop pressé, *Cuando te quisieres cansar, no comas hasta hartar*[6]. Sans doute était-il fatigué de copier…

Ainsi, pour pouvoir travailler de nos jours de façon rigoureuse sur ces proverbes et échapper à ces énoncés pleins d'inexactitudes, se faisait donc ressentir la nécessité de mettre à la disposition du public et des universitaires une nouvelle édition qui présentât les qualités scientifiques de celle de Louis Combet (épuisée), mais qui, de surcroît, fût si possible plus aisément consultable que cette dernière, en offrant au lecteur le classement orthographique qui lui est de nos jours familier et une orthographe normalisée, faute de quoi ce magnifique *corpus* restait encore trop inaccessible. C'est à nouveau Robert Jammes qui eut cette initiative. Correas lui doit beaucoup ! Pour que cette version modernisée conserve sa valeur philologique, les seules modifications qui furent apportées ont consisté à faire abstraction des initiatives orthographiques de Correas, tout en respectant scrupuleusement

[3] *Ponerse güeco* : « *Ensancharse y desvanecerse.* », Covarr.

[4] Ce qui aurait signifié : « Pour le curé qui fait l'important, soupe nouvelle et amandier sec. »

[5] On lui souhaite d'être pendu avec une corde neuve, bien solide pour qu'il n'en réchappe pas et de surcroît à un arbre sec, pour que ce soit plus infamant.

[6] Voir le site http://www.martinezdecarnero.com/glossword/index.php/list/Gonzalo+Correas%252C+%3Cem%3EVocabulario+de+refranes%3C%252Fem%3E/94,C.xhtml

l'orthographe du manuscrit, et à redistribuer les proverbes selon l'ordre alphabétique actuel. Au soin qu'avait pris Correas de transcrire très exactement ces proverbes et expressions sous leur forme orale, qui s'éloigne parfois notablement de ce qu'aurait été une forme canonique écrite, fait écho le perfectionnisme de Louis Combet et, trente ans après, celui de Robert Jammes, le premier redécouvreur du manuscrit. Celui-ci, aidé de Maïté Mir-Andreu, alors ingénieur CNRS au Laboratoire FRAMESPA[7] de l'université de Toulouse II, entreprit pendant trois longues années de mener à bien cette cure de jouvence du *Vocabulario de refranes*, qui aboutit à l'édition sur papier, dite « de Louis Combet, révisée par Robert Jammes et Maïté Mir-Andreu », publiée à Madrid, chez Castalia, en 2000. À la fin de son introduction à cette édition de 2000, Robert Jammes soulignait l'importance que revêtait cette collection de proverbes, non seulement comme instrument de travail pour les chercheurs espagnols et hispanistes, mais comme objet d'étude en soi.

On pourrait penser qu'avec l'aboutissement que représente l'édition Jammes-Mir de 2000, les proverbes du *Vocabulario de refranes* en avaient enfin terminé avec leurs tribulations éditoriales. Mais, il n'en est rien, car (paresse ou imprudence ?), cédant à la facilité de consultation que représentait l'édition digitale navarraise publiée également en 2000, divers chercheurs (par exemple, Martínez de Carnero, de l'université *Sapienza* de Rome, en 2008) se sont fiés uniquement à celle-ci et aux innombrables erreurs provenant de la copie défectueuse dont elle était, en début de chaîne, inspirée, et ont eux-mêmes

[7] Le laboratoire FRAMESPA (France, Amériques, Espagne – Sociétés, pouvoirs, acteurs) UMR 5136, Université de Toulouse – Jean Jaurès et CNRS) rassemble des historiens médiévistes, modernistes et contemporanéistes, des archéologues, des historiens de l'art, des civilisationnistes, et des littéraires.

contribué, en publiant à leur tour sur la Toile leurs bases de données de proverbes et leurs travaux, à dupliquer à l'infini des versions inexactes ou absurdes de ces énoncés. Bien sûr, l'édition digitale est irremplaçable pour repérer facilement des proverbes au moyen de mots-clés, mais elle est à manier avec précaution et de façon distanciée, et surtout, il ne faut pas s'en contenter : aucun travail universitaire digne de ce nom ne devrait être réalisé sans consulter soigneusement l'édition de Madrid, Castalia, 2000, de Louis Combet, révisée par Robert Jammes et Maïté Mir-Andreu, édition qui, elle seule, reflète le manuscrit original et apporte, outre un libellé exact des énoncés, de nouvelles notes explicatives ou philologiques dues à la plume de Robert Jammes, qui s'ajoutent à celles de Louis Combet, notes toutes très utiles à une bonne compréhension de ces proverbes.

Mais c'est mission impossible de lutter contre l'engendrement automatique des versions altérées des proverbes de Correas sur les moteurs de recherche d'Internet. Pour l'éternité ? Ce sont les dégâts collatéraux de l'informatique...

L'ambition de ce petit ouvrage est simple : permettre aux curieux ou aux amoureux du Siècle d'Or un parcours amène au milieu de la jungle des proverbes de Correas. S'adressant aux hispanistes, mais aussi aux simples hispanisants, il permettra de retrouver ou de découvrir ces proverbes passionnément collectionnés par l'érudit de Salamanque et, à travers eux, de visiter à loisir la société espagnole du XVIIe siècle, à partir de quelques thèmes de la vie quotidienne. Tout d'abord, dans ce volume, on a choisi celui des aliments-clés que sont le pain, l'ail, le fromage, les œufs, les poissons, les viandes, le vin, c'est-à-dire les aliments les plus chargés de valeur symbolique,

et on l'a complété, pour finir, par un chapitre sur la table en général et les comportements sociaux qui y sont liés.

Grâce aux commentaires et traductions proposés dans ce livre, le lecteur français peut explorer le monde des proverbes de Correas et, de façon plus vaste, l'oralité aux XVIe et XVIIe siècles espagnols, période nommée traditionnellement Siècle d'Or[8] en vertu de la floraison exceptionnelle de la littérature qui l'a caractérisée.

Ce travail qui, volontairement, n'est pas fait dans une perspective universitaire, n'est pas exhaustif, et donc tous les proverbes qui auraient pu l'être ne sont pas cités. Mais il y en a tant ! Toutefois, les diverses variantes d'un même énoncé méritent d'apparaître, car elles donnent une idée de la popularité d'un proverbe et dévoilent *in vivo* les processus d'évolution et de formation de ces énoncés. De nombreuses notes de bas de page apportent des précisions rendues parfois nécessaires par la concision de ces formules ou par l'évolution de la langue, et renvoient fréquemment à des définitions et commentaires tirés de dictionnaires dont certains sont plus anciens que le *Vocabulario*, d'autres légèrement postérieurs.

Notre souci a été de rendre plus agréable à lire ce qui aurait pu n'être qu'une indigeste liste de proverbes, en introduisant chacun d'eux par un bref commentaire, parfois de nature paraphrastique afin de faciliter la lecture du proverbe pour les non-spécialistes. Les impatients pourront toujours se contenter de la liste des proverbes avec traductions qui clôt chaque chapitre. Les traductions ne sont pas données directement quand le proverbe est cité dans les commentaires : cela incite le lecteur à réfléchir lui-même au sens et à s'imprégner de la

[8] Par « Siècle d'Or » espagnol, on désigne généralement une période qui recouvre la deuxième moitié du XVIe siècle et la première du XVIIe.

beauté de la formulation en espagnol. Le ton adopté se veut familier, pour amuser le lecteur et s'éloigner d'une présentation universitaire. Cette étude doit être reçue comme à la fois sérieuse et pas sérieuse !

Les proverbes nous montrent-ils la société du Siècle d'Or telle qu'elle était ? Que l'on ne s'imagine pas avoir nécessairement, par leur biais, un accès direct aux mentalités du Siècle d'Or, comme certains, et même d'éminents spécialistes, aimeraient à le croire.

Par exemple, Jean-Louis Flandrin, dans son étude « Diététique et gastronomie, XIVe-XVIIIe siècles » fondait de grands espoirs sur les informations contenues dans les proverbes. Mais, selon son contradicteur Bruno Laurioux[9], les recherches littéraires ont montré que les proverbes ne témoignaient pas plus des « mentalités » populaires que ne le faisaient les fabliaux. D'autre part, Bruno Laurioux souligne que le « message gastronomique » des proverbes est passablement obscur, ambigu, voire contradictoire. Donc, dans cette flânerie à travers les proverbes de Correas, ne cherchons pas forcément à reconstruire un monde exact, mais prêtons plutôt une oreille curieuse à ces expressions, bons mots, devinettes, historiettes et proverbes que l'on employait dans la conversation. Ce qui est certain, c'est que tous ces énoncés reflètent bien ce que l'on aimait dire au Siècle d'Or. Nous pouvons écouter, tout simplement, ce que les gens disaient : pouvoir s'immiscer dans la bande sonore, ô combien pittoresque, des Espagnols du XVIIe siècle, c'est déjà beau !

[9] Bruno Laurioux: « Cuisine et médecine au Moyen-Âge », *Cahiers de recherches médiévales* [En ligne], 13 spécial | 2006, mis en ligne le 03 avril 2009, consulté le 09 février 2018.

N. B. :

Les proverbes sont suivis d'une référence entre parenthèses qui renvoie à leur numérotation dans l'édition de Louis Combet révisée par Robert Jammes et Maïté Mir-Andreu, Madrid, Castalia, 2000. Le numéro est celui du proverbe dans chacun des chapitres alphabétiques. La lettre « r », dans ces références, signifie « *refrán* » (' proverbe ') en opposition à « f » « *frase* » (' phrase ou expression ' [familière]), le *Vocabulario de refranes* de Correas étant divisé en deux grandes parties consacrées chacune à ces deux catégories. Le numéro de référence de chaque *frase*, dans la liste des proverbes avec leur traduction qui suit chaque chapitre, est mis en gras, pour plus de clarté. Il est certes malcommode de mêler deux listes alphabétiques différentes. Cependant, nous avons regroupé, pour les traduction, *refranes* et *frases* pour un maniement plus facile. Les *frases* sont donc insérées à leur place alphabétique, au milieu des *refranes*, ce qui fait que l'on pourra trouver ceci :

C 668 r- *Comiendo holgando, comiendo trabajando. [Que se trabaje, pues se come.]*

C 148 f- *Comiendo y riñendo. [De algunos que al comer rifan.]*

C 679 r- *Como beber con uvas; o Como beber con guindas. [Cuando no agrada algo.]*

Les commentaires de Correas sont présentés entre crochets, à la suite immédiate du proverbe.

L'orthographe des proverbes, qui est celle du manuscrit de Correas, est souvent un peu différente de l'orthographe actuelle (ex. : « *Al freir lo verán* » (A 1232 r), alors que *freír* s'écrit aujourd'hui avec un accent sur le í). Il ne s'agit pas de fautes de frappe !

Les notes linguistiques en bas de page permettent de bénéficier de nombreuses définitions éclairantes tirées, pour la plupart, du *Diccionario de Autoridades* (1726, abrégé ici en « *Aut*. »), et du *Tesoro de la lengua castellana o española* (1764) de Sebastián de Covarrubias (abrégé en « Covarr. »). Mais d'autres dictionnaires ou répertoires sont cités, comme celui de César Oudin (*Refranes o proverbios castellanos traduzidos en lengua Francesa*, 1605), ou, plus rarement, comme le *Sobrino aumentado* (1776), de Francisco Cormón, ou encore les proverbes traduits par Juan de Iriarte : *Refranes castellanos traducidos en verso latino* (1776).

Le pain

Le mot *pan* a bien des sens, en espagnol au Siècle d'Or, où il désignait non seulement le pain, mais la farine, ou le grain récolté[10], et même le grain encore sur pied, le blé, comme dans l'expression *tierras de pan llevar*, terres à blé. Voici quelques parémies où *pan* a un sens autre que celui de « pain » : *Pan tremés*[11], *ni lo comas, ni lo dés, mas guárdalo para mayo, y comerás dél buen bocado.* (P 114 r) ; *Güésped venga, que de su pan hagamos tortas*[12]. (G 193 r) ; *El pan de los bobos se gasta primero que el de los otros. [Porque neciamente hacen tortas y roscas para complacer a los amigotes.]* (E 957 r). Le

[10] « *Se llama también el trigo: y así se dice quando un año es abundante de esta semilla: este año ha mucho pan* », *Aut.*

[11] *Tremés* ou *tremesino* : « *cosa de tres meses* », *Aut.*

[12] Il est intéressant de comparer deux définitions de *torta* : « *El pan tendido que no se levanta en alto, y es a modo del pan cenceño de los judíos, el qual se dize* a torquendo*, porque se haze en forma redonda,* vel a torrendo*, porque se tostava en el rescoldo de la ceniça, y éste era el pan que en el Testamento Viejo se llamava subcinericio.* », Covarr. ; *Torta* : « *Massa de pan dispuesta, y formada en figura redonda, en que se echan varios ingredientes segun su calidad, como azeite, huevos, mosto, etc.; y estando todo incorporado, se cuece en el horno a fuego lento; el tamaño es voluntario.* », Aut.

sens de « blé » apparaît, par exemple, dans le commentaire de l'un des très nombreux dictons météorologiques agricoles relevés par Correas : *Agua sobre polvo y hielo sobre todo. [Para el tempero*[13] *del pan en invierno.]* (A 1034 r). Citons d'autres proverbes encore, où *pan* a le sens de blé comme culture : *Agua de por san Juan, quita vino y no da pan; por agosto, ni pan ni mosto.* (A 1015 r) ; *Abril frío, pan y vino. Abril frío, tortas de trigo. Abril frío, mucho pan y poco vino.* (A 888 r), ou encore de blé comme réserve alimentaire de grains : *Agua de mayo, pan para todo el año.* (A 1012). *Pan* a toujours probablement le sens de blé dans *«¡Agua, Dios, y venga mayo, que pan tenemos!» Y tenía media libra. [En Andalucía, se cogen los boyeros*[14] *desde san Miguel hasta mayo, y desean aguas para hierbas y buen tempero, y por mayo coger la ganancia y volver a ganar otra soldada de más cuantía.]* (A 1020 r). La deuxième partie du proverbe, « *Y tenía media libra*. », ironise sur l'optimisme insouciant de ces bouviers qui s'imaginent que leur maigre provision de blé leur permettra de tenir jusqu'à la fin de leur période d'emploi, en mai, quand ils recevront leur salaire. Ces bouviers espèrent prolonger leur contrat après mai, dans la perspective des bonnes récoltes qui s'annoncent, s'il a suffisamment plu. On attendait impatiemment le mois de mai pour savoir quelle serait l'abondance de la récolte à venir, la pluie à ce moment étant décisive pour la qualité du blé[15]. Par ailleurs, mai est aussi un mois difficile, car les provisions de blé sont quasi épuisées, et il faut faire la jonction.

Les proverbes météorologiques n'étant pas ici notre objectif, les quelques exemples précédents, qui n'épuisent pas la

[13] *Tempero* : ' état de la terre favorable à la culture '. « *Templanza, sazón y buena disposición, y calidad de las tierras para sembrar* », *Aut.*

[14] *Boyero* : ' bouvier '.

[15] *Cf.* « *Agua de mayo vale un caballo.* » (A 1012 r).

matière, étaient destinés à les distinguer des proverbes consacrés au pain comme aliment élaboré. Ce pain que l'on désignait affectueusement et respectueusement par l'expression : *Pan, cara de Dios. [Dice el vulgo.]* (P 26 f). Ou encore par *Pan de ángeles. [Por: muy lindo.]* (P 28 f). Pour compliquer encore un peu les choses pour le lecteur moderne, *pan* désigne le pain, mais aussi la pâte à pain, et même toute autre pâte (*pan de higo*, *pan de jabón*, *pan de sal*), ou encore la farine. Mais, certes, un proverbe comme *Quien bien come el pan, no ha menester manjar.* (Q 183 r), désigne clairement le pain et non plus le blé.

Par ailleurs, il est difficile de séparer les dictons portant sur le pain lui-même de ceux qui évoquent son élaboration (*harina*, farine, *masa*, pâte, *amasar*, pétrir, *cedazo*, tamis, *ahechar*, tamiser), ou ses diverses parties (*rebanada*, tranche, *hogaza,* miche de pain, *soma*[16], pain de recoupe, *miga*[17], mie), ou encore chacune de ses présentations (*rebanado, tostado, pringado*). Et même, de façon figurée, mérite également le nom de *pan* tout ce qui sert à l'alimentation quotidienne de base[18]. Plus surprenante pour nous est l'association de l'idée de pain à celle

---

[16] *Soma* : « *La harina segunda, que los labradores destinan para el pan de los criados.* », *Aut.* Nebrija emploie ce mot pour désigner le son (*salvado*). Un proverbe exprimant l'idée qu'il ne faut pas demander l'impossible dit : *Ni crece en el lino la estopa, ni la soma en la torta.* (N 134 r).

[17] Au pluriel, *migas* a un sens particulier : « *Cierta especie de manjar que se hace con pan desmenuzado, reahogado con algunos ingredientes. La gente rústica lo usa con azeite o sebo, ajos, y pimiento: y también se hace con manteca, torreznos, miel, huevos, y uno y otro lo dexan estar al fuego hasta que se consume la humedad y quedan separadas las partes.* », *Aut.*

[18] « *Figuradamente se toma por todo lo que en general sirve para el sustento diario, por ser el pan principal.* », *Aut.* ; ex. : *el pan de cada día*.

de jeûne. Au Siècle d'Or, est considéré comme ayant jeûné celui qui n'a mangé que du pain et bu que de l'eau dans la journée[19] : *Un día de ayunar: tres días malos para el pan.* (U 25 r). Dans une autre expression, *el pan de la boda*, on s'éloigne du sens littéral, et le mot *pan* en vient à résumer tous les plaisirs du début du mariage : *Morenica, no seas boba, no se te acabe el pan de la boda. [Se llaman los regalos, agasajos y buen tratamiento que se suelen hacer los primeros días, especialmente por el marido a la muger, que después faltan por lo regular.]* (M 1102 r) ; *Apenas se habrá comido el pan de la boda. [Para decir que en pasando el placer, hay pesar y trabajo.]* (A 2053 r).

Le pain est appelé *pan leudo* quand il s'agit de la pâte levée, prête à être enfournée[20]. En revanche, *pan perdido* n'a rien à voir avec notre recette du « pain perdu », mais désigne métaphoriquement l'homme qui, ayant abandonné sa maison, est devenu un vagabond[21]. Dans le même ordre d'idée, lorsque quelqu'un manque de gratitude envers la main qui l'a nourri, on le traitera de *Pan mal conocido. [Cuando uno es ingrato al pan que comió.]* (P 29 f).

Cette richesse sémantique permettra, dans les pages qui suivent, d'aller des proverbes qui se rapportent au blé à ceux qui concernent le pain, et d'évoquer les étapes de son élaboration, la description de sa saveur, les risques qu'il peut faire courir à la santé et son pouvoir universellement tentant. Le pain est rarement évoqué seul dans un énoncé, d'autres éléments lui sont généralement associés, soit empruntés au

---

[19] *Pan y agua:* « *Se toma por penitencia, executada con esse solo alimento, que se da en las religiones por mortificación, y los Fieles lo usan por ayuno.* », *Aut.*

[20] « *Panis fermentatus* », *Aut.*

[21] « *Modo de hablar metaphórico, que se dice del que ha dexado su casa, y se ha metido a holgazán y vagamundo*, domo profugus. », *Aut.*

paradigme de l'alimentation, soit à tout autre domaine. Des aspects concrets du pain, nous passerons aux diverses connotations de cet aliment qui en font un véritable ciment de cohésion sociale.

La technique de fabrication

Le tamisage de la farine est considéré, avec la cuisson, comme une étape essentielle pour la qualité ultérieure du pain, comme on le voit dans *A quien cierne y masa, no le hurtes hogaza.* (A 652 r) et sa variante *A quien cuece y amasa, no le hurtes hogaza.* (A 654 r), dictons qui laissent entendre qu'il vaut mieux ne pas essayer de rivaliser avec quelqu'un d'excellent dans sa partie. Le geste mécanique de tamiser (*cerner*[22]) est souvent cité, dans la littérature comme dans les proverbes, avec une connotation érotique[23]. Dans une entrée de son *Vocabulario*, Correas regroupe plusieurs occurrences de la même expression, mais sans faire le moindre commentaire : *Cerner y no echar harina. Cerner, Marina, y no echar harina ; Cerner y cerner, Marina, y echar poca harina. Cerner y cerner, Marina, y no echar harina. Cerner noche y día, y no echar harina. Cerner, cerner, y no echar harina.* (C 490 r). La présence du facétieux personnage populaire de Marina dans deux de ces occurrences nous met sur la voie… *Autoridades*, toutefois, n'y voit pas malice[24] et en donne une interprétation

[22] *Cerner* signifie non seulement ' tamiser ', mais aussi s'agiter en remuant le corps comme si l'on tamisait : « *Cernerse o cerner el cuerpo* : *Andar, o menearse, moviendo el cuerpo a uno y otro lado, como quien cierne. Es voz familiar.* », Aut.

[23] Voir lexique, p. 334, Pierre Alzieu, Yvan Lissorgues, Robert Jammes, *Poesía erótica del Siglo de Oro,* Toulouse, France-Ibérie Recherche, 1975.

[24] « *Cerner, cerner y sacar poca harina* » : « *Refr. que da a entender el*

plus générale. Mariquita est un alter ego de Marina, dans *Mariquita, ¿y en sábado ciernes? —Ay, señor, pensé que era viernes*. (M 292 r).

Le tamis lui-même est mis en scène dans le proverbe *A buen año y malo, pase la harina el cedazo*. (A 26 r), qui suggère de faire contre mauvaise fortune bon cœur. Le tamis, objet assez volumineux, est un ustensile très en vue dans la maison. Peut-être est-ce, de tous les objets domestiques, celui qui résume le mieux les tâches ménagères. C'est le tamis et rien d'autre que l'on choisit pour dire que tout ce qui est nouveau est beau et digne d'une attention souvent trop peu durable : *Cedacillo nuevo, tres días buenos. Cedacillo nuevo, tres días en estaca*[25]. *[De lo que le dura poco la bondad; y más el que entra diligente a servir, y afloja presto.]* (C 464 r). Ce proverbe, en soi, se limite à une image concrète, mais, aussitôt, le commentaire de Correas fait surgir diverses situations d'emploi possible, comme l'exemple du nouveau valet, qui se montre plein de zèle au début, avant de se relâcher rapidement.

Un zoom sur le tamis se focalise sur la partie filtrante. Il ne s'agit pourtant pas de l'acte de tamisage, mais de l'aspect du tamis, et de sa semi-transparence : *Harto ciego es quien no ve*

---

bullicio inútil de los que se afanan inconsideradamente: pues pareciendo que hacen algo, y trabajan mucho, de nada sacan fruto. »

[25] « *Refrán que significa el aseo, tiento y cuidado con que en sus principios se suelen tratar las cosas, hasta que el tiempo hace que vayan perdiendo la estimación. También se aplica a las alabanzas y aclamación, que el mundo regularmente franquea, a lo que brilla con oropel de la novedad, que brevemente vienen a parar en desprecio y olvido. Asimismo se entiende del criado, que al principio procura grangear la voluntad de su amo, sirviendo con mucha puntualidad y respeto; pero con el trato, suele perder uno y otro.* », *Aut.* Cette triple explication du célèbre dictionnaire illustre parfaitement combien les dictons portant sur des objets concrets ont en général un ou plusieurs sens figuré et s'appliquent à une infinité de situations différentes.

por tela de cedazo. Harto ciego es quien por tela de cedazo no ve. (H 216 r). D'application plus terre à terre et plus circonscrite au monde de la cuisine est l'énoncé suivant, qui renvoie, dans la préparation du pain, à l'étape du tamisage et révèle un souci d'économie et de perfection : *El pan bien ahechado, dos veces es floreado*[26] (E 945 r). Ici, bien qu'on puisse hésiter un instant, *pan* signifie ' pain ', et non pas ' farine '. Ce *pan floreado*, dit *Autoridades*, est fait de fleur de farine, c'est-à-dire d'une farine deux fois tamisée. Voilà, par ailleurs, la définition du *pan floreado* que donne César Oudin : « Pain bien cuit avec la crouste bien rousse et qui n'est point blaffard pour être peu cuit, ny noir ou tanné de trop brûlé ou havy. »

La préparation du pain est, à elle seule, toute une aventure, voire une épopée, dans l'univers domestique : *A quien amasa y cuece, muchas le acontece.* (A 649 r). De façon plus générale, ceci suggère qu'aucune activité n'est sans risque et que seuls ceux qui ne font rien, mais, de ce fait, ne vivent pas vraiment, s'exonèrent de ce danger (*cf.* « On ne fait pas d'omelette sans casser des œufs. »). Il existe une variante signalée par le *Diccionario de Autoridades*, qui insiste sur cette difficulté technique de la panification : *Quien cuece y amasa de todo pasa*[27].

Mais dans la confection du pain, le savoir-faire du pétrissage n'est pas tout, le moment crucial reste la cuisson elle-même. Dans le dicton qui suit, c'est le pain lui-même qui le rappelle à la ménagère : *Arróllame, señora, que el horno me*

[26] « *Florear la harina: Sacar la más delgada, sutil y purificada, passándola por un cedazo más espesso* » ; « *Pan floreado: El que se hace de la flor de la harina.* », *Aut.*

[27] « *Refrán que enseña que no se puede tener ocupación, ni ganar de comer sin sufrir ni padecer.* », *Aut.*

adona. [Palabras del pan masado puesto a leudar, que dan a entender que el horno sazona el pan o lo echa a perder.] (A 2226 r). Ce dicton peut également servir à déresponsabiliser la ménagère d'un éventuel échec. La forme dialoguée et la personnification du pain montrent, en tout cas, que sa fabrication est un grand moment de l'univers domestique. Le point crucial est l'enfournage : *Al enhornar se tuerce el pan. Al enhornar se hacen los panes tuertos*[28]. (A 1217 r) indique que l'on doit être particulièrement soigneux en commençant une tâche, et que les choses les mieux commencées peuvent tourner mal. Même chose pour *Quien mal enhorna, saca los panes tuertos, y ansí como ansí paga la poya*[29]. (Q 432 r).

Qu'il s'agisse d'un travail de boulanger professionnel ou de l'univers de la maison, faire le pain exige de se lever tôt, pour laisser à la pâte le temps de lever : *El pan acostado lleva a su dueño levantado* (E 943 r) ; *El pan acostado, su dueño levantado. [Porque madrugan a masar, y echan el pan en la cama a leudar; denota el trabajo de panadear. También porque el trigo fértil bien granado trastorna la espiga cargada y levanta y enriquece al dueño, como lo da a entender el siguiente a los dos sentidos.]* (E 944 r). Dans ce proverbe, où le mot *pan* retrouve ses deux sens principaux, comme le montre la double lecture proposée par Correas, le pain est personnifié au point de venir occuper la place du maître de maison dans son lit, dont la tiédeur facilite la levée de la pâte.

Mais les proverbes qui traitent de la fabrication du pain sont

---

[28] « *Refrán que enseña que para que las cosas se logren con felicidad, se deben mirar con cuidado y atención a los principios, porque en ellos consiste el que se acierten o se yerren. Oy se dice más comúnmente Al enhornar se hacen los panes tuertos.* », *Aut.*, *s. v. enhornar.*

[29] *Poya* : « *El derecho que se paga en el horno común: y por esso se dice, Horno de poya, Pan de poya.* », *Aut.*

parfois de simples recettes techniques destinées à mémoriser des savoir-faire ménagers : *Basta, que por sobar la masa el pan se afina, si no se enfría.* (B 56 r). Au-delà de l'information pratique, ce dicton peut aussi exprimer que le bien est l'ennemi du mieux, que trop insister dans une tâche va gâcher le résultat. L'essentiel des conseils pratiques sur le pain porte en effet sur la façon de pétrir : la bonne façon de pétrir consiste à ajouter peu à peu de l'eau à la farine et à s'arrêter juste au moment où la pâte atteint la consistance voulue. La novice qui amollirait trop la pâte voudra se rattraper ensuite en rajoutant des poignées de farine : c'est ce qu'au Siècle d'Or, on appelle « *masar con harina* », péché majeur dans la confection du pain. Ce qu'il faut, c'est bien sûr *masar con agua*, pétrir en incorporant l'eau progressivement, sans possibilité de rattrapage.

La confection du pain demande de gros efforts physiques. S'il faut déplacer des objets culinaires pesants, la femme, astucieuse, se réserve le transport du tamis, très léger, et délègue à son mari celui du lourd pétrin de terre cuite : *Marido, llevá vos la artesa, yo el cedazo, que pesa como el diablo*[30]. (M 260 r). Ce dicton peut être employé de façon plus large comme protestation ironique par toute personne qui se sent exploitée par une autre dans la répartition des tâches.

Il y a du corps-à-corps dans le pétrissage du pain : *Másalo con el corvejón*[31]*, y en el horno dale buena sazón.* (M 727 r) montre que la gestuelle de la fabrication du pain fait travailler tout le corps, jambes comprises, et rappelle l'importance du moment crucial de la cuisson. La fatigue féminine est ainsi traduite par une formule qui rappelle les mélopées d'esclaves, dans *Masa dama y cansa dama, tres panes y una mediana; o*

[30] *[O] «como mazo»*, mention barrée par Correas.
[31] *Corvejón* : ' jarret '.

tres panes y un bollo. [Burla de algunas damas melindrosas que se arremangan a masar y se cansan con poco, y lo hacen mal.] (M 724 r). Grâce au témoignage de Correas, c'est toute la gestuelle ancestrale de la fabrication du pain qui renaît sous nos yeux. Mais tout n'est pas qu'effort dans la fabrication du pain, il y a place aussi pour la satisfaction, celle que l'on ressent lorsque l'on contemple le doux spectacle de la pâte qui lève, posée sur un linge, dans la corbeille en paille à larges bords : *Pan lleldo*[32], *escriño*[33] *lleno.* (P 96 r).

Mais c'est maintenant un pain « déclassé », confectionné par une souillon maladroite et, de ce fait, destiné aux domestiques, que décrivent les deux dictons : *Pan panzote*[34]*, puerca masóte, masado con las manos, revuelto con los pies, vaya como-quiera, que para puercos es.* (P 102 r) et *Pan panzote, puerca masóte, revuelto con las manos, heñido*[35] *con los pies, vaya comoquiera, que para mozos es.* (P 101 r). Ces gens trop amateurs de pain étaient mal considérés : « *Gente honrada no es paniega*[36]. » dit *Autoridades*. Il arrive même que ce soit la fille de la maison qui ne donne pas satisfaction dans ce domaine, en gaspillant la marchandise par sa maladresse, et la mère soupire alors avec exaspération : *Guardosa es mi hija que derrama la harina y allega la ceniza; o que vierte la harina y coge la ceniza.* (G 146 r). La farine spongieuse était à éviter :

---

[32] *Lleldo* : *leudo*. « *Pan leudo: Se llama el pan quando ya está en sazón para meterlo en el horno.* », *Aut.*, *s. v. pan*.

[33] *Escriño* : « *Cesta o canasta ancha de boca, y alta poco más de media vara, fabricada de pajas largas, y después cosidas con mimbres delgados o con cáñamo, de que usan mucho en los lugares para recoger el salvado y las granzas de los granos* », *Aut.*

[34] *Panzudo.*

[35] *Heñir* : ' pétrir '.

[36] Ce proverbe ne figure pas dans le *Vocabulario*. *Paniego* : « *El que come mucho pan, o es muy aficionado a él.* », *Aut.*

Harina abalada[37]*, no te la vea suegra ni cuñada. [«Abalada» es: la que está fofa en el artesa, y parece mucha siendo poca.]* (H 188 r). Le pain est aussi l'occasion de compliments faciles et complaisants qui, en réalité, laissent entendre que sa préparation ne coûte guère d'effort : *A mi nuera, echando agua y harina, la crece la masa entre las manos.* (A 533 r).

Mais, en général, la confection du pain exige un tel savoir-faire que celui-ci en vient à représenter la compétence par antonomase. Selon le dicton : *A quien cuece y amasa no le hurtes hogaza.* (A 654 r), inutile de vouloir être plus malin que celui qui a une grande expérience dans une activité donnée[38].

Sopas peut être simplement le pluriel de *sopa* (soupe), mais désigne le plus souvent, au pluriel, les tranches fines de pain destinées à être imbibées de toutes sortes de liquides[39] : soupe, bouillon de légumes, de viande, lait, mais aussi sirop et miel. Les proverbes inspirés par les *sopas*, ou la *sopa*, forment un ensemble assez important. Pour les citer, nous irons des énoncés les plus concrets à ceux qui se prêtent à de plus amples applications symboliques.

Selon que l'on se trouve dans un milieu urbain ou à la campagne, les modes de consommation diffèrent, comme il apparaît dans *«Dios os salve», a las sopas, que no a la carne. [Desea que cuando uno entrare de fuera diciendo: «Dios os salve», que halle comida ya la carne, y estén en las sopas de caldo, que se come a la postre en las aldeas, para que no se les pegue y ayude a comer lo que tienen para sí. Varíanle el principio: «Si viniere el "Dios os salve"»; «Cuando venga el "Dios os salve"».]* (D 409 r). Nous retrouverons plus loin

---

[37] *Abalar* : *ahuecar*, *esponjar.*

[38] « *Refrán que explica el tiento con que se debe proceder, tratando con alguno en su particular oficio, o ministerio.* », *Aut.*

[39] *Sopa* signifie à l'époque « tranche de pain trempée dans un liquide », « *Pedazo de pan empapado en qualquier licor.* », *Aut.*

ces proverbes où l'on n'a guère envie de partager le repas familial avec les visiteurs (voir le dernier chapitre, intitulé « La table »).

Qui dit soupe, dit nourriture maternelle, et le proverbe suivant est un hommage aux qualités nourricières et culinaires de la mère de famille des humbles foyers. Qu'il soit le petit frère ou un jeune serviteur, le Bartolomillo qui apparaît dans le proverbe suivant est sommé de servir généreusement le précieux liquide et, au passage, on adresse une louange filiale à la mère, traitée avec un affectueux respect : *Echa sopa, Bartolomillo, que después que madre es madre, nunca hizo tal caldillo. [De los puertos abajo, «padre» solamente, y «madre», vale tanto como decir nuestro padre, nuestra madre, hablando entre hermanos.]* (E 32 r).

Pas étonnant que la soupe soit un puissant vecteur de nostalgie : *No hay tal sopa como la primera.* (N 879 r). Nostalgie semblable à celle des premières amours : *Las sopas y los amores, los primeros son mejores.* (L 1136 r).

Il y a plus narcissique encore que le culte des souvenirs de jeunesse : *La mejor sopa, la que se hace en la boca; o la de la boca.* (L 426 r). On entend presque le claquement de la langue contre le palais. Ce proverbe exprime aussi une notion d'autonomie, d'initiative personnelle, du type « On n'est jamais si bien servi que par soi-même ».

Les *sopas* ne pouvaient manquer d'inspirer quelques bonnes blagues familiales paysannes. On jouait sur les sonorités : en donnant, par exemple, l'ordre de râper (*arrallar*) le fromage qu'on met dans la soupe, l'impératif du verbe *arrallar* ressemble phonétiquement au commandement employé pour les animaux de trait « *¡Arre allá!*[40] » : *Arralláme ese queso,*

[40] *Harrear* : « *Aguijar y avivar las bestias para que caminen; es voz rústica, y que usan solo los harrieros.* », *Aut.*

que es para sopas. [Dice «harre allá» con disimulación, confundiendo dos verbos: «harre allá», y «arrallá», del verbo «rallar», o «arrallar».] (A 2189 r). La traduction « Allez, râpe-moi ce fromage, c'est pour la soupe » ne peut hélas pas rendre le calembour. C'était une façon plaisante de donner un ordre en faisant mine de s'adresser à une bête de somme. Il existe une variante orthographique où, au lieu de « Arre » on a « Harre », et dans cette deuxième entrée, le commentaire de Correas est légèrement différent : *Harralláme ese queso. [Reprochando alguna razón, y notando de bestia; «harrallá» se compone de «harre allá» y, como si fuera «rallar», hace el dicho ambiguo con el añadido de «ese queso».]* (H 190 r).

La *sopa de vino*, mettre du vin dans la soupe, pratique réservée aux hommes, est une institution de la table paysanne. Aussi, l'inversion *vino de sopa* est-elle cocasse. Le vin, c'est tout de même meilleur pur ! Et on ne veut pas non plus de soupe trop fade (*sopa de agua*) : *Ni sopa de agua, ni vino de sopa.* (N 315 r).

Parodiant un célèbre miracle du Christ, celui de la multiplication des pains, on disait de Mahomet, pour se moquer, qu'il avait trouvé lui aussi une solution miraculeuse pour que les soupes ne s'épuisent jamais dans l'écuelle : remplacer chaque tranche de pain consommée par une nouvelle ! *Los milagros de Mahoma: sacando una sopa meter otra. Los milagros de Mahoma: para no acabar una escudilla, sacando una sopa meter otra.* (L 1537 r).

Quittant le domaine de la plaisanterie, voyons quelques exemples de proverbes permettant des applications symboliques on ne peut plus sérieuses de l'acte de manger la soupe. D'abord un proverbe qui souligne que les deux actions de mettre les soupes à tremper et d'avaler le bouillon sont

difficilement conciliables, simultanément du moins. On ne peut pas être au four et au moulin… : *Echar sopas*[41] *y sorber*[42]*, no puede todo ser; o no puede junto ser.* (E 66 r). Mais un autre proverbe dit, philosophiquement : *Todo es menester: migar y sorber.* (T 381 r).

Avec la soupe, aliment léger et liquide, il est facile de passer facilement de la cuisine aux conseils médicaux. La soupe est considérée comme un aliment de santé paré de toutes les vertus, mais le proverbe qui suit ironise au sujet de ceux qui s'enthousiasment de façon suspecte pour les soupes : *Siete cosas hacen las sopas: quitan la hambre y la sed, llenan el vientre y limpian el diente, hacen sufrir y dormir, y la mejilla roja venir. [Entiéndelo de las sopas del vino.]* (S 766 r). En effet, Correas nous ouvre les yeux en précisant : « Il parle de soupes au vin ».

Cette soupe au vin est même considérée par beaucoup comme un remède universel. En témoigne ce proverbe où un visiteur, bien pensant et confiant en les bienfaits de la médecine traditionnelle, conseille à une malade de se faire faire une saignée : *«¿No os lo dije, Marina? Sangraos». Y ella, sopa en vino.* (N 1034 r). Ce proverbe, qui s'appuie sur une analogie entre le sang de la saignée et le jus de la vigne, fait partie des nombreux énoncés destinés à se moquer des femmes trop portées sur la boisson. Le prénom de Marina apparaît souvent, dans les proverbes et historiettes populaires, pour caractériser une femme insolente dans ses réponses et non conformiste dans ses comportements. Une variante plus concise, mais dialoguée, dit les choses encore plus clairement : *Sangraos, Marina. —Sopa en vino es medicina.* (S 165 f). Les galiciens ne pensent

[41] *Echar sopas* : ' Mettre des soupes à tremper '.

[42] *Sorber* : « *Es atraer el caldo o otra cosa líquida con el soplo para adentro.* », Covarr.

pas autrement, mais ils se passent des *sopas* : *A catarro gallego, tajada de vino.* (A 94 r).

Les conseilleurs en matière médicale sont parfois pénibles, comme le souligne le proverbe *El sano al doliente, so regla le somete.* (E 1284 r). Le *Diccionario de Autoridades* propose, pour une variante proche, *s. v. sano*, le commentaire suivant : « *El sano al doliente so regla lo mete*. *Refr. que declara la facilidad, que hai en aconsejar a otros la paciencia y tolerancia en el mal, que no se padece, ò en persuadir à poner medios difíciles y ásperos, para librarse de algún daño, del qual el que los da está seguro.* »

La médecine va souffrir de la concurrence du vin : *Beber tras cocina, es dar un golpe a la melecina. [Por: «medicina».]* (B 78 r) ; ou *Quien bebe tras la cocina, dé una higa a la medicina.* (Q 175 r), ou encore : *Si bebieres con el caldo, no darás al médico un puerco cada año. [Es bueno vino puro tras el caldo para el dolor de ijada y ventosidades de estómago, o sorbido el vino con el caldo.]* (S 300 r). Et ce d'autant plus qu'on reconnaisait déjà des vertus médicales au bouillon lui-même : *Quien come cocina, ahorra melecina. [Caldo de legumbres.]* (Q 275 r).

Les proverbes sur la soupe, plat généralement partagé à plusieurs, transmettent volontiers des notions de rapports sociaux. C'est l'occasion de rappeler l'institution sociale caritative de la *sopa boba*, distribuée par les couvents aux mendiants. D'elle est issue l'expression relevée par Correas dans ses *frases* : *Andar a la bribia*[43]. *[Andar a la sopa. Al vicio de mendigar.]* (A 370 r). En être réduit à la soupe populaire

[43] *Bribia* ou *briba* : « *En la Germanía es el arte y modo de engañar con buenas palabras, halagando, y alegrando a uno, como hacen las Gitanas.* » ; *bribar* : « *Andar a la sopa, mendigar de puerta en puerta, tunando, y pordioseando, sin aplicarse a oficio, ni a ministerio alguno.* », *Aut.*

distribuée aux miséreux à la porte des couvents. Les premiers chapitres de *Guzmán de Alfarache* décrivent ce que cette situation a de pénible et d'humiliant.

Plusieurs proverbes semblent exprimer un souci d'égalité ou, du moins, de (re)distribution équitable : *A una boca, una sopa*[44]. (A 832 r), « À une bouche, une soupe ». Le *Diccionario de Autoridades* va dans ce sens en précisant que cela fait allusion à la nécessité de distribuer les biens pour que, au moins, nombreux soient ceux qui en profitent, et pour que tout ne soit pas accaparé par un seul. Ce commentaire du dictionnaire est un bel exemple d'interprétation, a posteriori et « politiquement correcte », d'un proverbe qui, en réalité est très proche des deux suivants. Égalité dans la distribution, certes, mais dans un contexte d'impatience féminine bien particulier : *Cada boca quiere su sopa. [Por las mozas, que todas quieren casarse.]* (C 57 r), « Chaque bouche veut sa soupe. » ; et *¿Tú comes sopas ―Como las otras.* (T 734 r), « Tu manges de la soupe ? ―Comme les autres ». Correas précise que c'est dit « À propos des jeunes filles, qui veulent toutes se marier ». On ne peut pas être plus explicite ! Toutefois, ce proverbe peut aussi bien s'appliquer à une situation première (à table) ou, de façon très générale, à tout autre cas où il y a quelque chose à partager.

La soupe évoque l'intimité familiale, le partage restreint aux membres immédiats de la maisonnée et, corollairement, exclut un partage plus large. Ainsi, dans le proverbe suivant, on trouve un parallèle, surprenant au premier abord, entre les soupes et la vie conjugale : *Ni sopas de añedido, ni mujer de otro marido; ni ellas saben bien, ni marido de otra*

[44] « *Refrán que enseña se deben distribuir los bienes de modo que alcancen, quando no a todos, a lo menos a alguna parte, y no se los coma uno solo.* », *Aut.*

mujer. [Otros dicen: «Ni sopas derradío», que es «postreras», porque ya está el caldo sin sustancia, y más frío.] (N 316 r). Dans les deux cas, inutile de rallonger la sauce ! Pas de mélanges délétères qui ne serviraient qu'à gâcher ce qui est bon. La notion d'élément rajouté qui caractérise les soupes « rallongées » en cours de cuisson est implicitement comparée au mélange d'un couple avec un autre. Sans doute la femme ou le mari d'autrui a-t-il le goût amer du péché. À moins que ce ne soit la crainte des réactions redoutables du mari offensé qui motivent de s'abstenir prudemment de ces écarts conjugaux. Dans le célèbre *Todo sabe a berenjenas*, ce serait plutôt, comme au début de l'énoncé que nous venons de citer, l'idée de fadeur et de monotonie (« les femmes sont toutes pareilles ») qui dissuade de l'adultère. Quoi qu'il en soit, Correas préfère ici se contenter de commenter la partie qui concerne les soupes rallongées… : *Todo sabe a berenjenas. [Un señor pretendía el amor de la mujer de un criado. Sabiéndolo el criado, le convidó a una merienda, y diole diferentes cosas, guisadas todas con berenjenas. Sintió el señor en todo el sabor de berenjenas, y dijo que le sabía a ellas; respondió el criado : «Sí, señor, todo sabe a berenjenas», dándole a entender que todas las mujeres son unas, tan berenjena la ajena como la de su casa.]* (T 425 r)

Un autre proverbe se focalise sur la question de l'épuisement du bouillon : *Echa sopas y no sorbas, que se acaba la cocina.* (E 33 r). Peut-on considérer qu'ici on s'adresse à la femme qui prépare la soupe, pour qu'elle en laisse aux autres ? Est-ce un simple conseil culinaire concret ? Ou est-ce une façon de dire qu'il faut savoir ménager la marchandise ? Ou peut-être est-ce une réponse humoristique à *Echar sopas y sorber, no puede todo ser; o no puede junto ser.* (E 66 r), Mettre des soupes et avaler, on ne peut pas tout faire ; ou « en

même temps ne peut se faire », proverbe illustrant l'idée que l'on ne peut pas tout faire à la fois. Ainsi, ce « *que se acaba la cocina* » serait une façon de plaisanter à partir du proverbe initial.

Malgré le pouvoir dominant du mari, la femme se sert parfois à table (ou en cuisine) en premier, sans attendre son mari, comme il apparaît dans le proverbe suivant, où le maître de maison geint auprès de son serviteur : *Pedro, sácame acá de esas sopas, que mi mujer se comió las otras*. (P 339 r). Autrement dit, il va falloir qu'on se débrouille tout seuls si on veut manger.

Finissons par deux proverbes où il ne s'agit plus de tranches de pain trempées dans un bouillon salé, mais dans du miel. On y pointe les profiteurs qui, sans scrupules, se régalent au détriment des gens simples et confiants, par exemple, au détriment d'un brave apiculteur qui leur fournit son miel. Mais, dit le proverbe, l'apiculteur, n'est pas si benêt et rêveur que les autres le croient, et saura lui aussi profiter de son miel : *Todos hacen sopas en la miel del modorro*[45]*, y él, y todo.* (T 452 r). La variante est plus explicite : *Todos hacen sopas en la miel, y el modorro melero también.* (T 453 r), « Tous trempent leur pain dans le miel, et l'apiculteur naïf aussi. » N'essayez pas de vous croire plus malins que les autres...

Dans la famille des *sopas*, on aurait pu, à juste titre, évoquer le *caldo* (bouillon de viande) et la *cocina* (bouillon de légumes). Le lecteur trouvera le premier dans le chapitre sur les viandes, le deuxième, avec les proverbes sur la table.

[45] *Modorro* : « *El que está con esta enfermedad soñolienta; y algunas vezes se dize del hombre muy tardo, callado y cabizbajo.* », Covarr.

Les canons du pain

Ils peuvent concerner sa qualité même, et principalement ses caractéristiques gustatives :

El pan, con ojos; el queso, sin ellos; y el vino, que salte a ellos. (E 952 r) ;

El pan, con ojos, el queso, ciego; y el vino añejo. (E 951 r) ;

El queso, pesado; y el pan, liviano. (E 1233 r) ;

El vino por el color, y el pan por el olor, y todo por el sabor. [O trocado: «El vino por el olor y el pan por el color…».] (E 1400 r) ;

Carne de hoy, pan de ayer, vino de antaño. (C 315 r) ;

Pan con ojos, y queso sin ojos, y vino que salte a los ojos; o pan con ojos, queso ciego, y vino que salte a la cara[46]. (P 75 r)

Pan de ayer y vino de antaño, tienen al hombre sano. (P 79 r)

Pan de ayer, carne de hoy, y vino de antaño, salud para todo el año; o traen al hombre sano; o traen el cuerpo sano. (P 78 r)

Pan de un día, pan de vida; pan de dos, pan de Dios; pan de tres, pan se es. (P 92 r) ;

Pan de trigo, aceite de olivo, y de la parra el vino. (P 89 r) ;

Pan de trigo, y leña de encina, y vino de parra, sustenta la casa. (P 91 r).

Un étrange dicton, qui a dérouté plusieurs éditeurs, se moque des maladroits dont la gestuelle malhabile semble être celle de qui utiliserait un morceau de pain comme cuillère : *Hase*[47] *con*

[46] Ce proverbe énumère les caractéristiques que doivent avoir ces produits pour être considérés de première qualité et, de façon plus générale, laisse entendre que rien n'est jamais parfait, qu'il manque toujours quelque chose pour atteindre la perfection.

[47] *Hase* (*se ha*) : ' il se conduit '. Ce n'est ni le verbe *hacer*, ni le verbe *asir*, même s'il y a un éventuel jeu de mot.

ello como con cuchara de pan. (H 248 r). Il existe un autre proverbe sur la « *cuchara de pan* », outil éminemment éphémère : *Dure lo que durare, como cuchara de pan*[48]. (D 734 r).

Les critères concernant le pain peuvent aussi porter sur sa conservation (durée, manutention) : *Vino usado, y pan mudado. [Que el vino si es bueno, no se mude, el pan sí, como dice el otro refrán: Pan de ayer, vino de antaño, tienen al hombre sano.]* (V 300 r). Ou encore : *Pan de antedía*[49]*, vino de año y día, carne dese día.* (P 76 r).

Dangers du pain. Pain et santé

Un proverbe semble au premier abord décrire l'excellence du pain chaud accompagné de fèves et l'enthousiasme qu'il suscite, au point de rendre muettes les jeunes filles qui le dégustent : *Pan caliente y habas, a las mozas ponen mudas, y a las viejas quitan arrugas; [o] Pan reciente…* (P 73 r). Mais ne s'agirait-il pas plutôt d'une allusion drôle aux effets de ces deux aliments connus pour provoquer des flatulences ? D'où ces ventres gonflés qui font rougir de honte les jeunes filles, et lissent, en la distendant, la peau abdominale des vieilles… Les fèves peuvent aussi, pour le même motif, aigrir les caractères féminins : *No comáis caldo de habas, que hace las mujeres bravas.* (N 438 r).

Ce sont aussi des désordres digestifs qu'évoque *Agua fría y pan caliente, nunca hicieron buen vientre.* (A 1023 r). La faible digestibilité du pain chaud ou l'ingestion du pain dur inspirent les énoncés suivants :

---

[48] « *Phrase con que se exhorta a lograr de presente alguna cosa, que por su poca consistencia se teme se ha de acabar presto.* », *Aut.*

[49] *De antedía* : de la veille ou des jours qui précèdent.

- *Cuando comieres pan caliente, no bebas de la fuente; [o cuando comieres] pan reciente…* (C 1211 r).

- *El pan caliente, mucho en la mano y poco en el vientre.* (E 947 r).

- *Pan de centeno y agua de navazo, enancha las tripas y enangosta el espinazo. [«Navazo» es regajo*[50]*; varíase: Pan de borona*[51]*… que es de mijo*[52]*, o cebada*[53]*, y aún de centeno*[54]*.]* (P 84 r). Quant à *Cáense los dientes con el pan bendito*[55]. (C 154 r), il exprime que les meilleures choses peuvent avoir des inconvénients ou entraîner des mésaventures.

Le seigle (*centeno*), déjà cité, semble l'objet d'une certaine méfiance : *Coma yo el pan moreno, y no tenga centeno. [Aprueba por mejor el pan de trigo, por moreno que sea, que no el de centeno.]* (C 582 r). Le pain est déclaré plus sain s'il n'est pas trop frais : *Pan de ayer y vino de antaño, tienen al hombre sano.* (P 79 r) ; *Pan de ayer, carne de hoy, y vino de antaño, salud para todo el año; o traen al hombre sano; o traen el cuerpo sano.* (P 78 r).

À l'inverse, le pain est proclamé facteur de santé lorsqu'il est associé à un autre aliment revigorant : *Pan, y vino, y carne, crían buena sangre.* (P 127 r). Le pain lui-même ne « fera de l'usage » qu'accompagné d'autre chose (*ál*) : *Dura el pan con migas de ál. Dura pan con pedazos de ál. Dura la torta con el canto*[56] *de otra.* (D 733 r).

---

[50] *Regajo* : ' petit ruisseau '.

[51] *Borona* : ' millet ' ou ' maïs '.

[52] *Mijo* : ' millet '.

[53] *Cebada* : ' orge '.

[54] *Centeno* : ' seigle '.

[55] *Pan bendito* : « *El que se bendice en la Missa solemne, y se reparte al Pueblo.* », *Aut.*

[56] Le mot *canto* (pointe, bout) est utilisé dans un autre proverbe qui se moque des filles trop gâtées par leur mère : *Hija regalada, ¿quiés canto*

Tentation

Les proverbes laissent entendre fréquemment que le pain est un aliment désirable : *Echa pan al pato, y tiéntale el rabo.* (E 28 r) laisse supposer que le pain est l'objet tentant par excellence, et pas seulement pour les canards...

Al pan reciente, abrirle el gollete. (A 1354 r) dépeint l'attrait du pain frais et l'impatience de ses amateurs, de même que *Medir, medidera*[57]*, y sacar de la panera. [Que no vaya por migajas.]* (M 784 r) ; ou encore *Pan caliente con aceite. Pan caliente cuélase fácilmente. Pan caliente, hambre mete.* (P 72 r) ; *Pan tostado, nunca hartó muchacho, si harta no harta, mal para la hogaza.* (P 112 r).

Associations alimentaires

Le pain, selon les dictons, est intrinsèquement bon. Mais, nous venons de le voir, c'est encore mieux quand on y ajoute quelque chose, y compris sans précision : *Bueno es un pan con un pedazo.* (B 450 r). Même sobrement accompagné d'eau, le pain est source de satisfaction, *Pan y agua, amigos para y harta.* (P 115 r). Mais *Pan y pan, y muesos de agua. [Muesos son: sorbos*[58]*. Esto se responde cuando preguntan: «¿Qué comistes?», o «¿qué tenéis que comamos?»]* (P 121 r) ne vante pas un régime spartiate. C'est une plaisanterie traditionnelle

---

o rebanada? —Canto, madre. [Reprehende las madres que regalan demasiado a las hijas y las dan libertad.] (H 412 r).

[57] Pour *medidora*, ' mesureuse ', celle qui mesure une chose (en la distribuant).

[58] La définition qu'en donne *Autoridades* est un peu plus large : « *Muesso: lo mismo que bocado. Es voz antigua que oy tiene uso en Aragón.* »

pour répondre à quelqu'un qui demande « Qu'y a-t-il à manger aujourd'hui ? ».

La consommation du pain apparaît, dans le *Vocabulario*, associée à une série d'autres aliments :

avec l'ail : *Al mozo que le sabe bien el pan, pecado es el ajo que le dan.* (A 1337 r) ;

avec des œufs : *Al mozo nuevo, del pan y del güevo. Al mozo viejo, del pan y del leño.* (A 1334 r) ;

avec des olives : *Aceitunas, y pan, y queso, eso tiene la Corte en peso.* (A 923 r) ;

avec du fromage : *Tanto queso como pan* (T 137 r) ;

avec du miel : *Cayósele el pan en la miel; cayósele la sopa en la miel.* (C 452 r) ;

avec de l'huile : *Pan caliente, con aceite. […]* (P 72 r) ;

avec de l'oignon : *A falta de capón, pan y cebollón. A falta de polla, pan y cebolla.* (A 198 r)

avec des fèves : *Pan caliente y habas, a las mozas ponen mudas, y a las viejas quitan las arrugas* (P 73 r) ;

avec des noix : *Pan y noces, saben a amores. [El gallego; «noces» por «nueces».]* (P 119 r) ; *En marzo, el abrigo, nueces y pan trigo. [En Galicia, porque es mes ventoso, y suele ser áspero, y hay poco que hacer entonces.* (E 1818 r).

et même avec de la bouillie : *Pan y puchas, dos aleluyas.* (P 122 r).

Le pain est présenté sous divers accommodements :

Pan pringado (' pain frit ') : *Al hijo regalado, el pan pringado.* (A 1252 r).

Pan tostado (' pain grillé ') : *Hique, heque, hoque, pan tostado con arrope.* (H 483 r) ; *¿Pan tostón nos dais, nuestra ama? Echarnos queréis de casa.* (P 113 r).

Pan rebanado (' pain tranché ') : le pain distribué en tranches est ressenti comme donné chichement : *Pan rebanado, ni harta viejo ni muchacho. [Porque lo poco pone más hambre.]* (P 109 r).

Migas (au pluriel, *migas* signifie ' mie de pain émiettée pour faire une soupe ou une friture ') : *A los desdichados, se les hielan las migas entre la boca y la mano.* (A 468 r).

Pan mollete[59] (' pain mollet ') : *Pan mollete abre gollete*[60]. (P 98 r).

Hogaza (' miche ') : mieux que la tranche de pain, la miche entière, dans sa rondeur, évoque satisfaction et satiété. Cette valeur apparaît dans *Hogaza destajada, o harta, o quita baraja*[61]. (H 489 r) ou encore, à travers une personnification, dans *Mi padre era hogaza, y yo muérome de hambre.* (M 969 r).

Corteza (' croûte ') : *Comer el pan con corteza. [De los que se saben valer por sí.]* (C 632 r) renvoie au monde de l'enfance : grignoter la croûte est une première étape de progrès pour le petit enfant qui a dépassé l'âge des bouillies et symbolise, plus largement, l'acquisition d'un début d'autonomie. Variante plus explicite : *Ya sé comer el pan con corteza.* (Y 43 f). Un autre proverbe qu'on pouvait dire pour vanter son discernement et son autonomie : *Ya sé el pan que me ha de mantener; o que me ha de hartar.* (Y 58 r).

---

[59] « *Bodigo de pan redondo y pequeño, por lo regular blanco y de regalo.* », *Aut.*

[60] *Gollete* : ' gorge ', ' gosier '.

[61] Correas relève aussi *Quien primero destaja, después no baraja.* (Q 607 r), c'est-à-dire, ' avant de se lancer dans une affaire, il faut fixer avec soin toutes les conditions '. *Destajar* : ' traiter à forfait '.

Échelle de valeurs

Le pain, on en a pour son argent : *Pan y vino, por sus dineros; [o] por mis dineros; [o] con sus dineros*. (P 125 r), donc, pas question de lésiner sur sa qualité. Le pain peut tout aussi bien être synonyme d'achat de peu d'importance : *Dad os priesa, panaderas, que mi madre quiere un pan. [Priesa por poca cosa.]* (D 19 r) que synonyme d'excellence : *Por carne, vino y pan, deja cuantos manjares hay.* (P 665 r). On le compare explicitement à d'autres aliments pour faire ressortir cette supériorité. Même rassis et dur, on le décrète supérieur à cette perfection gustative que sont les figues mûres, *Más quiero pan duro que higo maduro.* (M 434 r). On l'associe imaginairement au moût cuit que l'on tartine sur le pain des écoliers dans l'ambiance enfantine des cours élémentaires de latin : *Hique, heque, hoque, pan tostado con arrope. [Tómase de «Hic», «hec», «hoc», y pronunciado rudamente, como principiante, «hique», «heque», «hoque».]* (H 483 r). Correas se livre à des considérations nostalgiques sur le bon pain à Salamanque, sa ville, et règle son compte à une rumeur qui courait sur le lien entre la baisse de qualité du pain et la gale dont souffraient les étudiants : *Pan y agua, de Salamanca. [Es por estremo bueno, y muy buena el agua del río Tormes. Ya el pan no se hace tan regalado lo ordinario, desde años caros que dejaron mala costumbre; y no lo hacer tan bueno como antes se entiende que no produce la sarna que solía haber en estudiantes, aunque ya se va mejorando.]* (P 116 r). Mais pour exprimer que tout était relatif, on pouvait dire : *Tal tierra andar, tal pan manjar.* (T 51 r).

Le pain, aliment vertueux, est vanté pour sa sobriété. On le préfère par conséquent à des aliments synonymes de gourmandise et d'amollissement, comme les tourtes, galettes et

brioches (*roscas, tortas, bollos*). On l'aime sans limites : *Pan, que sobre; carne que baste; vino, que falte. [Que sea limitado.]* (P 108 r). Ou encore, *Por mucho pan, nunca mal año*[62]. (P 818 r) : abondance de pain ne nuit pas. Le pain du pauvre est particulièrement savoureux, car il est consommé sans les soucis qui sont le lot des riches : *Más vale pedazo de pan con amor, que gallinas con dolor.* (M 596 r) ; ou encore *Más vale pan solo con paz, que pollo con agraz.* (M 592 r).

Associations verbales

Le pain, on l'a dit plus haut, est souvent évoqué, à l'intérieur d'un même dicton, en compagnie d'autres éléments-phare de l'alimentation. Ces évocations conjointes ne supposent pas forcément des associations alimentaires effectives, mais ne les excluent pas non plus. Voici les plus fréquentes :

– le pain et le vin : *Sin pan y sin vino, no hay amor fino.* (S 786 r) ; *Vino usado y pan mudado.* (V 300 r) ; *El pan con ojos; el queso ciego; el vino añejo.* (E 951 r) ; *El pan, con ojos; y el queso, sin ellos; y el vino, que salte a ellos.* (E 952 r) ; *El vino por el color y el pan por el olor, y todo por el sabor. [O trocado: «El vino por el olor y el pan por el color…».]* (E 1400 r) ; *Pan y vino andan camino, que no mozo ardido ; o garrido.* (P 123 r) ; *Quien come pan de panadera y bebe vino de taberna, mantiene su casa y la ajena*[63]. (Q 285 r). Pour ce dernier, citons une variante proche mais où le pain est mentionné seul, et qui exprime le même

[62] « *Refr. que enseña que el multiplicar las diligencias y medios para el logro de algun intento siempre hace al caso, aunque parece que sobra.* », *Aut.*

[63] À rapprocher de *En la casa que se compra el pan, no se cuaja real. [Conviene con el otro: «Pan de panadera, ni harta ni gobierna.»]* (E 1729 r).

refus d'appauvrir son foyer en achetant à l'extérieur les aliments qui peuvent être produits à la maison : *Quien come pan de panadera, sus hijos la gobierna*[64]. (Q 284 r). Quant à *Pan por pan, y vino por vino*. *[Decir las cosas claramente.]* (P 106 r), c'est une façon de dire « Un chat est un chat ».

– le pain, la viande et le vin, *Carne de hoy, pan de ayer, vino de antaño.* (C 315 r) ; *Pan y vino y carne, crían buena sangre.* (P 127 r) ; *Pan, que sobre; carne, que baste; vino, que falte.* (P 108 r).

– le pain et le lard : *Vino acedo y tocino añejo y pan de centeno, sostienen la casa en peso.* (V 281 r).

– le pain et le fromage : *Tanto pan como queso*[65]*, y tanto queso como pan, tómolo si me lo dan.* (T 133 r).

– le pain, l'huile et le vin : *Pan de trigo, aceite de olivo, y de la parra el vino.* (P 89 r).

– le pain et l'eau : *Pan y agua, amigos para y harta.* (P 115 r). *Pan y pan, y muesos de agua.* (P 121).

Voici une association non exclusivement faite d'aliments :

– pain, vin, lard, et lin : *Antes pan que vino, y antes vino que tocino, y antes tocino que lino. [Que lo más necesario se ha de procurar primero.]* (A 1972 r).

– pain, vin et chandelle : *Media vida es la candela; pan y vino, vida entera.* (M 77 r)[66] ; *Pan y candelilla, encomiéndome a Dios y a Santa María.* (P 118 r).

---

[64] *Gobierna* : *mantiene*, 'donne de quoi vivre '.

[65] *Autoridades* isole l'expressi*on Tanto pan como queso*, et en donne l'explication suivante : « *Modo de hablar que explica, que se debe guardar proporción en las cosas, especialmente quando se comparan unas con otras.* »

[66] Il existe une variante : *Media vida es la candela, y el vino la otra media.* (M 778 r), variante recensée par *Autoridades* qui en donne une explication : « *Rrefrán que da a entender que en el Invierno se passa más cómodamente, teniendo essas dos cosas, que son tan útiles al hombre, usadas con prudencia.* »

Connotations affectives et significations sociales

Parler du pain conduit tout naturellement à parler de la faim : *A pan de quince días, hambre de tres semanas. A pan duro, diente agudo.* (A 595 r). Ce proverbe s'applique à toute situation difficile qui sera résolue si l'on fait preuve de l'énergie voulue face à la nécessité. Cette idée est reprise maintes fois : *A hambre, no hay pan duro, ni falta salsa a ninguno*[67]. (A 250 r) ; *A hambre, no hay mal pan. A hambre, no hay pan bazo*[68]. (A 249 r) ; *A gana de comer, no hay mal pan, ni agua mala a gran sed.* (A 231 r) ; *A gran hambre, no hay pan malo, ni duro, ni bazo.* (A 238 r) ; *Mejor es pan duro que higo maduro. Mejor es pan duro que ninguno.* (M 810 r). À l'inverse, trop d'efforts pour gagner sa vie gâchent le plaisir du salaire : *Harto come de mal pan, el que le ha con afán.* (H 217 r). On tente de se jouer de la faim grâce à diverses stratégies. Quand il y a peu de pain, il faut se servir le premier ! *A poco pan, tomar primero; o luego.* (A 620 r).Les amateurs de boisson penseront que ce proverbe veut dire que mieux vaut commencer par boire, pour arriver à une sensation de plénitude… La faim est ressentie comme injuste : *Habilidad no me falta a mí; mas el pan, sí…* (H 25 r), dicton qui peut s'utiliser dans toute situation où les qualités du locuteur ne sont pas appréciées à leur juste prix. Parfois, « le fils dégénère / qui survit à l'honneur de son père » : on trouve un proverbe destiné à critiquer les enfants gâtés, trop paresseux pour atteindre le niveau de réussite de leur père : *A mi padre llamaron hogaza, y yo muérome de hambre; o A mi padre llaman trigo. [Contra*

---

[67] Proverbe proche de *Hambre larga no repara en salsa; [o] nunca [repara]*. (H 179 r).

[68] « *A buena hambre, no hai pan malo, Rrefrán que enseña la necessidad grande no repara en melindres.* », *Aut.*

los que, padeciendo graves necesidades, tienen vanidad de no buscar la vida con su industria y manos, ni someterse a otros, porque sus padres fueron algo.] (A 535 r). Variante : *Mi padre era hogaza, y yo muérome de hambre. [De los que alaban el valor y poder de sus pasados, y su riqueza imaginada, y ellos están en miseria.]* (M 969 r). Le commentaire de Correas montre qu'il ne s'agit pas toujours d'une faim authentique, mais d'une décadence sociale et financière. On remarque la chosification du père, comparé à une miche de pain, symbole de toute l'aisance possible. C'est le père qui est affecté ici d'une métaphore nourricière et non la mère, et la complétude de la miche entière, refermée sur elle-même, est évocatrice de richesse accumulée.

Le pain, signifiant l'aisance en général, ne désigne plus seulement le manque alimentaire, puisque Correas précise que le dicton sur le pain ci-après se dit à propos des vêtements dont on ne pense pas pouvoir faire usage longtemps : *Pan para hoy, hambre para mañana. [A vestidos de poca dura.]* (P 103 r).

Un autre proverbe sert à s'excuser de ne pas recevoir un visiteur avec la magnificence voulue : *¡Ay, señores, que donde no hay pan, no lo comen los ratones!* (A 2429 r). La vision de la misère est parfois dépeinte avec la sobriété du désespoir : *Noche hace, agua viene: mal ayunará quien pan no tiene.* (N 1332 r).

Y a-t-il des proverbes anticléricaux sur le pain ? On pourrait croire que *¿Hay más pan que rebane este fraile?* (H 275 r) appartient à ce registre, mais il n'en est rien, car l'expression *este fraile* était simplement une façon familière de se désigner soi-même (' moi '). C'est donc une façon de réclamer plus de pain, ou d'autre chose. Mais l'énoncé laisse tout de même suggestivement voisiner le mot *fraile* avec le mot *pan*, rappelant combien les moines mendiants apprécient les

offrandes de pain… En revanche, *Abades*[69]*, rocío de panes. [Por: provechosos.]* (A 835 r) concerne bien les curés. Il s'agit d'une allusion fielleuse à leur présence ruineuse : lorsque le curé se présente dans une maison, il faut satisfaire sa cupidité et le combler de présents (*pan* peut avoir ici le sens de blé ou de pain). *Rocío*[70] est alors l'équivalent de « Plaie d'Égypte », châtiment divin. Toutefois, tout le monde n'était pas généreux avec le curé sans contrepartie : *El abad, donde canta, dende yanta.* (E 94 r), ou *El abad, de do canta, de allí yanta*[71]. (E 92 r). Mais leur réputation était tout de même, solidement établie, comme le montre la réponse sans fard de cet esclave noir, qui, lorsque son maître lui demande de choisir un métier, désigne avec ingénuité celui de curé, car il lui semble se résumer à recevoir des baise-mains et des cadeaux de pains : *Besa mano y daca pan; o Besa mano y daca torta. [Un amo quiso poner a oficio su negro, y él, no se agradando de ninguno de trabajo, escogió el de cura, y dijo que quería el oficio de «besa man y daca pan», por la ofrenda que vía dar al cura en las fiestas.]* (B 131 r).

Dans *Pan, y vino, y carne, hacen perder la hambre.* (P 128 r), c'est avec une délectation presque hallucinatoire que, du fond de la misère, la voix du proverbe énumère l'abondance alimentaire. Mais la faim pousse à manger sans attendre, et à ne pas risquer de gaspiller le précieux quignon : *Pan de centeno antes comido que en el*

---

[69] *Abad* : au Siècle d'Or, on désignait par ce terme le curé d'une paroisse.

[70] *Rocío* : ' rosée ', symbole d'abondance. Mais aussi ' châtiment divin ', ' plaie d'Égypte ' : « *Metaphoricamente se toma por la inspiración divina, o santos pensamientos, excitados para apagar el incendio de las pasiones.* », *Aut.*

[71] Une version très proche : « *El abad, donde canta, yanta .*», figure dans *Autoridades*, avec le commentaire suivant : « *Cada uno debe vivir y alimentarse de su trabajo.* »

seno. Pan de centeno primero en el cuerpo que en el suelo. (P 83 r) ; *Pan de trigo u de centeno, antes en la barriga que en el seno. [Otros dicen: Pan albo, etc.]* (P 90 r). La véritable faim ne peut être rassasiée que par le pain dûment fabriqué à la maison, car le pain acheté ne satisfait guère, et surtout grève le budget : *Pan de panadera, hambre verdadera.* (P 87 r). Cette vraie faim qui faisait dire aussi : *Traigo conmigo cuatro manjares: dientes y muelas, colmillos, quijares.* (T 603 r). Cette faim qui provoque des borborygmes stomacaux, que l'on commentait gentiment ainsi : *Hambre, frío, y cochino, hacen grande ruido.* (H 178 r). De même, *Pan reciente hambre mete; o Pan caliente…* (P 111 r). Quant au pain chichement distribué en tranches, il ne sert qu'à faire ressentir encore plus la faim : *Pan rebanado, ni harta viejo ni muchacho. [Porque lo poco pone más hambre.]* (P 109 r). Ou encore : *Pan rebanado sin vergüenza es mascado.* (P 110 r). Le mot *harto*, avec ses deux acceptions, ' rassasié ', et ' exaspéré ', permet le proverbe suivant, où s'exprime le rejet : *Estoy harto dél como de mal pan. [Varíase: «Estoy harto della…»; «Estoy harto desto…»; «Estamos hartos como de mal pan».]* (E 673 f).

Le manque

Le pain est très souvent relié, dans les dictons, à l'idée du manque : *A falta, no hay pan malo.* (A 207 r). Le proverbe exprime alors une idée de résignation : *A falta de capón, pan y cebollón.* (A 198 r) ; *A falta de polla, pan y cebolla.* (A 205 r). Cette idée est si fréquente qu'elle a donné lieu à la formulation ironique inverse : *A falta de pan, buenas son tortas*[72]. (A 203 r).

[72] « *Refrán con que significa que el que no tiene nada, quando logra alguna cosa, aunque sea corta, debe consolarse, y estar contento; suele*

Le pain est la mesure de toute chose, pour le pauvre qui ne connaît pas d'autre richesse. Ne pas vivre au-dessus de ses moyens se traduit par *A quien no le sobra el pan, no críe can.* (A 715 r) : dans un monde misère, avoir plus que sa ration quotidienne de pain, c'est déjà être considéré comme un nanti… *Al romero que se le seca el pan en el zurrón, no le tengas duelo.* (A 1431 r) qui rappelle, une fois de plus, que la charité s'exerçait essentiellement sous forme de don de pain, suggère que l'humble pèlerin semble encore trop riches aux envieux. Le pain, s'il est généralement associé à l'idée de générosité, peut aussi refléter l'avarice de celui qui se livre à regret à l'exercice de la charité : *Vaya con Dios, que un pan me lleva.* (V 74 r) exprime la satisfaction d'avoir accompli son devoir de chrétien, mais gâchée par la contrariété de voir du bon pain s'éloigner. Variante : *Vaya con Dios la buena mujer, que un pan me lleva. [Cuando hacemos de la necesidad virtud y nos consolamos.]* (V 71 r). Très proche, aussi, est la formule : *Anda con Dios, que un pan me llevas.* (A 1769 r), où l'on ne sait si ce qui prévaut est la satisfaction d'avoir fait une bonne action ou le regret d'avoir donné. Ceci peut être rapproché de *El pan del mezquino*[73], *dos veces es comido.* (E 961 r), où l'avare (*mezquino)* souffre de voir son pain mangé. Le pain est encore associé à des pensées négatives du même ordre dans *Allá vayas, pan prestado, donde vuelvas mejorado.* (A 1647 r), qui concerne les rapports aigre-doux entre voisines et montre qu'on donne du pain à regret, avec une pensée intéressée.

La valeur de mesure du pain s'énonce emblématiquement dans le proverbe déjà cité, *Medir, medidera, y sacar de la*

usarse irónicamente, dando a entender que alguno consiguió más de lo que esperaba. », *Aut.*

[73] *Mezquino* a deux sens au Siècle d'Or : « *Pobre, necesitado y falto de lo necessario.* », *Aut.*, ' malheureux ',' nécessiteux ' ; mais aussi « *escaso* », ' avare '.

panera[74]. *[Que no vaya por migajas.]* (M 784 r), où l'on conseille de ne pas faire une distribution de pain mesquine. Mesure de toute chose, le pain convient à un épicurisme caractérisé par la modération, un idéal de modeste jouissance : *Pan, que sobre; carne, que baste; vino que falte. [Que sea limitado.]* (P 108 r) *; Pan a hartura, y vino a mesura.* (P 67 r) ; *Bueno es un pan con un pedazo.* (B 450 r). Celle-ci peut s'exprimer soit dans l'absolu, comme on vient de le voir, soit par rapport aux tracas liés à la richesse, comme dans cet autre énoncé : *Más vale pan solo con paz, que pollo con agraz.* (M 592 r). Ou encore, *Más vale pedazo de pan con amor, que gallinas con dolor.* (M 596 r). Le pain, aussi modeste soit-il, est un bien si précieux qu'il ne faut pas se vanter de sa possession, afin de ne pas déclencher de jalousie : *Haz buena harina y no tañas bocina.* (H 296 r). Mieux vaut profiter discrètement de ses richesses et vivre dans une tranquille autonomie : *Haz molinillo en tu corral, y no te dirán «no hay pan». [Que tengas de tuyo, y que trabajes por tener.]* (H 306 r). Deux proverbes mettent aussi en scène un maître (ou une maîtresse) de maison peu accueillant qui fait de son avarice vertu d'économie ménagère : *¿Qué me daréis a merendar? —Sopas en agua si traéis pan.* (Q 90 r). Même manque de générosité, sur le mode de la plaisanterie, dans l'énoncé déjà cité : *Pan y pan, y muesos de agua.* (P 121 r). Dans le même ordre d'idée, mais vu du côté du demandeur, il y a également : *Si tuviéramos dinero para pan, carne y cebolla, nuestra vecina nos prestara una olla.* (S 712 r). Le pain peut servir à affirmer un égoïsme élevé au rang de vertu : *Amigo por amigo, el buen pan y el buen vino.* (A 1695 r) ; *Amigo por*

[74] *Panera* : « *La trox o cámara donde se guarda el trigo, el pan o la harina.* », *Aut*., ' grenier à blé ', mais aussi, ' resserre à pain et à farine ', avant de signifier plus tard ' corbeille à pain '.

amigo, mi pan y mi vino. [Lo mesmo que «Habe de tuyo…»[75] (A 1696 r).

Le pain étant l'alimentation de base de l'ouvrier agricole, nombreux sont les dictons qui mettent en scène la relation maître-valet. *Tanto pan como queso, y tanto queso como pan, tómolo si me lo dan.* (T 133 r) reflète l'attitude résignée et modeste du valet devant son maître. Au dicton précédent répond le point de vue du maître, où l'on déconseille une générosité excessive envers les domestiques : *Al mozo que le sabe bien el pan, pecado es el ajo que le dan.* (A 1337 r). Ailleurs, c'est le maître qui proteste contre les exigences excessives de ses serviteurs, en soupirant : *Tanto queso como pan. [Dícese de los que quieren demasías.]* (T 137 r). D'autres conseils pour ne pas trop gâter les valets : *Tanto queso como pan, no se debe dar. [Que sea la distribución a proporción.]* (T 138 r) ; *A tu criado, no le hartes de pan y no pedirá queso.* (A 810 r). Un valet jaloux peut protester en disant : *Al mozo nuevo, del pan y del güevo; al mozo viejo, del pan y del leño.* (A 1334 r), mais toute personne qui se sent reléguée peut employer ce proverbe. Une variante de ce dicton est *Al mozo nuevo, pan y güevo; andando el año, el pan y el palo.* (A 1335 r). La répartition de la ration de pain peut donner lieu, chez les valets, à des plaisanteries sous forme de fausses protestations qui dissimulent en réalité la profonde satisfaction de se sentir bien traités par les maîtres, et donc reconnus socialement dans le monde des serviteurs : *¿Pan tostón nos dais, nuestra ama? Echarnos queréis de casa. [Habla con ironía porque el regalo atrae: «Pan tostón» es hojaldre o semejante*[76]*. «Testón» dice otro libro, y será duro, sin*

[75] *Habe de tuyo, no besarás a tu vecino en el culo. [«Besar en el culo», lo usa el vulgo por: rogar y someterse a otro, pidiéndole algo; «Habe» es «ten» o «tengas».]* (H 10 r).

[76] Le *Diccionario de Autoridades* se montre plus précis que Correas sur la

ironía.] (P 113 r). Cet énoncé est un bel exemple de la façon dont on pouvait jouer, au Siècle d'Or, avec les proverbes : en remplaçant *tostón* (' grillé ') par *testón* (' dur '), la remarque du valet, comme le fait remarquer Correas, n'est alors plus dite avec ironie : « Maîtresse, vous nous donnez du pain dur parce que vous voulez nous mettre à la porte ? ». Mais la présence de ces variantes prouve combien le proverbe initial était populaire. Les proverbes fournissent souvent un raccourci d'une scène de la vie quotidienne prise sur le vif : ici, les échanges familiers entre valet et maîtresse de maison, dans un environnement rural où celle-ci répartit elle-même le pain aux domestiques, concernent le milieu des petits propriétaires terriens, les « *labradores* ».

Le pain est perçu comme un ciment social : *El pan comido, la compañía deshecha*. *[Por gracia, a lo vizcaíno, se dice: compañía comido, pan deshecha.]* (E 950 r), précise Correas toujours attentif à noter les dérivations humoristiques des proverbes. Ces jeux de mots et adaptations diverses font des proverbes non des expressions figées, mais une matière vivante et reformulée sans cesse.

Le pain ou ses dérivés en viennent à signifier la douceur du foyer, et ainsi on appellera « *pan perdido* » celui qui s'est éloigné de chez lui, de son quartier ou de son village : *Pan perdido, vuélvete a casa. [O trocado, « Vuélvete a casa, pan perdido». Ansí llaman a uno que se va de casa, y no conoce el bien que en ella tiene.]* (P 105 r). Seul le pain fabriqué à la maison est digne de ce nom : *Pan casero, siempre es bueno; Pan casero, pégase al cuerpo*. (P 74 r). Symétriquement,

nature exacte du *pan tostón* : « *Llaman en algunas partes cierta especie de sopa, que se hace de pan tostado, y azeyte nuevo. En Extremadura llaman Tiborna* ». Par contre *testón* n'est pas attesté dans *Aut.* avec le sens qu'indique Correas. Mais il est permis d'établir un lien avec le verbe *entestecer* : ' rendre plus dur '.

acheter le pain à l'extérieur est non seulement une erreur de goût, mais une faute d'économie familiale, car *Quien come pan de panadera, y bebe vino de taberna, mantiene su casa y la ajena.* (Q 285 r). On disait encore *En la casa que se compra el pan, no se cuaja real*[77]. (E 1729 r). L'économie familiale repose sur cet aliment fondamental, souvent en compagnie de cet autre pilier de la vie quotidienne qu'est le vin : *Vino acedo y tocino añejo y pan de centeno, sostienen la casa en peso*[78]. (V 281 r). La réponse que l'on donnait à un solliciteur trop insistant, « *No come pan* »[79], était une façon de refuser de se défaire de quelque chose vous appartenant, sauf à un très bon prix : *No come pan. [Escusa de tener la cosa o no la vender si no la pagan bien.]* (N 442 r). Ce risque de perte vitale pour l'économie du foyer apparaît encore dans un proverbe complexe, au sujet duquel Correas donne des explications précises afin que l'énoncé suivant, altéré par l'usage, soit intelligible : *Mi madre Marina, los puercos perdidos, gastada la harina; o comida la harina. [Aunque depravado, por «Mi comadre…», da a entender que se perdió la hacienda, y el trabajo, y costa. Debía decir: «Mi comadre Marina, los puercos perdidos, convida a la arvina*[80]*».]* (M 958 r)[81]. On voit que, à force d'être répété approximativement, un proverbe pouvait finir par perdre tout sens. Mais c'est encore une preuve de la

[77] Correas commente : *Conviene con el otro [refrán]: «Pan de panadera, ni harta ni gobierna»*, que nous avons déjà cité.

[78] *En peso* : *en vilo*, ' en l'air '.

[79] ' Cela ne mange pas de pain ' ; c'est-à-dire, « étant donné que cela ne me coûte rien, je peux très bien ne pas le vendre tout de suite ».

[80] *Arvina* : « *Nombre antiguo de la manteca* (' saindoux '), *que entra en ciertos ungüentos.* », *Diccionario general de la lengua castellana*.

[81] La formule correcte est non seulement citée par Correas en commentaire de la version altérée, mais a sa propre entrée dans la section *refranes* : *Mi comadre Marina, los puercos perdidos, convida a la arvina.* (M 930 r).

fréquence d'emploi de ces énoncés et de leur succès. Et surtout un exemple de la rigueur intellectuelle de Correas qui tient autant à restaurer l'intégrité d'un proverbe et son sens, qu'à relever la formule en usage, même si elle est altérée.

La sagesse populaire est péremptoire là-dessus : il n'est pas de foyer digne de ce nom sans pain : *Ni mesa sin pan, ni ejército sin capitán.* (N 235 r). Le pain domine littéralement les autres nourritures. Et un foyer qui se fonde sous les auspices du manque de cet aliment symbolique ne peut être que promis au malheur : *Mucho gozo hay en la boda: falta el pan y llora la novia.* (M 1212 r), phrase que l'on peut étendre à toutes les situations où les choses vont vraiment mal, et pas seulement les jours de noces !

Sur l'alimentation des valets, on a déjà vu *Al mozo nuevo del pan y del güevo; al mozo viejo, del pan y del palo.* (A 1334 r). L'ordre des priorités alimentaires dans ce contexte est clairement énoncé dans *Antes pan que vino, y antes vino que tocino, y antes tocino que lino*. *[Que lo más necesario se debe procurar primero.]* (A 1972 r).

Si l'on mentionne la cour du roi, dans l'énoncé suivant, c'est que le pain fait partie des aliments de base qui ont leurs lettres de noblesse : *Aceitunas, y pan, y queso, eso tiene la Corte en peso.* (A 923 r). Au contraire, avec *Pan negro y vino acedo, sostiene la casa en peso.* (P 100 r), est soulignée la rusticité des références alimentaires citées (pain noir, pain de seigle, vin aigrelet). Avec *Pan de centeno, antes comido que en el seno.* (P 83 r), on a une image sans fard du monde des pauvres, voire des mendiants, qui gardent leur morceau de pain au chaud dans leur chemise, sauf quand la faim est trop pressante.

La symbolique chrétienne ne peut manquer : un proverbe, dont Correas souligne qu'il fait partie des plus anciens, suggère que le pain console de tout : *Todos los duelos con pan son*

buenos. [Éste es el refrán viejo: quiere decir que con pan tienen conorto y consuelo.] (T 460 r).

Manquer de pain est la marque d'une malédiction divine, qui frappe tout particulièrement celui qui aurait eu le tort de ne pas apprécier à sa juste valeur le vin : *A quien el vino no plaz, Dios le quite el pan.* (A 679 r). Le pain peut servir à exprimer l'idée d'une bénédiction, mais aussi de la plus grande malchance : *A los desdichados, se les hielan las migas entre la boca y la mano.* (A 468 r) ; la hâte avec laquelle on porte à sa bouche les délicieuses *miga*s fait que, normalement, cet aliment, réchauffé à la poêle, n'a pas le temps de refroidir, sauf pour ceux qui n'ont vraiment pas de chance.

Le pain va jusqu'à représenter la substance même de la personne. Ainsi, dévorer le pain de son ennemi, c'est lui nuire magiquement, en l'appauvrissant, à moins qu'il ne s'agisse carrément de cannibalisme symbolique ! Mais, les proverbes étant pleins d'ambivalence, le double versant de ce même proverbe souligne, à son tour, que partager le pain reste essentiellement un geste d'amitié : *A quien quieres mal, cómele el pan; y a quien bien, también.* (A 721 r). Très éloquente aussi est l'expression *No hay pan partido entre los dos*[82]. (N 175 f), pour montrer une amitié étroite au sein de laquelle même rompre un pain en deux pour le partager serait vécu comme une prise de distance pénible.

D'autres dictons sur le pain expriment de façon conjointe, l'empathie et l'hostilité envers autrui : *Al buen amigo, con tu pan y con tu vino*[83]*; y al malo, con tu pan y con tu*

[82] L'expression *No haber pan partido* est commentée, *s . v. pan*, par le *Diccionario de Autoridades* : « *Phrase con que se da a entender la amistad y estrecha confianza, que hai entre dos o mas personas*. »

[83] Le célèbre lexicographe français, César Oudin, dans son recueil *Refranes o proverbios castellanos traduzidos en lengua Francesa*, 1605, interprète ce proverbe avec une valeur restrictive : « Le bon amy, avec

palo. (A 1144 r). Finalement, le pain est bon en toutes circonstances… et sert à tout dire dans les proverbes.

Il est parfois, comme dans l'énoncé qui suit, associé à l'idée de bienveillance. Comme signe de bénédiction compensatoire et rassurante, celui qui vient de faire une erreur s'entendra dire : *A la boca que yerra, nunca pan le fallezca. [Es común en todos errar.]* (A 274 r). L'idée de bénédiction s'étend même parfois à celui qui consomme le pain : *Bien haya el pan que presta, y la moza que lo come; o bien haya pan que presta.* (B 181 r).

Le pain accompagne la vie de l'homme à ses diverse étapes. À l'opposé du proverbe déjà cité, *Comer el pan con corteza. [De los que se saben valer por sí.]*, proverbe qui illustrait la première indépendance de l'enfant s'affranchissant des nourritures molles pour bébés, on trouve : *Comer el pan de los niños. Ya come el pan de los niños. [Dícese a viejos.]* (C 633 r), une façon de reprocher aux vieillards édentés leur inutile existence. Trop de bouches à nourrir…

Les dictons sur le pain peuvent mettre en scène l'envie : *El pan de mi vecino quita el hastío. [Que lo ajeno siempre nos parece mejor.]* (E 959 r). Ou encore, *En la casa llena, bien parece la torta ajena; o la hogaza ajena*[84]. (E 1727 r) : on n'en a jamais assez. L'attrait de la *torta* se confirme dans *Torta delgada, híncheme el ojo y sácame el alma*. *[Porque se come con gana, y duele que se gaste mucho.]* (T 569 r). L'envie et la sourde hostilité envers la voisine peuvent se déguiser sous une forme subtile. On peut, par exemple, faire du pain pour la voisine, mais le faire volontairement mal : *El pan de tu vecina, amásalo con harina. [Dícese porque es malo echar el agua junta y dejar la masa blanda, y después con puños de harina*

ton pain et ton vin / Se peut traiter sans faire de grands frais. »

[84] Une variante : *En la mesa llena, bien cabe la torta ajena; [o] la hogaza…* (E 1748 r).

procurarla entestecer; este echar puños llama «masar con harina». Es mejor echar la agua poco a poco, y esto llaman «amasar con agua».] (E 960 r).

Le pain est un révélateur des sentiments d'amabilité ou d'hostilité. *En pan cortar y vino echar, bien veo quién me quiere bien, y quién me quiere mal.* (E 1868 r) ; *En pan partir y vino escanciar, sabrás quién te quiere bien y quién te quiere mal.* (E 1869 r). L'association, à l'intérieur d'un même énoncé, du pain et de l'idée de vengeance met plus efficacement encore l'accent sur cette charge d'affects : *El pan, caliente, y la injuria, fría.* (E 948 r). Mais cette association verbale est peut-être simplement due à ce que l'image qui venait le plus naturellement à l'esprit, pour évoquer la chaleur, était celle du pain chaud.

On trouve plusieurs dictons sur le pain construits sur l'idée d'amitié, plus ou moins intéressée : *A tu amigo, cómele el pan, y bébele el vino. [Dicho es de más interesado de lo que conviene; mejor es el siguiente: «A tu enemigo, cómele el pan y bébele el vino»*[85]*.]* (A 806 r) ; *Aquél nos loar debemos cuyo pan comemos.* (A 2092 r) ; *Bien estoy con mi amigo, que come su pan conmigo.* (B 174 r) ; *Sin pan y vino, no hay amor fino.* (S 786 r). C'est parfois une hospitalité spartiate : *Pan y agua, amigos para y harta. [Que gastar con moderación crece la hacienda y rico hombre tiene amigos y los harta en su mesa.]* (P 115 r).

Le pain partagé est l'occasion d'opérer des réconciliations, ou de régler clairement les comptes : *Hogaza destajada, o harta, o quita baraja. [Que dando lo concertado, queda libre el que destajó, ora quede el otro contento, ora no. Con éste, se*

[85] On peut le rapprocher de *Pan y vino, de casa de tu enemigo. [Has de comprar; porque mejor se escoge y recatea con el estraño que con el amigo, conforme a otros refranes deste propósito. Uno es: «Lo malo me compre el amigo, que lo bueno ello se está vendido».]* (P 124 r).

declara más el otro: «Las riñas de por San Juan son paz para todo el año». «Las riñas de por San Juan», es: destajar[86] *al principio.]* (H 489 r).

La distribution du pain, c'est souvent ce qui sert à manifester une attitude de sévérité ou de discrimination envers les divers membres de la famille : *Al hijo malo, del pan y del palo.* (A 1250 r) ; *Al hijo de la hija, métele en la vedija*[87]*; al de la nuera, dale del pan, y échale fuera.* (A 1244 r) ; *Al hijo regalado, el pan pringado.* (A 1252 r) ; *Al hijo de mi hija, pónmele en la rodilla; y al hijo de mi nuera, dale pan y vaya fuera; o El hijo de mi hijo…* (A 1245 r) ; *Ansí se usa con el mozo malo, darle del pan y del palo.* (A 1922 r).

À travers le pain s'exprime aussi l'idée de discorde : *Amigos que pelean sobre pedazo de pan de centeno, o la hambre es grande, o el amor es pequeño.* (A 1703 r)*,* dicton qui peut très bien s'appliquer à des héritiers cupides qui se disputeraient un maigre héritage. Ou encore s'exprime l'idée d'envie : *En la casa llena, bien parece la torta ajena; o la hogaza ajena.* (E 1727 r). L'idée est un peu différente dans *Pan del vecino quita el hastío.* (P 94 r) ; *Pan ajeno poco engorda; Pan ajeno hastío quita.* (P 69 r) ; ou même *Pan ajeno, caro cuesta*[88]. (P 68 r), qui rappellent qu'accepter des cadeaux alimentaires du voisin suppose de lui rendre ensuite de nombreux services, pour une valeur bien plus grande que le don initial.

La fabrication du pain est l'occasion de manifester un esprit de rivalité envers la voisine : *La que quisiere hacer mejor pan*

---

[86] *Destajar* : ' S'expliquer ', ' régler les conditions d'un contrat '.

[87] *Vedija* : « *El pelo enredado en qualquier parte del cuerpo del animal.* », *Aut.*, par extension, ' giron '.

[88] « *Refr. que advierte que los beneficios que se reciben, además del empacho de la necessidad, dexan obligados a mucha correspondencia.* », *Aut.*, *s. v. pan*.

que su vecina, máselo con agua y no con harina. (L 807 r). On craint la visite d'un invité intéressé : *Haréme albardán*[89] *y comeré de tu pan. [Contra los que se meten de gorra*[90]*, y se hacen zonzos, y entran con gracias a comer y gozar de lo ajeno.]* (H 187 r).

Avec *Hacerle sopas con su pan*[91]. *[Cuando a su costa regalan a uno. Varíase y aplícase a otras cosas. «Hácenle sopas con su pan»; «Hácenme sopas con mi pan».]* (H 199 f), on dénonce une apparence de générosité, qui ne recouvre que tromperie. Autre attitude malveillante, gaspiller le pain ou la farine d'autrui, en le poussant à faire d'inutiles gâteaux avec des provisions de farine qui, le temps venu, lui manqueront : *El pan de los bobos se gasta primero que el de los otros. [Porque neciamente hacen tortas y roscas para complacer a amigotes.]* (E 957 r). Ou encore, *El pan de los bobos, todo en bollos*. *[Como está blando, cómese presto.]* (E 958 r), ajoute Correas, soulignant que ces tendres brioches sont très vite consommées. Mais l'injonction peut s'appliquer à soi-même, sans intervention extérieure : *Ni tu pan en tortas, ni tu vino en botas, ni tu carne en longanizas*. (N 346 r). Ou encore : *Ni tu lino en tocas, ni tu pan en tortas. [Porque lo que está en menudencias vase de entre las manos sin sentir.]* (N 345 r).

Dans le proverbe qui suit, *pan* peut être pris dans ses deux sens : *Guarda pan para mayo, y leña para todo el año.* (G 122 r). *Pan* a d'abord le sens de blé (que l'on garde pour les semailles de printemps), mais l'énoncé pourrait aussi s'appliquer à l'économie domestique, conseillant une gestion prévoyante des réserves de farine.

La farine elle-même est présente dans les proverbes, d'autant

[89] *Albardán* : ' bouffon ', ' histrion '.

[90] *De gorra* : ' gratuitement '. *Meterse de gorra* : ' venir faire le pique-assiette' , ' s'incruster '.

[91] Même cas que le précédent.

plus que *harina* servait aussi à désigner les bouillies, et pas seulement dans le contexte de la petite enfance : *Comí harinas por engordar, salióme por cena y yantar. [«Harinas» llaman en algunas tierras a los puches, o puchas*[92]*.]* (C 661 r).

La bouillie est aussi une nourriture profitable pour ceux qui font de gros travaux. Elle pouvait être faite à base de farine de froment, d'épeautre, ou de maïs. Les farines grossières sont difficiles à digérer, précise *Autoridades*, *s. v.* « *crimno* »[93]. Un proverbe fait allusion à ces effets gênants : *Puchas sin pan, al culo se van; o hasta la puerta van.* (P 1071 r) ; on a à peine le temps de sortir pour faire ses besoins dans la cour (*el corral*), ou au tas de fumier (à la campagne, en l'absence de commodités, « sortir dans la cour » avait une connotation scatologique qui se communique même à la porte).

Un bref proverbe insolent se réfère à la bouillie pour dire que chacun est responsable de ce qui lui arrive : *Come puches, no tendrás dentera.* (C 608 r) : il faut savoir se limiter à ce qu'on est capable de faire. Sinon, en assumer les conséquences. Un message du même ordre est délivré par *No comas caliente, no perderás el diente*. (N 438 r).

Un autre proverbe évoque la bouillie à travers un autre terme, quasi synonyme de *puches*, celui de *gachas* : *¡Guay de gachas a tal hora comidas con punta de alfiler! [Son: las puches con harina y miel; o hormigos*[94]*.]* (G 156 r). Il s'agit soit

[92] *Puches* : « *Un género de guisado de harina y azeite de que usaron los antiguos antes que se hallase la invención de cocer el pan*.», Covarr.
Puches : *Lo mismo que gachas. El crimno es una harina mas gruessamente molida que la ordinaria, y hácese de espelta y de trigo. Suelen hacer del crimno comunmente las puches.* », *Aut.*

[93] *Crimno* : « *Cierto género de harina, que se hace de espelta y de trigo, mas gruessamente molida que la ordinaria, y de que comunmente se hacen las gachas, o puches. Da el crimno copioso mantenimiento, y con dificultad se digiere*. », *Aut.*

[94] *Hormigo* : « *Cierto guisado compuesto de avellanas machacadas, pan*

de bouillie de gruau, soit d'une autre préparation culinaire, envisagée par Correas dans son commentaire, *el hormigo*, qui ressemble au moderne müesli : du pain émietté, mêlé à du miel et à des noisettes concassées. Dans tous les cas, l'énoncé plaisante sur la difficulté de manger ce genre de préparation au moyen d'une pointe d'épingle, et de plus, en pleine nuit ou très tôt (« *a tal hora* »), c'est-à-dire sans y voir très clair. Ce n'est pas commode de piquer des miettes de bouillie avec une pointe d'épingle et dans le noir ! Ceci peut s'appliquer à toute situation où il est difficile de manger, mais aussi s'extrapoler à tout problème scabreux.

Le pain s'est révélé assez surprenant. De nombreux énoncés, certes, l'évoquent simplement dans sa spécificité, mais les multiples connotations sociales qui l'accompagnent en font le support de la notion de nourriture en général. C'est un aliment ambivalent auquel s'associent des affects contradictoires. Ces proverbes sur le pain ne donnent peut-être pas l'impression chaleureuse qui se dégage, comme on le verra plus loin, des dictons sur l'ail.

---

rallado y miel. », *Aut.*

Hormiguillo : « *Cierta menestra hecha de pan* (' blé ') *desmenuzado en forma de cabeças de hormigas, y esto sinifica, cerca de los arábigos, la palabra alcuzcuzu.* », Covarr.

Le pain : proverbes et traductions

A buen año y malo, pase la harina el cedazo.
A 26 r- Bon an mal an, que la farine traverse le tamis.

A catarro gallego, tajada de vino.
A 94 r- À rhume galicien, tranche de vin.

A falta de capón, pan y cebollón.
A 198 r- À défaut de chapon, pain et gros oignon.

A falta de pan, buenas son tortas.
A 203 r- À défaut de pain, les brioches sont bonnes.

A falta de polla[95]*, pan y cebolla.*
A 205 r- À défaut de poule, pain et ciboule.

A falta, no hay pan malo.
A 207 r- Dans le besoin, il n'y a pas de mauvais pain.

A gana de comer, no hay mal pan, ni agua mala a gran sed.
A 231 r- Pour qui a envie de manger, il n'y a pas de pain mauvais, ni mauvaise eau pour qui a grand soif.

A gran hambre, no hay pan malo, ni duro ni bazo.
A 238 r- À grand faim, il n'y a pas de mauvais pain, ni de pain dur ou bis.

---

[95] *Polla* : « *La gallina nueva, medianamente crecida que aun no pone huevos; o ha poco tiempo que los ha empezado a poner.* », *Aut.* Toutefois, nous traduisons ici par ' poule' et non ' poulette ', pour la rime.

A hambre, no hay mal pan. A hambre, no hay pan bazo.
A 249 r- À ventre creux, il n'y a pas de pain mauvais. À ventre creux, il n'y a pas de pain noir.

A hambre, no hay pan duro, ni falta salsa a ninguno.
A 250 r- À ventre creux, il n'y a pas de pain dur, ni besoin de sauce.

A la boca que yerra, nunca pan le fallezca.
A 274 r- À la bouche qui se trompe, que le pain ne lui manque jamais.

A los desdichados, se les hielan las migas entre la boca y la mano.
A 468 r- Aux malchanceux, la soupe refroidit de la main à la bouche.

A mi nuera, echando agua y harina, la crece la masa entre las manos.
A 533 r- Ma belle-fille, elle met de l'eau et de la farine, et la pâte pousse entre ses mains[96].

A pan de quince días, hambre de tres semanas.
A 595 r- À pain de quinze jours, faim de trois semaines.

A pan duro, diente agudo.
A 596 r- À pain dur, dent aiguë.

A poco pan, tomar primero; o luego.

[96] Ce proverbe peut d'ailleurs être pris en bonne ou mauvaise part, si cette belle-mère malveillante, comme presque toutes celles du *refranero*, ne veut pas voir le travail qu'exige le pétrissage du pain et suggère que cela se fait tout seul.

A 620 r- À peu de pain, prendre d'abord ; ou tout de suite[97].

A quien amasa y cuece, muchas le acontece.
A 649 r- Qui pétrit et cuit en voit de toutes[98].

A quien cierne y masa, no le hurtes hogaza.
A 652 r- À qui tamise et pétrit, ne lui vole pas de fouace.

A quien cuece y amasa, no le hurtes hogaza.
A 654 r- À qui cuit et pétrit, ne lui vole pas de fouace.

A quien el vino no plaz, Dios le quite el pan.
A 679 r- À qui n'aime pas le vin, que Dieu lui ôte le pain.

A quien no le sobra el pan, no críe can.
A 715 r- Qui n'a pas trop de pain, qu'il n'élève pas de chien.

A quien quieres mal, cómele el pan; y a quien bien, también.
A 721 r- Celui que tu n'aimes pas, mange son pain ; et celui que tu aimes, aussi.

A tu amigo, cómele el pan, y bébele el vino
A 806 r- Ton ami, mange son pain, et bois son vin.

A tu criado, no le hartes de pan y no pedirá queso.
A 810 r- Ne donne pas trop de pain à ton domestique, et il ne te demandera pas de fromage[99].

---

97 Signifie qu'il ne faut pas se faire prier quand il y a peu.

98 *Cf. Aut.* : *Quien cuece y amasa de todo pasa.* ' Qui cuit et pétrit en voit de toutes les couleurs '.

99 César Oudin donne, en 1605, dans ses *Refranes o proverbios castellanos traduzidos en lengua Francesa*, cette traduction : « Ton valet, ne le saoule pas de pain, & il ne demandera point de fromage. »

A una boca, una sopa.
A 832 r- À une bouche, une soupe.

Abades, rocío de panes.
A 865 r- Curés, catastrophe pour le blé.

Abril frío, pan y vino. Abril frío, tortas de trigo. Abril frío, mucho pan y poco vino.
A 888 r- Avril froid, pain et vin. Avril froid, galettes de blé. Avril froid, beaucoup de pain et peu de vin.

Aceitunas, y pan, y queso, eso tiene la corte en peso.
A 923 r- Des olives, du pain et du fromage, voilà ce qui fait vivre la Cour.

Agua de mayo, pan para todo el año.
A 1012 r- Eau de mai, pain pour l'année.

Agua de por san Juan, quita vino y no da pan; por agosto, ni pan ni mosto.
A 1015 r- Eau à la Saint-Jean, fait perdre du vin et ne donne pas de pain ; au mois d'Août, ni pain ni moût.

«¡Agua, Dios, y venga mayo, que pan tenemos!». Y tenía media libra.
A 1020 r- « De l'eau, mon Dieu, et que mai vienne, car nous avons du blé ! ». Et il en avait une demi-livre.

Agua fría y pan caliente, nunca hicieron buen vientre.
A 1023 r- Eau froide et pain chaud, jamais n'ont fait bon ventre.

Agua sobre polvo y hielo sobre todo.
A 1034 r- Eau sur poussière et gel sur le tout.

Al buen amigo, con tu pan y con tu vino; y al malo, con tu pan y con tu palo.
A 1144 r- Au bon ami, ton pain et ton vin ; et à l'ennemi, ton pain et ton bâton.

Al enhornar se tuerce el pan. Al enhornar se hacen los panes tuertos.
A 1217 r- C'est à l'enfournage que le pain se tord. C'est quand on enfourne que les pains deviennent tordus.

Al hijo de la hija, métele en la vedija; al de la nuera, dale del pan, échale fuera.
A 1244 r- Le fils de ta fille, mets-le dans ton giron, et celui de ta bru, donne-lui du pain et mets-le dehors.

Al hijo de mi hija, pónmele en la rodilla; y al hijo de mi nuera, dale pan y vaya fuera; o el hijo de mi hijo…
A 1245 r- Le fils de ma fille, mets-le sur mes genoux, et le fils de ma bru, donne-lui du pain et qu'il aille dehors.

Al hijo malo, del pan y del palo.
A 1250 r- Le mauvais fils, du pain et du bâton.

Al hijo regalado, el pan pringado.
A 1252 r- À l'enfant gâté, du pain frit.

Al mozo nuevo, del pan y del güevo; al mozo viejo, del pan y del leño.

A 1334 r- Le nouveau serviteur, du pain et de l'œuf ; le vieux serviteur, du pain et du bâton.

Al mozo nuevo, pan y güevo; andando el año, el pan y el palo.
A 1335 r- Le nouveau serviteur, du pain et de l'œuf. À mesure qu'avance l'année, du pain et du bâton.

Al mozo que le sabe bien el pan, pecado es el ajo que le dan.
A 1337 r- Au serviteur qui aime bien le pain, c'est un péché de lui donner de l'ail.

Al pan reciente, abrirle el gollete.
A 1354 r- Au pain frais, ouvrir le gosier.

Al romero que se le seca el pan en el zurrón, no le tengas duelo.
A 1431 r- Le pèlerin qui a du pain qui se dessèche dans sa musette, n'en aies pas pitié.

Allá vayas, pan prestado, donde vuelvas mejorado.
A 1647 r- Va-t-en donc, pain prêté[100], d'où tu reviendras amélioré.

Amigo por amigo, el buen pan y el buen vino.
A 1695 r- Un ami, un vrai ami[101], le bon pain et le bon vin.

Amigo por amigo, mi pan y mi vino.

---

[100] C'est eut-être aussi l'équivalent de « *pan perdido* », pour désigner une personne qui a quitté sa maison et s'est éloignée de ses racines.

[101] *Cf.* une construction semblable : « *Villa por villa, Valladolid en Castilla* » : ' Une ville, pour dire une vraie ville, Valladolid en Castille ', ' À choisir une vraie ville… ', ' Si l'on veut une vraie ville… ', ' La meilleure ville… ', ' Ce qui est une vraie ville… ', etc.

A 1696 r- Un ami, un vrai ami, mon pain et mon vin.

Amigos que pelean sobre pedazo de pan de centeno, o la hambre es grande, o el amor es pequeño.
A 1703 r- Des amis qui se battent pour un morceau de pain de seigle, ou la faim est grande, ou l'amitié bien petite.

Anda con Dios, que un pan me llevas.
A 1769 r- Dieu te protège, tu m'as pris un pain.

Andar a la bribia.
A 370 f- En être réduit à la mendicité[102].

Ansí se usa con el mozo malo, darle del pan y del palo.
A 1922 r- Ainsi fait-on avec le mauvais serviteur : lui donner du pain et du bâton.

Antes pan que vino, y antes vino que tocino, y antes tocino que lino.
A 1972 r- Plutôt du pain que du vin, et plutôt du vin que du lard, et plutôt du lard que du lin.

Apenas se habrá comido el pan de la boda.
A 2053 r- C'est à peine si elle aura mangé le pain de la noce.

Aquél nos loar debemos cuyo pan comemos.
A 2092 r- Nous devons louer celui dont nous mangeons le pain.

Arralláme ese queso, que es para sopas.
A 2189 r- Allez, râpe-moi ce fromage, c'est pour la soupe.

[102] En être réduit à la soupe distribuée par les couvents.

Arróllame, señora, que el horno me adona.
A 2226 r- Mets-moi en boule, maîtresse, c'est le four qui m'embellit.

¡Ay señores, que donde no hay pan, no lo comen los ratones!
A 2429 r- Hélas, messieurs, où il n'y a pas de pain, les souris ne le mangent pas !

Basta, que por sobar la masa el pan se afina, si no se enfría.
B 56 r- Cela suffit, car si l'on pétrit longuement la pâte, le pain s'affine, s'il ne refroidit pas[103].

Beber tras cocina, es dar un golpe a la melecina.
B 78 r- Boire après le bouillon, c'est porter un coup à la médecine.

Besa mano y daca pan; o Besa mano y daca torta.
B 131 r- Baise main et par ici le pain ; ou Baise main et par ici la galette.

Bien estoy con mi amigo, que come su pan conmigo.
B 174 r- Je suis bien avec mon ami, qui mange son pain avec moi.

Bien haya el pan que presta, y la moza que lo come; o bien haya pan que presta.
B 181 r- Béni soit le pain qui profite et la fille qui le mange ; ou béni soit pain qui profite.

[103] Il ne faut pas trop pétrir la pâte, car cela donne un pain plus fin, qui lèvera moins, et la pâte levée risque même de refroidir et donc de retomber.

Bueno es un pan con un pedazo.
B 450 r- Un pain avec un bout de quelque chose, c'est bon.

Cada boca quiere su sopa.
C 57 r- Chaque bouche veut sa soupe.

Cáense los dientes con el pan bendito.
C 154 r- Les dents tombent avec le pain béni.

Carne de hoy, pan de ayer, vino de antaño.
C 315 r- Viande du jour, pain d'hier, vin de l'an passé[104].

Cayósele el pan en la miel. Cayósele la sopa en la miel.
C 452 r- Son pain est tombé dans le miel. Sa soupe est tombée dans le miel.

Cedacillo nuevo, tres días buenos. Cedacillo nuevo, tres días en estaca.
C 464 r- Petit tamis neuf, trois bons jours. Petit tamis neuf, trois jours au clou.

Cerner y no echar harina. Cerner, Marina, y no echar harina. Cerner y cerner, Marina, y echar poca harina. Cerner y cerner, Marina, y no echar harina. Cerner noche y día, y no echar harina. Cerner, cerner, y no echar harina.
C 490 r- Tamiser et ne pas mettre de farine. Tamiser, Marine, et ne pas mettre de farine. Tamiser et tamiser, Marine, et mettre peu de farine. Tamiser, tamiser, Marine, et ne pas mettre de farine. Tamiser nuit et jour, et ne pas mettre de farine. Tamiser, tamiser, et ne pas mettre de farine.

[104] *Ante annum* : « *antaño* » : « *modo adverbial, que vale el año antecedente a el en que se está, o el año passado.* », *Aut.*

Coma yo el pan moreno, y no tenga centeno.
C 582 r- Je veux bien manger du pain bis, aussi bis soit-il, et qu'il n'ait pas de seigle.

Come puches, no tendrás dentera.
C 608 r- Mange de la bouillie, tu n'auras pas mal aux dents.

Comer el pan con corteza.
C 632 r- Manger le pain avec la croûte.

Comer el pan de los niños. Ya come el pan de los niños.
C 633 r- Manger le pain des enfants. Maintenant, il mange le pain des enfants.

Comí harinas por engordar, salióme por cena y por yantar.
C 661 r- J'ai mangé des bouillies pour grossir, et de dîner et de repas ça m'a servi !

Cuando comieres pan caliente, no bebas de la fuente; o cuando comieres pan reciente…
C 1211 r- Quand pain chaud tu mangeras, à la fontaine ne bois pas ; ou quand du pain frais tu mangeras…

Dad os priesa, panaderas, que mi madre quiere un pan.
D 19 r- Dépêchez-vous, boulangères, ma mère veut un pain.

«Dios os salve», a las sopas, que no a la carne.
D 409 r- « Dieu vous garde », plutôt à la soupe qu'a la viande.

Dura el pan con migas de ál. Dura pan con pedazos de ál. Dura la torta con el canto de otra.

D 733 r- Le pain dure avec des miettes d'autre chose. Le pain dure avec des morceaux d'autre chose. La galette dure avec un bout d'une autre.

Echa pan al pato, y tiéntale el rabo.
E 28 r- Donne du pain au canard et tâte-lui le croupion.

Echa sopa, Bartolomillo, que después que madre es madre, nunca hizo tal caldillo.
E 32 r- Sers la soupe, petit Bartholomé, car depuis que notre mère est mère, jamais un tel bouillon elle n'a fait.

Echa sopas y no sorbas, que se acaba la cocina
E 33 r- Mets des soupes et n'avale pas, il n'y a presque plus de bouillon.

Echar sopas y sorber, no puede todo ser; o no puede junto ser.
E 66 r- Mettre des soupes et avaler, on ne peut pas tout faire ; ou « en même temps ne peut se faire ».

El abad, de do canta, de allí yanta.
E 92 r- Le curé, de ce qu'il chante, il mange.

El abad, donde canta, dende yanta.
E 94 r- Le curé, là où il chante, il mange.

El pan acostado lleva a su dueño levantado.
E 943 r- Pain couché[105] fait son maître se lever.

[105] Le pain est couché dans la panière où il est mis à lever. Premier sens du proverbe : ' Pain mis à lever (dans le lit au chaud), maître levé '. Deuxième sens : ' Blé incliné (sous le poids des épis) élève son propriétaire, l'enrichit '.

El pan acostado, su dueño levantado.
E 944 r- Blé qui baisse, maître qui monte.

El pan bien ahechado, dos veces es floreado.
E 945 r- Pain bien criblé, deux fois doré.

El pan caliente, mucho en la mano y poco en el vientre.
E 947 r- Le pain chaud, beaucoup dans la main et peu dans le ventre.

El pan, caliente, y la injuria, fría.
E 948 r- Le pain, chaud, et l'injure, froide.

El pan comido, la compañía deshecha.
E 950 r- Le pain mangé, la compagnie s'en va.

El pan, con ojos; el queso, ciego; y el vino, añejo.
E 951 r- Le pain, avec des yeux ; le fromage, sans yeux ; et le vin, vieux.

El pan, con ojos; el queso, sin ellos; y el vino, que salte a ellos.
E 952 r- Le pain avec des yeux ; le fromage, sans yeux ; et le vin, qu'il saute aux yeux[106].

El pan de los bobos se gasta primero que el de los otros.
E 957 r- Le pain des sots est plus vite dépensé que celui des autres.

El pan de los bobos, todo en bollos.
E 958 r- Le pain des sots, tout en brioches.

[106] Le vin nouveau, pétillant.

El pan de mi vecino quita el hastío.
E 959 r- Le pain de mon voisin fait disparaître l'ennui.

El pan de tu vecina, amásalo con harina.
E 960 r- Le pain de ta voisine, pétris-le avec de la farine.

El pan del mezquino, dos veces es comido.
E 961 r- Le pain du malheureux, deux fois est mangé.

El queso, pesado; y el pan, liviano.
E 1233 r- Le fromage, lourd ; et le pain, léger.

El sano al doliente, so regla le somete.
E 1284 r- Qui se porte bien, au malade dicte sa loi.

El vino por el color, y el pan por el olor, y todo por el sabor.
E 1400 r- Le vin, à la couleur, et le pain, à l'odeur, et le tout, à la saveur.

En la casa llena, bien parece la torta ajena; o la hogaza ajena.
E 1727 r- Dans la maison bien garnie, on apprécie la galette d'autrui ; ou la fouace d'autrui.

En la casa que se compra el pan, no se cuaja real.
E 1729 r- La maison où on achète le pain, jamais ne verra réal.

En la mesa llena, bien cabe la torta ajena; [o] la hogaza…
E 1748 r- Sur table bien garnie trouve bien sa place galette d'autrui ; [ou] fouace…

En pan cortar y vino echar, bien veo quién me quiere bien, y quién me quiere mal.

E 1868 r- Dans la façon de couper le pain et de verser le vin, je vois bien qui m'aime et qui ne m'aime point.

En pan partir y vino escanciar, sabrás quién te quiere bien y quién te quiere mal.
E 1869 r- À sa façon de partager le pain et de servir le vin, tu sauras qui t'aime ou qui ne t'aime point.

Estoy harto dél como de mal pan.
E 673 f- J'en ai autant assez de lui que du mauvais pain.

Guarda pan para mayo, y leña para todo el año.
G 122 r- Garde du blé pour le mois de mai, et du bois pour toute l'année.

Guardosa es mi hija que derrama la harina y allega la ceniza; o que vierte la harina y coge la ceniza.
G 146 r- Ma fille est économe : elle laisse tomber la farine et ramasse la cendre ; ou elle répand la farine et recueille la cendre.

¡Guay de gachas a tal hora comidas con punta de alfiler!
G 156 r- Au diable la bouillie, mangée à pareille heure avec une pointe d'épingle !

Güésped venga, que de su pan hagamos tortas.
G 193 r- Vienne un invité, pour que nous fassions des galettes avec son blé.

Habilidad no me falta a mí; mas el pan, sí.
H 25 r- L'habileté ne me manque pas ; mais le pain, si.

Hacerle sopas con su pan.
H 199 f- Lui faire des soupes avec son pain.

Hambre, frío, y cochino, hacen grande ruido.
H 178 r- Faim, froid et cochon grand bruit font.

Hambre larga no repara en salsa; [o] nunca [repara]…
H 179 r- Faim persistante ne se soucie pas de sauce ; [ou] jamais [ne se soucie …]

Haréme albardán y comeré de tu pan.
H 187 r- Je me ferai bouffon et mangerai de ton pain.

Harina abalada, no te la vea suegra ni cuñada.
H 188 r- Farine spongieuse, qu'elle ne soit vue ni de ta belle-mère ni de ta belle-sœur.

Harto ciego es quien no ve por tela de cedazo.
H 216 r- Bien aveugle est qui ne voit pas à travers toile de tamis.

Harto come de mal pan, el que le ha con afán.
H 217 r- Il mange bien assez mauvais pain celui qui l'obtient à grand peine.

Hase con ello como con cuchara de pan.
H 248 r- Il s'y prend comme avec une cuillère de pain.

¿Hay más pan que rebane este fraile?
H 275 r- Il y a encore du pain, pour que votre serviteur[107] en coupe des tranches ?

[107] *Este fraile* ou *este cura* est l'équivalent de *yo*, ' moi '.

Haz buena harina y no tañas bocina.
H 296 r- Fais de la bonne farine et ne le proclame pas.

Haz molinillo en tu corral, y no te dirán «no hay pan».
H 306 r- Fais un petit moulin dans ta cour, et on ne te dira pas « Il n'y a pas de pain ».

Hija regalada, ¿quiés canto o rebanada? —Canto, madre.
H 412 r- Fille gâtée, veux-tu le bout ou une tranche ? —Le bout, ma mère.

Hique, heque, hoque, pan tostado con arrope.
H 483 r- Hic, haec, hoc, pain grillé avec moût cuit.

Hogaza destajada, o harta, o quita baraja
H 489 r- Miche répartie, ou rassasie, ou éloigne la discorde.

La mejor sopa, la que se hace en la boca; o la de la boca.
L 426 r- La meilleure soupe, celle qu'on fait dans sa bouche ; ou « celle de la bouche ».

La que quisiere hacer mejor pan que su vecina, máselo con agua y no con harina.
L 807 r- Celle qui voudra faire du meilleur pain que sa voisine, qu'elle le pétrisse avec de l'eau et non avec de la farine.

Las sopas y los amores, los primeros son mejores
L 1136 r- Les soupes et les amours, les premières sont les meilleures.

Los milagros de Mahoma: sacando una sopa meter otra. Los

milagros de Mahoma: para no acabar una escudilla, sacando una sopa meter otra.
L 1537 r- Les miracles de Mahomet : prendre une soupe, et en mettre une autre. Les miracles de Mahomet : pour ne pas vider une écuelle, quand on prend une soupe, en mettre une autre.

Marido, llevá vos la artesa, yo el cedazo, que pesa como el diablo.
M 260 r- Mon mari, portez le pétrin, et moi le tamis, qui pèse le diable.

Mariquita, ¿y en sábado ciernes? —Ay, señor, pensé que era viernes.
M 292 r- Mariette, et tu cribles un samedi ? —Désolée, monsieur, je croyais qu'on était vendredi.

Más quiero pan duro que higo maduro.
M 434 r- Je préfère pain dur à figue mûre.

Más vale pan solo con paz, que pollo con agraz.
M 592 r- Mieux vaut pain sec en paix, que poulet au verjus.

Más vale pedazo de pan con amor, que gallinas con dolor.
M 596 r- Mieux vaut quignon de pain avec amour que géline avec douleur.

Masa dama y cansa dama, tres panes y una mediana.
M 724 r- Dame pétrit et dame se fatigue, pour trois pains et un demi.

Másalo con el corvejón, y en el horno dale buena sazón.
M 727 r- Pétris-le avec le jarret, et dans le four, donne-lui la

dernière touche.

Media vida es la candela; pan y vino, vida entera.
M 777 r- La chandelle, c'est moitié de la vie ; le pain et le vin, c'est vie entière.

Medir, medidera, y sacar de la panera.
M 784 r- Mesure, mesureuse, et sors-en de la corbeille.

Mejor es pan duro que higo maduro. Mejor es pan duro que ninguno.
M 810 r- Mieux vaut pain dur que figue mûre. Mieux vaut pain dur que pas du tout.

Mi comadre Marina, los puercos perdidos, convida a la arvina.
M 930 r- Ma commère Marina, les porcs perdus, nous fait venir pour le saindoux.

Mi madre Marina, los puercos perdidos, gastada la harina; o comida la harina.
M 958 r- Ma mère Marine, les porcs perdus, la farine gaspillée ; ou la farine mangée.

Mi padre era hogaza, y yo muérome de hambre.
M 969 r- Mon père était une miche de pain, et moi, je meurs de faim.

Morenica, no seas boba, no se te acabe el pan de la boda.
M 1102 r- Brunette, ne sois pas sotte, fais durer le pain de la noce.

Mucho gozo hay en la boda: falta el pan y llora la novia.

M 1212 r- Ce mariage est très joyeux : il n'y a pas de pain et la mariée pleure.

Ni crece en el lino la estopa, ni la soma en la torta.
N 134 r- Ni ne croît dans le lin l'étoupe, ni le son dans la tourte.

Ni mesa sin pan, ni ejército sin capitán.
N 235 r- Ni table sans pain, ni armée sans capitaine.

Ni sopa de agua, ni vino de sopa.
N 315 r- Ni soupe à l'eau, ni vin de soupe.

Ni sopas de añedido, ni mujer de otro marido; ni ellas saben bien, ni marido de otra mujer.
N 316 r- Ni soupes rajoutées ni femme d'un autre mari ; elles ne sont point bonnes, pas plus que d'une autre femme l'homme.

Ni tu lino en tocas, ni tu pan en tortas.
N 345 r- Ni ton lin en coiffes, ni ta farine en galettes.

Ni tu pan en tortas, ni tu vino en botas, ni tu carne en longanizas.
N 346 r- Ni ta farine en galettes, ni ton vin en gourdes, ni ta viande en saucisses.

No comáis caldo de habas, que hace las mujeres bravas.
N 437 r- Ne mangez pas de bouillon de fèves, car il rend femmes acariâtres.

No comas caliente, no perderás el diente.
N 438 r- Ne mange pas chaud, tu ne perdras pas tes dents.

No come pan.
N 442 r- Cela ne mange pas de pain.

No hay pan partido entre los dos.
N 175 f- Entre ces deux, il n'y a pas de pain divisé.

No hay tal sopa como la primera.
N 879 r- Aucune soupe ne vaut la première.

«¿No os lo dije, Marina? Sangraos». Y ella, sopa en vino.
N 1034 r- « Je ne vous l'ai pas dit, Marina ? Faites-vous une saignée ». Et elle, soupe au vin.

Noche hace, agua viene : mal ayunará quien pan no tiene.
N 1332 r- Il fait nuit, la pluie approche : il va mal jeûner, celui qui n'a pas de pain.

Pan a hartura, y vino a mesura.
P 67 r- Le pain, s'en rassasier, le vin, le mesurer.

Pan ajeno, caro cuesta.
P 68 r- Pain d'autrui coûte cher.

Pan ajeno poco engorda. Pan ajeno hastío quita.
P 69 r- Pain d'autrui engraisse peu. Pain d'autrui ôte l'ennui.

Pan caliente, con aceite. Pan caliente cuélase fácilmente. Pan caliente, hambre mete.
P 72 r- Pain chaud, avec de l'huile. Pain chaud rentre facilement. Pain chaud donne faim.

Pan caliente y habas, a las mozas ponen mudas, y a las viejas

quitan las arrugas. Pan reciente…
P 73 r- Pain chaud et fèves rendent muettes les jeunes filles et ôtent leurs rides aux vieilles. Pain frais…

Pan, cara de Dios.
P 26 f- Pain, visage de Dieu.

Pan casero, siempre es bueno. Pan casero, pégase al cuerpo.
P 74 r- Pain de ménage est toujours bon. Pain de ménage tient au corps.

Pan con ojos, y queso sin ojos, y vino que salte a los ojos; o Pan con ojos, queso ciego, y vino que salte a la cara.
P 75 r- Pain avec des yeux, fromage sans yeux, et vin qui saute aux yeux ; ou Le pain, avec des yeux, le fromage, aveugle, et le vin, qui saute aux joues.

Pan de ángeles.
P 28 f- Pain des anges.

Pan de antedía, vino de año y día, carne dese día.
P 76 r- Pain de la veille, vin d'un an et un jour, viande du jour.

Pan de ayer, carne de hoy, y vino de antaño, salud para todo el año; o traen al hombre sano; o traen el cuerpo sano.
P 78 r- Pain d'hier, viande d'aujourd'hui, et vin de l'an passé, apportent santé toute l'année ; ou apportent à l'homme santé ; ou donnent un corps sain.

Pan de ayer y vino de antaño, tienen al hombre sano.
P 79 r- Pain d'hier et vin de l'an passé, gardent l'homme en bonne santé.

Pan de centeno antes comido que en el seno. Pan de centeno primero en el cuerpo que en el suelo.
P 83 r- Pain de seigle, plus vite dévoré que mis sous la chemise. Pain de seigle, plus vite dans le corps que par terre[108].

Pan de centeno y agua de navazo, enancha las tripas y enangosta el espinazo.
P 84 r- Pain de seigle, eau de ruisseau, gonfle le ventre et rétrécit l'échine.

Pan de panadera, hambre verdadera.
P 87 r- Pain de boulangère, faim véritable[109].

Pan de trigo, aceite de olivo, y de la parra el vino.
P 89 r- Pain de froment, huile d'olive, et vin de la treille.

Pan de trigo u de centeno, antes en la barriga que en el seno.
P 90 r- Pain de blé ou de seigle, plus vite dans le ventre que sous la chemise.

Pan de trigo, y leña de encina, y vino de parra, sustenta la casa.
P 91 r- Pain de froment, et bois de chêne, et vin de la treille, nourrissent la maison.

Pan de un día, pan de vida; pan de dos, pan de Dios; pan de tres, pan se es.
P 92 r- Pain d'un jour, pain de vie ; pain de deux, pain de Dieu ;

[108] Il n'a pas le temps de tomber.
[109] Le pain de boulanger n'est pas nourrissant comme le pain fait à la maison.

pain de trois, c'est du pain.

Pan del vecino quita el hastío.
P 94 r- Manger pain du voisin redonne de l'appétit.

Pan lleldo, *escriño lleno*.
P 96 r- Pain levé, couffin plein.

Pan mal conocido.
P 29 f- Pain oublié[110].

Pan mollete abre gollete.
P 98 r- Pain mollet ouvre le gosier.

Pan negro y vino acedo, sostiene la casa en peso.
P 100 r- Pain noir et vin aigrelet nourrissent la maisonnée.

Pan panzote, puerca masóte, masado con las manos, revuelto con los pies, vaya comoquiera, que para puercos es.
P 101 r- Pain pansu, une malpropre t'a pétri, pétri avec les mains, remué avec les pieds, peu importe, puisque c'est pour les porcs.

Pan panzote, puerca masóte, revuelto con las manos, heñido con los pies, vaya comoquiera, que para mozos es.
P 102 r- Pain pansu, une malpropre t'a pétri, retourné avec les mains, tassé avec les pieds, peu importe, puisque c'est pour les domestiques.

Pan para hoy, hambre para mañana.
P 103 r- Pain pour aujourd'hui, faim pour demain.

[110] Désigne une personne ingrate envers le pain qui l'a nourrie.

Pan perdido, vuélvete a casa.
P 105 r- Pain perdu, retourne chez toi.

Pan por pan, y vino por vino.
P 106 r- Appeler le pain du pain, et le vin du vin.

Pan, que sobre; carne que baste; vino, que falte.
P 108 r- Le pain, qu'il y en ait trop ; la viande, suffisamment ; le vin, qu'il en manque.

Pan rebanado, ni harta viejo ni muchacho.
P 109 r- Pain en tranches ne rassasie vieux ni jeune.

Pan rebanado, sin vergüenza es mascado.
P 110 r- Pain en tranches, sans vergogne est mâché.

Pan reciente hambre mete; o pan caliente…
P 111 r- Pain frais donne faim ; ou pain chaud…

Pan tostado, nunca hartó muchacho; si harta, no harta, mal para la hogaza.
P 112 r- Pain grillé, jamais garçon n'a rassasié ; rassasié ou pas, la miche souffrira.

¿Pan tostón nos dais, nuestra ama? Echarnos queréis de casa.
P 113 r- Vous nous donnez du pain frit, notre maîtresse ? Vous voulez nous mettre à la porte.

Pan tremés, ni lo comas, ni lo dés, mas guárdalo para mayo, y comerás dél buen bocado.
P 114 r- Blé de trois mois, ne le mange ni ne le donne, mais

garde-le pour le mois de mai et tu mangeras délicieuse bouchée.

Pan y agua, amigos para y harta.
P 115 r- Du pain et de l'eau, cela retient et rassasie les amis.

Pan y agua, de Salamanca.
P 116 r- Le pain et l'eau, de Salamanque.

Pan y candelilla, encomiéndome a Dios y a Santa María.
P 118 r- Pain et petite chandelle, que Dieu et Sainte Marie me protègent.

Pan y noces, saben a amores.
P 119 r- Pain et noix, ont la saveur des amours.

Pan y pan, y muesos de agua.
P 121 r- Du pain et du pain, et des gorgées d'eau.

Pan y puchas, dos aleluyas.
P 122 r- Pain et bouillies, deux bénédictions.

Pan y vino andan camino, que no mozo ardido; o garrido.
P 123 r- Pain et vin font du chemin, et non jeune homme vaillant ; ou galant.

Pan y vino, de casa de tu enemigo.
P 124 r- Pain et vin, de chez ton ennemi.

Pan y vino, por sus dineros; [o] por mis dineros; [o] con sus dineros.
P 125 r- Pain et vin, pour leur argent ; [ou] pour mon argent ;

[ou] avec son argent.

Pan, y vino, y carne, crían buena sangre.
P 127 r- Pain, et vin, et viande, donnent bon sang.

Pan, y vino, y carne, hacen perder la hambre.
P 128 r- Pain, vin et viande font disparaître la faim.

Pedro, sácame acá de esas sopas, que mi mujer se comió las otras.
P 339 r- Pedro, apporte-moi de ces soupes, ma femme a mangé les autres.

Por carne, vino y pan, deja cuantos manjares hay.
P 665 r- Pour viande, vin et pain, laisse tout autre mets.

Por mucho pan, nunca mal año.
P 818 r- Abondance de pain jamais ne fera mauvaise année.

Puchas sin pan, al culo se van; o hasta la puerta van.
P 1071 r- Bouillies sans farine de froment vont droit au cul ; ou vont vite à la porte.

¿Qué me daréis a merendar? —Sopas en agua si traéis pan.
Q 90 r- Que me donnerez-vous pour la collation ? —De la soupe à l'eau, si vous apportez du pain.

Quien bebe tras la cocina, dé una higa a la medicina
Q 175 r- Qui boit après le bouillon, qu'il fasse une figue à la médecine.

Quien bien come el pan, no ha menester manjar.

Q 183 r- Qui mange bien le pain, n'a pas besoin de nourriture.

Quien come pan de panadera, sus hijos la gobierna.
Q 284 r- Qui mange pain de boulangère entretient les enfants d'icelle.

Quien come pan de panadera y bebe vino de taberna, mantiene su casa y la ajena.
Q 285 r- Qui mange pain de boulangère et boit vin de taverne, nourrit sa maisonnée et celle d'autrui.

Quien mal enhorna, saca los panes tuertos, y ansí como ansí paga la poya.
Q 432 r- Qui mal enfourne, sort des pains tordus, et ainsi donc paye le droit de cuisson.

Quien primero destaja, después no baraja.
Q 607 r- Qui d'abord conclut forfait, ensuite n'ira pas se quereller.

S*angraos, Marina. —Sopa en vino es medicina.*
S 165 f- Faites-vous saigner, Marine. —Soupe au vin est médecine.

Si bebieres con el caldo, no darás al médico un puerco cada año.
S 300 r- Si tu bois avec le bouillon, tu ne donneras pas chaque année au médecin un cochon.

Si tuviéramos dinero para pan, carne y cebolla, nuestra vecina nos prestara una olla.
S 712 r- Si nous avions de l'argent pour du pain, de la viande et

des oignons, notre voisine nous prêterait une marmite.

Siete cosas hacen las sopas: quitan la hambre y la sed, llenan el vientre y limpian el diente, hacen sufrir y dormir, y la mejilla roja venir.
S 766 r - Les soupes trempées ont sept bienfaits : faim et soif calmer, panse remplir et dents blanchir, donner endurance et faire dormir, et les joues rouges devenir.

Sin pan y sin vino, no hay amor fino.
S 786 r- Sans pain et sans vin, il n'y a pas d'amour fin.

Sopas y sorber, no hay tal comer.
S 906 r- Soupe et bouillon, il n'est repas qui le vaille.

Tal tierra andar, tal pan manjar.
T 51 r- Tel pays fréquenter, tel pain manger.

Tanto pan como queso, y tanto queso como pan, tómolo si me lo dan.
T 133 r- Autant de pain que de fromage et autant de fromage que de pain, si on me le donne, je le veux bien.

Tanto queso como pan.
T 137 r- Autant de pain que de fromage.

Tanto queso como pan, no se debe dar.
T 138 r- On ne doit pas donner autant de pain que de fromage.

Todo es menester: migar y sorber.
T 381 r- Tout est nécessaire : émietter et avaler.

Todos hacen sopas en la miel del modorro, y él, y todo.
T 452 r- Tous trempent leur pain dans le miel du naïf, et lui, aussi.

Todos hacen sopas en la miel, y el modorro melero también.
T 453 r- Tous trempent leur pain dans le miel, et l'apiculteur naïf aussi.

Todos los duelos con pan son buenos.
T 460 r- Toutes les peines sont supportables avec du pain.

Torta delgada, híncheme el ojo y sácame el alma.
T 569 r- Galette mince me remplit l'œil et m'arrache l'âme.

Traigo conmigo cuatro manjares: dientes y muelas, colmillos, quijares.
T 603 r- J'ai quatre mets avec moi : dents, molaires, canines, mâchoires.

¿Tú comes sopas? —Como las otras.
T 734 r- Tu manges de la soupe ? —Comme les autres.

Un día de ayunar : tres días malos para el pan.
U 25 r- Un jour de jeûne : trois mauvais jours pour le pain.

Vaya con Dios la buena mujer, que un pan me lleva.
V 71 r- Que Dieu protège la brave femme, elle m'a pris un pain.

Vaya con Dios, que un pan me lleva.
V 74 r- Que Dieu la protège, elle m'a pris un pain.

Vino acedo y tocino añejo y pan de centeno, sostienen la casa en peso.
V 281 r- Vin aigrelet, et vieux lard fumé, et pain de seigle, font vivre la maison.

Vino usado, y pan mudado.
V 300 r- Vin habituel, et pain changé.

Ya sé comer el pan con corteza.
Y 43 f- Je sais bien manger le pain avec sa croûte.

Ya sé el pan que me ha de mantener; o que me ha de hartar.
Y 58 r- Je sais parfaitement le pain qui doit me nourrir ; ou qui doit me rassasier.

L'ail

L'étude de cet élément basique de l'alimentation est inséparable de celle des instruments qui accompagnent sa préparation : le pilon (*majadero*, ou *mano*[111]) et le mortier (*mortero*[112]). Après avoir évoqué l'ail sur un plan matériel (son élaboration et ses diverses préparations culinaires), nous aborderons les nourritures qui lui sont associées concrètement ou fantasmagoriquement et, enfin, les effets physiologiques qu'on lui attribue traditionnellement. L'ail, on le verra, ne représente rien moins que l'excellence, mais, à côté du préjugé favorable que l'on a à son égard, on exprime aussi à son propos un certain dédain lié à des motifs sociaux. Nous verrons aussi que les connotations érotiques associées au geste de pilage de l'ail sont évoquées avec insistance dans les dictons. Substance fondamentale, l'ail est personnifié dans bon nombre d'entre eux. Mortier et pilon ont

[111] *Mano* : « *Se llama también el majadero, hierro u otro metal, que sirve para moler.* », *Aut.*

[112] On emploie parfois indifféremment *mortero* et *majadero* dans certains cas, comme on le voit dans le commentaire suivant de Correas : *Rico sin par, rueda el majadero y no halla en qué parar; o topar. [Ironía declarada: moteja de necio diciendo «majadero» y no «mortero», siendo todo uno.]*

une place non négligeable dans le recueil de Correas, et il serait impossible de ne pas s'attarder sur les connotations intrinsèques de ces deux objets, qui voisinent souvent avec l'ail lui-même dans les énoncés. L'aspect sonore des petites scènes décrites se traduit par des effets allitératifs et par des dictons-litanies. La forte personnalité de l'ail conduit aussi, on le verra, à une importante proportion de dictons dialogués, ou offrant une véritable mise en scène.

Même si, très majoritairement, l'ail est présent dans les dictons pour ses qualités gustatives et nutritives, on trouve des proverbes pratiques se référant à sa culture et à sa récolte. *Siémbrame en hebrero, siquiera me metas en un agujero.* (S 751 r), par exemple, souligne que l'ail n'est pas une plante difficile à cultiver. Mais même facile, la plantation doit être faite au bon moment : *Ajo, ¿por qué no fuiste bueno? — Porque no me halló San Martín puesto.* (A 1100 r), ou encore *Los ajos por Navidad, ni nacidos ni por sembrar.* (L 1454 r). Dans certaines régions, l'ail atteint une taille légendaire : *Tres ajos de los de Quero, rellenan un gran mortero.* (T 655 r).

L'ail, dans les proverbes, c'est « tout un monde », comme il apparaît dans *«Mundo mundajo.» Y mondaba un ajo.* (M 1363 r), dicton où la vanité stupide du locuteur, plein de discours grandiloquents, est contredite par sa basse condition de préparateur et mangeur d'ail.

Condiment ou aliment ? On peut se poser cette question, tellement son importance est grande dans le *Vocabulario de refranes*. Dans le dicton qui suit, l'ail est distribué à table, à part, pour lui-même ou sous forme de sauce[113], par cuillerées soigneusement mesurées : *A los de fue[r]a, churruchada*[114] *y*

[113] On finit par appeler *ajo* toute sauce qui en contient : ex. : « *ajo comino, ajo queso, ajo pollo* », selon le *Diccionario de la Real Academia* de 1726.

[114] *Churruchada* : ' cuillerée '.

media, a los de casa, churruchada basta. [Dijo esto el que repartía a cucharadas el ajo en una boda de labradores.] (A 464 r). L'ail devient ici un indice de la générosité que l'on manifeste aux invités, mais Correas fait remarquer que c'est une noce paysanne.

On sait que l'ail est essentiellement utilisé frit, comme on voit dans *Allá os espero, al freir de los ajos*[115]. (A 1619 r), rebuffade envers l'interlocuteur qui permet de décliner toute responsabilité (' Vous verrez bien ce qui arrivera ! '). Mais il est aussi consommé cru, pour profiter au maximum de la puissance de sa saveur : *Ajo pío*[116] *y vino puro, pasan el puerto seguro.* (A 1099 r). Pour le voyageur qui doit franchir un col de montagne, l'effort de la montée, mais aussi le froid de l'air ambiant sont mieux supportés grâce aux vertus de l'ail. Nourriture roborative et réchauffante, il permet d'affronter les efforts physiques les plus durs[117]. Le froid dont souffre le pauvre en guenilles ainsi que l'effort du travailleur de force sont compensés par cet aliment puissant : *Al que trabaja y anda desnudo, ajo y vino puro.* (E 1417 r).

L'ail est l'accompagnement idéal de la viande, particulièrement de volaille. Ainsi, dans la litanie mnémotechnique qui énumère les dimanches du Carême, on trouve : *[...]*

---

[115] Il en existe de nombreuses variantes citées par Correas qui explique l'origine de ce proverbe par un petit conte populaire : *Al freir lo verán. [Varíase: «Al freir lo veréis», y aplícase a muchas cosas. Dicen que un carbonero, vaciando el carbón en una casa, se llevaba hurtada la sartén escondida; y preguntándole si era bueno el carbón, encareciéndole por tal, dijo: «Al freir lo verán».* (A 1232 r). Voir également : *Allá os lo habed. Allá se lo haya. Allá te lo habe. Allá se lo arrebuje. Allá se lo reboce. [Dícese cuando uno se sale afuera, y se quiere descargar de cuidado de otro, y se lo deja; o porque a él le dejaron de meter en ello.]* (A 1620 r).

[116] *Pío* : ' cru '.

[117] Le menu des légionnaires romains comportait de l'ail en abondance.

Lázaro, maté un pájaro, Ramos, echéle un ajo […] (E 1070 r). C'est également avec de la viande, si le chat de la maison ne l'avait pas déjà volée, qu'aurait pu être servi l'ail de *«Ajos majan y bien comerán». Dijo el gato: «Quizá mal».* (A 1103 r).

De nombreux dictons, comme le suivant, évoquent les gestes et bruits familiers qui accompagnent la préparation de l'ail : *Cuando el mortero llama, ¡ay, Dios, qué buena mañana!* (C 1263 r), ou encore : *Donde majan los ajos, allá nos vamos. [Es señal que hacen de comer.]* (D 583 r), dictons où le joyeux son du pilon au fond des cuisines semble déclencher une salivation intense et conduire, comme aimanté, l'affamé à se mettre à table, qu'il s'agisse de la table familiale, de celle de l'hôte ou de celle de l'auberge. Un autre dicton, par son allitération vigoureuse, reflète particulièrement bien les coups sourds et rythmés du pilon dans le mortier : *Muchos ajos en un mortero, mal los maja un majadero.* (M 1245 r). Le son de l'ail que l'on écrase peut aussi avoir une connotation plus funèbre dans ce proverbe qui s'applique au bétail, mais pas seulement : *La vaca anda en el prado, y acá majan el culantro; o el ajo*[118]. (L 913 r). Les dictons sont particulièrement diserts sur la technique du pilage de l'ail, qui ne devrait jamais être bâclée : *Allá vaya el mal, donde comen el güevo sin sal; [o] Allá vaya el mal, do majan los ajos sin sal*[119]*. [Los ajos mondados, al majar saltan del mortero si no se echan unos granos de sal; y ansí dice otro refrán: «Salta el ajo del mortero, y coge mierda para su dueño».]* (A 1640 r). Ou encore : *Donde majan los ajos sin sal, quiérome ir allá. [Trátalos de inorantes, y que se hará señor dellos; para que los ajos no salten del mortero, se echan granos de sal en él con ellos.]* (D 584 r). Le dicton déjà cité, *Muchos ajos en un mortero, mal los maja un*

[118] Correas ajoute : *[Lo que: «El cordero…»]*.
[119] Variante : *Allá vayas, mal, donde machan los ajos sin sal*.

majadero. (M 1245 r), rappelle qu'il faut avoir une certaine habitude pour piler correctement l'ail, mais s'applique à toute autre situation où l'on veut en faire trop à la fois[120].

La propreté du pilon motive les trois dictons suivants : *Si la fregona no fregase el mortero, ¿en qué comería el majadero? [Responde y muerde la moza al que la llama «fregona», y da a entender que no se ha de denostar a ninguno por el oficio y estado en que se sustenta honestamente.]* (S 437 r) ; *Si no fregaran el mortero, ¿en qué comería el majadero? [Esto responden las mozas de servicio cuando las llaman fregonas.]* (S 503 r)[121] ; *La moza lavó el mortero, y sospiró*[122] *por el majadero.* (L 471 r). Les deux premiers de ces énoncés révèlent une certaine liberté de parole des servantes de cuisine, qui peut être vue comme une défense de la dignité des humbles métiers. Le troisième peut être compris comme une allusion érotique. Dans ces trois proverbes comme dans le suivant, l'ail est étroitement lié au monde ancillaire : *¡Para la muerte que a Dios debo, de perejil*[123] *está el mortero! [Contra los que se espantan y hacen caramillo*[124] *de cosas de nonada. Es estribillo de aquel cantar: «Comadres, las mis comadres, / yo tengo dos criadas / muy bellacas y muy malas; / por estarse*

---

[120] « *Refrán que enseña lo dificultoso que es a una persona sola el manejar muchas dependencias y negocios juntos: pues, embarazándose en su muchedumbre no da vado a ninguno.* », *Aut. Cf.*, en français, le célèbre « Qui trop embrasse mal étreint. »

[121] *Majadero* : « *Se dice oy por injuria al hombre necio, pesado y porfiado: tomada la metáphora del que machaca.* », *Aut.*

[122] Pour « *suspiró* ».

[123] *Perejil* fait allusion au persil écrasé dans le mortier, mais ce mot signifie également ' excrément '. *Cf.*, en occitan, « *brén* », à rapprocher de « *bran* », ' le son '.

[124] *Caramillo* : « *flauta delgada* », *Aut*. Métaphoriquement, « *Hacer (o armar) caramillo* » : ' faire toute un histoire au sujet de quelque chose ', ' en faire toute une chanson '.

arrellanadas / nunca limpian el majadero; / ¡para la muerte que a Dios debo, / de perejil está el mortero!».] (P 174 r). Pourtant, si le mortier a besoin d'être lavé, c'est inutile pour l'ail ; aussi, pour exprimer le comble de la propreté maniaque, l'on trouve *Tan limpia es mi nuera, que hasta los ajos lava; [o] tanto de limpia […]* (T 86 r).

Le geste de celui qui pile l'ail est énergique et brusque, et le sort du malheureux ail sous le pilon évoque celui de l'homme frappé par la main divine, d'autant plus facilement que *mano* est, comme on l'a dit plus haut, un autre mot désignant en espagnol le pilon : *Anda el majadero de otero en otero, y viene a quebrar en el hombre bueno.* (A 1175 r)[125]. Ici les coups du pilon évoquent les coups du sort et, en particulier, l'injustice du destin qui accable aussi bien les braves que les mauvaises gens. Il y a un côté grandiose dans ce « pilon » qui roule de colline en colline, à l'échelle cosmique, comme un grondement de tonnerre, pour s'abattre finalement sur la tête innocente du juste. On peut rapprocher de ces deux parémies cette autre : *A la madre de Dios, mortero de palo; o mortero de piedra.* (A 316 r), où *madre* semble être une erreur pour *mano*, tant il est peu fréquent de voir en la Vierge une figure vengeresse.

Nourritures associées

Les éléments associés à l'ail dans un proverbe en disent parfois plus long que l'élément central lui-même. La richesse des associations verbales avec l'ail attire l'attention. Il s'agit

[125] César Oudin traduit et commente : « Le pilon va de butte en butte, & enfin vient a rompre sur l'homme de bien. Le malheur tombe toujours sur les bons. » Ce très ancien proverbe figure dans plusieurs collections antérieures à Correas.

tout autant d'associations concrètes (aliments à consommer avec l'ail) que d'associations reposant sur un critère plus abstrait (l'excellence, par exemple).

L'association avec le pain ne pouvait pas manquer : le pain, base de l'alimentation gagne à être accompagné par l'ail, comme le sous-entend *Al mozo que le sabe bien el pan, pecado es el ajo que le dan.* (A 1337 r). L'ail est un luxe gustatif auquel il ne faut pas habituer inutilement ses serviteurs ! Pas la peine de donner des sauces raffinées à qui a l'habitude de se contenter de pain sec… Autrement dit, « inutile de donner des perles aux cochons »… Et d'ailleurs, dans le recueil de Correas, il existe aussi *Ajos quiere el cochino. Ajos quiere este cochino. ¿Ajos quieres, cochino?* (A 1104 r), énoncés qui seront commentés plus loin.

En tant qu'aliment puissant (quand on le boit pur en particulier) le vin est l'élément qui, dans les proverbes, accompagne le plus fréquemment l'ail : *Ajo y vino puro, y luego veréis quién es cada uno.* (A 1102 r). Un vrai révélateur ! L'ail cru, et le vin pur, sont même personnifiés dans l'énoncé qui suit, afin de mieux montrer leur puissance : *Ajo pío y vino puro, pasan el puerto seguro.* (A 1099 r). Ce proverbe, par extension, peut signifier qu'il faut savoir s'organiser pour franchir les obstacles à venir. L'association de ces deux piliers de l'alimentation de l'effort apparaît aussi dans *Al que trabaja y anda desnudo, ajo y vino puro.* (A 1417 r) et se résume, finalement, dans : *Donde ajos ha, vino habrá.* (D 537 r), proverbe où s'ajoute une notion épicurienne de double satisfaction. Ail et vin, ces deux aliments souverains, doivent être consommés ensemble sans modération, comme le proclame le buveur assoiffé qui interpelle l'aubergiste : *Ande el ajo por parejo*[126]*, señora Ramos, y eche y bebamos.* (A 1854 r), dans une

[126] *Por parejo* : ' pareillement, à égalité '.

savoureuse petite scène de taverne.

Rien de surprenant à ce que l'ail figure dans la liste des aliments idéaux, synonymes d'un rêve impossible : *Ajo, y puerro, y queso, y miel, y peras en adobo. O y peras en el olmo.* (A 1101 r)[127]. Voici encore une énumération d'excellence, mais, cette fois-ci, pour mémoriser les meilleurs sites de production : *Pan de Bamba, molletes de Zaratán, ajos de Curiel, quesos de Peñafiel, y de Cerrato la miel. [Lugares cerca de Valladolid.]*[128] (P 80 r). Au-delà de l'aspect mnémotechnique, on retrouve, par la grâce de l'énumération des aliments ou de leurs lieux d'excellence, la jouissance imaginaire d'une table idéale, couverte des aliments les mieux choisis.

Il est un autre type d'association, plus terre à terre, celui de l'ail avec d'autres condiments ou aliments devant figurer dans le même plat. L'ail est bien évidemment associé au sel, mais tout autant dans un but technique et pratique que pour l'harmonie gustative : à cet égard, est révélateur le regroupement, sous une même entrée du *Vocabulario*, des deux proverbes *Allá vaya el mal donde comen el güevo sin sal; o Allá vaya el mal, donde majan los ajos sin sal.* (A 1640 r). Le deuxième proverbe instruit de ce petit secret de préparation (piler l'ail avec du sel) qui évite que l'ail ne s'échappe du mortier et ne se trouve projeté sur le sol de la cuisine. Correas commente : *[Los ajos mondados, al majar saltan del mortero si no se echan unos granos de sal; y ansí dice otro refrán: «Salta el ajo del mortero, y coge mierda para su dueño.»]*.

Dans les plats « typiques », l'ail accompagne parfois le poisson : *Castellano viejo: ajo con pescado aba-*

[127] *Olmo* : ' orme '. « *Pedir peras al olmo* », dicton encore bien employé de nos jours, signifie : ' demander l'impossible '.

[128] ' Villages près de Valladolid '.

dejo. (C 420 r) ; ou encore les volailles, comme on le voit dans la formule qui énumère les dimanches du calendrier liturgique du Carême, que nous avons citée partiellement plus haut : *El primero, escarba*[129] *el diente; el segundo, hazte allá, que larga es la Cuaresma; Rebeca, armé mi ballesta; Susana, púseme tras la rama; Lázaro, maté un pájaro; Ramos, echéle en ajo; Pascua, echéle en el ascua; fuime a misa; cuando vine, halléle hecho ceniza.* (E 1070 r). Un autre dicton décrit la préparation imminente d'un plat à base de bœuf ou de mouton : *La vaca anda en el prado, y acá majan el culantro; o el ajo. [Lo que: «El cordero…».]* (L 913 r). Un autre plat familier, le riz à l'ail

[129] Le détail de chacune de ces allusions est difficile à retrouver. Toutefois, une autre entrée du *Vocabulario*, assortie d'une consistante explication de Correas, précise que « *Anabadana* » réunit, en fait, deux mots différents : « *Ana, Badana* », et propose une explication partielle de cette façon de désigner les dimanches de Carême : *Anabadana, Rebeca, Susana, Lázaro, Ramos, en pascua estamos. [«Anabadana es palabra corruta de «annua», de la oración de la primera domínica de Cuaresma, y del Evangelio: «Vade retro, Satana». La oración dice: Annua quadragesimali observatione». Era frecuente, antes del Concilio de Trento, saber todos mucho de la Iglesia y la Dotrina en latín, y los romancistas corrompían mucho las palabras; lo demás es claro por los Evangelios. Vanse contando las semanas de Cuaresma por los Evangelios del día, o cercanos como el de Lázaro, que cae en el viernes antes, por lo notable del milagro de resucitar Lázaro.* (A 1761 r). L'édition Jammes-Mir précise en note : chez Rodríguez Marín, on lit que « *Ana, Juana, Rebeca, Susana, Lázaro, Ramos…* » sont les sept semaines du Carême. Iribarren, dans son *Vocabulario Navarro*, p. 46, dit que l'on donnait ce nom aux semaines du Carême à Vera de Bidasoa. L'expression *Annua quadragesimali observatione* (' l'observance du jeûne annuel ') se trouve dans la « collecte » du Premier Dimanche de Carême. Le *Vade Sátana* déformé en « *Badana* » se trouve dans Matthieu, 4, 1-11. « *Escarba el diente* » fait allusion au fait qu'il ne fallait pas laisser le moindre filament d'aliment carné dans les dents pour respecter rigoureusement le Carême, c'est donc une façon imagée d'évoquer le jeûne.

est évoqué sous la forme de recette satirique peu ragoûtante, dans *Arroz con ajos y grasa de bonetes*. (A 2229 r). Ces dictons qui complètent le panorama des associations alimentaires avec l'ail ne mentionnent pas celui-ci dans une perspective concrète, mais pour signifier « autre chose » : c'est une nourriture de référence tellement essentielle qu'elle se prête aisément à exprimer des messages moraux ou autres.

Effets physiologiques

Beaucoup plus concrets sont les effets physiologiques consécutifs à la consommation d'ail, signalés avec malice par les dictons. Si le proverbe déjà cité, *Ajo y vino puro, y luego veréis quién es cada uno*. (A 1099 r) reste un discret euphémisme, Correas se charge d'en préciser sans ambiguïté le sens : *[Si se toma; si se pee.]*[130]. On repère très facilement qui consomme ces deux aliments, en vertu de leurs effets sur l'organisme. Ces aliments qui ne passent pas inaperçus fonctionnent comme révélateurs de personnalité, voire comme marqueurs sociaux. Un énoncé tout proche du précédent, *Pon vino y ajo crudo, y verás quién es cada uno*. (P 612 r) souligne lui aussi le côté explosif de l'association de ces deux aliments. Il n'empêche que ce même ail, auteur de troubles digestifs mineurs, est capable d'en éviter de plus graves, comme l'indigestion. *Tras el buen comer, ajo*. (T 613 r), dit la sagesse populaire, nous rappelant qu'au Siècle d'Or l'ail et d'autres condiments salés, comme les olives, étaient consommés à la fin du repas pour faciliter la digestion (*sellar el estómago*).

La sensation piquante que laisse l'ail dans le palais ou l'estomac évoque, au figuré, certaines sautes d'humeur : le célèbre *Quien se pica ajos ha comido* figure dans une double

[130] ' Si l'on s'enivre ' ; ' si l'on pète '.

version un peu différente dans le recueil de Correas : *Tú que te quemas, ajos has comido. Tú que te picas, ajos has comido.* (T 755 r), ainsi que dans *Hacer la salsa, y quemarse con ella. [Es como : «Quien ajos ha comido, pícase.»]* (H 124 r), dont Correas précise que c'est la même chose que le proverbe précédent. La saveur puissante de l'ail évoque une idée de brûlure et de vive réaction. Ce proverbe, toujours très employé de nos jours, est destiné à se moquer de qui manifesterait une susceptibilité déplacée, se croyant à tort visé dans une conversation ou quelque autre situation, réaction qui signifie qu'il n'a pas la conscience tranquille. Un autre sens est parfois suggéré par certains commentateurs modernes, mais ne se trouve aucunement chez Correas : si l'on a la bouche en feu, c'est tout de même parce qu'on a eu la chance de manger quantité de ce merveilleux aliment qu'est l'ail : « À quelque chose malheur est bon… »

Dans la locution proverbiale suivante, on voit que le goût piquant de l'ail était utilisé pour le dressage des belettes destinées à la chasse aux lapins, technique cinétique évoquée ainsi par Correas : *Morder en el ajo. [Recibir pesadumbre. Varíase: «Haréle morder en el ajo»; «Hícele morder en el ajo». Tómase de los que amansan comadrejas, que las ponen un ajo en que muerdan como si fuera el dedo, y ellas, sintiendo el picar del ajo, dejan de morder y se amansan.]* (M 1101 r). Par ailleurs, l'ail résume l'idée de brûlure piquante, si l'on en juge par sa présence dans une liste burlesque énumérant divers éléments corrosifs ou douloureux (la chaux vive, la gale, les engelures) que l'on souhaite voir appliqués vindicativement… sur les testicules (*compañones*) de son pire ennemi : *Cal y ajo, sarna y sabañones, en tus compañones.* (C 173 r).

Qualité signifie excellence

L'ail est un aliment de référence si connu qu'il est même inutile de le nommer dans le proverbe. Pour *A los de fu[e]ra, churruchada y media; a los de casa, churruchada basta. [Dijo esto el que repartía a cucharadas el ajo en una boda de labradores.]*(A 464 r), Correas sent la nécessité de préciser qu'il s'agit d'ail (ou de sauce à l'ail) et n'envisage pas d'autre interprétation. D'ailleurs, si l'on veut souligner avec humeur que l'on vous parle d'évidences, on dira : *Bien sé qué hierba*[131] *es el ajo.* (B 233 r)[132].

Un exemple de la souplesse d'emploi des proverbes est donné par *Bueno está el ajo, aunque se hizo de priesa.* (B 453 r), qui renvoie initialement à la culture potagère de l'ail[133], à laquelle on peut procéder tardivement, au printemps, sans que la récolte soit pour autant mauvaise, mais peut signifier aussi que l'ail sera toujours bon dans une recette, même s'il est pilé à la va-vite, ou encore, si l'on se réfère à la valeur métaphorique érotique du geste de pilage de l'ail, signifie que l'acte sexuel, même rapide, a été apprécié.

L'ail est, à lui seul, synonyme de l'idée que l'on va bien manger[134]. Il est d'ailleurs, dans le monde rustique du Siècle d'Or, une denrée assez chère, comme on peut le déduire de la remarque sur le prix, formulée par Correas dans son commentaire au proverbe suivant : *Saltáme en el puerro, y*

---

[131] *Hierba* s'employait pour désigner les légumes.

[132] L'équivalent de « Oui, oui, je sais cela aussi bien que toi ! », avec une notion de rivalité, de compétition.

[133] On le sème à la Toussaint. Mais on peut aussi le semer au printemps, ou juste à la fin de l'hiver : en ce cas, il arrive plus vite à maturité, à la Saint-Jean dans les deux cas, et devient moins gros, mais il est bon quand même.

[134] *«Ajos majan y bien comerán». Dijo el gato: «Quizá mal».*

veréis lo que vale. [Quejándose un labrador de la carestía de las cosas, y refiriendo algunas dellas, los ajos, las cebollas, dijo al cabo: «Pues, saltáme en el puerro», como muy caro; y han hecho gracia dello, porque envuelve pulla.] (S 93 r), proverbe apprécié surtout pour son amusante allusion grivoise. L'ail est cependant beaucoup moins cher que des épices de luxe comme la cannelle : *Si no hubiese más de ajos que de canela, cuanto valen ellos valdría ella.* (S 521 r). Mais le simple fait d'établir cette comparaison souligne la valeur que l'on attribue à l'ail. Il est même l'aliment identitaire, la nourriture typique (*castiza*) par excellence, synonyme de vieille souche castillane, comme on l'a vu plus haut dans *Castellano viejo: ajo con pescado abadejo.* (C 420 r).

Connotations

L'ail connote nettement l'univers des gens du peuple, celui de l'auberge ou du bistrot, incarné par le personnage folklorique familier de l'aubergiste, la « *señora Ramos* » : *Ande el ajo por parejo, señora Ramos, y eche, y bebamos.* (A 1854 r). Un autre énoncé déjà cité reflète l'ambiance de la noce campagnarde : *A los de fuera, churruchada y media; a los de casa, churruchada basta. [Dijo esto el que repartía a cucharadas el ajo en una boda de labradores.]* (A 464 r). Mets très apprécié à la campagne pour choyer les invités, l'ail est, pour les citadins ou les nobles, indéfectiblement lié à une grossière atmosphère rustique (*villana*), et donc objet de leur mépris. L'ail est assimilable au « vilain » : *Disfrazado viene el villano. [Dicen que lo dijo la reina Isabel por el ajo; que no siendo amiga dél, se le echaron en un guisado disfrazado, y lo echó de ver en sabor y olor.]* (D 461 r) Correas fait un commentaire qui va dans le même sens, à propos de *Villano*

harto de ajos. [Es baldón a un rústico.] (V 271 r) : « C'est pour se moquer d'un paysan ». Il y a aussi, dans la même veine, *¿El rostro me torcistes? Pues, de los mesmos ajos comistes.* (E 1268 r), où la voix du proverbe rappelle à son interlocuteur qu'il partage avec lui la même origine humble, et ne doit donc pas se montrer méprisant à son égard. Dans les énoncés *Ajos quiere el cochino. Ajos quiere este cochino. ¿Ajos quieres, cochino?* (A 1104 r), ces deux aspects se trouvent mêlés : l'ail est une nourriture valorisée que l'on ne donne pas à n'importe qui, mais celui qui réclame avec ardeur de l'ail est lui-même le *cochino*, translation du *villano*. L'ail est un condiment savoureux, mais surtout pour le palais du journalier habitué à se nourrir de pain sec : *Al mozo que le sabe bien el pan, pecado es el ajo que le dan.* (A 1337 r). C'est de toute façon l'aliment des pauvres, et même des va-nu-pieds : *Al que trabaja y anda desnudo, ajo y vino puro.* (A 1417 r).

Parmi les connotations les plus remarquables associées à l'ail et aux gestes qu'exige sa préparation figure l'activité sexuelle, dans des dictons tout aussi « crus » que l'ail qui les inspire. *Majar* rejoint métaphoriquement un autre verbe évocateur de mouvements répétés et réguliers, *tejer*[135], fréquemment utilisé dans la littérature érotique et les recueils de proverbes, en particulier. Nombreux sont les énoncés qui renferment une invite amoureuse humoristique, ou une allusion voilée à la sexualité, déguisée parfois en recette de cuisine : *Macha los ajos, Pedro, mientras yo rallo el queso.* (M 1 r). Ou encore, *Mariquita, májame un ajo, ya cara arriba, ya cara abajo.* (M 279 r) ; ou bien le dicton plus traditionaliste : *Mariquita, majemos un ajo, tú cara arriba, yo cara abajo.* (M 280 r). Dans les deux derniers énoncés, la présence du prénom *Mariquita*, régulièrement associé dans les proverbes

[135] *Tejer* : ' tisser '.

à l'activité érotique, ne laisse aucun doute sur la nature de ces préparatifs culinaires. Tout aussi clairement allusif est *Si tú eres ajo, yo piedra que te majo.* (S 707 r), dicton qui a une variante épurée et péremptoire : *Tú, ajo, y yo piedra que te majo.* (T 728 r). Les rôles sont clairement répartis !

Rappelons aussi le dicton *La moza lavó el mortero y sospiró por el majadero.* (L 471 r), déjà cité auparavant, où la forme du *majadero* semble stimuler l'imagination érotique de la servante. Un autre proverbe plus complexe réunit, dans une petite scène de nuit de noce où la jeune mariée n'y va pas par quatre chemins pour s'adresser à son époux, la notion d'acte sexuel et celle de stupidité, associée au mot *majadero* : *En nombre de Dios que te estreno, hija de mi suegro. —Majadero, no sois vos el primero.* (E 1855 r)[136]. Quant au dicton suivant, non, il n'a pas de sens érotique ! *¿Qué me puede hacer? Un resbaladero de ajo y aceite, porque el aceite resbale y el ajo apriete*[137]. *[Dice esto quien no teme a otro, y da a entender que más daño recibirá cuando quiera hacer alguno; en tierras que se coge aceite es más usado.]* (Q 93 r) : le locuteur semble simplement vouloir dénier à autrui la faculté de lui nuire. Ce proverbe, comme on le lit sous la plume d'Eva Galar[138], « rappelle l'un des symboles de Pythagore — « *Oleo sedem ne abstergas* » : ' Ne vous asseyez pas sur la chaise huilée '—, expliqué par Covarrubias dans son *Tesoro de la lengua*, qui

[136] Le jeune marié, s'il avait le sens de la repartie, pouvait répondre : *En nombre de Dios, quien mala mujer tiene, mátesela Dios.* (E 1856 r). Si la chose s'envenimait, l'épouse pouvait surenchérir en disant *En nombre de Dios, marido, a la horca; si faltare soga, pondré yo mi toca*. (E 1852 r).

[137] Il existe une version de base qui est : *¿Qué me puede hacer? ¿Un resbaladero de aceite para caer?* (Q 92 r).

[138] Eva Galar, « Les condiments dans les proverbes de Correas : l'huile, le vinaigre et le sel », *Les Cahiers de Framespa*, n° 10, 2012. En ligne.

donne encore une autre signification symbolique à l'huile, celle de ' relâchement ' ou de ' faiblesse morale ' : « *Si fueres juez no recibas dones, ruegos, ni te apasiones, porque no te deslicen de la silla de la justicia, como si estuviese untada con aceite, que significa blandura y relajación*. » Le danger de glissade que représente l'huile est contrebalancé ici par la morsure astringente de l'ail.

L'ail, expression du dédain

La connotation de dédain, perceptible dans quelques-uns des énoncés déjà cités, est confirmée par d'autres. L'ail, en vertu de sa saveur âpre, est un fréquent « marqueur » d'hostilité : *Villano harto de ajos*. (V 271 r) est une insulte d'aristocrate à vilain, dit Correas *[Es baldón a un rústico.]*, et nous avons déjà cité la corrosive malédiction de *Cal y ajo, sarna y sabañones, en tus compañones*. (C 173 r). Dans la même perspective, on trouve le dicton méprisant : *Cáscaras de ajo: el mi zancajo; o en el mi zancajo. [Desdeñando.]* (C 410 f), où l'absence de valeur des pelures d'ail est soulignée par le geste suggestif de fouler aux pieds de façon méprisante[139]. Le dicton déjà vu *Donde majan los ajos sin sal, quiérome ir allá. [Trátalos de inorantes, y que se hará señor dellos. […]* (D 584 r), est encore une manifestation de mépris. Les commentaires de Correas soulignent aussi le côté dédaigneux du proverbe *¿Quién como ella y otra su hermana, que se ahogó de pies en un mortero de ajos? [Dícese en burla, u desdeñando.]* (Q 29 r). Autre exemple : *Rico sin par, rueda el majadero y no halla en qué*

[139] Le fait que l'on puisse dire simplement « *el mi zancajo* » et pas seulement *« en el mi zancajo »* montre que ce dicton était certainement accompagné d'un geste allusif de piétinement ou, au moins, d'une désignation du talon.

parar. [Ironía declarada: moteja de necio diciendo «majadero» y no «mortero», siendo todo uno.]. La plupart de ces dictons sont issus des deux sens de *majadero*, ' pilon ' et ' imbécile ' : *Junio, julio y agosto, mi señora, no soy vostro, ni os conozco. —Deciembre, enero y febrero, idos para majadero*.

Ceci nous ramène à ces deux objets étroitement associés à l'ail que sont le mortier (*mortero*) et le pilon (*majadero*), dont Correas nous dit qu'ils « ne font qu'un ». Dans un autre dicton Correas évoque encore l'interchangeabilité de ces deux termes : *Tú que vienes del yero, ¿viste allá el majadero? [«Yero» y «hero» es: la heredad do se labra; «majadero»: el mortero*. *A preguntas necias, que no las pudo aquél saber.]* (T 756 r). L'objet pilon est évoqué dans sa circularité et sa faculté de rouler dans *Rico sin par, rueda el majadero…*, déjà cité. Un autre dicton reflète son bout arrondi, propre à symboliser un esprit obtus : *Agudo como la punta de un colchón… como punta de majadero… como punta de orinal. [Apodo contra rudo y de mal ingenio.]* (A 1050 r). Le mortier, par son aspect, est l'image de la notion de creux, particulièrement de ce qui est à la fois humide et profond, (d'où les connotations érotiques déjà répertoriées) et, en cela, c'est un objet qui a une analogie avec le puits : *Dijo el mortero al pozo: «Quítate allá, que eres hondo». [Bueno fuera trocado, con ironía: « Dijo al mortero el pozo: «Quítate allá que eres hondo».]* (D 296 r), ce qui revient à « Voir la paille dans l'œil du voisin et ne pas voir la poutre dans le sien ». Une telle forme creuse faisait penser inévitablement aussi à un pot de chambre, ou au flacon dans lequel les médecins examinaient l'urine par transparence, comme le suggère le proverbe suivant, condensé d'une anecdote : *El físico de Orgaz, que cataba el pulso en el hombro, y la orina en el mortero*[140]. (E 541 r). Dans un autre

[140] Ou sa variante : *El médico de Orgaz, que miraba la orina en el mortero,*

proverbe burlesque, le mortier est comparé ironiquement à un trou d'eau : *¿Quién como ella y otra su hermana, que se ahogó de pies en un mortero de ajos? [Dícese en burla, u desdeñando.]* (Q 297 r) ; cette version espagnole de « se noyer dans un verre d'eau » pouvait aussi servir à se moquer de la petite taille d'un individu.

Par ailleurs, au-delà de leur forme matérielle opposée et complémentaire, le mortier et le pilon symbolisent conjointement la bêtise. Bêtise, comme on vient de le voir, de la femme qui se « noie dans un verre d'eau » ou d'un homme à l'esprit émoussé. Pour se défendre de réflexions masculines méprisantes, une servante pouvait répondre insolemment : *Si no fregaran el mortero, ¿en qué comiera el majadero? [Esto responden las mozas de servicio cuando las llaman fregonas.]* (S 503 r). Souvenons-nous de *En nombre de Dios que te estreno, hija de mi suegro. —Majadero, no sois vos el primero.* (E 1855 r). Même repartie cinglante féminine, dans ce mini-dialogue : *Juana de vos hagan una gaita*[141]. *—Y de vos, mezquino, hagan un tamborino; y luego, majadero, hagan un pandero*[142]. (J 36 r). La bêtise du *majadero* peut même atteindre des proportions inégalées, celles d'un pilon de couvent, de généreuses dimensions : *Majadero de convento. [Dice que uno es gran majadero, tonto y necio.]* (M 44 r). L'insulte est parfois prononcée sur un ton condescendant, en parodiant deux vers d'un très célèbre *romance* : *Majadero sois, amigo; no digáis que no os lo digo. [Imita al otro refrán que salió del romance*

y el pulso en el hombro sobre el sayo.

[141] Le rapprochement avec un autre proverbe où Juana s'adresse en des termes semblables, mais plus explicites, à son interlocuteur mérite d'être fait : *Juana, ¿en lo tuyo tienes lana? —Lana y vellocino, mas no por vos, hodido mezquino.* (J 37 r).

[142] *Pandero* : ' tambourin ', mais aussi : « *metaphoricamente se llama el hombre necio y que habla mucho con poca substancia.* », *Aut.*

viejo: «Mensajero sois, amigo; no merecéis culpa, no».] (M 45 r). En France, on a les « bêtises de Cambrai » mais, en Espagne, au Siècle d'Or, il y a des « *majaderos de Cambray* » qui sont le sommet de la bêtise : *Majaderos de Cambray, ¿cuántos hay? —Hartos hay.* (M 46 r). Cependant, il ne s'agit pas là d'une analogie avec la célèbre friandise française, mais d'une allusion à de jeunes élégants, portant des accessoires vestimentaires faits dans ce tissu très fin, le *cambray*, qui servait à faire des cols, des poignets, des cravates, des surplis, et qui était fabriqué à Cambrai. Toutefois, la bêtise masculine est parfois compensée par d'autres qualités. La sottise du *majadero/mortero* est une sottise amusante et supportable, quand elle se mêle à des qualités comme la gaîté : *Bueno es marido gaitero, y aunque sea mortero.* (B 445 r).

Les proverbes aiment jouer sur le double sens des mots. Cette femme qui a l'air de tirer parti sans scrupule de la faiblesse des hommes, leur extorquant de l'argent, est en réalité une sage et active dentellière qui utilise les « *majaderuelos* »[143] pour gagner sa vie avec son travail : *¿Qué hacéis? —Entiendo con majaderos, para que me den dineros. [De la que hace puntas con palillos, majaderuelos.]* (Q 49 r).

La forme massive du pilon contraste avec la finesse du cheveu, dans *Tragóse el majadero por pelo. [De los poco escrupulosos.]*[144] (T 601 r), proverbe qui stigmatise ceux à qui on fait accepter n'importe quoi, en raison de leur bêtise, de leur faiblesse de caractère ou de leur manque de scrupules moraux. C'était, au Siècle d'Or, la façon « d'avaler des couleuvres ».

Les prétentieux sont la cible d'un proverbe proche du déjà

[143] *Majaderuelo* : nom que l'on donnait aux petits fuseaux du métier à dentelle, par similitude d'aspect avec le pilon.

[144] Ce dicton concerne les personnes « peu regardantes », disposées à toutes les concessions, si c'est dans leur intérêt. *Por pelo* : ' en le prenant pour un cheveu '. Un pilon ou un cheveu, elles sont prêtes à tout avaler.

cité *Rico sin par, rueda el majadero y no halla en qué parar.* (R 136 r)[145], mais qui offre une version plus complète et a l'avantage d'être accompagnée d'un commentaire de Correas : *Rodar el majadero por casa, y no topar en nada; o sin topar en nada. [Varíase: «Rueda el majadero por casa, y no topa en nada»; «Puede rodar el majadero por casa…». Contra los que tienen entono y toldo*[146] *en su persona, y en casa no tienen nada.]* (R 163 r).

Aspects formels

L'ail comme le pilon et le mortier sont souvent personnifiés : non seulement on forme sur l'ail le patronyme de fantaisie « *la de Juan de Ajo* » (H 28 r), mais l'ail lui-même, dans un proverbe, est présenté comme un petit démon incontrôlable, animé d'intentions malfaisantes : *Salta el ajo del mortero, y coge mierda para su dueño.* (S 91 r). La personnification est aussi très nette dans les proverbes de sens érotique : *Si tú eres ajo, yo piedra que te majo.* (S 707 r).

Le pilon lance des appels irrésistibles : *Cuando el mortero llama, ¡ay, Dios, qué buena mañana!* (C 1263 r), ou encore répond complaisamment aux questions des êtres humains : *Ajo, ¿por qué no fuiste bueno? ―Porque no me halló San Martín puesto.* (A 1100 r) ; *Siémbrame en hebrero, siquiera me metas en un agujero.* (S 751 r) ; ou même encore, le mortier dialogue avec le puits de la maison, avec lequel il a des points communs : *Dijo el mortero al pozo: «Quítate allá, que eres hondo…»* (D 296 r). Correas dit que l'inverse serait plus drôle.

Les énoncés qui prennent une forme dialoguée complète sont

[145] Proverbe qui se moquait des jeunes maris présomptueux, et de ceux qui veulent se faire passer pour plus riches qu'ils ne sont.

[146] *Toldo* : « *Metaphoricamente, pompa, o vanidad.* », *Aut.*

nombreux dans le domaine de l'ail, du pilon et du mortier, comme on l'a vu avec *Ajo, ¿por qué no fuiste bueno? —Porque no me halló san Martín puesto*. Mais souvent seule la première réplique du dialogue est exprimée : *Macha los ajos, Pedro, mientras yo rallo el queso;* ou bien*, Mariquita, májame un ajo […]*. Parfois, question et réponse sont faites par le même interlocuteur : *¿Qué me puede hacer? Un resbaladero de ajo y aceite, porque el aceite resbale y el ajo apriete*. On trouve en tout cas, dans ces proverbes dialogués, un espace dramatique fortement structuré entre le *tú* et le *yo*, comme dans le précédent *Si tu eres ajo, yo piedra que te majo.* L'ail et ses accessoires sont souvent mis en scène avec malice, comme dans la question-piège *Tú que vienes del yero, ¿viste allá el majadero?*, ou encore *Majaderos de Cambray ¿cúantos hay? —Hartos hay*, dictons où l'interpellé ne peut que se considérer comme faisant partie des *majaderos*-imbéciles. Parfois, c'est la question qui est tronquée, et le dicton ne reflète que la réponse, pensive, comme dans le cas de *Bien sé qué hierba es el ajo*. Les proverbes, on l'a déjà vu à maintes reprises, aiment mettre en scène des bribes de conversations domestiques, et parfois donnent la parole aux animaux de la maison : *«Ajos majan y bien comerán». Dijo el gato: «Quizá mal».* Les interpellations sont nombreuses, qu'elles soient méprisantes : *¿Ajos quieres, cochino?*, ou encourageantes : *Ande el ajo por parejo, señora Ramos, y eche, y bebamos*. Elles s'accompagnent d'une gestuelle familière : *Cáscaras de ajo: el mi zancajo; [o] en el mi zancajo*, disait-on, comme on l'a vu, en se frappant le talon avec dédain ; ou encore sur un ton de réprimande insolente : *Hablá bajo, la de Juan de Ajo.* (H 28 r), ou de moquerie : *Tú que te quemas, ajos has comido.* (T 755 r). Rappelons la menace burlesque : *Allá os espero, al freir de los ajos*. Citons encore l'exercice d'articulation difficile (*trabalenguas*) qui

consistait à répéter à toute vitesse, à l'époque des plaisanteries de Carnaval, le petit dialogue suivant : *Fuime a casa de mi comadre la Xiclada, y estaba haciendo ajada*[147]. ―*«Comadre la Jiclada, ¿cómo hacéis tan clara ajada?». [Es de los decires de Antruejo para estropezar y reir.]* (F 100 r).

Ces mini-dialogues ont la valeur de véritables petites scènes de la vie domestique : petite scène de la noce paysanne où l'on distribue parcimonieusement le précieux condiment[148], celle du chat qui lèche ses moustaches en souvenir de ce qu'il a volé, et qui contemple avec ironie les préparatifs d'un repas dont il est le seul à savoir que le plat principal va manquer[149], celle de la souillon de cuisine qui répond vertement aux galanteries trop pressantes d'un homme entreprenant[150], celle du gai tintement du pilon sur le mortier, un jour de préparation de banquet[151], ou enfin scène comique du moment de vérité dans l'alcôve conjugale[152].

Les échos sonores sont beaucoup utilisés dans tous les proverbes, mais particulièrement réussis avec la rudesse de la jota de *ajo, majar, majadero* : *majadero* fait écho à *pandero*[153] et à *Febrero*[154], *cáscaras de ajo* à *zancajo*[155], *ajo* à *abadejo*[156] et

---

147 *Ajada* : « *Especie de salsa o mojo hecho con pan desleído en agua, y ajos machacados, y sal, para comer el pescado, y otras viandas.* », *Aut.*

148 *A los de fuera, churruchada y media; a los de casa, churruchada basta*.

149 *«Ajos majan, y bien comerán». Dijo el gato: «Quizá mal».*

150 *Si no fregaran el mortero, ¿en qué comería el majadero?*

151 *Cuando el mortero llama, ¡ay, Dios, qué buena mañana!*

152 *En nombre de Dios que te estreno, hija de mi suegro. —Majadero, no sois vos el primero.*

153 *Juana, de vos hagan una gaita. —Y de vos mezquino, hagan un tamborino; y luego, majadero, hagan un pandero.*

154 *Junio, julio y agosto, mi señora, no soy vostro, ni os conozco. —Deciembre, enero y febrero, idos para majadero*.

155 *Cáscaras de ajo: el mi zancajo.*

156 *Castellano viejo: ajo con pescado abadejo.*

abajo[157], *mortero* à *yero*[158] et *otero*[159], etc. L'écho peut se limiter à une simple assonance : *Ramos, […] un ajo*, ou à une assonance plus complexe : *«Mundo mundajo.» Y mondaba un ajo*. Nous avons rencontré, avec l'ail, d'excellentes suites d'onomatopées : *Muchos ajos en un mortero, mal los maja un majadero*.

Citons quelques dictons techniques, comme ceux concernant la culture de l'ail : *Siémbrame en hebrero, siquiera me metas en un agujero*, ou des conseils d'hygiène : *Tras el buen comer, ajo* ; *Al que trabaja y anda desnudo, ajo y vino puro.* Mais ces dictons de type pratique sont finalement peu nombreux et il n'y a pas de dicton strictement culinaire sur l'ail, si ce n'est celui qui décrit la méthode à adopter pour le piler efficacement[160]. Ainsi, l'ingrédient d'assaisonnement le plus connu de la cuisine espagnole, peut-être précisément parce qu'il est un élément de base de la vie quotidienne, ne donne pas lieu à de simples proverbes utilitaires, mais bien plutôt à des énoncés riches en allusions symboliques, touchant aux domaines les plus variés.

---

[157] *Mariquita, májame un ajo, ya cara arriba, ya cara abajo*.

[158] *Tú que vienes del yero, ¿viste allá el majadero?*

[159] *Anda el majadero de otero en otero, y viene a quebrar en el hombre bueno*.

[160] *Allá vaya el mal, do majan los ajos sin sal*.

L'ail : proverbes et traductions

A la madre [mano] de Dios, mortero de palo; o mortero de piedra.
A 316 r- À la mère [à la main] de Dieu, mortier en bois ; ou mortier en pierre.

A los de fuera, churruchada y media, a los de casa, churruchada basta.
A 464 r- À ceux de l'extérieur, une cuillerée et demie, à ceux de la maison, une cuillerée suffit.

Ajo pío y vino puro, pasan el puerto seguro.
A 1099 r- Ail cru et vin pur franchissent le col d'un pas sûr.

Ajo, ¿por qué no fuiste bueno? —Porque no me halló San Martín puesto.
A 1100 r- Ail, pourquoi n'as-tu pas été bon ? —Parce que Saint Martin ne m'a pas trouvé planté.

Ajo, y puerro, y queso, y miel, y peras en adobo; [o] y peras en el olmo.
A 1101 r- Ail, et poireau, et fromage, et miel, et des poires au sirop ; [ou] des poires sur l'ormeau.

Ajo y vino puro, y luego veréis quién es cada uno.
A 1102 r- Ail et vin pur, et vous verrez qui est chacun.

«Ajos majan y bien comerán». Dijo el gato: «Quizá mal».
A 1103 r- « Ils pilent de l'ail et vont bien manger ». Le chat dit : « Peut-être mal. »

Ajos quiere el cochino. Ajos quiere este cochino. ¿Ajos quieres, cochino?
A 1104 r- Le cochon veut de l'ail. Ce cochon veut de l'ail. Veux-tu de l'ail, cochon ?

Al mozo que le sabe bien el pan, pecado es el ajo que le dan.
A 1337 r- Le serviteur qui aime bien le pain, c'est un péché de lui donner de l'ail.

Al que trabaja y anda desnudo, ajo y vino puro
A 1417 r- Celui qui travaille et va tout nu, ail et vin pur.

Allá os espero, al freir de los ajos.
A 1619 r- Je vous attends, quand on frira les ails.

Allá vaya el mal, donde comen el güevo sin sal; [o] Allá vaya el mal, do majan los ajos sin sal.
A 1640 r- Peste soit de la maison où l'on mange l'œuf sans sel ; ou Honnie soit la maison où l'on pile l'ail sans sel.

Anda el majadero de otero en otero, y viene a quebrar en el hombre bueno.
A 1775 r- Le pilon voyage de colline en colline et vient se briser sur le brave homme.

Ande el ajo por parejo, señora Ramos, y eche y bebamos.
A 1854 r- De l'ail pour chacun, dame Ramos, et versez et buvons.

Arroz con ajos y grasa de bonetes.
A 2229 r- Riz à l'ail et à la graisse de barrettes.

Bien sé qué hierba es el ajo.
B 233 r- Je sais bien quelle herbe est l'ail.

Bueno es marido gaitero, y aunque sea mortero.
B 445 r- C'est bien d'avoir un mari cornemuseux, même si c'est un nigaud.

Bueno está el ajo, aunque se hizo de priesa.
B 453 r- L'ail est bon, même s'il a poussé vite.

Cal y ajo, sarna y sabañones, en tus compañones.
C 173 r- Chaux et ail, gale et gerçures, sur tes testicules.

Cáscaras de ajo: el mi zancajo; o en el mi zancajo.
C 410 r- Pelure d'ail : mon talon ; ou sous mon talon.

Castellano viejo: ajo con pescado abadejo.
C 420 r- Vieux Castillan : ail et morue.

Cuando el mortero llama, ¡ay, Dios, qué buena mañana!
C 1263 r- Quand le mortier appelle, ah ! mon Dieu, quel beau matin !

Dijo el mortero al pozo: «Quítate allá, que eres hondo».
D 296 r- Le mortier dit au puits : « Ôte-toi de là, tu es creux ».

Disfrazado viene el villano.
D 461 r- Le vilain arrive déguisé.

Donde ajos ha, vino habrá.
D 537 r- Là où ail il y a, vin il y aura.

Donde majan los ajos, allá nos vamos.
D 583 r- Là où on pile l'ail, c'est là que nous allons.

Donde majan los ajos sin sal, quiérome ir allá.
D 584 r- Où l'on pile l'ail sans sel, c'est là que je veux aller.

El físico de Orgaz, que cataba el pulso en el hombro, y la orina en el mortero.
E 541 r- Le médecin d'Orgaz, qui examinait le pouls à l'épaule et l'urine dans le mortier.

El médico de Orgaz, que miraba la orina en el mortero, y el pulso en el hombro sobre el sayo.
E 806 r- Le médecin d'Orgaz, qui examinait l'urine dans le mortier et le pouls à l'épaule, par-dessus la casaque.

El primero, escarba el diente; el segundo, hazte allá, que larga es la Cuaresma; Rebeca, armé mi ballesta; Susana, púseme tras la rama; Lázaro, maté un pájaro; Ramos, echéle en ajo; Pascua, echéle en el ascua; fuime a misa; cuando vine, halléle hecho ceniza.
E 1070 r- Le premier, nettoie tes dents ; le deuxième, prends ton élan, car le Carême est long ; Rebecca, j'ai armé mon arbalète ; Suzanne, je me suis mis derrière la branche ; Lazare, j'ai tué un oiseau ; Rameaux, je l'ai mis à l'ail ; Pâques, je l'ai jeté sur les braises ; je suis allé à la messe ; à mon retour, je l'ai trouvé réduit en cendres.

¿El rostro me torcistes? Pues, de los mesmos ajos comistes.
E 1268 r- Tu m'as fait la grimace ? Pourtant, tu as mangé le même ail que moi.

En nombre de Dios, marido, a la horca; si faltare solga, pondré yo mi toca.
E 1852 r- Au nom de Dieu, mari, allez au gibet ; si la corde manque, mon voile fera l'affaire.

En nombre de Dios que te estreno, hija de mi suegro. —Majadero, no sois vos el primero.
E 1855 r- Par Dieu, je t'étrenne, fille de mon beau-père. —Imbécile, vous n'êtes pas le premier.

En nombre de Dios, quien mala mujer tiene, mátesela Dios.
E 1856 r- Au nom de Dieu, qui mauvaise femme a, que Dieu la lui tue.

Fuime a casa de mi comadre la Xiclada, y estaba haciendo ajada. —«Comadre la Jiclada, ¿cómo hacéis tan clara ajada?».
F 100 r- Je m'en fus chez ma commère la Xiclada, et elle était en train de faire une sauce à l'ail. —Ma commère la Jiclada, comment faites vous une sauce à l'ail aussi blanche ?

Hablá bajo, la de Juan de Ajo.
H 28 r- Parlez bas, femme de Jean de l'Ail.

Juana, de vos hagan una gaita. —Y de vos, mezquino (o hodido) hagan un tamborino; y luego, majadero, hagan un pandero.
J 36 r- Jeanne, qu'on fasse de vous une cornemuse. —Et de vous, crétin, qu'on fasse un tambourin ; et puis, balourd, qu'on fasse un tambour.

Junio, julio y agosto, mi señora, no soy vostro, ni os conozco. —Deciembre, enero y febrero, idos para majadero.
J 72 r- Juin, juillet, août, madame, je ne suis pas à vous, ni ne vous connais. —Décembre, janvier et février, vous n'êtes qu'un imbécile.

La moza lavó el mortero, y sospiró por el majadero.
L 471 r- La servante a lavé le mortier, et soupiré après le pilon.

La vaca anda en el prado, y acá majan el culantro; o el ajo.
L 913 r- La vache se promène dans le pré, et ici, on pile déjà la coriandre ; ou l'ail.

Los ajos por Navidad, ni nacidos ni por sembrar.
L 1454 r- Les ails à Noël, ni sortis, ni à semer.

Macha los ajos, Pedro, mientras yo rallo el queso.
M 1 r- Pile les ails, Pierre, pendant que, moi, je rape le fromage.

Majadero de convento.
M 44 r- Pilon de couvent.

Majadero sois, amigo; no digáis que no os lo digo.
M 45 r- Vous êtes un imbécile, mon ami ; ne dites pas que je ne vous l'ai pas dit.

Majaderos de Cambray, ¿cuántos hay? —Hartos hay.
M 46 r- Damoiseaux à quatre épingles, combien y en a-t-il ? —Il n'y en a que trop.

Mariquita, májame un ajo, ya cara arriba, ya cara abajo.

M 279 r- Mariette, pile-moi un ail, une fois sur le ventre, un fois sur le dos.

Mariquita, majemos un ajo, tú cara arriba, yo cara abajo.
M 280 r- Mariette, pile-moi un ail, toi sur le dos, moi sur le ventre.

Morder en el ajo.
M 1101 r- Mordre dans l'ail.

Muchos ajos en un mortero, mal los maja un majadero.
M 1245 r- Beaucoup d'ail dans un mortier, mal le pile un [seul] pilon (ou « mal le pile un imbécile »).

«Mundo mundajo.». Y mondaba un ajo.
M 1363 r- « Monde, vaste monde ». Et il pelait un ail.

Pan de Bamba, molletes de Zaratán, ajos de Curiel, quesos de Peñafiel, y de Cerrato la miel.
P 80 r - Pain de Bamba, navettes[161] de Zaratán, aulx de Curiel, fromages de Peñafiel, et à Cerrato, le miel.

¡Para la muerte que a Dios debo, de perejil está el mortero!
P 174 r- Sur la mort que je dois à Dieu, le mortier est plein de persil.

Pon vino y ajo crudo, y verás quién es cada uno.
P 612 r- Sers du vin et de l'ail cru, et tu verras qui est chacun.

¿Qué hacéis? —Entiendo con majaderos, para que me den dineros.

[161] Navette : « petit pain au lait », Dictionnaire Robert.

Q 49 r- Que faites-vous ? Je m'entends avec des petits fuseaux, pour qu'ils me donnent de l'argent.

¿Qué me puede hacer? Un resbaladero de ajo y aceite, porque el aceite resbale y el ajo apriete.
Q 93 r- Que peut-il me faire ? Une glissoire d'ail et d'huile, pour que l'huile glisse et que l'ail retienne[162].

¿Quién como ella y otra su hermana, que se ahogó de pies en un mortero de ajos?
Q 297 r- Y en a-t-il une comme elle, ou comme l'autre, sa sœur, qui s'est noyée debout dans un mortier plein d'ail ?

Quien se pica ajos ha comido[163].
Qui se pique a mangé de l'ail.

Rico sin par, rueda el majadero y no halla en qué parar; [o] topar.
R 136 r- Riche sans pareil, le pilon [l'imbécile] roule et ne trouve où s'arrêter ; ou contre quoi buter.

Rodar el majadero por casa, y no topar en nada; o sin topar en nada.
R 163 r- Rouler [le pilon] dans toute la maison et ne buter sur rien.

Salta el ajo del mortero, y coge mierda para su dueño.
S 91 r- L'ail saute du mortier et ramasse de la merde pour son maître.

---

[162] Idée d'astringence.
[163] Proverbe tiré d'*Aut.* et non relevé par Correas.

Saltáme en el puerro, y veréis lo que vale.
S 93 r- Sautez-moi sur le poireau, et vous verrez combien il vaut.

Si la fregona no fregase el mortero, ¿en qué comería el majadero?
S 437 r- Si la souillon ne lavait pas le mortier, dans quoi mangerait le benêt ?

Si no fregaran el mortero, ¿en qué comería el majadero?
S 503 r- Si l'on ne lavait pas le mortier, dans quoi mangerait le benêt ?

Si no hubiese más de ajos que de canela, cuanto valen ellos valdría ella.
S 521 r- S'il n'y avait pas plus d'ail que de cannelle, elle vaudrait le même prix que lui.

Si tú eres ajo, yo piedra que te majo.
S 707 r- Si toi tu es l'ail, moi je suis la pierre qui te pile.

Siémbrame en hebrero, siquiera me metas en un agujero.
S 751 r- Sème-moi en février, même si tu me mets dans un petit trou.

Tan limpia es mi nuera, que hasta los ajos lava.
T 86 r- Ma bru est si propre qu'elle lave même les ails.

Tragóse el majadero, por pelo.
T 601 r- Il a avalé le pilon qu'il a pris pour un cheveu.

Tras el buen comer, ajo.

T 613 r- Après bombance, de l'ail.

Tres ajos de los de Quero, rellenan un gran mortero.
T 655 r- Trois ails de ceux de Quero remplissent un grand mortier.

Tú, ajo, y yo piedra que te majo.
T 728 r- Toi, l'ail, moi, la pierre qui te pile.

Tú que te quemas, ajos has comido. Tú que te picas, ajos has comido.
T 755 r- Toi qui brûles, tu as mangé de l'ail. Toi qui te piques, tu as mangé de l'ail.

Tú que vienes del yero, ¿viste allá el majadero?
T 756 r- Toi qui viens des champs, as-tu vu là-bas le pilon ?

Villano harto de ajos.
V 271 r- Vilain repu d'ails.

Le fromage

Dans les proverbes recueillis par Correas, le fromage est un élément ambivalent. Les sujets les plus fréquents sont les règles d'achat et de consommation. Il y a deux fois plus de proverbes mentionnant le fromage sous une approche littérale, comme *El queso es sano que da la avara mano.* (E 1229 r), que de proverbes susceptibles d'avoir une application métaphorisée plus générale, ex. : *Tanto queso como pan. [Dícese de los que quieren demasías.]*[164] (T 138 r). Néanmoins, les proverbes lui reconnaissent des valeurs sociales.

Il est apprécié dans tous les milieux : *Formajo*[165]*, pero, pan, pasto de villan; formajo, pan, pero, pasto e caballero. [Formajo es: queso; pasto: comida.]* (F 51 r), et aussi

[164] Voir le commentaire d'*Autoridades* pour ce même proverbe, qui suggère un deuxième sens figuré encore plus éloigné du point de départ concret : « *Tanto pan como queso, modo de hablar que explica que se debe guardar proporción en las cosas quando se comparan unas con otras* ».

[165] *Formajo* est une forme italienne. Le recueil de Correas inclut quelques proverbes italiens.

bien à la campagne qu'à la Cour : *Aceitunas, y pan, y queso, eso tiene la Corte en peso.* (A 923 r).

Il est objet de désir, d'où sa présence dans des énumérations gourmandes de produits essentiels : *Ajo, y puerro, y queso, y miel, y peras en adobo; o y peras en el olmo.* (A 1101 r). Il est cité en tête, dans une liste généreuse, synonyme d'accueil convivial : *Un queso, y una hanega de trigo, y un cántaro de vino, te quitarán nombre de hacino*[166]*. [De ruin o mezquino.]* (U 57 r). Le fromage est associé à une forme de pouvoir, celle de se servir sans limites : *Tener el cuchillo y el queso. [Por: ventaja; y: poder tomar a voluntad.]* (T 68 f).

Le désir de fromage est parfois métaphorisé à travers des exemples animaliers comme celui des souris : *Armar con queso. [Atraer a uno, con cosa que apetece, a engaño y trampa, como a los ratones que son golosos por queso.]* (A 479 f) ; ou encore celui du célèbre chien d'Écija dont la patience ne fut jamais récompensée : *El perro de Écija, que mirando la luna quedó seco, pensando que era queso.* (E 1010 r).

Les conseils pratiques concernant le fromage portent sur sa fabrication, sur l'évocation des bonnes périodes d'achat, des meilleures provenances, des critères de qualité, mais aussi sur la quantité que l'on peut manger et la façon de le manger.

Un premier proverbe précise que la meilleure époque pour la fabrication du fromage est le printemps : *El queso y el barbecho*[167]*, de mayo sea hecho*[168]. (E 1233 r).

---

[166] *Hacinar* : ' faire des tas de gerbes ', ' amonceler des objets ou des richesses '.

[167] *Barbecho* : « *La primera labor que se hace en la tierra alzándola con la reja o el arado* », *Aut.*

[168] Ce proverbe, qui mentionne une autre activité, le labourage de la jachère, s'adresse autant aux producteurs de fromages qu'aux

Aussi : *En el mes de abril, harás quesos mil; en el de mayo, tres o cuatro*. (E 1608 r). Il faut comprendre « trois ou quatre mille », dans le même esprit que le proverbe : *En el mes de mayo es mastín el galgo*. (E 1613 r). « Au mois de mai, le lévrier devient un vrai mâtin. », car les chiens de troupeaux, au mois de mai, en raison de l'abondance des restes de la fromagerie, grossissaient beaucoup. Porté par des considérations tout autres, de type économique cette fois, un proverbe conseille de faire les achats de fromage au moment où le marché est submergé, et donc la marchandise bon marché. Ceci se produit quand l'Église vend les produits de la dîme perçus auprès des fidèles, dîme concernant le dixième des gains agricoles en nature, parmi lesquels le fromage[169] : *El queso a la diezma, y la lana a la tijera. [Entiende se ha de comprar, porque hay mucho queso y mucha lana al trasquilar.]* (E 1226 r). La gestuelle évoquée (*trasquilar*, ' tondre ') laisse supposer que ce dicton s'appliquait d'abord aux fromages de brebis.

---

agriculteurs. Mais c'est tout aussi bien un proverbe de « bon achat », destiné à rappeler aux amateurs que le meilleur fromage est celui qui est fait avec du lait de printemps et ne provient pas de bêtes restées à l'étable. *Autoridades* fournit une explication pour ce proverbe : « *Refrán que en lo literal advierte que el tiempo más oportuno para hacer el queso y barbechar es el mes de Mayo; y en lo moral, enseña que se debe hacer en tiempo y sazón las cosas para que se logre con felicidad el fruto de ellas.* »

[169] *Cf.* la longue explication donnée par *Aut*., au mot *diezmo* (le terme employé dans le proverbe est un terme voisin, *diezma*) : « *Absolutamente se entiende por la décima parte de los frutos y demás cosas que están obligados a pagar los parrochianos a sus Iglesias baptismales. Divídense en mayores y menores: los mayores son los que se pagan de las cosechas de los ganados: los menores son los que se pagan de cosas de menor quantía: como de huertas, aves, etc. […].* »

Plusieurs autres dictons indiquent que l'achat doit être fait à la fromagerie, sans tarder après la fabrication du fromage. La tradition populaire n'a pas attendu les découvertes de Pasteur et les campagnes anti-listéria pour se préoccuper de préceptes d'hygiène… On s'inquiète donc de la fraîcheur du fromage : *El queso a la encella, y la lana a la tijera.* (E 1227 r). Une troisième variante, *El queso en la quesera, y el trigo en la era. [Entiende que se ha de comprar.]* (E 1228 r) a l'intérêt de citer le fromage comme le produit agricole représentant emblématiquement l'univers domestique fermé, en l'opposant, au sein de l'énoncé, au blé et à l'aire de battage, évocateurs d'étendues extérieures. Dans les trois proverbes, on conseille l'achat d'un fromage frais qui se trouve encore dans le récipient ayant servi à le mouler, la faisselle (*encella*)[170].

Les allusions, fréquemment rencontrées, à la qualité des denrées ne pouvaient manquer pour le fromage, et nous avons déjà cité précédemment certains de ces proverbes : *Pan con ojos, y queso sin ojos, y vino que salte a los ojos; o Pan con ojos, queso ciego, y vino que salte a la cara*. (P 75 r).

Parmi les conseils d'achat, on insiste sur la notion de poids et de densité : *Cuando fueres al mercado: pan liviano, queso pesado, buey combo, caballo pando.* (C 1328 r). Pour se procurer du bon fromage, il faut le choisir bien substantiel : *El queso, pesado; y el pan, liviano.* (E 1232 r). De toute façon, afin de ne pas être trompé sur la marchandise, il vaut mieux se fier au poids qu'au volume : *Al cuero*[171] *y al queso, cómpralo*

[170] *Encella* : « *Un género de canasta hecha de mimbre o de estera, que sirve para formar los requesones y los quesos.* », *Aut.* (' faisselle '). Il existe aussi le verbe *encellar.*
Quesera : « *El lugar o sitio donde se fabrican los quesos. También se llama así la mesa o tabla formada a propósito para hacer queso.* », *Aut.*

[171] Précaution contre la tromperie qui consistait à étirer les peaux pour

por peso. (A 1202 r). Dans la même veine, *El cardo y el queso, a peso*. (E 333 r) ; *El cardo, el queso y el melón, al peso.* (E 334 r) ; *Algo es el queso, pues se da por peso.* (A 1552 r).

Quelles sont les meilleures provenances pour les fromages ? *De Alentejo, el trigo y el queso.* (D 115 r). Ou encore, déjà cité plus haut, *Pan de Bamba, molletes de Zaratán, ajos de Curiel, quesos de Peñafiel, y de Cerrato la miel. [Lugares cerca de Valladolid.]* (P 80 r).

On trouve aussi des conseils sur la meilleure façon de le consommer : *A la bota, dalla el beso después del queso.* (A 280 r). Les bonnes manières à table ne sont pas oubliées : *Ni hagas del queso barca, ni del pan San Bartolomé. [Que no saquen el migajón del queso, ni descortecen el pan, sino que se corte igual.]* (N 196 r). Ou encore : *En el queso y en el jamón, conoce el hombre a su compañón. [Si es muy bebedor.]* (E 1626 r).

La réputation des bons produits n'est pas à faire ; mais n'est-ce pas aussi, dans le proverbe qui suit, une allusion joyeuse à certains inconvénients physiologiques : *Para rábanos y quejo*[172], *no es menester trompetero.* (P 212 r) ?

Pourtant, à côté des aspects flatteurs du fromage, apparaît une idée de dévalorisation, une image négative : les petites scènes de la vie quotidienne rurale qui sont évoquées à son propos concernent souvent des difficultés relationnelles. Peut-être parce que le fromage, devant généralement être coupé en portions, pose des problèmes de répartition. Rappelons les difficultés du maître face à ses domestique toujours en train de réclamer ce supplément de nourriture qui met en danger

qu'elles paraissent plus grandes.

[172] « *Quejo* » pour « *queso* ».

l'économie de la maison : *A tu criado, no lo hartes de pan y no pedirá queso.* (A 810 r), ou *Tanto queso como pan. [Dícese de los que quieren demasías.]* (T 138 r) ; ou encore, déjà cité plus haut : *Tanto queso como pan no se debe dar. [Que sea la distribución a proporción]*. Même l'exclamation moqueuse *Menos un queso. [Lo que: «Más acá, hay posada»; disminuyendo por «menos» lo que otro encarece por «mucho»*. (M 849 r), destinée à rabaisser ce qu'une autre personne est en train de vanter, illustre la volonté de contrarier l'interlocuteur. Quant au proverbe *Para partir el queso, se requiere un cuerdo y un necio.* (P 193 r), il laisse entrevoir une petite scène de tromperie dans le partage entre une personne sans scrupules et une autre qui se laisse dominer. Ainsi la distribution du fromage, telle qu'elle est mise en scène dans les proverbes de Correas, s'inscrit-elle dans un double contexte, celui de la rivalité entre gens humbles, et celui du rapport maître/valet. Mais, dans les deux cas, la distribution ou le partage se font avec difficulté et réticence. Humble trésor, le fromage est, malgré tout, l'objet de comportements d'accaparement peu généreux.

Le mot *queso* est associé[173] parfois à des termes péjoratifs, tantôt sous forme de comparaison : *Ansí es el queso sin corteza, como la doncella sin vergüenza; o Ansí es el árbol…* (A 1893 r), tantôt de simple voisinage au sein du dicton : *El queso es sano, que da el avaro.* (E 1229 r). Les termes associés à l'évocation du fromage, outre les deux mots déjà cités (*doncella sin vergüenza* et *avaro*), sont : *menos* (' moins '), *barbecho*[174] (' jachère '), *mozo de poco seso*,

[173] Nous ne relevons que les associations verbales qui ne sont pas dictées par un contexte technique.

[174] *El queso y el barbecho, de mayo sea hecho*.

(' domestique écervelé '), *mierda*[175], *suciedad*[176] (' saleté '), *necio*. (' niais ').

À côté de l'expression dévalorisante *Menos un queso.*[177] *[Lo que: «Más acá hay posada»; disminuyendo por «menos» lo que otro encarece por «mucho».]* (M 849 r), il existe aussi, pour parler d'un homme de peu de valeur, *Hombre de dos de queso*[178]*. [El leve.]* (H 327 f), à rapprocher de *Hombrecillo de agua y lana*[179]*. [«Hombre de nonada»; «Hombrecillo de dos de queso»; «Mujercilla de dos de queso»; lo que: «[Hombre] de tortis». «Hombrecillo de res y as».]* (H 340 f). La langue est infiniment riche en ce domaine !

La croûte du fromage est presque l'objet d'une phobie, mais avec ambiguïté. Certes, on a vu que fromage sans croûte est la porte ouverte à tous les dangers alimentaires, tout comme la jeune fille dévergondée aux turpitudes morales : *Ansí es el queso sin corteza*… Mais même si la croûte est une protection indispensable, elle ne doit pas, selon la sagesse populaire, être consommée : *Quien come queso y no lo rae, come mierda*[180]

---

[175] *Quien come queso y no lo rae, come mierda, que bien lo sabe; o come mierda y no lo sabe*. Ou bien : *Quien quisiere comer queso y mierda, coma el queso con corteza*.

[176] *Si quieres comer suciedad que no te sepa mal, come el queso por raspar.*

[177] *Menos un queso.* Le fromage est perçu comme le symbole de ce qui ne vaut rien.

[178] *Dos de queso*: « *Expresión jocosa que se aplica a cosa de poco valor o provecho. […]. "Bien que mi musa no basta, / pues para tan arduo empeño, / soy un pobre gusanillo, / poeta de dos de queso."* », *Aut.*

[179] On peut tenter un rapprochement avec un proverbe où l'idée de laine est associée de façon péjorative à celle de pertes au jeu : *Yo vengo a lavar la lana. [Dicho del que entró postrero al juego y sale más perdidoso; y acomódase a otras cosas en que uno lasta.]* (Y 152 r). *Lastar* : *pagar por otro.*

[180] *Mierda* : « *En su riguroso sentido, significa toda suciedad; pero se entiende por lo comun por el excremento del hombre* », *Aut.*

que bien le sabe; o come mierda y no lo sabe. (Q 288 r). Ou encore, *Quien quisiere comer queso y mierda, coma el queso con corteza.* (Q 650 r). Ou bien, dit en des termes plus atténués : *Si quieres comer suciedad que no te sepa mal, come el queso por raspar.* (S 592 r). Deux de ces proverbes signalent tout de même les qualités gustatives de la croûte[181] de fromage. Il s'agit de ces fromages frais qui s'affinent dans un garde-manger et qu'il faut régulièrement débarrasser de leur croûte molle et bourgeonnante, pour les faire sécher correctement sans pourrir.

Trois variantes professent que l'excès de consommation de fromage est nocif, ce qui prouve que certains en mangeaient beaucoup : *El queso es sano, si le da la avara mano.* (E 1230 r) ; *El queso es sano que da el avaro*; *El queso es sano que da la avara mano. [Poco es bueno, y mucho, malo, por ser desecativo; aunque hay a quien no hace mal. El queso menos malo es lo fresco, porque no es tan seco.]* (E 1230 r). Même le commentaire de Correas est formulé de façon péjorative : « le fromage le moins mauvais est le fromage frais ». L'idée de rationner le fromage ne figure pas seulement dans les dictons au premier degré que nous venons de citer, mais même dans ceux qui parlent indirectement de la relation maître/valet : *Tanto queso como pan no se debe dar.* (T 138 r). Les ennuis qu'entraîne le fromage sont d'ailleurs associés de façon significative aux soucis que provoque la domesticité, dans *Ni comas mucho queso, ni de mozo esperes seso.* (N 118 r), ce qui permet un rapprochement humoristique entre le fromage mou et la cervelle peu performante du valet. Mais cet humour est plutôt rare. Le ton sérieux de la plupart de

[181] Le mot *corteza* est généralement employé, mais on trouve aussi *cortezón*, « *pedazo de corteza de buen tamaño, de alguna cosa comestible, como cortezón de pan, de queso…* », *Aut.*

ces proverbes montre que l'on ne plaisante pas avec le thème du fromage. Cette veine parémiologique est, semble-t-il, moins riche que d'autres appartenant au domaine des aliments, et cela malgré la mention fréquente du fromage dans de grandes œuvres, comme *El ingenioso hidalgo don Quijote de la Mancha* (1605).

Le fromage : proverbes et traductions

A la bota, dalla el beso después del queso.
A 280 r- Le baiser à la gourde, après le fromage.

A tu criado, no lo hartes de pan, y no pedirá queso.
A 810 r- Ton domestique, ne le rassasie pas de pain, et il ne demandera pas de fromage.

Aceitunas, y pan, y queso, eso tiene la Corte en peso.
A 923 r- Olives, et pain, et fromage, voilà ce qui fait vivre la Cour.

Ajo, y puerro, y queso, y miel, y peras en adobo; o y peras en el olmo.
A 1101 r- Ail, et poireau, et fromage, et miel, et poires au sirop ; et poires dans un ormeau[182].

Al cuero y al queso, cómpralo por peso.
A 1202 r- Le cuir et le fromage, achète-les au poids.

Algo es el queso, pues se da por peso.
A 1552 r- Le fromage, c'est quelque chose, vu qu'on le donne au poids.

Ansí es el queso sin corteza, como la doncella sin vergüenza; o Ansí es el árbol…
A 1893 r- Le fromage sans croûte est comme la demoiselle

[182] *Cf.* l'expression « *pedir peras al olmo* », ' demander des poires à l'ormeau ', pour « demander l'impossible ».

sans vergogne ; ou L'arbre sans écorce…

Armar con queso.
A 479 f- Appâter avec du fromage.

Cuando fueres al mercado: pan liviano, queso pesado, buey combo, caballo pando.
C 1328 r- Quand tu iras au marché : pain léger, fromage lourd, bœuf bien charpenté, cheval pas ombrageux.

De Alentejo, el trigo y el queso.
D 115 r- Le blé et le fromage, d'Alentejo.

El cardo y el queso, a peso.
E 333 r- Le cardon et le fromage, au poids.

El cardo, el queso y el melón, al peso.
E 334 r- Le cardon, le fromage et le melon, au poids.

El perro de Écija, que mirando la luna quedó seco[183]*, pensando que era queso.*
E 1010 r- Le chien d'Écija, qui, à force de regarder la lune, a séché sur pied, la prenant pour un fromage.

El queso a la diezma, y la lana a la tijera.
E 1226 r- Le fromage à la dîme, et la laine, aux ciseaux.

El queso a la encella, y la lana a la tijera.
E 1227 r- Le fromage à la faisselle et la laine aux ciseaux.

El queso en la quesera, y el trigo en la era.

[183] *Seco* : « *Vale assimismo flaco, u de muy pocas carnes.* », *Aut*.

E 1228 r- Le fromage dans son moule, et le blé, sur l'aire.

El queso es sano, que da el avaro.
E 1229 r- Il est sain, le fromage que donne l'avare.

El queso es sano, si le da la avara mano.
E 1230 r- Le fromage est sain, si c'est une main avare qui le donne.

El queso, pesado, y el pan, liviano.
E 1232 r- Le fromage, lourd, et le pain, léger.

El queso y el barbecho, de mayo sea hecho.
E 1233 r- Le fromage et le premier labour, c'est en mai qu'on le fait.

En el mes de abril, harás quesos mil; en el de mayo, tres o cuatro.
E 1608 r- Au mois d'avril, fromages mil ; au mois de mai, trois ou quatre mil.

En el queso y en el jamón, conoce el hombre a su compañón.
E 1626 r- C'est au fromage et au jambon qu'on connaît bien son compagnon.

Formajo, pero, pan, pasto de villan; formajo, pan, pero, pasto de caballero.
F 51 r- Fromage, poire, pain, repas de vilain ; fromage, pain, poire, repas de seigneur.

Hombre de dos de queso.

H 327 f- Un homme qui ne vaut pas deux sous de fromage.

Hombrecillo de agua y lana.
H 340 f- Un petit bonhomme [fait] d'eau et de laine.

Menos un queso.
M 849 r- Moins que ça, un fromage.

Ni comas mucho queso, ni de mozo esperes seso.
N 118 r- Ne mange pas moult fromage, ni n'espère trouver chez domestique cervelle sage.

Ni hagas del queso barca, ni del pan San Bartolomé.
N 196 r- Ne fais pas du fromage une barque, ni du pain un saint Barthélémy[184].

Pan con ojos, y queso sin ojos, y vino que salte a los ojos; o Pan con ojos, queso ciego, y vino que salte a la cara.
P 75 r- Le pain, avec des yeux, le fromage, sans yeux, et le vin, qu'il saute aux yeux ; ou Le pain, avec des yeux, le fromage, aveugle et le vin, qu'il saute aux joues.

Pan de Bamba, molletes de Zaratán, ajos de Curiel, quesos de Peñafiel, y de Cerrato la miel.
P 80 r- Pain de Bamba, navettes de Zaratán, aulx de Curiel, fromages de Peñafiel, et à Cerrato, le miel.

Para partir el queso, se requiere un cuerdo y un necio.
P 193 r- Pour partager un fromage, on a besoin d'un sage et d'un sot.

[184] Ne pas enlever le milieu du fromage et ne laisser que la croûte, et ne pas enlever la croûte du pain, mais le couper en tranches régulières.

Para rábanos y quejo, *no es menester trompetero.*
P 212 r- Pour les radis et le fromage, pas besoin de trompette.

Quien come queso y no lo rae, come mierda que bien le sabe; o come mierda y no lo sabe.
Q 288 r- Qui mange du fromage sans le râper mange de la merde et la trouve bonne ; ou mange de la merde sans le savoir.

Quien quisiere comer queso y mierda, coma el queso con corteza.
Q 650 r- Qui veut manger du fromage et de la merde, qu'il mange du fromage avec sa croûte.

Si quieres comer suciedad que no te sepa mal, come el queso por raspar.
S 592 r- Si tu veux manger de la saleté qui te semble bonne, mange du fromage non raclé.

Tanto queso como pan no se debe dar.
T 138 r- On ne doit pas donner autant de fromage que de pain.

Tener el cuchillo y el queso.
T 68 f- Avoir le couteau et le fromage[185].

Un queso, y una hanega de trigo, y un cántaro de vino, te quitarán nombre de hacino.
U 57 r- Un fromage, et une fanègue de blé, et un cruchon de vin, t'éviteront le nom de radin.

[185] Avoir tous les avantages pour se servir à volonté.

Les œufs

À l'époque de Correas, on ne prononce pas et on n'écrit pas *huevo,* comme de nos jours, mais « *güevo* », forme employée sans exception dans le *Vocabulario de refranes*, mais pas toujours respectée dans les mauvaises transcriptions qui circulent sur Internet, à la suite de l'édition digitale. Il est pourtant important de refléter l'état philologique de la langue… Les rimes avec *güevo* sont suffisamment rares dans la langue espagnole pour expliquer parfois à elles seules le choix de tel ou tel mot pour faire écho à *güevo* à l'intérieur d'un énoncé.

La forme matérielle de l'œuf est assez remarquable pour avoir inspiré en soi la créativité verbale populaire. Commençons par un proverbe qui se présente comme une petite énigme, sans mentionner le mot œuf, et qui met en scène le blanc et le jaune : *Blanco en admiración, y amarillo el corazón. [El güevo.]* (B 260 r). On peut se demander s'il s'agit d'un œuf dur écalé, et si le blanc désigne alors l'albumine, ou d'un œuf entier avec sa coquille blanche. L'énoncé montre une certaine fascination à l'égard de ce jeu d'opposition chromatique, et de l'admiration devant ce petit prodige esthétique de la nature. On

retrouvera plus loin la notion de contraste entre l'extérieur et l'intérieur de l'œuf, qui conduira à l'idée d'apparences trompeuses. Le mot habituellement utilisé pour nommer le jaune étant la *yema*, l'emploi du mot *corazón*, même s'il est courant au Siècle d'Or pour désigner l'intérieur d'une choses inanimée comme un fruit, un arbre, etc., est un terme nettement valorisant[186], surtout lorsqu'il y a assonance avec *admiración*. Il s'agit là d'une devinette posée aux enfants. Toujours dans cet univers particulier, on trouve dans le *Vocabulario de refranes* trois énoncés amusants pour désigner l'œuf en faisant allusion à sa forme parfaitement scellée et à son contenu alimentaire, qui permettent des analogies avec divers récipients porteurs de bouchon, comme la gourde (*calabaza*), ou la jarre (*tinaja*) : *Calabaza de zombodombón, que no tiene boca ni tapón. [El güevo.]* (C 174 r). La *calabaza* est une gourde pour transporter du vin, creusée dans une cucurbitacée. La sonorité fantaisiste de *zombodombón* est évocatrice de rondeurs amusantes. Le parallèle établi implicitement entre le vin dans le monde des adultes et l'œuf dans celui des enfants place l'œuf au sommet de valeurs alimentaires. Un autre exemple : *Tinajuela de buen vino, ni tiene tapón ni taponcillo. [El güevo.]* (T 313 r). Ou encore : *Tinajita de zombodombón, que no tiene boca ni tapón. [El güevo. Cosa y cosa de niños. «Zombodombón» es palabra enfática, hecha al sonido.]* (T 312 r). Dans ces trois exemples, comme dans le précédent, l'énoncé se présente comme une devinette (rappelons que Correas, dans sa grande collection, relève non seulement des proverbes mais des petits contes populaires, des devinettes, etc.). L'œuf, qui a des affinités avec le monde de l'enfance dans toutes les civilisations, s'y prête particulièrement.

[186] *Corazón* : « *Parte la mas noble y principal del cuerpo humano.* », *Aut.*

Sa forme régulière suscite de nombreux proverbes sur le thème de la ressemblance (ressemblance des œufs entre eux), ou de la différence, en les opposant à un autre aliment doté d'une forme arrondie, la châtaigne (*castaña*). La liste d'énoncés qui suit est très fournie, car les proverbes sont déclinés à plusieurs personnes verbales, abondance qui reflète sans doute elle-même un usage fréquent de ces parémies à l'époque de Correas : *Como un güevo a otro. [Denotando mucha semejanza.]* (C 795 r) ; *Parécense como un güevo a otro. [Los que se parecen mucho.]* (P 236 r) ; *No se parecen más que un güevo a otro. [Cuando se parecen mucho.]* (N 1171 r) ; *No se le parece más que un güevo a otro. [Cuando se parecen uno mucho a otro, o un hijo a su padre.]* (N 1156 r). Ou bien, à l'inverse, pour exprimer l'absence de ressemblance, on disait : *Parécense como un güevo a una castaña. [Los que no se parecen.]* (P 237 r) ; *Como un güevo a una castaña. [De lo que en nada se parece.]* (C 796 r) ; *No se parecen más que un güevo a una castaña. [Cuando no se parecen.]* (N 1172 r). Presque chaque fois, les commentaires de Correas soulignent que cela s'applique à une ressemblance entre deux êtres humains, souvent à propos d'une situation de parenté, et particulièrement de filiation. Tout à fait le genre de commentaires que l'on pouvait faire en se penchant sur un berceau.

L'ironie est rarement longtemps absente des proverbes. Pour montrer l'absurdité de vouloir ressembler à tout prix à quelqu'un, ou de vouloir rivaliser avec lui, le proverbe ironise : *Parecérsele quiere el güevo a la castaña.* (P 249 r).

Dans le paradigme des éléments alimentaires de forme ronde opposables à l'œuf, il y a l'oignon. Savoir reconnaître un œuf parmi d'autres peut demander un certain talent, mais reconnaître un œuf parmi des oignons ne demande pas grand discernement ! Aussi, devant ceux qui fanfaronnent alors qu'on

peut douter de leur réel niveau de compétence, la voix du proverbe feint de s'extasier : *Conocerá un güevo entre mil cebollas; o entre cien [cebollas]*. (C 1017 r).

Avant d'aborder le monde des détails pratiques reliés à la préparation des œufs, citons d'abord un proverbe où l'on rappelle les bases, à savoir que les œufs doivent, avant tout, être frais : *El güésped y el güevo, fresco*[187]. (E 587 r). Mais, dans cet exemple, on parle aussi d'une règle de savoir-vivre. L'œuf, comme le visiteur, ne doit pas être là depuis trop longtemps. Encore un proverbe qui appartient au vaste groupe de ceux qui expriment un accueil réticent envers autrui : on veut bien de la visite, mais qui ne s'éternise pas.

Un proverbe conjugue le thème de la fraîcheur de l'œuf et celui de l'apparence blanche et lisse de sa coquille, pour souligner que cette dernière peut cacher de désagréables surprises : *¡Ay, güevo, güevo, blanco eres, mas quizá serás negro!* (A 2415 r). Énoncé qui peut s'employer dans une infinité de situations où le locuteur veut montrer qu'il ne se laisse pas berner par les apparences et qu'on « ne la lui fait pas ». L'emploi de la forme dialoguée et de l'apostrophe souligne que le proverbe se prête bien aux interactions sociales, même si une lecture prosaïque ne doit pas être écartée : le blanc, en tout cas, n'est plus ici opposé au jaune, mais à la noirceur de l'œuf pourri et des intentions fausses.

Ainsi, ce qui compte pour juger de la fraîcheur de l'œuf, ce n'est pas l'apparence extérieure. Mais, pour la femme, c'est bien le contraire ! L'apparence et la beauté comptent avant tout… : *El güevo por la yema; y la mujer, por defuera.* (E 591 r). Ce qu'il y a à l'intérieur, c'est secondaire… D'ailleurs, y a-t-il quelque chose ? Ce « *por defuera* » induit par lui-même une

[187] *Fresco* : *reciente*.

idée de superficialité. Cela dit, dans les deux cas, méfiance, l'apparence physique peut être trompeuse aussi chez la femme…

Se manifeste également, une idée de déception sous-jacente, mais dans un contexte tout autre, dans *Diome Dios un güevo, y diómele güero.* (D 351 r). Le *Diccionario de Autoridades* relève une expression très voisine (que Correas n'a pas notée dans ses *frases proverbiales*) : *Un huevo y esse huero*, et en donne, plutôt que le sens à proprement parler, le mode d'emploi : *[Phrase que se dice del que no tiene más que un hijo, y esse enfermo.]*. L'œuf résume ici tout l'espoir de descendance déçu, même, c'est le comble, en présence d'un fils encore vivant, dont on n'attend hélas déjà plus rien. Cruelle expression où le fils est traité comme s'il était déjà mort. Même si « *hijos* », en espagnol, peut désigner les fils et les filles, le masculin singulier renvoie au fait que, dans la société d'alors, seuls les enfants de sexe masculin comptent vraiment. Ce proverbe fait partie d'un groupe assez réduit où l'œuf n'est pas évoqué en tant qu'aliment, mais dans la perspective de l'élevage. Ces énoncés tournent généralement autour de l'idée de vanité ou de déception.

Vanité d'abord, pour un proverbe au féminin, mais qui s'applique moralement aux deux sexes : *Alábate polla, que un güevo has puesto, y ése güero*. (A 1496 r) ; ou encore *Alábate polla, que de poner vienes.* (A 1495 r). Mais, c'est plus précisément pour se moquer des personnes trop naïves, que l'on citera le proverbe qui suit : *«Claro está este güevo.» Y estaba un pollo dentro.* (C 535 r). Il peut s'agir d'une allusion malintentionnée, pour douter, par exemple, de la vertu d'une jeune épousée et se moquer de la crédulité de son mari. À moins que l'on suggère que la fiancée est déjà enceinte, *pollo*,

polla étant des mots chargés de connotations sexuelles comme à notre époque.

Voici un proverbe qui vise ceux qui proclament trop haut leur nouvel amour, ou toute autre cause de vanité : *Cacareaba*[188] *el amor nuevo, cacareaba y no tiene güevo*. (C 53 r). Le suivant, lui aussi construit sur le verbe *cacarear*, insiste moins sur l'orgueil que sur l'excès de paroles : *Cacarear y no poner güevo. [Al que habla mucho y hace poco.]* (C 54 r) et stigmatise ceux qui parlent à tort et à travers au lieu d'agir. Il s'applique à toutes sortes d'actions. Quelques exemples encore, pour compléter ce groupe de proverbes : *Reina es la gallina que pone güevo en la vendimia*. *Reina es la gallina que pone por la vendimia. [Por entonces, todas se desponen y están enodridas*[189]*.]* (R 57 r). Mais ces énoncés apparemment très terre à terre, où l'on se félicite tout simplement de posséder une poule capable de pondre même quand les autres ont cessé de le faire, peuvent trouver des applications dans le monde des humains… Un autre proverbe « d'élevage », *Sobre un güevo pone la gallina*. (S 838 r), rappelle, certes, très concrètement que pour inciter une poule à pondre, on recourt au subterfuge de mettre un œuf dans son nid, mais s'adapte à toute situation où il convient de donner le bon exemple. Le proverbe raisonnable *Si quieres el güevo, sufre la gallina.* (S 597 r), d'application très générale, dit qu'il faut supporter (*sufrir*, ' supporter ', *gallina* étant le complément d'objet) quelques inconvénients d'une entreprise, pour en avoir les bénéfices. Stoïcisme et calcul se combinent ici. Au premier degré, c'est une amusante évocation du caquètement hystérique

[188] *Cacarear* : 1) ' caqueter ', 2) ' se vanter '.

[189] *Enodrida* : « *Se aplica a la gallina después que ha dejado de poner.* », *Aut*.

qui suit la ponte, et peut en énerver plus d'un. Mais, à des degrés de signification de plus en plus vastes, c'est un proverbe misogyne qui dit que, si l'on veut une descendance, il faut supporter les inconvénients d'avoir une femme ; ou, encore, en élargissant plus loin encore le champ des applications, qu'il faut s'attendre à supporter des inconvénients en toute chose… On n'a rien sans rien !

L'œuf est encore mieux dépeint comme un trésor si l'on adopte le point de vue de la mère poule, qui ne quitte pas des yeux sa future progéniture : *Donde la gallina tiene los güevos, allí se le van los güellos. [Güellos son los ojos en vulgo de montañas de León.]* (D 578 r). Ce proverbe bien que rédigé en castillan a l'intérêt linguistique particulier de jouer sur la forme aragonaise et asturienne *güellos*, pour *ojos*.

Le dévouement à autrui, ou pour prendre un cas plus restreint, celui d'une belle-mère pour les enfants d'un premier lit, sont des contextes possibles pour cette comparaison, insérée par Correas dans la section « Proverbes » : *Como la gallina, que con mucho sudor*[190] *saca pollos*[191] *de güevos ajenos.* (C 734 r).

Dans l'ensemble de ces énoncés, l'œuf représente à lui seul tout ce qui est désirable, vu à travers le double prisme de la subjectivité animale ou humaine. Après l'esthétique de l'œuf et ses affinités avec le monde de l'enfance, s'est manifestée, dans les proverbes cités, une série de valeurs déjà longue : la patience, l'attention, l'application, la générosité, le travail, l'exploit, la promesse de richesses, la nouveauté, le discernement, ainsi que des références sociales fondamentales : mariage, fécondité, filiation. Le seul élément négatif éventuellement associé à l'œuf, dans les énoncés relevés, est le

[190] *Sudor* : « *Vale también trabajo y fatiga* », *Aut.*
[191] *Pollo* : ' poussin ' ou ' poulet '.

risque des apparences trompeuses. Ce n'est cependant pas pris en mauvaise part, mais, au contraire, présenté comme un stimulant à l'exercice de la faculté de discernement. À travers les exemples apportés jusque-là, le monde de l'œuf est nettement valorisé et il n'y a pas un seul proverbe, aussi concrète que soit la référence de départ, qui n'ait un champ d'application symbolique.

On peut se demander s'il va en être autrement pour les dictons à vocation matérielle par excellence : ceux qui envisagent l'œuf comme préparation culinaire.

La cuisson de l'œuf, sous tous les horizons, a la réputation d'être facile, et le Siècle d'Or espagnol ne pense pas autrement. Les paysans de l'époque de Correas, pour évoquer une tâche difficile, disaient, avec un air entendu : « C'est bien autre chose que de cuire un œuf ! », *No son güevos de fritir. [Dicen los labradores de lo que no es fácil como freir güevos.]* (N 1220 r). Signalons, au passage, une expression du *Vocabulario* qui appartient aussi au registre alimentaire : *Tortas y pan pintado*[192]*. [Parécele. Entiende que es otro estado, o cosa.]* (T 274 f) : « Ça, c'était facile, ce n'était rien du tout à côté de ce qui t'attend ! », « Tu as déjà mangé ton pain blanc ».

Pour revenir à l'œuf, si l'on y réfléchit bien, il y a quand même une difficulté de cuisson, au moins pour les œufs frits : il faut éviter de crever le jaune. À ce risque, l'esprit facétieux du Siècle d'Or avait trouvé un remède imparable : invoquer, lorsqu'on fait frire des œufs, la protection magique d'un cocu notoire (*cornudos*), porteur d'une *armadura* (armure et ramure) connotant l'idée de défense, qui en fait un saint protecteur tout trouvé (*encomendador*) des œufs au plat, dont il saura défendre

[192] *Tortas y pan pintado* : « *Expressión familiar, con que se advierte a alguno, que se siente, o quexa de pequeño trabajo, que habrá de sufrir, ò tener otros mayores.* », *Aut. Pan pintado* : ' pain orné '.

l'intégrité : *Encomendador de güevos asados. [Es decir que uno es cornudo. Tiene el vulgo hablilla y opinión, en burlas, no en veras, que encomendando los güevos que se ponen a asar*[193] *a un cornudo, no se quebrarán.]* (E 1967 r). Cette expression a la particularité de figurer deux fois dans le *Vocabulario de refranes*, une fois parmi les *refranes*, telle que nous venons de la citer, et une autre fois parmi les *frases* : *Encomendador de güevos asados. [Dícese de uno por: muy cornudo, porque tiene armas con que los defender y guardar. «Armadura» se dice la cornamenta del buey.]* (E 236 f). Signe de la fascination de Correas pour cette expression ? Ou reflet de son emploi fréquent ? Les deux commentaires de Correas, légèrement différents, se complètent. Et, de façon charmante, Correas précise pour son naïf lecteur, dans le premier commentaire, que cette croyance en la vertu protectrice d'une invocation à un cocu, c'est seulement une plaisanterie. L'expression *Encomendador de güevos asados* devient ainsi une périphrase amusante pour désigner indirectement un cocu, dans une conversation.

Les proverbes sur les œufs sont forcément généreux en allusions au contexte culinaire. Mais c'est pour délivrer un message plus large, comme celui que nous allons citer maintenant : *Un güevo ha menester sal y fuego, y un palito para mecello; y no es más de un güevo; [o] Un güevo quiere sal y fuego, y un palito para revolvello. [Que cualquiera cosa trae mucha costa, aunque sea pequeña y parezca fácil.]* (U 34 r). Un aliment aussi modeste qu'un œuf (et, de

[193] *Asar* : ce verbe signifie souvent rôtir, mais peut signifier aussi frire dans un récipient de terre. Il s'applique donc légitimement et fréquemment à la cuisson des œufs : « *Assar: preparar la carne, pescado, huevos y otras cosas, poniéndolas al fuego sin otro ingrediente ni salsa, ya sea sirviéndose del assador, como se hace en las cocinas, u de alguna vasija de barro.* », *Aut.*

façon générale, les choses les plus simples) demande du soin tant pour sa préparation que pour sa consommation. Le sel revient de façon lancinante comme ingrédient d'accompagnement nécessaire. Le mot *fuego* suggère une cuisson à feu vif, mais charrie avec lui toutes les connotations chaleureuses de l'âtre et de la maison. Il ne manquait plus, pour compléter le tableau, que la spatule et la main qui l'agite : *un palito para mecello*. Petite scène très complète, croquée en deux lignes, pour montrer que rien n'est simple dans les activités humaines, même les plus faciles en apparence. Le vrai amateur de proverbes, qui s'intéresse à bien autre chose qu'aux messages moraux ou techniques délivrés, apprécie particulièrement ici la vigueur de la description. Le contenu du commentaire, formulé par un Correas toujours attentif à sa tâche explicative, ne fait que mieux souligner le pouvoir graphique de cette petite scène avec gros plan sur le fourneau.

Le sel, ici, était évoqué au sens propre, mais sous ce premier sens en pointe un autre, dans *Sal quiere el güevo, y gracia para comello* (S 58 r). Ce nécessaire assaisonnement pour relever la fadeur de l'œuf est associé ici à l'élégance des bonnes manières (*gracia*) indispensables pour le manger proprement. Cette *gracia* rejoint l'autre sens de *sal* : « *Tener sal* », c'est avoir du piquant, de l'esprit, du charme. Le double versant de la préparation et de la consommation sont pris en compte ici.

Toujours sur le versant de la consommation, et en écho à la *gracia* évoquée précédemment, un proverbe fait état de l'embarras de celui qui ne sait pas s'y prendre pour consommer un œuf mollet. Pour mieux ridiculiser cet incapable, on lui donne la parole directement dans le proverbe : *Yo estoy bien embarazado, que como un güevo blando.* (Y 95 r).

S'agit-il maintenant encore d'un conseil pratique adressé aux ménagères, dans cette nouvelle formule, brève et, semble-t-il,

peu différente des énoncés déjà cités ? *El güevo, sal quiere y fuego*. (E 592 r). Peut-être seulement en apparence, si l'on pense au sens d'un autre énoncé : *Sal quiere este güevo. Sal pide este güevo. [Dícenlo a la que va muy ufana de hermosa y galana; o al que desea que le alaben algo de sus partes, haciendo dellas muestra; y parece que lo pide con alabar a otros. Y también cuando uno cuenta algo con mala gracia, y es soso.]* (S 59 r). Dans ces trois exemples, au lieu de l'impersonnel *ha menester*, le verbe *quiere* ou *pide* personnifie l'œuf et conduit naturellement à une lecture appliquée aux relations humaines. C'est donc un petit proverbe misogyne…

Mais revenons à la pure et simple préparation et à une autre difficulté en cuisine. Pour écaler les œufs sans les abîmer, il faut avoir l'habitude et, surtout, des doigts agiles : *Manos duchas*[194] *mondan güevos, que no largos dedos*. (M 225 r). Ce proverbe s'applique à toute situation demandant habileté manuelle, travail minutieux, etc. et, plus généralement, se rattache à la grande famille des proverbes consacrés à la valorisation de l'habileté acquise, jugée supérieure aux avantages innés. Tout s'acquiert par le travail et la pratique, encourage le proverbe.

Le sel et l'œuf semblent former un couple indissociable dans l'imaginaire du Siècle d'Or. De là la réflexion blasée suivante : *Güevo sin sal, no hace bien ni mal*. (G 198 r). Bon pour le régime, certes, mais pas fameux sur le plan gastronomique ! Cet énoncé semble être l'un des rares à pouvoir se limiter à une simple lecture littérale. Encore que, si l'on y réfléchit bien, il puisse s'appliquer à toute situation médiocre n'entraînant pas une adhésion véritable.

Plus enthousiaste, heureusement, est cet autre proverbe inspiré par la valeur universelle de l'œuf, aliment aisément

[194] *Ducho* : habile et habitué à faire une tâche.

transformable en mille recettes adaptées à tous les goûts : *Güevos solos, mil manjares y para todos.* (G 200 r) ; *Güevos crudos*[195]*, y de mil modos, y para todos.* (G 199 r).

Cette variété est d'autant plus remarquable qu'elle est constatée par la voix du proverbe sur des préparations faites purement et simplement à base d'œuf. Que serait-ce si l'on parlait de toutes les préparations qui se contentent d'en contenir parmi d'autres ingrédients…

Dans le proverbe suivant, la mention des types de graisses utilisés pour la cuisson est, incidemment, pour le lecteur moderne, une information sur les pratiques culinaires de l'époque de Correas, mais l'intention de cet énoncé plein d'humour noir était initialement tout autre : *Al comer de los güevos, verá la puerca si son con aceite o si son con manteca*[196]. (A 1190 r). Les choses se révèlent en leur temps. L'heure de chacun viendra ! Il suffit à la truie d'attendre un peu pour savoir si c'est de la graisse de porc qu'on va utiliser pour cuire les œufs…

Autre maladresse possible en cuisine, qui finit par symboliser la malchance : alors que le plat est presque prêt, les œufs frits bien cuits et les jaunes conservés entiers, un geste maladroit et tout bascule au dernier moment ! Les voilà par terre, dans la cendre du foyer : *Dar con los huevos en la ceniza. [Por: caer la cosa al mejor tiempo.]* (D 42 f). *Autoridades* explique plus longuement encore que Correas cette locution proverbiale : « *Phrase que explica, que alguna cosa que se va a disponer, se malogra en la misma disposición: aludiendo a lo que suele suceder en los huevos, quando puestos a asar, se revientan o saltan, esparciendose sobre la ceniza.* »

[195] *Crudo* : sans préparation. *Cf. lino crudo* : lin écru.
[196] *Manteca* : ' saindoux ', graisse de porc.

Battre les blancs en neige est un acte fascinant sur le plan esthétique et presque magique, en raison de la croissance spectaculaire du volume de la matière. Cette caractéristique physique du blanc d'œuf inspire à la sagesse populaire un parallèle avec le « développement de la personnalité » de l'épouse entre les mains du « bon » mari : *Crece el güevo bien batido, como la mujer con buen marido.* (C 1114 r). De là à en conclure qu'il faut battre sa femme pour l'améliorer, il n'y a qu'un pas…Voilà une voix parémique indubitablement au service du prestige masculin, même dans l'espace de la cuisine. Cela pourrait être d'ailleurs simplement la réflexion d'une belle-mère qui ne perd pas une occasion de célébrer les vertus de son fils. Une variante citée par Correas fait en effet passer en premier la mention du mari, soulignant ainsi mieux l'importance de ce dernier : *Crece la mujer con buen marido, como el güevo bien batido*. (C 1115 r). À tout seigneur tout honneur…

Voici maintenant une petite scène (domestique ou « de ménage » ?) qui se passe en cuisine : nombreux sont les proverbes illustrant des brutalités faites aux femmes. Pour exprimer le comble du malheur, ce proverbe décrit la « double peine » d'une pauvre femme : *Tiene razón la buena mujer: comióse los güevos y diola con la sartén. [Quéjase de dos daños, como: «Tras cornudo, apaleado». Si dijera: «Y diole con la sartén», se entendiera que ella le dio a él, en venganza de haberlos comido.]* (T 291 r). Non seulement cet homme (qui n'est pas nommé, car il est l'incarnation impersonnelle de la brutalité masculine) mange les œufs frits par sa femme, mais il la frappe avec la poêle qui a servi à les préparer : ingratitude et violence, double malheur. Toutefois, les féministes seront ravies d'apprendre que Correas, au prix d'une modification textuelle minime, envisage une version « réversible » de cet

énoncé *[…Si dijera: «Y diole con la sartén», se entendiera que ella le dio a él, en venganza de haberlos comido]*, version dans laquelle c'est la femme qui donne un coup sur la tête de l'homme avec la poêle à frire, pour le punir d'avoir mangé ces œufs. Hélas pour nous, le vieux professeur ne précise pas clairement s'il considère cette variante comme acceptable, ou s'il la prend pour une erreur textuelle à ne pas retenir… et nous n'en saurons donc pas plus sur sa largeur d'esprit, en matière de féminisme et de machisme… Ces bagarres à coup de poêle inspirent d'autres proverbes (où *torta* ne signifie plus « galette », mais « coup assené ») : *Toma torta, Lucía, que dan caridad.* (T516 r) ; *Toma torta, Lucía, y dábala sartenazo; o dábale sartenazo.* (T 517 r). Là encore, on peut inverser la victime et l'agresseur. On disait aussi, dans la même circonstance : *Toma para peras*[197]. *[Cuando dan golpe, y cosa de daño.]* (T 510 r).

Dans les *mesnagiers* de cuisine anciens, à côté des recettes voisinent parfois des ordonnances médicales. Comment nourrir les malades ? Il faut de toute façon les choyer sur le plan alimentaire : *Al niño mientras crece, y al enfermo mientras adolece. [Se les ha de sufrir y regalar.]* (A 1343 r). L'œuf, dont on ne savait pourtant pas encore que c'était la « meilleure des protéines », était considéré comme un aliment bénéfique aux malades, et en particulier un type d'œuf qui ne nous semble pas particulièrement appétissant, mais dont on ne peut pas douter une seconde de la valeur hautement nutritive : les œufs dans lesquels s'est déjà bien développé un poussin. C'est manger là de la viande délicate, non polluée par le monde extérieur ! *Gallina sin dientes, de los muertos hace vivientes. [Sacando pollos de los güevos, y comiéndola los enfermos.]* (G 17 r).

[197] *Autoridades* relève *Dar peras* : « *Phrase con que se amenaza maltratar o castigar a alguno. Es del estilo familiar.* »

Mais là est la question : s'agit-il encore d'un œuf ou déjà d'un poulet ? Cette version « enrichie » de l'œuf rappelle les célèbres petits os craquants de l'omelette du *pícaro Guzmán de Alfarache*.

On est bien loin des conseils diététiques, avec l'exemple suivant. L'explication de certains énoncés n'a pas toujours à être cherchée dans des réalités concrètes, car ils peuvent être issus d'autres proverbes très employés sur lesquels jouent la mémoire et la verve populaire. Très connu était le proverbe fataliste et résigné *Los duelos con pan son buenos.* (déjà vu dans le chapitre sur le pain), qui était lui-même une dérivation de *Los duelos con pan son menos*. (Les malheurs sont plus supportables quand on est dans l'aisance que dans la misère). Ainsi, en guise de plaisanterie pour se moquer du ton sentencieux des proverbes, certains s'exclamaient-ils, en s'attablant pour manger des œufs avec du pain : *Los güevos, con pan son buenos*. Le retour à une considération simpliste, à partir d'un énoncé métaphorique très utilisé, est un exemple de cet inépuisable va-et-vient textuel de la création parémique. Le commentaire de Correas donne une indication précieuse sur ce processus de création verbale, une sorte de pratique naturelle populaire de l'intertextualité. On retrouve dans l'explication de Correas une allusion à la diversité des variantes, aux discussions familières sur l'emploi de tel ou tel proverbe, aux réticences de certains à employer la formule initiale, la trouvant exagérée ou malséante : bref, toute la vie des proverbes. Ce n'est pas par hasard que Correas regroupe sciemment sous une même entrée trois formulations, et il est par conséquent bien dommage de les séparer, comme le fait l'édition digitale navarraise. Voici donc ce proverbe et son commentaire transcrits comme il se doit dans l'édition Combet révisée par Robert Jammes : *Los duelos, con pan son buenos. Los duelos*

con pan son menos. Los duelos con pan se sienten menos. [De todas estas maneras se dice. Algunos escrupulean en decir «son buenos», y dice lo mesmo que los otros, que no son buenos, sino llevaderos y sufribles. Por donaire, mudan la letra diciendo: «Los güevos, con pan son buenos».] (L 1499 r).

Même si, dans ce dernier exemple, on assiste à une démarche discursive peu fréquente dans les proverbes, à savoir remonter du symbolique au concret, c'est bien sûr en général l'inverse qui se produit. Nous avons déjà constaté que dans les plus concrets des proverbes sur les œufs, il y avait toujours une ouverture possible sur une deuxième application, qui déborde la première. Les proverbes que nous allons examiner maintenant, tout en partant encore forcément de certaines caractéristiques matérielles de l'œuf, sont résolument tournés vers des applications plus universelles.

Nous étions partis, au début, des formes. Un œuf, cela a une taille modeste, ce n'est pas bien cher, donc on l'associe facilement à l'idée d'avarice. Dans l'absolu, l'expression *Vale un güevo. [Para decir que algo vale a muy poco precio, y de balde.]* (V 9 f) servait à désigner avec condescendance quelque chose de peu onéreux. L'œuf ne vaut pas cher, et la « *blanca* »[198], monnaie fréquemment citée, non plus. Ainsi, dans le proverbe *En Toledo, el abad ha güevo; y en Salamanca, ha blanca*. (E 1935 r), on peut comprendre que les curés castillans sont pauvres partout de la même façon : bonnet blanc et blanc bonnet.

Pas chers, les œufs, mais les avares comptabilisent tout de même soigneusement la consommation qu'ils en font. Pour

[198] Plusieurs proverbes ou expressions témoignent du peu de valeur de la *blanca* : « *No vale una blanca: modo de desprecio con que se da a entender que alguna cosa no vale nada.* », *Aut.* ; « *No deber blanca a nadie: Phrase con que se significa no tener deuda alguna, por pequeña que sea.* », *Aut*.

illustrer cette idée, voilà la petite plaisanterie que l'on se devait de faire, au Siècle d'Or, lorsque l'on voyait quelqu'un passer avec un œuf à la main. On lui disait : « Radin, un œuf. » (sous-entendu, « rien qu'un œuf ! »), pour pousser cette personne à se venger de l'insulte en lançant l'œuf à la figure du plaisantin, tout en sachant qu'elle ne le ferait pas. Et la personne qui avait l'œuf à la main, à son tour, se devait de répondre rituellement, sur un ton faussement menaçant : « Appelle-moi un peu radin ! » (« Essaye un peu de me traiter de radin, et tu vas voir ce qui va t'arriver. ») : *Llámame escaso*. *[Dícelo el que lleva un güevo en la mano, como amenazando que lo tirará, porque suelen irritarle diciendo «escaso por un güevo», para ver si le tira.* (Ll 2 f). On s'amusait bien dans les cuisines ! Il existe une version légèrement plus développée, mais très proche, de cette petite scène ritualisée : *Escaso por un güevo, y ruin por dos. [Dícenlo al que tiene güevo en la mano, provocándole a tirarle al que lo dice, porque sabe que no le tirará.]* (E 2235 r).

Avarice ou pauvreté ? C'est ce qu'on peut se demander à propos des habitants du village de Palleruelo, qui pour cuisiner, mettent trois oignons pour accompagner un seul œuf : *Palleruelo, tres cebollas con un güevo. [Es junto a Cariñena.]* (P 66 r). Inutile de rappeler que, comme pour tous les proverbes qui font la satire d'un village, la raison ne doit pas en être cherchée dans la réalité, mais dans les sonorités des toponymes qui se prêtent à la rime, et dans la manie universellement répandue de se moquer des villages voisins.

Toujours dans la veine de ce que peut suggérer le petit volume de l'œuf et dans la perspective de l'idée d'avarice, s'inscrit l'énoncé *Toma un güevo y hártate. [Burla de querer hartar con tan poco.]* (T 520 r), qui peut être pris de deux façons : prononcé par un tiers, c'est un sarcasme à l'égard de ceux qui, réticents à donner, prétendent rassasier autrui avec

une portion de nourriture ridicule ; ou bien c'est une moquerie cruelle de la part du donateur lui-même envers ceux qui attendaient de lui une aide et sont déçus de l'insuffisance de l'aumône. Merveilleuse souplesse d'application des proverbes.

En tout cas, pas la peine de se fâcher pour aussi peu qu'un œuf : *Por tanta masa como un güevo, no traigas a tu amigo por el cuello.* (P 944 r). L'amitié avant tout : pour une fois, voilà un proverbe qui ne prône pas l'égoïsme. Mais on voit que, dans cet énoncé, nous nous sommes éloignés peu à peu de l'œuf concret pour passer à une idée plus abstraite, de mesure, ou de quantité (réduite évidemment). Voilà qui libère la créativité verbale populaire.

Sur l'idée que l'œuf est petit, certes, mais qu'il serait difficile de le gober d'un coup, a été forgée l'exclamation suivante, que l'on emploie au milieu d'une conversation pour annoncer quelque chose d'énorme : *Sórbete ese güevo. [Dícese a muchas cosas, buenas y malas.]* (S 921 r), ce qui pourrait se traduire de bien des façons en français : « Avale ça ! » ; ou « Tiens-toi bien ! » ; ou « Écoute-moi un peu ça ! ». Mais cette exclamation, selon le *Diccionario de Autoridades*[199] peut concerner plus que des paroles, et signifier que l'on se réjouit qu'il arrive un « petit » malheur à l'interlocuteur : « Attrape-ça dans la gueule ! ».

Mais un autre proverbe, pourtant de formulation assez proche, semble insister plutôt sur l'idée de rapidité, en se référant sans doute à la façon de consommer l'œuf gobé cru : *Entre priesa y priesa, sórbete ese güevo.* (E 2080 r).

Parmi les significations symboliques de l'œuf, il y en a une qui l'associe à la charité, à l'aumône. Quand on n'a rien d'autre à donner, on peut toujours donner un œuf… De même, quand

[199] « *Sórbete esse huevo. Phrase admirativa, y jocosa, con que se expressa la complacencia de que a otro le venga algún leve daño.* », *Aut.*

on invite à la bonne franquette, sans avoir grand-chose à la maison, on peut toujours préparer des œufs sur le plat, cela ne se refuse pas. À l'époque de Correas, on en vient ainsi à appeler *Merced de Dios* (' grâce de Dieu ') les œufs frits au lard, préparation qui peut être improvisée sur le champ, tant dans les auberges que chez les particuliers. On dit alors, en guise de formule d'invitation : *No faltará la merced de Dios. [Cuando convidan a lo que tuvieren; y a propósitos en que confían que Dios socorrerá. Llaman «la merced de Dios» en particular a güevos y torreznos, porque es la cosa más pronta para aliñar de comer, en las posadas y en casa.]* (N 151 r).

Déjà, ce proverbe nous conduisait de l'univers du foyer à celui de l'auberge. C'est l'occasion de citer un petit conseil, bien utile lorsque l'on a l'intention de boire beaucoup à la taverne tout en limitant les dépenses de nourriture concomitantes. Il n'y a qu'à s'adresser au garçon, successivement, en ces termes : *Mozo, dame de beber, que un güevo quiero comer; dame vino, mozo, que un güevo como; mozo, dame vino, que un güevo he comido. [Desta manera se beben tres veces con un güevo.]* (M 1151 r). Ainsi on boit trois fois avec un seul œuf…

Continuons avec le monde extérieur. Un proverbe présente une curieuse scène où les œufs sont donnés comme récompense à un chasseur de renard : lorsqu'un chasseur en tue un, la coutume veut qu'il passe ensuite dans toutes les maisons du village pour en montrer la dépouille et, réciproquement, que les villageois le remercient de les avoir débarrassés d'un nuisible, en lui offrant des œufs. *Mal va a la zorra cuando anda a grillos; mas peor la va cuando anda a los güevos. [Cuando anda a grillos, hay poco que comer y mucha hambre; mas peor es ser presa y muerta, y andar con su pellejo y cabeza el que la mató, de puerta en puerta, a pedir güevos por premio, como se usa en algunas tierras. De aquí se usa decir: «Andar con*

pellejo de zorra», de los que engañan. «¿Con ese pellejo de zorra os andáis a engañar?»: casi lo mesmo que «Con cabeza de lobo…».] (M 136 r). Coup d'œil sur un rituel villageois, ce proverbe servait à rappeler, avec les mésaventures du renard, pour qui la mort s'avère pire que la disette, qu'il peut toujours y avoir des malheurs plus graves que ceux dont nous souffrons actuellement. Donc un proverbe d'inspiration stoïcienne : supportons nos malheurs actuels.

Mais poursuivons dans la veine des œufs-récompense.

Plusieurs proverbes font de l'œuf une nourriture de choix, qui sert au maître de maison à manifester son préjugé favorable envers, par exemple, un valet fraîchement engagé et à lui faire bon accueil : rappelons le déjà cité *Al mozo nuevo, pan y güevo; andando el año, el pan y el palo.* (A 1335 r) *; Al que es nuevo, denle un güevo; al que es viejo, denle el demo. [Celos de mozo antiguo.]* (A 1396 r). Il ne faut sans doute pas chercher à voir un reflet de la réalité dans ce régime du nouveau valet, mais l'œuf symbolise la bonne nourriture et les bonnes relations des débuts avec le maître. Ces deux proverbes sont construits sur une opposition entre les espoirs initiaux, et la déception finale. La préférence alimentaire manifestée au début par le maître à son valet ne dure pas, et l'œuf gratifiant est vite remplacé par des mauvais traitements (coups de bâton, malédictions). Cet épisode des relations domestiques sert à illustrer plus généralement l'ingratitude, la perte des illusions, ou même encore le rejet social. Mais on peut y voir aussi, sur le plan littéral, une satire de l'univers domestique destinée à dénoncer le relâchement des serviteurs après quelques temps. On y retrouve une relation affective forte entre maître et valet, comme les *comedias* du Siècle d'Or en mettent en scène de nombreux exemples.

Poursuivons sur l'idée de discrimination et de rejet exprimée précédemment. Dans une société bien pensante, imprégnée de catholicisme et d'idéal aristocratique, pas étonnant que les proverbes reflètent orgueil identitaire et rejet face à diverses catégories de réprouvés : le bas peuple (les « vilains », *villanos*), les juifs et, à l'occasion, les curés. Citons *Al judío dalde el güevo, y pediros ha el tozuelo*[200] (A 1278 r) ; *Al villano, dalde el güevo, y pedirá sal.* (A 1479 r) ; *Al abad y al judío, daldes el güevo y pedirán el tochuelo; o tozuelo.* (A 1109 r). Ces proverbes réunissent ces trois populations sous une même accusation de cupidité. Pour dénoncer les prétentions d'accaparement qu'on attribue à ces personnes, l'énoncé a recours au même mécanisme de crescendo que dans notre célèbre « Qui vole un œuf vole un bœuf. » Dans ces trois proverbes, c'est le bon chrétien (non-juif et non-vilain) qui fait le geste en apparence généreux de proposer un œuf. Mais il se trouve dépassé par l'avidité de ses interlocuteurs. Un exemple de plus parmi les très nombreux dictons mettant en scène la paranoïa sociale, supposant de se méfier des autres, et particulièrement de certains ! Mais cette offre, en apparence généreuse, de l'œuf, a des relents de ladrerie. D'avares hypocrites face à d'insatiables accapareurs, voilà ce que met en scène le proverbe.

Correas a relevé dans son recueil une autre histoire d'œufs et de juifs : *El duelo y el güevo, para el judío es bueno. [El «duelo» o escasez, porque es hecho a él; el «güevo», y chica ganancia, porque es aplicado a ganar comoquiera.]* (E 509 r). Les malheurs et la misère, pense l'homme du Siècle d'Or, c'est bon pour les juifs, puisqu'ils sont habitués séculairement à vivre chichement, et un œuf, c'est bien assez pour eux, qui sont accoutumés à travailler pour pas grand-chose. Le commentaire

[200] *Tozuelo* ou *tochuelo* : ' partie chanue de la nuque d'un animal '.

de Correas, tout comme le proverbe lui-même, met bien l'accent sur le rejet et le mépris envers les juifs et le bas peuple dans la société fermée du Siècle d'Or. Un seul proverbe, déjà cité plus haut, suggère (et encore, indirectement) l'accueil généreux : *Güevos solos, mil manjares y para todos.* (G 200 r), et un seul autre, l'échange convivial, mais peut-être s'agit-il d'un dialogue à connotations grivoises : *¿Tenéis güevos, comadre? —Sí, compadre.* (T 206 r). À moins que ce ne soit une allusion à des rituels précarnavalesques, comme il en existe encore en Équateur, où *compadres* et *comadres* s'offrent de petits cadeaux destinés à entretenir l'amitié.

Après les proverbes simplement hostiles aux juifs, aux vilains et aux curés, le degré suivant du rejet, c'est la malédiction. En voici deux exemples. Dans le premier, on souhaite à son interlocuteur de crever de faim (plus précisément, de n'avoir qu'un seul œuf à manger et pas beaucoup de sel à utiliser) et, surtout, on lui souhaite de ne pas vivre longtemps (car ne pas avoir le temps de consommer beaucoup de sel est une façon détournée de dire d'une vie qu'elle est courte) : *Poca sal tú gastes, y ésa, en un güevo. [Maldición.]* (P 564 r).

Le deuxième exemple, *Allá vaya el mal, donde comen el güevo sin sal*[201]. (A 1640 r) est une malédiction moins sévère, d'abord parce qu'elle ne prend pas directement à parti l'interlocuteur, et ensuite parce qu'elle ne souhaite pas la mort de son ennemi, mais seulement son exil dans un triste pays où l'on mangerait les œufs sans sel, c'est-à-dire une vie sans saveur, dénuée de tout plaisir.

La présence de l'œuf dans deux formules de malédiction n'en fait pas pour autant un élément dévalorisé, mais tout le contraire, puisque c'est la privation symbolique de l'œuf qui est

[201] *Cf. Allá vaya el mal do majan ajos sin sal*.

un châtiment. Cela en fait tout de même un objet de frustration.

Plusieurs exemples font, de façon bien plus directe, de l'œuf un élément valorisé : *Allá me lleve Dios a morar, do un güevo vale un real. [Porque es señal de tierra rica, y se ganará más.]* (A 1616 r). Ce proverbe fait du prix de l'œuf la mesure de la santé d'une économie : quand l'œuf se vend cher, c'est que le niveau général économique de la région est florissant et donc qu'on peut prospérer à cet endroit. Et si, de surcroît, on est éleveur de poules, on s'enrichira vite en vendant bien ses œufs. Un Eldorado…

Le volume de l'œuf, même s'il est limité, est un exemple de la possibilité d'accumulation patiente de richesses, il devient l'unité de mesure d'un travail modeste mais fructueux par sa régularité : *La que hila cada día bulto de un güevo de gallina, no irá a pedir camisa a su vecina; o La que hila de contino un güevo de gallina, no pedirá camisa prestada a su vecina.* (L 786 r). Pour un autre type d'accumulation, moins vertueux, et qui finit plus mal, on trouve : *El ladrón, del aguja al güevo, del güevo al buey, y del buey a la horca.* (E 712 r).

Toujours dans l'idée de présenter l'œuf comme un symbole de richesse s'inscrit le proverbe suivant, où l'on rappelle que l'aisance quotidienne dont bénéficie un sujet est due à son propre travail et non à un héritage : *No comen güevos por agüelos. [Quiere decir: sino por la hacienda que cada uno tiene al presente.]* (N 444 r). Le choix de *güevo* est, bien sûr, essentiellement déterminé par l'assonance avec *agüelos*. C'est un hommage à l'autonomie par le travail et l'effort.

Autre point fort de la philosophie populaire : savoir s'emparer des opportunités quand elles se présentent, profiter immédiatement des bienfaits du présent, refuser la procrastination : *Más quiero güevos hoy que mañana pollos*. (M 430 r).

Dans le même esprit de *Carpe diem* campagnard, on disait aussi : *Mejor es luego el güevo, que mañana la gallina.* (M 806 r).

Ce qui n'empêche pas de trouver le conseil inverse dans un autre proverbe, à savoir qu'il ne faut pas céder à la précipitation, mais prendre tout son temps pour bien se préparer à l'action : *No quiebres el güevo blando, antes que tu pan esté aparejado*. (N 1084 r), énoncé que nous aurions pu rapprocher de ceux qui mettent en scène les bonnes manières à table, et qui a, certes, lui aussi toute sa valeur sur le plan littéral (savoir comment consommer l'œuf mollet), mais dans lequel prédomine l'application générale.

L'une des vocations principales des proverbes, sous toutes les latitudes, est la satire sociale. Le thème des œufs ne fait pas exception. Les cibles ne manquent pas : les bavards, les paresseux, les ingrats, les vaniteux, les *hidalgos* prétentieux qui veulent cacher leur misère, les menteurs…

Les proverbes inspirés de la ponte de l'œuf sont parfaits pour se moquer de la vanité bruyante de ceux qui chantent partout leurs propres louanges. On a déjà cité *Alábate, polla, que un huevo has puesto, y ése güero*. (A 1496 r) et *Cacarear y no poner güevo. [Al que habla mucho y hace poco.]* (C 54 r). La moquerie du proverbe suivant s'exerce à propos de ceux qui font un drame, ou s'extasient, de trois fois rien. Ce peu de chose, c'est, par exemple, la chute d'un œuf sans qu'il se casse : *Cayó un güevo, y no quebró: ¡Milagró! [Contra los que de cualquiera cosa hacen milagros. Tiene gracia en poner el acento en la última de «milagro», para igualar la consonancia.]* (C 451 r). Le déplacement comique de l'accent de *milagro* à *milagró*, pour rimer avec *cayó*, souligne le ton de moquerie.

Un autre proverbe, qui nous ramène, un bref instant, dans l'espace de la cuisine, s'en prend aux ingrats et malhonnêtes qui promettent de bonnes récompenses pour un travail et ne tiennent pas leurs promesses. Le proverbe met ironiquement dans leur bouche une phrase mesquine par laquelle ils offrent cyniquement comme récompense la moitié de ce qu'ils étaient censés donner : *Freílde un güevo, que dos merece; o aunque dos merece. [Contra los que galardonan mal; estaba errado antes en el Comendador*[202]*, y decía «Fraile de un güevo…».]*[203] (F 68 r). Le commentaire de Correas témoigne des erreurs de transcription qui ont jalonné la vie des proverbes, même avant Internet ! Erreurs d'autant plus explicables que les proverbes étaient souvent transmis oralement par des analphabètes. Certaines de ces erreurs ont été prétexte à création de variantes, ou de plaisanteries. La version du Comendador « *Frayle de un güevo* » se prêterait facilement à une interprétation plaisante…

Autre cible traditionnelle de la satire populaire : ceux qui veulent avoir l'air plus riches qu'ils ne sont. Ces miséreux honteux veulent dissimuler leur impécuniosité en faisant croire autour d'eux qu'ils ont bien dîné, alors que leur ventre vide crie famine. Un proverbe développe toute une petite scène les montrant en train d'afficher de façon théâtrale un embarras gastrique aussi spectaculaire qu'imaginaire : *Yo y mi padre, y mi madre, y mis hermanitos, comimos un güevo; ¡ay, Jesús, y que mala tripa tengo; ay, Jesús, y cómo regüeldo a*

[202] Hernán Núñez de Toledo y Guzmán (Valladolid, 1475 - Salamanque, 1553), humaniste espagnol, appelé aussi *el Comendador Griego*, et *el Pinciano*, fut l'auteur d'une célèbre collection de proverbes constamment consultée et citée par Correas.

[203] Les erreurs de transcription ont toujours été fréquentes dans les recueils de proverbes, parfois recopiés sans comprendre. Toutefois, certaines erreurs apparentes peuvent être intentionnelles et pleines de malice…

güevo! [Esta compostura dicen por los que pasan laceria y presumen, como las suelen pasar los pobres escuderos y hidalgos.] (Y 158 r). La satire des *hidalgos* pauvres, qui veulent à tout prix conserver un certain rang, alors que leur interdiction de travailler sans déroger les réduit à la misère, est une veine d'inspiration très fréquente dans la littérature du Siècle d'Or. S'y ajoute ici le thème burlesque, déjà vu plus haut, de vouloir se rassasier et, pire encore, rassasier toute une famille, avec un seul œuf. La belle assonance entre *regüeldo* et *güevo* renforce la théâtralité de cette petite scène à l'humour très concret. Un chef d'œuvre d'efficacité et de concision !

Toujours contre les *hidalgos*, leur manie du paraître et la dissimulation de leur misère, le proverbe suivant donne la parole à l'un d'eux pour revendiquer un maigre tribut que lui doivent les paysans. Mais l'aristocrate, afin de montrer qu'il réclame son dû pour le principe et non pas par basse nécessité, dit : *No es por el güevo, sino por el fuero. [Dicen que el güevo fue tributo de la gente pobre, y parece que algún fidalgo, defendiendo su fuero*[204]*, dijo el refrán.]* (N 587 r).

Ces stratégies sociales relèvent du mensonge, et menteurs et crédules sont visés tour à tour dans les proverbes. On employait, par exemple, l'exclamation suivante, pour couper court aux discours d'un menteur : *Ésta, con la de los güevos*. (E 2358 r), sous-entendu « *esta mentira* », ce mensonge que vous êtes en train de me dire, est comme celui, bien connu, de la fameuse « histoire des œufs ». Peut-être y a-t-il là une allusion au passage de la *Vida del pícaro Guzmán de Alfarache*, de Mateo Alemán (1599) évoqué plus haut, et où il est question d'une célèbre omelette avec des petits os pourris dedans, que l'aubergiste essaie de faire passer pour bonne. *Ésta, con la de los güevos* est un peu l'équivalent de « Mon

[204] *Fuero* : loi coutumière, ici privilège accordé aux *hidalgos*.

œil ! », « On ne me la fait pas ! », ou en langage plus classique, « À d'autres ! ».

La moquerie à l'égard des crédules s'exprime dans cet autre proverbe, où la niaiserie proférée par le locuteur est suivie d'une réflexion sarcastique de la part du témoin de la scène : *«Claro está este güevo.» Y estaba un pollo dentro.* (C 535 r). Toujours cette obsession des œufs couvés et des apparences trompeuses…

Et, pour finir, une énigme, moins enfantine que celles par lesquelles nous avions commencé : *El abad y su manceba, el barbero y su mujer, de tres güevos comen sendos: esto, ¿cómo puede ser? [Fácil enima.]* (E 97 r). Vous avez trouvé[205] ? On pouvait dire cela autrement : *El abad y su vecino, el cura y el sacristán, todos muelen en un molino; ¡qué buena harina harán! [Los hombres pueden ser dos, declarados «abad» y «vecino» por «cura» y «sacristán».]* (E 98 r) ; ou, en plus concis : *El abad y su vecino, todos muelen en un molino*. (E 99 r).

[205] La femme du barbier est donc en même temps la maîtresse du curé. En effet, l'énigme n'est pas trop difficile, sauf pour les lecteurs de l'édition digitale de Navarre, où l'on peut lire « *de tres huevos, cómense dos* » (au lieu de « *de tres güevos comen sendos* »). Une véritable énigme, dans ce cas, en effet...

Les œufs : proverbes et traductions

Al abad y al judío, daldes el güevo, y pedirán el tochuelo.
A 1109 r- Le curé et le juif, donnez-leur un œuf, et ils demanderont du collier de bœuf.

Al comer de los güevos, verá la puerca si son con aceite o si son con manteca.
A 1190 r- C'est au moment de manger les œufs que la truie verra s'ils sont à l'huile ou au saindoux.

Al judío dalde el güevo, y pediros ha el tozuelo.
A 1278 r- Le juif, donnez-lui un œuf, il vous demandera du collier de bœuf.

Al mozo nuevo, pan y güevos; andando el año, el pan y el palo.
A 1335 r- Le nouveau domestique, du pain et des œufs ; au fil de l'an, du pain et du bâton.

Al niño mientras crece, y al enfermo mientras adolece.
A 1343 r- L'enfant tant qu'il pousse, le malade tant qu'il souffre.

Al que es nuevo, denle un güevo; al que es viejo, denle el demo.
A 1396 r- Celui qui est nouveau, qu'on lui donne un œuf ; celui qui est ancien, qu'on lui donne le diable.

Al villano, dalde el güevo, y pedirá sal.
A 1479 r- Le vilain, donnez-lui l'œuf, et il demandera du sel.

Alábate polla, que de poner vienes.
A 1495 r- Tu peux te vanter, poulette, toi qui viens de pondre ton œuf.

Alábate, polla, que un huevo has puesto, y ése güero.
A 1496 r- Vante-toi donc, poulette, tu as pondu un œuf, et il est clair.

Allá me lleve Dios a morar, do un güevo vale un real.
A 1616 r- Dieu fasse que j'aille vivre là où un œuf vaut un réal[206].

Allá vaya el mal, do comen el güevo sin sal; [o] Allá vaya el mal, do majan los ajos sin sal.
A 1640 r- Que le mal aille où l'on mange des œufs sans sel [ou] Que le mal aille où l'on pile les œufs sans sel.

¡Ay, güevo, güevo, blanco eres, mas quizá serás negro!
A 2415 r- Hélas, œuf, mon cher œuf, tu es blanc, mais tu seras peut-être noir.

Blanco en admiración[207]*, y amarillo el corazón.*
B 260 r- Blanc à merveille au dehors, et jaune au dedans.

Cacareaba el amor nuevo, cacareaba y no tiene güevo.
C 53 r- Il caquetait, le nouvel amour, il caquetait avant d'avoir pondu.

---

[206] Parce que c'est une région où l'on gagne bien sa vie.

[207] *Admiración* : « *Se dice también lo que en sí mismo por su perfección o hermosura es digno de ser admirado.* », *Aut.*

Cacarear y no poner güevo.
C 54 r- Caqueter sans pondre.

Calabaza de zombodombón, que no tiene boca ni tapón.
C 174 r- Gourde de petit patapon, sans goulot ni bouchon.

Cayó un güevo, y no quebró: ¡Milagró!
C 451 r- Un œuf est tombé sans qu'il se brise, prodige !

«Claro está este güevo.» Y estaba un pollo dentro.
C 535 r- « Cet œuf est clair. » Et un poulet était dedans.

Como la gallina, que con mucho sudor saca pollos de güevos ajenos.
C 734 r- Comme la poule qui se donne du mal pour faire éclore des œufs qui ne sont pas les siens.

Como un güevo a otro.
C 795 r- Comme un œuf à un autre.

Como un güevo a una castaña.
C 796 r- Comme un œuf à une châtaigne.

Conocerá un güevo entre mil cebollas; o entre cien [cebollas].
C 1017 r- Il peut reconnaître un œuf au milieu de mille oignons ; ou au milieu de cent [oignons].

Crece el güevo bien batido, como la mujer con buen marido.
C 1114 r- L'œuf bien battu s'épanouit, comme femme avec bon mari.

Crece la mujer con buen marido, como el güevo bien batido.

C 1115 r- Femme avec un bon mari, comme œuf bien battu grandit.

Dar con los huevos en la ceniza.
D 42 f- Faire tomber les œufs dans la cendre.

Diome Dios un güevo, y diómele güero.
D 351 r- Dieu m'a donné un seul œuf, et il me l'a donné gâté.

Donde la gallina tiene los güevos, allí se le van los güellos.
D 578 r-.Vers où la poule a ses œufs, elle tourne ses yeux.

El abad y su manceba, el barbero y su mujer, de tres güevos comen sendos: esto, ¿cómo puede ser?
E 97 r- Le curé et sa maîtresse, le barbier et sa femme, de trois œufs, en mangent un chacun : comment se peut-il ?

El abad y su vecino, el cura y el sacristán, todos muelen en un molino; ¡qué buena harina harán!
E 98 r- L'abbé et son voisin, le curé et le sacristain, tous vont moudre dans un même moulin ; quelle bonne farine ils vont faire !

El abad y su vecino, todos muelen en un molino.
E 99 r- Le curé et son voisin, tous vont moudre dans un même moulin.

El güésped y el güevo, fresco.
E 587 r- L'invité et l'œuf, du jour.

El güevo por la yema; y la mujer, por defuera.
E 591 r- L'œuf, à son jaune, et la femme, à son allure

extérieure.

El güevo, sal quiere y fuego.
E 592 r- L'œuf veut du sel et du feu.

El ladrón, del aguja al güevo, del güevo al buey, y del buey a la horca.
E 712 r- Le larron, de l'aiguille à l'œuf, de l'œuf au bœuf, et du bœuf au gibet.

En Toledo, el abad ha güevo; y en Salamanca, ha blanca.
E 1935 r- À Tolède, le curé a un œuf, à Salamanque, il a un sou.

Encomendador de güevos asados.
E 1967 r- Saint patron protecteur des œufs frits.

Entre priesa y priesa, sórbete ese güevo.
E 2080 r- On se presse, on se presse, et c'est l'œuf à gober. (À toujours courir, voilà ce qu'on gagne.)

Escaso por un güevo, y ruin por dos.
E 2235 r- Avaricieux pour un œuf, et parcimonieux pour deux.

Ésta, con la de los güevos.
E 2358 r- Cette histoire-là, et celle des œufs.

Freílde un güevo, que dos merece; o aunque dos merece.
F 68 r- Faites-lui frire un œuf, il en mérite deux ; [ou] bien qu'il en mérite deux[208].

[208] Contre ceux qui récompensent mal un travail ou un service.

Gallina sin dientes, de los muertos hace vivientes.
G 17 r- Poule sans dents, des morts fait des vivants.

Güevos sin sal, no hace bien ni mal.
G 198 r- Œuf sans sel ne fait bien ni mal.

Güevos crudos, y de mil modos, y para todos.
G 199 r- Des œufs crus, et de mille façons, et pour tous.

Güevos solos, mil manjares para todos.
G 200 r- Des œufs, rien que des œufs, mille plats au goût de tous.

La que hila cada día bulto de un güevo de gallina, no irá a pedir camisa a su vecina; o La que hila de contino un güevo de gallina, no pedirá camisa prestada a su vecina.
L 786 r- Qui file chaque jour la grosseur d'un œuf de géline n'ira pas emprunter chemise à sa voisine.

Los duelos, con pan son buenos. Los duelos con pan son menos. Los duelos con pan se sienten menos.
L 1499 r- Les peines, avec du pain passent bien. Les peines, avec du pain sont moindres. Les peines avec du pain se ressentent moins.

Llámame escaso.
L l2 f- Traite-moi de ladre.

Mal va a la zorra cuando anda a grillos; mas peor la va cuando anda a los güevos.
M 136 r- Ça va mal pour le renard quand il court après les grillons ; mais ça va encore plus mal quand il court après les

œufs.

Manos duchas mondan güevos, que no largos dedos.
M 225 r- Mains habiles écalent les œufs, et non pas longs doigts.

Más quiero güevos hoy que mañana pollos.
M 430 r- Mieux vaut tenir œufs en main plutôt que poulets demain.

Mejor es luego el güevo, que mañana la gallina.
M 806 r- Mieux vaut œuf aujourd'hui que poule demain.

Mozo, dame de beber, que un güevo quiero comer; dame vino, mozo, que un güevo como; mozo, dame vino, que un güevo he comido.
M 1151 r- Garçon, donne-moi à boire, je vais manger un œuf ; donne-moi du vin, garçon, je mange un œuf ; garçon donne-moi du vin, j'ai mangé un œuf.

No faltará la merced de Dios.
N 151 r- Ce sera à la grâce de Dieu.

No comen güevos por agüelos.
N 444 r- Les œufs qu'ils mangent, ils ne les doivent pas à leurs aïeux.

No es por el güevo, sino por el fuero.
N 587 r- Ce n'est pas pour l'œuf, c'est pour la coutume.

No quiebres el güevo blando, antes que tu pan es aparejado.
N 1084 r- Ne crève pas l'œuf mollet avant d'avoir ton pain

préparé.

No se le parece más que un güevo a otro.
N 1156 r- Il ne lui ressemble pas plus qu'un œuf à un autre.

No se parecen más que un güevo a otro.
N 1171 r- Ils ne se ressemblent pas plus qu'un œuf à un autre.

No se parecen más que un güevo a una castaña.
N 1172 r- Ils ne se ressemblent pas plus qu'un œuf et une châtaigne.

No son güevos de fritir.
N 1220 r- Ce ne sont pas des œufs à frire.

Palleruelo, tres cebollas con un güevo.
P 66 r- Palleruelo, trois oignons avec un œuf.

Parécense como un güevo a otro.
P 236 r- Ils se ressemblent autant qu'un œuf à un autre.

Parécense como un güevo a una castaña.
P 237 r- Ils se ressemblent comme un œuf à une châtaigne.

Parecérsele quiere el güevo a la castaña.
P 249 r- L'œuf qui veut ressembler à la châtaigne.

Poca sal tú gastes, y ésa en un güevo.
P 564 r- Je te souhaite de disposer de peu de sel, et sur un seul œuf.

Por tanta masa como un güevo, no traigas a tu amigo por el

cuello.
P 944 r- Pour une bouchée de pâte de la grosseur d'un œuf, ne va pas traîner ton ami par le collet.

Reina es la gallina que pone güevo en la vendimia. Reina es la gallina que pone por la vendimia.
R 57 r- La reine des poules, c'est celle qui pond un œuf aux vendanges. La reine des poules, c'est celle qui pond aux vendanges.

Sal quiere el güevo, y gracia para comello.
S 58 r- L'œuf réclame du sel, et du doigté pour le manger.

Sal quiere este güevo. Sal pide este güevo.
S 59 r- Cet œuf a besoin de sel. Cet œuf demande du sel.

Si quieres el güevo, sufre la gallina.
S 597 r- Si tu veux l'œuf, supporte la poule.

Sobre un güevo pone la gallina.
S 838 r- C'est sur un œuf que pond la poule.

Sórbete ese güevo.
S 921 r- Avale-moi cet œuf.

¿Tenéis güevos, comadre? —Sí, compadre.
T 206 r- Vous avez des œufs, ma commère ? —Oui, mon compère.

Tiene razón la buena mujer: comióse los güevos y diola con la sartén.
T 291 r- La brave femme a bien raison [de se plaindre] : non

content d'avoir mangé ses œufs, il l'a frappée avec la poêle.

Tinajita de zombodombón, que no tiene boca ni tapón.
T 312 r- Petite jarre, petit flacon, sans goulot ni bouchon.

Tinajuela de buen vino, ni tiene tapón ni taponcillo.
T 313 r- Petite jarre à vin fin, qui n'a ni tapon ni bouchon

Toma para peras[209].
T 510 r- Prends-ça dans la poire !

Toma torta, Lucía, que dan caridad.
T 516 r- Prends cette tourte, Lucie, on distribue gratis.

Toma torta, Lucía, y dábala sartenazo; o dábale sartenazo.
T 517 r- Prends cette tourte, Lucie, et il lui tapait dessus à coups de poêle; ou elle lui tapait dessus à coups de poêle.

Toma un güevo y hártate.
T 520 r- Prends un œuf et remplis-toi la panse.

Tortas y pan pintado.
T 274 f- Galettes et pains ornés[210].

Un güevo ha menester sal y fuego, y un palito para mecello; y no es más de un güevo; [o] Un güevo quiere sal y fuego, y un palito para revolvello.
U 34 r- Un œuf a besoin de sel et de feu, et d'un bâtonnet pour le remuer, et ce n'est qu'un œuf ; ou Un œuf requiert du sel et

[209] Littéralement, « Prends ça en guise de poires. »
[210] Pour dire « Ça, ce n'était qu'une partie de plaisir » [à côté de ce qui t 'attend].

du feu, et un bâtonnet pour le remuer.

Vale un güevo.
V 9 f- Cela ne vaut pas plus cher qu'un œuf.

Yo estoy bien embarazado, que como un güevo blando.
Y 95 r- Me voilà bien embarrassé, pour manger un œuf mollet.

Yo y mi padre, y mi madre, y mis hermanitos, comimos un güevo; ¡ay, Jesús, y qué mala tripa tengo; ay, Jesús, y cómo regüeldo a güevo!
Y 158 r- Moi, avec mon père, et ma mère, et mes petits frères, nous avons mangé un œuf ; Ah, mon Dieu, que j'ai mal au ventre ; ah, mon Dieu, c'est l'œuf qui n'est pas passé !

La viande

Les aliments carnés se répartissent, dans les proverbes de Correas, en deux ensembles nettement dessinés : d'une part, le porc[211] et ses produits dérivés, d'autre part, la viande en général (*carne*). La prévalence du cochon dans les énoncés n'est pas une surprise, celui-ci représentant à lui seul l'essentiel de l'apport carné dans une économie ménagère rurale d'autosubsistance, comme celle du Siècle d'Or. Par ailleurs, le lard (*tocino*) est souvent cité dans les énoncés de proverbes pour représenter l'ensemble de la charcuterie, dont il semble le fleuron. Le mot *tocino* peut être également synonyme de « porc » : *Al jamón de tocino, buen golpe de vino.* (A 1977 r)[212]. Le lard apparaît à travers les proverbes

[211] La plupart des proverbes citant cet animal comportent le nom *puerco*, mais il y en a aussi quelques-uns avec le mot *cochino*, où l'animal n'est pas principalement évoqué pour sa viande, mais où l'on fait allusion à la consommation ou à la date de celle-ci : *Cochinillo de mal andar, ni por Navidad. [Está bueno.]* (C 550 r) ; *Cochino de hebrero, con su padre al humero.* (C 551 r) ; *Cochino de marzo, con su padre viene al mazo.* (C 552 r) ; *Cochino fiado, buen invierno y mal verano.* (C 553 r) ; *Cochino fiado, gruñe todo el año.* (C 554 r).

[212] Correas relève aussi *A torrezno de tocino, buen golpe de vino.* (A 798 r).

comme l'élément « bonifiant » par excellence, dans les robustes soupes ou ragoûts paysans, et son côté universel explique aussi cette forte occurrence dans le recueil de Correas. Le lard est utilisé pour donner de la saveur, c'est un aliment qui valorise l'ensemble du plat. Il est probable aussi que la fréquence avec laquelle le lard est mentionné dans les proverbes tienne à ce que sa consommation ait été un des signes d'appartenance au groupe des vieux-chrétiens, qui le distinguait des judaïsants et des morisques. À côté de ces deux mots-clés, une série de proverbes concernent la viande de volaille. On trouvera ensuite les proverbes d'aliments à occurrence rare ou isolée : l'un parle de perdrix, l'autre d'escargots, ou de lièvre (mais trois sont consacrés aux lapins), puis viendront les proverbes mentionnant des morceaux (foie, tripes, poitrine, queue de mouton), et pour finir, les proverbes où apparaissent des préparations culinaires contenant de la viande : bouillon (*caldo, cocina*), pot-au-feu (*olla*).

Avec les proverbes renfermant le mot « viande » seul, nous avons regroupé ceux qui comportaient l'expression « *carne de…* » Les termes précis désignant les deux animaux principaux (le cochon et le bœuf – en espagnol, pour la viande de boucherie, on employait le mot *vaca*, la vache –) apparaissent très peu. Ainsi, il sera parfois difficile de déterminer si le mot *carne* est employé de façon générique pour désigner tout aliment carné, cochon compris, ou s'il est employé pour désigner sans précision la viande de bœuf. De même, les dictons sur le porc regroupent l'ensemble des termes concernant l'utilisation culinaire du porc, sans presque jamais désigner nommément celui-ci. C'est le porc, dans les énoncés de proverbes, qui a l'exclusive de ce riche démembrement, la viande de bœuf n'ayant pas droit à ce traitement détaillé qui suggère l'abondance. Mais la viande de bœuf, elle, a l'honneur

de représenter l'aliment carné de façon générique. C'est également à propos d'énoncés sur la viande qu'apparaît la dichotomie entre le rôti (*asado*) et le bouilli (*cocido*) qui structure certains proverbes.

Nous commencerons par les aliments les plus représentés (donc en premier lieu, par le porc, et plus précisément par le lard), en les regroupant à l'intérieur de chaque ensemble par affinité ou contiguïté de sens, ce qui permet d'éclairer chaque énoncé avec ceux qui lui servent de contexte dans l'esprit des espagnols du Siècle d'Or.

Tous les proverbes mentionnant le lard le font de façon valorisante, sauf un[213] : *Jaramago y tocino, manjar de hombre mezquino*. (J 8 r). Sans doute la voix qui se manifeste dans cet unique dicton péjoratif est-elle issue d'une classe sociale élevée méprisant les coutumes alimentaires populaires : tout bien considéré, loin de nier la prééminence du lard dans le classement des produits alimentaires, cet énoncé ne fait que la confirmer.

La présence de lard dans la soupe est source de vanité. Un proverbe se moque de ces femmes autocentrées qui se vantent à la cantonade de leur cuisine pour recueillir les compliments des

[213] Il semble que Correas lui-même n'ait pas eu une idée précise du sens de ce dicton, puisqu'il avait commencé un début de commentaire : *[Jaramago aquí es…]* (« Jaramago, ici, signifie… ») qu'il n'a jamais terminé, on ne sait si par manque de temps ou d'informations. Le dicton qui précède immédiatement celui-ci mentionne aussi le mot Jaramago (*jaramago*, le 'sysimbre', 'une herbe folle', un 'radis sauvage' ; *saramago* en portugais) et l'associe également à une charcuterie, le *chorizo* : *Jaramago y chorizo meten a la vieja en el cortizo* (J 7 r). Cet énoncé est lui-même issu d'un proverbe portugais : *Xaramago y choriço, meten a vella no cortiço*. *Cortiço*, en portugais, désigne un appentis. Ce sont des produits qui donnent soif et dans l'appentis se trouve la barrique de vin. Ou bien l'appentis est-il le lieu d'aisance ?

voisins, alors que c'est un plat consommé en famille de façon égoïste, sans que les voisins en profitent : *Agradecémelo, vecinas, en buena hora, que echo tocino en mi olla.* (A 993 r)[214]. À l'inverse (mais peut-être est-ce ironique), on se réjouit de la générosité de la voisine : *Buena es Maripaz, que nos da tocino. [Es de la Andalucía.]* (B 386 r).

Un proverbe de thème alimentaire peut servir à signifier de façon plus ample la richesse, et il s'agit en effet d'évaluer la richesse d'autrui dans *Donde piensan que hay tocinos no hay estacas.* (D 620 r)[215]. Le lard est, dans l'Espagne du Siècle d'Or comme dans bien d'autres sociétés rurales, symbole d'aisance alimentaire dans le milieu populaire (la soupe aux légumes se prépare avec ou sans lard, selon les possibilités financières du foyer). Dans cet énoncé précis, le pluriel *tocinos* ajoute encore à l'idée d'abondance. La maison dans le garde-manger de laquelle on conserve du lard est vue comme une maison où l'on mange bien. À l'inverse, le dénuement alimentaire observable au niveau des réserves stockées se traduit par le spectacle désolant des crochets (ou des chevilles en bois, *estacas*) vides et nus, auxquels devrait être accrochée la charcuterie. Le comble du dénuement est donc la maison où ne se trouvent même pas ces supports matériels, dont l'absence souligne doublement qu' il y a un manque. La voix du proverbe dénonce dans ce proverbe l'erreur d'appréciation qui conduit certains envieux à surévaluer les possessions d'autrui (« l'herbe est plus belle dans le pré du voisin »…). Ce proverbe, très ancien, était d'emploi fréquent au Siècle d'Or[216].

---

[214] Correas en explique le sens à partir d'un proverbe voisin : *Agradecémelo, vecinas, que quiero bien a mis hijas. [Contra los que quieren gracias de lo que les está bien a ellos.]* (A 995 r).

[215] Correas relève une variante : *Do pensáis que hay tocinos, no hay estacas.* (D 494 r).

[216] Il se trouvait déjà dans le *Seniloquium*, sous la forme *Do piensa hombre*

Les conseils pratiques transmis par les proverbes vont souvent, on le sait, au-delà du message explicite. Dans *El tocino, y el vino, y el queso, añejo; y el amigo, viejo*. (E 1338 r)[217], l'information sur le degré de maturité optimal de divers aliments se double d'un message subliminal : le lard, le pain et le vin, consommés en aimable compagnie, représentent un idéal d'hédonisme simple et accessible. Les qualités des éléments du premier versant de l'énoncé (les aliments) se trouvent transférées sur le deuxième versant, plus court : dans ces aliments fondamentaux que sont le lard, le pain et le vin, on puise autant de force que dans l'amitié. L'« ami », isolé dans le deuxième membre de l'énoncé a, à lui seul, un poids équivalent à l'ensemble des aliments énumérés, ce qui, avec sa position en fin d'énoncé, le valorise particulièrement. Ce proverbe qui traite des relations humaines autant que de l'hygiène alimentaire commence par l'aliment plébiscité entre tous, le lard. L'empreinte mnémotechnique fonctionne à plein dans ce proverbe où tous les mots finissent par un « o » atone. L'évocation d'une longue série d'éléments auxquels s'appliquent la même règle (l'ancienneté est une qualité) permet une forte économie de mots et donne toute sa densité à cette formulation. Les occasions d'emploi d'un tel

que hay tocinos, no hay estacas. (*Seniloquium*, 102), et dans Santillana : *A do pensáis que hay tocinos, no hay estacas*. (Santillana, 17). Ce proverbe est prononcé pas moins de quatre fois par Sancho, dans *Don Quichotte de la Mancha*, sous des variantes très proches : *Donde no hay tocino, no hay estaca*. (II, 10) ; *Muchos piensan que hay tocinos y no hay estacas*. (I, 25) ; *Adonde se piensa que hay tocinos, no hay estacas*. (II, 55) ; *No siempre hay tocinos donde hay estacas* (II, 65) : voir *Refranes, otras paremias y fraseologismos en Don Quijote de la Mancha,* J. Cantera Ortiz de Urbina, J. Sevilla Muñoz, M. Sevilla Muñoz, Burlington, Wolfgang Mieder, 2005, p. 70 et 91-92.

[217] Correas relève aussi : *Aceite, y vino, y amigo, antiguo; y añejo el tocino*. (A 918 r).

dicton s'en trouveront d'autant multipliées. Mais le sens symbolique qu'il peut prendre n'interdit pas son emploi comme recette de conservation des denrées. Les trois aliments cités sont regroupés parce qu'ils représentent une exception à l'exigence habituelle de fraîcheur. Mieux qu'une règle de conservation, c'est un conseil gastronomique qui est donné ici : le lard, le vin et le fromage sont bons s'ils sont récents, mais ils sont bien supérieurs s'ils sont affinés. Le mot *añejo*, ' vieilli ', a une connotation positive. Il n'a d'ailleurs pas son équivalent en France, où nous le traduisons soit par ' vieux ', pour le vin, soit par ' affiné ', pour le fromage, soit par ' rance ', pour le lard, mais sans pouvoir échapper, dans ce dernier cas, à la valeur péjorative.

Dans une variante relevée par Correas *Aceite, y vino, y amigo, antiguo; y añejo, el tocino.* (A 918 r), un quatrième élément appartenant aux tables méditerranéennes est venu rejoindre les autres, l'huile d'olive. Mais malgré la présence du gras végétal, c'est le gras animal, le lard qui est mis en vedette à la fin du proverbe, à l'endroit occupé par l'ami dans la version précédente. Une nuance s'exprime entre *antiguo* et *añejo*, le lard se bonifiant à mesure que les mois s'écoulent, et les trois autres éléments, avec les années, y compris l'huile, qui perd de son âcreté. Le lard de cochon n'a pas son pareil et est supérieur à tout gibier : *Un sabor ha cada caza, mas el puerco*[218] *sesenta alcanza. [Loor del tocino.]* (U 64 r), commente sobrement Correas.

Les trios alimentaires ne sont pas rares dans le corpus de Correas, comme on l'a vu dans ces deux exemples ainsi que dans *Vino acedo, y tocino añejo, y pan de centeno sostienen la casa en peso.* (V 281 r). Il existe une autre variante où le

[218] Signalons que *puerco*, « *En la montería, significa lo mismo que jabalí.* », *Aut.*

seigle (*centeno*) est remplacé par le fromage (*queso*). Dans ces deux énoncés, le lard conserve la position centrale, comme s'il était le pilier inamovible du dicton, dans lequel les autres éléments seraient des pièces interchangeables, et cette image de stabilité dans l'échelle des valeurs domestiques renvoie à la solidité économique du foyer, avec *sostienen la casa en peso* (' soutiennent complètement ', ' font vivre intégralement ')[219]. Les deux éléments se caractérisent par une saveur forte, le *vino acedo*, vin âpre au caractère marqué, et le pain de seigle. C'est une table rustique et populaire qui est évoquée par cet assortiment gustatif, une table qui s'oppose aux goûts raffinés de la cour, mais pleine d'aliments roboratifs censés caractériser la simplicité campagnarde. Ces trois aliments, quoique grossiers, permettent au foyer de subsister et à la lignée de se perpétuer.

C'est dans une tout autre perspective qu'est reprise la trilogie vin, lard, céréale (il s'agit du blé, cette fois-ci) : *Por año nuevo, trigo, y vino, y tocino nuevo, ya es viejo.* (P 652 r). Il ne s'agit plus de conservation, mais d'indication du programme des activités de l'année nouvelle : le porc étant tué en novembre, le vin élaboré au même mois, et le blé, semé en décembre, ces trois éléments sont déjà, début janvier, de l'histoire ancienne (« *ya es viejo* ») : c'est l'époque de l'année où l'on ne doit (où l'on ne devrait) plus avoir à s'occuper de ces produits. L'énumération de ces trois aliments-clés revient à dresser un saisissant panorama des productions de l'année dans une éphéméride ultra-simplifiée, de formulation un peu énigmatique. Le jeu entre l'ancien et le nouveau illustre la

[219] « *En peso. Vale también enteramente, u del todo: y assí se dice, la noche o el día en peso.* », *Aut.* On peut rapprocher cela d'un autre proverbe : *Rábanos y queso tienen la Corte en peso… o llevan… o traen la Corte…* (R 2 r) : signe qu'à la Cour non plus, tout le monde ne mangeait pas bien, le radis (*rábano*) étant un légume peu estimé à l'époque.

notion de cycle annuel dans ce proverbe où le lard se retrouve en compagnie de deux aliments mythiques, le pain et le vin (*trigo,* dans d'autres contextes, désigne aussi le *pan de trigo*, le pain de froment). Le moment de l'abattage du cochon semble annoncer à lui seul la fin de l'année et les ripailles de Noël. Ici, le seul élément alimentaire à avoir conservé son adjectivation, dans l'espace expressif très concis de l'énoncé parémique, c'est le lard, qui se trouve ainsi survalorisé par rapport aux deux autres aliments.

Le lard apparaît dans la recette de cuisine de la *Olla podrida. [Dícese por la olla bien cocida con diferencias de carnes, tocino y adherencias*[220]*; y acomódase a juntas de gentes, y cosas diferentes, mezcladas y confusas.]* (O 24 f). Le dicton suivant pourrait laisser penser qu'il y figurait aussi de la cervelle, mais il n'en est rien, *seso* étant la pierre avec laquelle on cale la marmite : *La mujer que no pone seso a la olla, no le tiene en la toca. [« Seso » llaman a la piedra que arriman a la olla porque no se trastorne; y a la sazón de sal, y lo demás.]* (L 586 r) ; variante : *La que no pone seso a la olla, no le tiene ella en la cholla.* (L 799 r). On ne pouvait manquer l'occasion d'un jeu de mots sur la cervelle creuse des femmes !

Le sel était souvent consommé en salaison et c'est un élément indispensable pour relever la *olla* : *Olla sin sal, no es manjar; al gato se puede dar.* (O 157 r) ; *Olla sin sal, haz cuenta que no es manjar; o que no tienes manjar.* (O 156 r).

La date de la salaison du lard sert de repère dans le calendrier pour mémoriser de façon imagée certaines connaissances d'hygiène ou de médecine : *A tocinos salados no nacen*

[220] *Adherencia* : « *El acto de juntarse, llegarse, o arrimarse una cosa a otra.* », *Aut.*

cuartanas[221]*, sino entre hoces*[222] *y marranas*[223]*. [Lo primero es en invierno, de San Martín adelante; lo segundo quiere decir: entre San Juan y Todos Santos.]* (A 784 r). En fait, le porc rythme l'année.

Le lard est considéré comme l'aliment indispensable, si l'on en juge par le ton péremptoire avec lequel un autre proverbe affirme : *Ni olla sin tocino, ni boda sin tamborino, ni cena sin vino.* (N 258 r), énoncé dont il existe une première variante plus intellectuelle, ou plus dévote, si l'on préfère, *Ni olla sin tocino, ni sermón sin Agustino.* (N 259 r)[224]. Une deuxième variante plus succincte inverse les deux éléments : *Sermón sin Agustino, olla sin tocino.* (S 271 r). Alors que, dans la série précédente, les associations alimentaires au sein de l'énoncé réunissaient des aliments consommables, la logique de l'association repose ici sur la notion d'excellence, dans les domaines les plus divers si l'on considère les deux variantes. C'est l'idée que le lard est un complément indispensable, une garantie de l'excellence de l'ensemble. Le conseil semble porter surtout sur *Ni olla sin tocino* qui se trouve en tête, les deux autres éléments apparaissant plutôt comme point de comparaison. Un pot-au-feu sans lard est triste et sans saveur, tout comme le serait une noce sans musique ou un repas sans vin. La formulation première insiste de façon systématique sur tous les plaisirs emblématiques de la vie domestique : un bon

[221] *Cuartana* : ' fièvre quarte ', moins fréquente en hiver, à la saison où l'on met le lard en salaison.

[222] *Hoz* : ' faucille ', pour désigner l'époque où l'on fauche le blé, à la Saint-Jean.

[223] *Marrano* : ' cochon d'un an '. *Marrana*, au féminin, désigne le lard frais, parce que généralement obtenu à partir de la truie. Il est fabriqué à l'époque de la Toussaint. Les fièvres naissent donc entre la Saint-Jean et la Toussaint, pendant la période chaude.

[224] Correas relève une variante : *Ni pollos sin tocino, ni sermón sin agustino.* (N 280 r).

pot-au-feu, une joyeuse noce paysanne et un dîner avec du bon vin. Une profession de foi de bonheur villageois… C'est parce qu'il existe, chez les moins aisés, des dîners sans vin et des marmites sans lard que la présence de ce petit complément prend son caractère festif, illustré par l'exemple de la noce. Les trois éléments porteurs de sens (*olla, boda, cena*) sont trois aspects structurants de l'existence humaine, qui rythment respectivement le repas, la vie, la journée. Les variantes humoristiques qui font état de l'excellence des sermons des frères Augustins ont l'avantage de provoquer un effet de surprise, et montrent la souplesse de formulation des énoncés parémiologiques. Dans la deuxième variante, *Sermón sin Agustino, olla sin tocino*, c'est, à l'inverse le pot-au-feu sans lard qui est pris pour référence, pour signifier le peu d'intérêt et la pauvreté esthétique d'une messe sans sermon éloquent. Pour qui ignorerait le culte que la sagesse populaire de l'Espagne du Siècle d'Or voue au lard, cette variante pourrait paraître anticléricale. Elle souligne, en fait, avec humour, la puissance expressive d'un bon sermon, assimilable à un mets savoureux. Ce dicton ne laisse pas de place à la contradiction ! La force de conviction est accentuée par la formulation elliptique et par la radicalisation qu'apporte la répétition expressive du *ni*. Le jeu des échos internes (entre les trois mots bissyllabiques terminés par *a* : *olla, boda, cena*, et la rime interne en « *-ino* » dans *tocino*, *tamborino*, *Agustino*), donne sa puissance mnémotechnique à ce proverbe.

Mais, pire que le pot au feu sans lard, il y a le pot au feu sans viande ! : *«¡Qué hermoso olor de olla!» Y tenía a cocer un cuerno*. (Q 69 r).

Le bouillon du pot-au-feu ne doit pas être trop clair : *Claridad, y no en el caldo.* (C 534 r), disait-on pour exiger plus de clarté.

Un seul proverbe, *Al jamón de tocino, buen golpe de vino*. (A 1277 r), associe jambon et lard, double dénomination prometteuse d'une satisfaction multipliée. Ici, c'est le jambon conservé en salaison qui est cité, afin de mieux justifier le *buen golpe de vino* (' bonne lampée de vin '). L'association charcuterie/vin se trouvait déjà dans *El tocino, el vino y el queso, añejo*, mais ce dernier exemple s'éloigne du simple conseil ménager pour se situer sur le terrain de l'hédonisme, et ce « *buen golpe de vino* » renvoie autant à la qualité qu'à la quantité.

Le vin et le lard sont pareils à de vieux amis de taverne, dans un proverbe qui les personnifie et leur donne la parole : *Dijo el tocino al vino: «Seáis bien venido». Dijo el vino al tocino: «Bien vengáis, amigo»*. (D 300 r). Cet échange verbal entre deux aliments considérés, au Moyen Âge et au Siècle d'Or, comme l'image de la perfection diététique, est théâtralisé sous forme de rustiques propos de bon voisinage.

Le lard, pour les gens modestes, c'est le luxe et le superflu, comme on voit dans le parallèle établi entre cet aliment et un parfum onéreux, le musc : *No hay para pan, y compraremos musco; o tocinos. [«Musco» es «almizcle», olor.]* (N 813 r). Selon les classes sociales, le luxe s'incarne dans des éléments bien différents !

Malgré l'attrait qu'on lui reconnaît dans les proverbes, le lard reste marqué par ses origines populaires et n'a pas la noblesse de la viande de bœuf, à en croire l'échelle de valeur exprimée dans *A mengua de carne, buenos son pollos con tocino*. (A 519 r)[225], énoncé qui, d'une part, oppose la viande de bœuf et celle de poulet et, d'autre part, limite le lard à une simple fonction complémentaire. Le ton résigné de ce proverbe

[225] Il existe une variante : *A falta de vaca, buenos son pollos con tocino*. (A 206 r).

le rapproche de notre « Faute de grives, on mange des merles ». Mais c'est un ton faussement résigné. Le mets décrit est paré en réalité d'un double attrait, le poulet occupant lui aussi, comme on le verra plus loin, une place fort honorable dans l'échelle des valeurs gustatives. La présence de quelques bardes de lard, annonciatrices d'un rôti doré à point, ajoute cette petite touche qui valorise radicalement un plat. Le lard, cité en fin d'énoncé, n'est toutefois plus la vedette principale de ce proverbe, où le pluriel *pollos* semble privilégier la volaille dans ce petit condensé pratique de recette. Ce proverbe, comme son homologue français, est souvent utilisé de façon plus large pour dire qu'il faut se contenter de ce que l'on a (mais avec un petit sourire entendu : « On n'est pas si malheureux que ça ! »).

Le lard symbolise si bien les plaisirs du palais, dans les foyers rustiques, que c'est sur lui que se cristallisent les désirs. Rêver à un bon repas, ou anticiper le bon repas qui vous attend à la maison, se traduit par l'irruption, dans l'imagination du rêveur, de l'image fantasmagorique du morceau de lard. Symétriquement, pour montrer que la rêverie ne débouche pas toujours sur la réalité (syndrome de « Perrette et le pot-au-lait »), il existe le proverbe suivant : *«Bueno está el tocino». Y andaban con él los gatos.* (B 454 r). Ce désir de lard se voit frustré par le larcin des chats de la maison, dont la rapidité d'action réduit à néant la rêverie gustative. La voix parémiologique reprend ironiquement la phrase gourmande par laquelle on se régalait d'avance, pour montrer ensuite la face déceptive des chose. Ce ton sarcastique s'inscrit dans la vaste thématique hispanique du désabusement, traitée ici sur le mode du quotidien et du familier. Cette petite anecdote met en scène en quelques mots la présence des chats dans les foyers du Siècle d'Or et dans le monde des proverbes, où ils abondent. La double attraction exercée par le lard à la fois sur l'homme et

sur le chat fait de cet aliment l'objet consensuel de tous les désirs. On invite à ne pas repousser à plus tard les plaisirs et, pour ce faire, les temps verbaux déploient toute leur puissance expressive : les fantasmes gastronomiques des humains sont exprimés avec la force que donne l'emploi du présent (*bueno está*), alors que le verbe à l'imparfait (« *andavan los gatos* ») souligne que les chats, plus dégourdis, se sont déjà servis depuis longtemps. Formulée avec le ton distancié de l'ironie, cette petite leçon de morale domestique exprime la loi selon laquelle « Il ne faut pas vendre la peau de l'ours avant de l'avoir tué ». Pour le lecteur du XXIe siècle, elle a surtout le charme d'une immersion dans un passé lointain et proche à la fois : le plaisir de rentrer chez soi en pensant au bon repas qui vous attend est universel, mais la présence multiple des chats, toujours à l'affût d'une bonne fortune, renvoie à une époque où leur fonction première de chasseurs interdisait de les nourrir trop abondamment et en faisait des chapardeurs.

Autre proverbe où le lard apparaît comme l'expression tangible de la possession et de la richesse : *Humo allá, tocino acá.* (H 614 r). Le mot *tocino* s'oppose là elliptiquement au mot *humo* (' fumée '). Ce proverbe est jugé suffisamment obscur par le compilateur pour qu'il sente la nécessité d'y adjoindre une explication : *[Contra los que adquieren para sí, con daño de otros; y «Lozoya lleva el agua, y Jarama tiene la fama.»*[226]*]*. La structure concise, à double versant, de ce laconique dicton exprime bien l'incommunication affective de l'accapareur égoïste qui s'empare du lard frit et laisse seulement aux autres le fumet de la cuisson. L'explication donnée par Correas est

[226] Correas s'appuie sur le commentaire qui accompagne ce proverbe déjà présent dans la collection de Fernando Núnez de Guzmán (1555) : « *Contra los que adquieren para si con daño de otros* ». Ce proverbe aurait été utilisé aussi comme cri d'appel publicitaire (*pregón*) par des marchands de rue ambulants, selon l'ethnologue catalan Joan Amades.

complétée par la citation d'un autre proverbe de sens proche, où, à travers l'évocation conjointe du fleuve Jarama et de son affluent le Lozoya qui descend des zones enneigées et charrie beaucoup d'eau, on dénonce la facilité avec laquelle on usurpe une réputation : le Lozoya, petit affluent méconnu, est souvent oublié au bénéfice du célèbre Jarama. Dans son laconisme, *Humo allá, tocino acá* sert à stigmatiser l'égoïsme en général à travers l'exemple de l'égoïsme alimentaire. Le proverbe se contente de constater sèchement une répartition injuste (les bonnes choses pour les uns, et uniquement leur spectacle virtuel pour les autres), alors que Correas, dans son explication, dénonce plus ouvertement les comportements nuisibles qui se font au détriment d'autrui. On apprécie d'autant plus, par contraste, la force évocatrice condensée du dicton, où la fumée est non seulement le signe tangible du lard cuisiné, mais aussi une provocation pour celui qui reste le ventre vide. La spoliation du travail d'autrui, mieux explicitée dans le dicton du Jarama et de son affluent, l'est de façon plus vague dans *Humo allá, tocino acá*, mais loin d'être un défaut, ceci laisse une plus grande part à l'imagination et permet une application plus générale.

Une preuve s'il en est de la position prééminente du lard dans le paradis gustatif espagnol (idée pérennisée par le nom d'un dessert familial encore bien connu de nos jours, le *tocino de cielo*) est le dicton *Como llover tocinos. [A lo que es imposible.]* (C 740 r). Sa brièveté semblerait avoir dû le faire classer par Correas dans les phrases proverbiales, mais il apparaît néanmoins dans la section des proverbes. Le lard n'étant pas présent sur toutes les tables paysannes, rêver à un avenir meilleur pouvait se traduire par imaginer un monde où « il pleuvrait des morceaux de lard » dans les écuelles. Le verbe pleuvoir n'est pas seulement évocateur d'abondance, on

peut y voir aussi une référence à la manne providentielle biblique. Cette pluie imaginaire renvoie aussi à une idée de gain facile. Le rêve de richesse prend, dans les sociétés où la faim n'est pas encore vaincue, la forme archaïque d'un rêve d'aliment riche en graisse, dont la mention au pluriel multiplie encore les possibilités virtuelles de rassasiement. Ici, on ne joue pas sur un double sens littéral et symbolique : c'est l'impossibilité même du sens littéral qui donne son sens à l'énoncé et permet une infinité d'applications figurées.

Le lard est même élevé au rang de récompense suprême pour ceux qui vont au Paradis, dans *El tocino del Paraíso, para el casado y no arrepiso*[227]. *[Fingen que hay un tocino colgado en el Paraíso para los casados que no se arrepienten, y que está por empezar; con que dan a entender que no hay ningún casado que no se haya arrepentido una vez u otra.]* (E 1336 r). Ce mets céleste reste intact au Paradis, sans que personne ne l'ait jamais entamé, car, selon le proverbe, il n'existe pas un seul homme marié sur terre qui ne se soit, un jour ou l'autre, repenti de s'être assujetti aux liens du mariage.

Dans *Mari Gómez ¿tocino comes? Sal de mi casa, no te me ahogues*. (M 241 r), le morceau de lard est l'occasion de la chute morale. C'est toute une petite scène de la vie quotidienne qui est théâtralisée ici avec la concision propre aux proverbes. Mari Gómez pourrait être une servante surprise par la maîtresse de maison en train de se servir dans le garde-manger. Les mots hypocrites de la patronne qui affecte de se préoccuper du bien-être de Mari Gómez et feint de vouloir charitablement lui éviter de s'étouffer en mangeant le lard chapardé, lui conseillant plutôt d'aller respirer un bol d'air, contrastent avec l'intention véritable, celle de renvoyer la servante pour un motif futile[228].

[227] *Arrepiso* : *arrepentido*, *Aut.*, ' repenti '.

[228] L'équivalent de « Qui veut noyer son chien l'accuse de la rage. »

Dans ce cas particulier de forme dialogique, la voix parémiologique fait à la fois la question et la réponse, privant de parole la pauvre Mari Gómez, exclue à la fois de la maison où elle servait et de l'espace discursif du proverbe. L'énoncé fait partie des nombreux proverbes où s'exprime, plus largement, le rejet d'autrui.

Les aliments servent aussi de repère culturel pour identifier les diverses communautés religieuses. La valeur discriminatrice de ces nourritures emblématiques, le lard et le vin, s'affirme parfois de façon très directe, comme dans *Jarro sin vino, olla sin tocino: mesa de judío o de morisco.* (J 9 r). On observe cependant que, si le porc est objet d'interdit chez les juifs et objet de répugnance chez les musulmans, le vin est déconseillé seulement chez ces derniers (ou plutôt, l'ivresse), et donc l'énoncé repose sur une formulation fallacieuse où l'on assimile ces deux types d'interdits alimentaires. Plus simplement encore, peut-être le mot *judío* est-il mis ici en lieu et place d'*avaro* : une table sans vin et sans lard ne peut être que celle d'un grippe-sou, ou d'un morisque… Quoi qu'il en soit, ce proverbe présente les deux communautés réprouvées comme inférieures, car marquées sur le plan alimentaire du signe négatif de la privation : *Jarro sin vino* (pichet sans vin) et *olla sin tocino* (pot-au-feu sans lard). La table des non-chrétiens est caractérisée par ce qu'elle n'a pas, et la voix parémiologique, dont il ne fait aucun doute qu'elle appartienne ici à la mentalité « vieille chrétienne », insinue qu'il est bien difficile de vivre sans ces deux piliers de l'alimentation. À travers ce dicton se dessine, une fois de plus, l'attention avec laquelle on épie les habitudes de vie des autres pour dénoncer éventuellement leur appartenance confessionnelle. Deux proverbes qui évoquent la médisance rappellent d'ailleurs l'anathème jeté sur le porc par

Mahomet : *Dice dél (dello, della) peor que Mahoma del tocino. Dice más mal dél que Mahoma del tocino.* (D 404 f).

Plus voilée est l'allusion aux religions et aux interdits alimentaires dans *A toda ley, morcilla de buey; mas à ley entera*[229]*, yo de puerco la quisiera.* (A 790 r). Il s'agit ici de marquer une préférence pour le boudin de porc. Ce proverbe revient à dire : « On parle toujours de boudin de bœuf, mais, entre nous, je le préfère de porc ». L'énoncé était suffisamment utilisé pour avoir donné lieu à une parodie irrévérencieuse : *A toda ley, boñiga de buey; y si es flaca, boñiga de vaca. [Trocado en pulla del siguiente.]* (A 788 r). Il apparaît d'ailleurs de ce dernier proverbe que la bouse de vache, par son abondance, et son emploi comme fumure, est assimilable à la notion de richesse. C'est patent dans cet autre exemple : *Hacer como vaca, y cubrir como gata. [Ganar y guardar.]* (H 108 r).

Autre table dépourvue de lard, car le foyer est privé du travail du maître : la table des veuves qui se plaignent de vivre désormais seules et donc plongées dans la misère. Mais ces plaintes, comme le dénonce le proverbe, sont des grimaces hypocrites qui dissimulent une vie en réalité très confortable : *¿Qué cuecen las que no tienen hombre? —Malaventura con coles. [Responde la viuda con duelo, y tiene llena la olla de carne y tocino, y llámalo «malaventura», porque esta palabra es muy ordinaria de las doloridas.]* (Q 22 r).

Une formule parémique très concise donne lieu au récit d'une anecdote par Correas : *Para con tocino. [Iban dos caminando y vieron una güerta con repollos y coles. Dijo el uno: «¡Qué buenas berzas!». Andadas algunas leguas adelante, respondió el otro: «Para con tocino». Aplícase a lo que se dice fuera de ocasión y propósito, y tarde. Es lo que el otro: «Para albardas».]* (P 150 r).

[229] *Entero* : ' parfait ', ' complet '.

Le lard, même s'il est, comme on l'a vu, fortement majoritaire dans les proverbes, cède parfois la place à d'autres morceaux tout aussi appréciés : le jambon (*jamón, pernil*), les lardons ou fritons (*torreznos*), le boudin (*morcilla*) et la saucisse (*longaniza*).

Un proverbe réussit à faire entrer dans son bref espace textuel la double mention de *torrezno* et de *tocino*, qui a pour but de rappeler que, les fritons étant un peu étouffants, boire un bon coup aide à les faire passer : *A torrezno de tocino, buen golpe de vino.* (A 798 r).

À l'époque de Correas, le lard frit est le plat le plus facile et le plus rapide à préparer (dans les auberges, en particulier), comme il apparaît dans les commentaires de deux proverbes dont l'énoncé ne contient d'ailleurs pas le mot *torrezno*. Le premier, classé dans les *frases*, et déjà vu plus haut, est : *No faltará la merced de Dios. [Cuando convidan a lo que tuvieren; y a propósitos en que confían que Dios socorrerá. Llaman «la merced de Dios» en particular a güevos y torreznos, porque es la cosa más pronta para aliñar de comer, en las posadas y en casa.]* (N 151 f). Le deuxième : *Cuando fueres a Valdeastillas, por merced de Dios que te hagan, no la recibas. [Llegó a la posada un vizcaíno, y preguntó si había qué comer; dijéronle que la merced de Dios no faltaría, que es güevos y torreznos; después, contáronselo, pero caro, y escocióle, y deso se queja y avisa en el refrán. Este Valdeastillas está entre Medina y Valladolid; otros Valdeastillas hay en otras partes.]* (C 1315 r). Ainsi, les œufs frits avec des lardons ont-ils les honneurs de toute table au Siècle d'Or et sont-ils désignés de façon laudative par *la merced de Dios*, ' la grâce de Dieu '.

Pas étonnant que les proverbes expliquant la façon de préparer ces *torreznos* abondent : *A vuelta y media, torrezno fuera.* (A 853 r) précise qu'il ne faut pas laisser les précieux

fritons trop longtemps sur la broche, un tour et demi suffit. Même chose pour le campement sommaire du berger : *El torrezno del pastor, una vuelta en el asador.* (E 1343 r).

Les *torreznos* ne doivent pas être découpés trop petits, comme on voit dans les commentaires de Correas à propos de *Más valen torreznos fritos que cagajones chiquitos. [Y trocado: «Más valen cagajones fritos que torreznos chiquitos». Opinión que los torreznos sean grandes.]* (M 711 r). C'est sur la variante, dont on peut d'ailleurs se demander si elle n'est pas plutôt l'énoncé initial, que porte le commentaire de Correas. Ce type d'énoncé réversible, fréquent dans les proverbes, souligne qu'ils sont avant tout un jeu verbal. Ici, ces deux proverbes ont finalement à peu près le même sens et reviennent à dire : « Des lardons trop petits, c'est de la crotte ! ». On se souviendra de cette association pittoresque entre *torreznos* et *cagajones*, qui s'explique par des raisons de similitude d'aspect, mais aussi par l'idée que le plaisir gustatif, et le plaisir en général, ne doivent pas être trop étriqués ou mesquins. La valeur de ce proverbe semble cependant être surtout d'ordre mnémotechnique et culinaire, et ne se prête pas nécessairement à des applications plus générales. Dans la même lignée associant pâtisserie et scatologie, on peut citer : *Quien come boñiga, hojaldre comería. Quien come boñiga, mejor comería hojaldre.* (Q 272 r).

Ces *torreznos* sont tellement populaires qu'ils en viennent à symboliser à eux seuls le nid familial. À propos d'un dicton très local, puisqu'il parle de Salamanque, sa ville, Correas note : *El gallo de San Julián los llama. [Dícese esto en Salamanca por los mozos que se van con ánimo de valer fuera, y dentro de poco vuelven a los torreznos de casa. San Julián es una parroquia cerca de la plaza, que tiene un gallo sobre la torre por veleta.]* (E 569 r). Des fritons faits maison, il n'y a rien de

tel pour faire revenir chez lui le jeune étourdi parti chercher fortune ailleurs. Autre exemple de la symbolique du *torrezno*, le qualificatif de *torreznero*, relevé par Correas dans ses *frases* : *Torreznero. Torrezneros*. *[Ansí llaman a los que no salen de su tierra, o se tornan luego al regalo*[230] *y vicio*[231] *casero.]* (T 273 f). La définition de ce mot dans Covarrubias (*s. v. torrezno*) complète bien le portrait : « *Torreznero, el moço que no sale de sobre el fuego y es holgaçán y regalón*. »

Certains dictons sont destinés à mémoriser les meilleures provenances alimentaires et servent ainsi à savoir ce qu'il faut manger. C'est le cas de *Las guindas de Toledo, dos torreznos de tocino y uno de carnero.* (L 1077 r) »[232]. Le *nec plus ultra*, en matière de régal, ce sont les griottes de Tolède[233], connues pour leur excellence et leur taille exceptionnelle ; le simple voisinage, au sein de l'énoncé, avec les fritons de porc ou de mouton suggère une idée de rondeur et de nourriture abondante et généreuse.

Les *torreznos* sont la récompense alimentaire par antonomase, pour les enfants sages, ou pour les bons valets. Mais, s'ils sont trop gâtés, enfants ou valets deviennent vite insupportables. Dans un proverbe qui montre un valet

---

230 *Regalo* : « *Vale assimismo conveniencia, comodidad u descanso, que se procura en orden a la persona*. », *Aut.*

231 *Vicio* : « *Significa tambien el gusto especial, u demasiado apetito à alguna cosa, que incita a usar de ella freqüentemente, y con excesso* », *Aut.*

232 André Gallego, dans Robert Jammes (éd.), *Poesía del siglo XVI*, *Criticón*, 105, 2009, p. 162, cite, à propos de ce proverbe présent dans les *Refranes de mesa, salud y buena crianza* de Lorenzo Palmireno (1573), les explications de divers commentateurs : « *Han de comer* ». « *Es decir que son tan grandes que tienen que comer tanto como las especies apuntadas.* »

233 *Cf.* Covarr. : « *... guindas garrafales, las gruesas y enxertas, son menos agrias que las demás*. »

tyrannique et paresseux dominant un maître trop faible, les *torreznos* résument les petites faveurs alimentaires chargées de maintenir de bonnes relations : *Mozo de Martín Muñoz, mandalde*[234] *mucho y hacéoslo vos, de tres torreznos dalde los dos; no riñáis con él, no reñirá con vos.* (M 1154 r). Le valet sans vergogne exige du maître une part deux fois plus grande que la sienne. Mais ce n'est pas cela qui lui donnera plus d'ardeur au travail, comme le dit aussi *El mozo bueno, bueno es; de tres torreznos, dalde los dos, y el mandado hacéosle vos.* (E 858 r). Le maître, incapable de se faire servir, n'a plus qu'à faire le travail lui-même… Une variante change la cible du proverbe, remplaçant les valets par une expression plus générale « *los niños de Dios* » : *Los niños de Dios, asad tres torreznos, y daldes los dos; no riñáis con ellos, y no reñirán con vos.* (L 1548 r). L'appellation faussement rassurante « *Los niños de Dios* », « les enfants du Bon Dieu », c'est-à-dire « les bonnes âmes », désigne ici le prochain en général, perçu comme redoutable adversaire qu'il faut manier avec précaution. Le proverbe, ironique, suggère qu'il faut savoir agir prudemment et faire parfois d'importantes concessions pour réussir sans dommages ses transactions avec autrui. Dans la logique des proverbes précédents, un énoncé tire la leçon de ces situations : *Hijos y criados no los has de regalar, si los quieres gozar; o si quieres dellos gozar.* (H 453 r).

Un proverbe très employé et qui a la particularité de bénéficier de deux entrées dans le répertoire de Correas, l'une dans la section *refranes*, l'autre dans la section *fórmulas y frases* (M 74 f), prend les *torreznos* comme point de référence et joue sur les deux sens du verbe *saber* (' avoir de la saveur ' et

[234] *Mandalde* pour *mandadle*, métathèse fréquente au Siècle d'Or.

' savoir ')[235] : *Más sabe un torrezno*[236]. *[Cuando alaban de saber. El verbo «saber» hace a «ciencia y habilidad» y al «sabor» de las cosas.]* (M 452 r). Le proverbe signifie littéralement ' Un lardon a plus de goût ', mais aussi, avec le deuxième sens de *saber*, ' Un lardon en sait plus ', ou ' Un lardon est plus savant ', et s'emploie alors ironiquement, par exemple lorsqu'on veut tempérer chez un interlocuteur l'expression d'une admiration imméritée devant le savoir d'un pédant.

Liée fréquemment à l'idée de conservation, la charcuterie est aussi, selon les spécialités, consommée fraîche. La viande de porc fraîche accompagne des aubergines dans un proverbe éloquent qui dépeint un plat tellement appétissant qu'il en est irrésistible. La description saisit sur le vif l'impatience fébrile des mains avides : *A puerco fresco y berenjenas, ¿quién tendrá las manos quedas?* (A 630 r).

Quant aux *menudos* (la triperie), on les aimait bien salés ; de là le proverbe : *Más vale beber que escupir. [Dícese por los menudos y carne de puerco, que es mejor que lleve mucha sal y haga beber, que no tan poca que se corrompa y huela mal, y de asco haga escupir.]* (M 491 r). Ou encore *Más vale engullir que no escupir. [Que se sazone la carne bien, aunque lleve algo más de sal, que no quedar falta de ella, que provoque a asco y escupir.]* (M 542 r). Le sel n'étant pas seulement un agent de sapidité, mais un conservateur de la viande et du poisson, on le trouve souvent mentionné dans les plats du Siècle d'Or. La sagesse populaire est indulgente face à l'excès de sel en cuisine, comme on le voit dans ces proverbes. Dans le deuxième commentaire, l'objet à saler est la viande en général,

[235] Le commentaire de Correas pour la deuxième entrée de cette expression est : *[Dícese, torciendo el sentido, cuando dicen que uno sabe.]*.

[236] *Torrezno* : *Pedazo de tocino cortado, frito o para freir.*

dans le premier, plus précisément la charcuterie. L'inconvénient (la soif induite) est présenté comme un moindre mal en comparaison avec la nausée soulevée par l'odeur et le goût d'une viande avariée.

Le mot *carne* est encore présent dans deux autres proverbes, qui, quoique de contenu concret, semblent destinés à un emploi plutôt figuré. *Quien comió la carne coma los güesos.* (Q 294 r) s'inscrit dans la grande famille des dictons qui attirent l'attention sur la responsabilité que l'on doit avoir dans ses actions. Cet énoncé a une variante, citée à la suite : *Quien come la carne, que roya el güeso.* (Q 295 r).

Des proverbes associent le porc à d'autres éléments. Dans un même énoncé sont réunis le jambon tendre et le poisson frais, le point commun étant la fraîcheur, indispensable pour valoriser ces deux aliments : *Tajada de pernil tierno,/ pescado fresco del mar,/ no lo dejes de comprar/ por*[237] *dejar para tu yerno.* (T 8 r). *Dejar* doit être pris au sens absolu « laisser [quelque chose en héritage] ». Ces aliments appréciés sont trop bons pour qu'on s'en prive sous prétexte qu'il faut laisser un héritage aux jeunes ! Le gendre est un personnage généralement détesté dans les proverbes[238]. On note, au passage, que, bien qu'il s'agisse de porc, on n'est plus dans l'économie familiale autarcique, puisqu'il s'agit d'acheter un produit. Le mot *pernil* n'inspire que ce seul proverbe, parmi les 25 000 recueillis par Correas : faible incidence ! Il est présent, toutefois, dans un commentaire du compilateur à propos d'une chansonnette édifiante, destinée à stimuler les petits porchers paresseux : *Ponte, sol, ponte, iránse los porqueritos del monte; hacen que se van y tórnanse a sentar; toman los zurrones y*

[237] *Por* dans le sens de *para*, ' pour '. *Cf.* le proverbe *Amistad de yerno, sol de invierno*. (A 1708 r).

[238] La réciproque est vraie : *El cochino y el suegro, quisiérale muerto.* (E 360 r).

empiezan a merendar; vienen los padres: «¿Qué es de los puercos, zagales? —Por esos montalbos[239] *abajo van; si acaso no volvieren, al corral acudirán. —Y si al corral no vinieren, las nalguitas lo pagarán.» [Esto postrero va a dos sentidos: el uno es que los perniles de los puercos serán comidos de los lobos. El otro, que serán azotados los muchachos. Lo primero son palabras del lobo, y las demás referidas por él.]* (P 630 r). Ce serait dommage de se priver de rappeler cette comptine…

Diverses « trinités » alimentaires apparaissent, comme celle des « *cochino, puerco, y lechón* », qui inclut la catégorie des porcelets ; ou encore, *Pato, y ganso, y ansarón, tres cosas suenan y una son; cochino, y puerco, y lechón, otras tres en una son; cuero, y vino, y pez, son otras tres; o bota, vino y pez, son otras tres.* (P 309 r).

La viande de porcelet (*lechón*) a ses adeptes : où trouver la meilleure ? À Azuaga. *En Azuaga, lechones; y en Berlanga, melones*. *[Y al trocado: En Azuaga, melones, y en Berlanga, lechones. Lugares son de Estremadura.]* (E 1469 r). Donc, aucune certitude, mais, au moins, on sait que la viande de porcelets était fort recherchée !

Faut-il laisser rassir la viande ? C'est inutile pour le porcelet, dit le proverbe : *El pato y el lechón, del cuchillo al asador. [Porque no han menester manirse*[240]*.]* (E 980 r). Mais on conseille tout de même de consommer des porcelets très jeunes : *Lechón de un mes, y pato de tres.* (L 1160 r) ; variante : *El lechón, de un mes; y el pato, de tres.* (E 716).

Le boudin, étant fait d'un ingrédient périssable, est meilleur juste après sa fabrication. Le proverbe *La morcilla, reciente y cómela con tu pariente.* (L 455 r), outre le conseil d'hygiène

[239] *Montalbo* ou *monte blanco* : ' terrain communal de pâture '.
[240] *Manir* : ' mortifier ', ' faisander '.

alimentaire, suggère que le boudin frais est un trésor à déguster en famille. Ce proverbe comportemental suggère une consommation égoïste et sans complexes, d'autant plus appréciée qu'elle est saisonnière et épisodique. Comme dans le proverbe précédent, c'est une dégustation dans le cadre de la sphère privée qui apparaît dans *Gran persona es la morcilla, comida en vuestro rincón.* (G 92 r). Mais c'est en même temps un éloge de la vie rustique (*rincón*), grand thème littéraire au Siècle d'Or. Ce proverbe donne lieu, de surcroît, à une personnification du boudin, carrément élevé au rang de « grand personnage » (*gran persona*). C'est l'aristocratie de la charcuterie…

Même façon de consommer, au fond des chaumières, dans *No hay mayor mancilla, que muchas manos a una morcilla; o a una escudilla.* (N 772 r). Le bonheur alimentaire ne supporte pas de trop petites rations !

Cependant, même si l'on garde jalousement le boudin pour le manger à l'abri des murs du foyer, l'ennemi peut venir de l'intérieur : *Morcilla que lleva el gato, tarde vuelve al garabato.* (M 1096 r), autre irruption du chat voleur dans l'univers des proverbes, qui sert à exprimer plus généralement que l'on n'est jamais sûr de pouvoir profiter de ce que l'on a. Rédigé sous la forme ironique et euphémisante d'une situation impossible (le boudin ne revient pas « tard » sur le crochet auquel on l'avait suspendu, il n'y revient jamais), ce proverbe a le double mérite de croquer une scène prise sur le vif réunissant trois éléments de l'univers domestique, le chat, le crochet de charcuterie et le boudin, et de tirer une leçon de morale universelle.

Une version très proche de la même scène, encore plus expéditive, ne laisse plus aucun doute sur le sort du boudin chapardé : *Morcilla que el gato lleva, gandida va; o*

sardina. (M 1095 r). Correas explicite le terme *gandida*, déjà archaïque à son époque, en précisant *[gandir, por tragar*[241]*.]*. L'écho interne qui se crée entre *gato* et *gandido* explique la conservation, dans cet énoncé, de la forme archaïque *gandir*. Correas montre que, selon les versions du proverbe, l'objet de la gourmandise féline peut être le boudin ou les sardines, éléments interchangeables puisque les poissons étaient eux aussi suspendus à des crochets dans la resserre.

Dans la même inspiration, le proverbe *Ellos a burlar, y el gato a las longanizas*. (E 1430 r) montre l'interchangeabilité de l'élément *morcilla* et de l'élément *longaniza* (' saucisse ') que nous évoquerons de façon plus complète un peu plus loin. Si, dans cet énoncé, la déception est la même devant la disparition du repas prévu, l'homme est toutefois ici présenté comme directement responsable de ce qui lui arrive, par sa négligence insouciante (*Ellos a burlar*). Ce proverbe incite donc à « ne pas vendre la peau de l'ours » et à montrer vigilance et concentration si l'on veut réellement jouir de ses possessions.

Cette mise en scène du chat voleur est si familière à l'imaginaire populaire que l'on aboutit à des proverbes d'une concision extrême : *Mío dijo el gato a las morcillas*. (M 1033 r). Ce bref dialogue qui joue sur la ressemblance entre le pronom possessif *mío* espagnol (' mien ', ' à moi ') et le miaulement (« *Miau* » en espagnol), fait du boudin la cible privilégiée du chat de la maison. Mais, comme presque toujours dans les dictons, à travers la scène concrète évoquée, c'est un message analogique qui est délivré. Plus généralement, ce dicton peut être employé lorsqu'on considère à tort être déjà en possession avec certitude d'un bien ; ou encore au sujet de quelqu'un qui ne pense qu'à satisfaire son désir de possession en oubliant les autres. Conjuguant

[241] *Gandir : tragar* : ' avaler '.

évocation graphique et sonore, ce proverbe donne lieu à de multiples applications possibles sur le grand thème espagnol du désabusement.

Trois proverbes, *Barrabao, Xevilla, quien no mata puerco no comerá morcilla.* (B 48 r), ou *Hermana Belilla*[242]*, donde no matan puerco, no comen morcilla.* (H 360 r), ou encore *Mamao, Mamilla, quien no mata puerco no come morcilla.* (M 186 r) donnent de beaux exemples de noms que l'on donnait aux chats et d'onomatopées pour s'adresser à eux et les repousser quand ils voulaient s'emparer du boudin préparé en cuisine[243]. Cette scène est si courante que l'absence de vol de la viande posée sur une assiette ne peut signifier qu'une chose, qu'il n'y a pas de chat dans cette maison : *A las veces está la carne en el plato por falta de gato*. (A 436 r). Qui plus est, si le chat a pu voler quelque chose, c'est que la servante a été négligente : *¿Qué culpa tiene la gata, si la moza es mentecata, y disparata?* (Q 23 r).

Le boudin est un élément d'échange social entre bons voisins. La coutume veut que, si l'on vous offre du boudin, on rende la politesse à la première occasion. C'est donnant, donnant : *A quien no mata puerco, no le dan morcilla.* (A 716 r) ; *No dan morcilla a quien no mata puerco. No dan morcilla sino a quien mata puerco.* (N 473 r). Mais il y a plus heureux encore que les chats de maison, ce sont les chats de tripière, qui ont, à cet égard, l'honneur d'une triple entrée dans le *Vocabulario* (fait exceptionnel, qui reflète l'amour des chats chez Correas !) : *Regalado como gato de tripera*. (R 11 f) ; *Regalado como gato de tripera. [Desdeñando*

[242] *Belilla* : forme abrégée du diminutif de Isabel, Isabelilla.

[243] Ces onomatopées du cri du chat « *¡Marramao y cherrihau!* », sont attestées dans le théâtre de Lucas Fernández (*Farsas y églogas*, 1514), et pouvaient être aussi employées, en plaisantant, pour faire comprendre à quelqu'un qu'on aurait bien voulu se faire inviter à sa table.

un regalón.] (R 47 r) ; *Más regalado que gato de tripera*. (M 446 r).

Correas recueille, dans ce même esprit, une petite histoire qui a généré un proverbe, dans laquelle un certain Escalante se venge de ses voisins qui n'ont pas été généreux avec lui : *En esta casa, ¿han dado morcilla a Escalante? —No. —Pues pase el varal adelante. [No daban morcilla a Escalante, escudero pobre, porque no mataba puerco; y él para dar a entender que sí le mataba y las pagara*[244]*, y que hacían mal en no se las dar, compró unas tripas y sangre e hizo morcillas, y mandó a dos mozuelos que con ellas puestas en un varal fuesen de puerta en puerta y preguntasen: «¿Aquí han dado morcilla a Escalante?»; y en respondiendo no, dijesen: «Pues pase el varal adelante»; y así se volvieron con todas ellas a casa.]* (E 1646 r).

L'abattage du cochon, résumé par son fleuron, la *morcilla*, est une date à part dans l'économie ménagère, et marque un moment où l'on oublie la misère et la vie à crédit : *Al comer de las morcillas, ríen la madre y las hijas; y al pagar, todos a llorar.* (A 1189 r) ; *Al matar de los puercos, placeres y juegos; al comer de las morcillas, placeres y risas; al pagar de los dineros, pesares y duelos. [Porque fueron fiados.]* (A 1320 r)[245]. On disait d'ailleurs de façon plus générale que manger, c'était un plaisir, mais que payer était douloureux : *Al manjar, vita, dulcedo; y al pagar, sollozos y duelos.* (A 1311 r).

La fabrication du boudin donne lieu à des conseils ménagers tatillons : *Mujer, no te las cuento, mas doce morcillas hace un*

---

[244] *Pagar el servicio*, ' rendre la politesse '.

[245] Correas relève aussi *Al comer de los tocinos, cantan padres y hijos; al pagar, ¡sus, a llorar!* (A 1191 r) et *Al comer de los tocinos, entran padres y entran hijos; al pagar, todos a llorar.* (A 1192 r).

puerco[246]*, y trece con el ciego.* (M 1332 r)[247]. La voix parémiologique pourrait être celle du mari, vigilant sur le volume de la production ménagère de sa femme, mais aussi celle de la belle-mère s'adressant à sa belle-fille, ou de la maîtresse de maison à une servante. Quelle qu'elle soit, cette « autorité » surveille avec compétence la quantité de boudin tirée du porc abattu et le savoir-faire mis en œuvre. Un détail d'information pratique : on voit que, dans l'élevage du cochon familial, rien ne se perd, surtout pas le gros intestin (*el ciego*) qui set à faire un boudin spécial appelé *cieguillo*. Un tel dicton a sans doute avant tout valeur de procédé mnémotechnique pour se remémorer la quantité théorique de boudins à produire avec le porc de l'élevage familial. Mais il a aussi valeur symbolique, le nombre des boudins confectionnés (douze plus un) semblant renvoyer au nombre des mois de l'année (on tue le cochon une fois par an), et le *cieguillo* étant comme un complément à la série, un supplément de richesse.

Autre dicton sur le thème du boudin montrant qu'il est, comme le lard, un aliment fondateur des relations sociales dans le cadre du foyer : *Donde comes la morcilla, que siegues la gavilla.* (D 545 r), *[Y al contrario.]* ajoute Correas qui ne manque jamais de signaler la réversibilité des énoncés parémiologiques. Dans cet exemple, le maître régale d'une bonne nourriture les travailleurs agricoles fidèles, et le travail reçoit sa juste récompense. En pointant la réversibilité de l'énoncé, Correas souligne le lien de dépendance réciproque entre ouvrier et maître. On pourrait penser que la ressemblance phonétique entre *morcilla* et *gavilla* (' gerbe de blé ') a favorisé

[246] Le mot *puerco* est le sujet du verbe *hace*. L'édition digitale navarraise reproduit la forme inexacte produite par le mauvais copiste.

[247] *Cf.* note 249 de l'édition Combet révisée par Robert Jammes : « *Cieguillo se llama, según Rosal, esta morcilla hecha con el intestino ciego* ».

le choix du boudin dans ce dicton comme élément représentatif de la sphère alimentaire, mais il aurait été facile d'imaginer d'autres formulations. Par conséquent, le choix de la *morcilla* autant que celui de la *gavilla* semble avoir une valeur intrinsèque, le boudin donnant l'image d'une bonne table, et le geste du moissonneur résumant de façon graphique le travail de l'ouvrier agricole.

Un bref dicton porte sur une autre catégorie spéciale de boudin, le « *morcón* »[248] ou « grosse tripe », c'est-à-dire la tripe où l'on ramasse tous les restes de préparation du boudin (un peu comme le volumineux boudin méridional dénommé « galabar », qui inclut des morceaux de cartilage et de museau). Ce *morcón* est donc plus grossier que le boudin et, dans les échanges alimentaires réciproques de foyer à foyer, on ne l'offre pas aux voisins. Ce proverbe signifie « Ne confondons pas ! », « Il ne faut pas tout mélanger ! » : *Dos morcillas y un morcón, tres cosas son. [«Morcón» es: el cuajarillo*[249]*.]* (D 689 r). Correas se montre toujours soucieux de faciliter à son lecteur la compréhension littérale et précise la nature de ce *morcón*. Toutefois, son explication est légèrement inexacte, puisque le *morcón* se fait avec le gros intestin et non avec l'estomac de l'animal.

La popularité d'une œuvre littéraire entraîne souvent des énoncés humoristiques, au second degré. Un vers très populaire

---

[248] *Morcón* : « *La morcilla hecha en la tripa gruessa del animal, que llaman ciego, y es el remate del orden de las tripas* », *Aut.* ; *Morcón* : « *Quasi morcillón, la morcilla hecha de tripa grande* », Covarr.

[249] *Cuajar* : « *La parte donde los animales reciben el alimento para hacer la primera cocción, que corresponde al estómago en el hombre, ò el buche en el ave. Llámase assí, especialmente en las reses que se matan en las carnicerías: y se le dio el nombre por ser allí donde à los animalillos de teta se les cuaja la leche* », *Aut.*

du *Romancero* évoquait les transes amoureuses d'un célèbre chevalier de la geste carolingienne, Baldovinos (Baudouin). Sa dame lui dit, dans le *romance* : « *Sospiraste, Baldovinos, / amigo a quien más quería…* », ce qui devient, parodié dans une joyeuse version rabaissante : *Suspiraba*[250] *Baldovinos por pepinos; [o] por morcilla. [Las cosas que más quería.]* (S 975 r)[251]. Pour se moquer des soupirs d'amoureux transi de Baldovinos, rien de tel que de le faire se pâmer devant des cornichons ou devant du boudin plutôt que devant les charmes de son aimée… Correas, poursuivant la parodie du *romance*, fait le commentaire suivant, avec un sérieux de pince-sans-rire : « C'est ce qu'il aimait le plus. » Il existe une variante, également amusante : *Suspiraba Baldovinos por pepinos, y su mujer por beber.* (S 976 r). Toujours les femmes ivrognes…

Également construite sur le boudin est une petite histoire drôle de type grivois, à l'origine d'un proverbe où les brûlantes prétentions amoureuses du sacristain envers une jeune et jolie veuve n'hésitent pas à s'affirmer le jour de l'enterrement. Un témoignage de plus prouvant que le boudin était un cadeau fréquent : *Morenita de mis ojos, quémasme y abrásasme. —Era buena, en buena fe. [Dicen este chiste: que al tiempo de un entierro la viuda dió una morcilla al sacristán y pusiéronla a asar, y al sacarla del asador llegó la gente, y no hubo remedio sino meterla en el seno ansí caliente, y en lugar del responso comenzó a cantar: «Morenita de mis ojos, quémasme y abrásasme»; él decía por la viuda, a quien tenía afición, y*

[250] *Suspirar* : « *Dar suspiros. Vale también desear con ansia alguna cosa.* », *Aut.*

[251] L'édition Jammes-Mir rappelle en note que le proverbe (et le commentaire de Correas) sont une parodie des vers, très célèbres au Siècle d'Or, « *Sospiraste, Baldovinos, / amigo a quien más quería…* », du *romance* « *Tan clara hacía la luna* », BAE (Biblioteca de Autores Españoles), t. X, p. 217.

ella y la suegra echáronlo a la morcilla, y respondieron: «Era buena, en buena fe».] (M 1103 r).

D'inspiration également plaisante est le proverbe *Morcilla me dais, de Dios lo hayáis, de Dios y de las buenas gentes; soltá la cuerda*[252]*. [Pensó la ciega que era morcilla, y era bellaquería.]* (M 1094 r). Une mendiante aveugle se laisse berner par des farceurs qui feignent de lui faire l'aumône d'un boudin. Elle remercie ses donateurs avec les formules effusives habituelles « Que Dieu vous le rende et les braves gens aussi », et demande de délier le lien (qui attache le boudin), mais il ne s'agissait que d'une mauvaise blague. On ne lui a rien donné, et peut-être même a-t-on mis bien autre chose entre ses mains.

La misogynie ne peut manquer à la collection : *Linda sin tacha, morcilla sin atadero*[253]. (L 1213 r) est un proverbe assez trivial qui reproche aux femmes, surtout aux plus jolies, de parler à tort et à travers. En effet, « *morcilla sin atadero* », indique *Autoridades*, est une expression vulgaire pour désigner l'incapacité des femmes à retenir leurs paroles, tout comme le boudin, lorsqu'il n'a pas son lien, est incapable de retenir son contenu.

Le boudin et la saucisse, avons-nous dit plus haut, semblent jouer un rôle interchangeable dans les proverbes. En témoignent les proverbes suivants qui reprennent des situations déjà rencontrées dans ces pages : *Ellos a burlar, y el gato a las longanizas*. (E 1430 r), ou encore *Tarde volvió el gato con la*

---

[252] *Cuerda* : « L*a cinta con que se ata alguna cosa.* », Covarr.

[253] *Atadero* : « *Cordel, cinta u otra qualquier cosa con que se ata otra, y se assegura; llámase assi con especialidad la cuerdecilla con que se ciñen por las extremidades las morcillas, chorizos y otros rellenos. Morcilla sin atadero: Phrase baxa y vulgar, que se dice de la persona fácil, que sin reparo ni concierto habla y dice quanto se le ofrece, y no sabe callar cosa alguna.* », *Aut*.

longaniza al garabato. (T 179 r). Mais, bien que très semblables, les énoncés concernant la *longaniza* sont plus nombreux à être orientés sur la notion de « tarder à faire quelque chose », peut-être en raison de la présence de la racine « *long…* » : *Tarde vino el gato a la longaniza; o con la longaniza. [Al que tarda.]* (T 178 r) ; ou encore *Tarde volvió el gato por la longaniza. [Ansí el Comendador*[254]*.]* (T 180 r). En évoquant le principe d'interchangeabilité entre *morcilla* et *longaniza*, on a vu un proverbe où le boudin figurait en compagnie des sardines. C'est au tour de la saucisse de voisiner avec ces mêmes sardines, dans *La sardina y la longaniza, al calor de la ceniza.* (L 853 r). Cette équivalence *morcilla/longaniza*, au-delà du fait qu'il s'agisse d'éléments de charcuterie également populaires, est peut-être due aussi à ce que les deux préparations demandent un mode de cuisson semblable, la grillade sur la chaleur douce des cendres chaudes, et non à feu vif sur la flamme, pour ne pas les faire éclater. Autre caractéristique commune avec la cuisson de la sardine, la brièveté : *Fuego, ¿viste longaniza? [Que se asa presto.]* (F 87 r) ; *Longaniza, ¿fuego viste? —No me acuerdo si le vide; o si la vide.* (L 1450 r) ; *Longaniza, ¿viste fuego? —Si le vide, no me acuerdo. [Preguntan a la longaniza, dando a entender la presteza con que se asa. Si la pregunta es al fuego, dirá: «No me acuerdo si la vide».]* (L 1451 r). Si l'on cuit trop vite la saucisse, il ne restera rien, et il n'y aura plus qu'à demander au feu où elle est passée. Cet énoncé « croque » avec efficacité l'image de l'âtre où les saucisses viennent de se calciner et son humour familier nous plonge dans un monde quasi chamanique ou le feu est un interlocuteur naturel. L'énoncé rapproche la saucisse et le feu, mais omet totalement de mentionner l'agent

[254] Le *Comendador* vient s'emparer tardivement mais sûrement du libertin Don Juan.

humain de la préparation. Même esprit, mais où la brièveté du temps de cuisson est métaphorisée par l'image de la faible distance existant entre deux villages : *Entre Cuacos y Jarandilla*[255]*, ¿viste lumbre, longaniza? [Que se asa presto.]* (E 2041 r).

Ces parémies qui appartiennent, à première vue, à la catégorie des recettes culinaires, semblent peu propices aux applications figurées. Elles ont cependant aussi l'avantage de faire un gros plan sur cette partie fondatrice du logis familial qu'est l'âtre. Il se dégage de cet énoncé une impression de savoir-faire domestique accompli et de foyer accueillant (*al calor de*). C'est toute l'atmosphère d'une maisonnée active qui semble émerger de ce proverbe.

Pour le proverbe météorologique *Las longanizas al sol y los hornazos al tizón.* (L 1084 r), Correas sent la nécessité de faire un long commentaire : *[que Navidad, tiempo de longanizas, haga sol; y la de Flores, Pascua de hornazos, haga fresco y llueva para que haya buen tempero y cosecha.]*. Cette lointaine version espagnole de notre « Noël au balcon, Pâques aux tisons » rappelle qu'il est bon, pour l'agriculture, qu'il fasse beau et pas trop froid à Noël, et qu'il pleuve à Pâques, sur le blé en herbe (le *tempero* est l'état de la terre favorable à la culture). Ces deux dates fondamentales sont évoquées à travers les activités ménagères concomitantes : la fabrication des saucisses, à la fin de l'automne (abattage du cochon le 11 novembre) pour qu'elles sèchent pendant l'hiver, et celle des brioches (*hornazos*), au printemps. On pouvait d'ailleurs dire indifféremment *Pascua de hornazos* (la ' Pâque aux brioches ') ou bien *Pascua de flores* (la ' Pâque aux fleurs ', au

[255] Cuacos de Yuste et Jarandilla de la Vera (Province de Cáceres, Communauté Autonome d'Estrémadure) sont des villages très peu éloignés l'un de l'autre.

printemps, par opposition à la *Pascua de Navidades*, la fête de Noël).

Autre date du calendrier marquée par une coutume alimentaire combinant tourte et saucisse : *Pascua de Epifanía, torta con longaniza. [Es la de los Reyes.]* (E 275 r).

Que ce soit dans ce dicton ou dans celui où l'on exige un nombre donné de boudins, la grande question est de ne pas manquer de provisions. Ce souci d'avoir sa ration vitale quotidienne est justement mis en scène dans un autre proverbe où s'exprime clairement la crainte de « manquer » : *Son más los días que las longanizas. [Que se guarde para mañana.]* (S 894 r), précise Correas. Il faut penser au lendemain. L'épargne est ici évoquée dans un contexte de pénurie, et non d'abondance. Si c'est la saucisse, et pas autre chose, qui figure dans cet énoncé, c'est probablement en raison de sa présentation fractionnée qui en fait un élément aisément mesurable. Il ne faudrait pas prendre ceci au pied de la lettre et croire qu'on se livrait effectivement à une distribution des saucisses parallèle à celle des jours : on a ici un proverbe « d'expression indirecte », pour reprendre la terminologie de Louis Combet. Ce proverbe, très utilisé, comporte plusieurs variantes très proches que nous citons pour montrer la plasticité de ces énoncés : *Más son los días que las longanizas.* (M 463 r) ; *Más hay días que longanizas; o Más días hay que longanizas.* (M 374 r).

On a eu l'occasion de voir déjà à plusieurs reprises que des anecdotes célèbres pouvaient donner naissance à un proverbe, qui en serait un condensé. Ceci ne pouvait que se produire à propos de l'œuvre la plus célèbre de la littérature populaire espagnole, la *Vida de Lazarillo de Tormes y de sus fortunas y adversidades* (1554). L'expression *Oler el poste.* (O 23 f), répertoriée par Correas dans les *frases*, et le proverbe *Olió el*

poste. (O 144 r), classé dans la section *refranes*, réussissent à évoquer à la fois l'épisode où l'aveugle plonge son nez dans le gosier de son jeune guide pour voir s'il a mangé la saucisse qui lui était destinée, et celui de la vengeance finale que Lazarillo inflige à son maître, qu'il laisse mortellement assommé par un pilier (*poste*) devant lequel il l'a incité à prendre son élan pour franchir un ruisseau. La brièveté de la référence paré-miologique est proportionnelle à la célébrité de cette histoire et, réciproquement, l'existence d'un proverbe marque le niveau de célébrité d'une anecdote ou d'une œuvre. Néanmoins, Correas ne se prive pas de rappeler l'anecdote d'origine (il aime ces récits condensés), et d'expliquer l'emploi de cette formule qui, si elle n'avait pas été gravée dans toutes les mémoires au Siècle d'Or, pourrait sembler mystérieuse par son laconisme : *[«Oler el poste» se dice cuando uno conoce el peligro antes de caer en él, y le huye. Tomóse del cuento de Lazarillo, que puso al ciego enfrente de un poste, y díjole que había un gran arroyo, que tomase carrera y saltase; ansí topó recio con las narices y cara en el poste, y hízose los hocicos, y quejándose del engaño, dijo Lazarillo: «Como olistes la longaniza oliérades el poste». Había antes el ciego metido las narices en la boca a su destrón Lazarillo, para averiguar por el olor si había comido una poca de longaniza, y habíale castigado porque la comió, y Lázaro se vengó con el poste.]*.

On pourrait être tenté, en abordant les dictons où la viande est citée de façon générique, de prendre en compte l'énoncé *A vianda fría, estómago caliente; y a vianda dura, muela aguda*. (A 843 r). Ce serait oublier qu'en espagnol, comme en français classique, *vianda* signifie ' aliment ', ' nourriture ' (incluant, bien sûr, les aliments carnés, mais pas seulement ; « c'est viande divine », disait Rabelais), ou encore « mets installés sur la table ». Ce proverbe, qui est d'abord un éloge de

l'appétit, prend aisément une valeur plus générale : « Quand on veut, on peut », « Il faut savoir s'adapter », etc. L'appétit exprime le pouvoir de la volonté capable d'inverser le destin. La première partie « Viande froide / estomac chaud » évoque plutôt l'énergie, à travers le processus naturel de la digestion, alors que la version « Viande dure / dent aiguë » met l'accent sur la capacité d'action volontaire du sujet.

« *Carne* », sans précision, résume souvent le profit et la richesse et reste un mot déclencheur d'appétit, d'où les multiples occurrences chez Correas : *Abrid el ojo, que asan carne. Abrir el ojo, que asan carne. Abrir el ojo, que carne asan.* (A 896 r) ; *Mirá las cosas que pasan; abrid el ojo, que carne asan.* (M 1041 r) ; *¡Ojo alerta, que asan carne!* (O 127 r). Ou encore, dans la section *frases*, *Abrir el ojo. Abrió el ojo tan largo. [Manera de advertir. «¡Abrid el ojo!», lo mesmo que «¡Cuidado!». «Abrir el ojo, que asan carne.», tirando el párpado con el dedo.]* (A 195 f). Dans ce dernier exemple, on apprécie, au passage, la reconstitution par le commentaire de Correas de la gestuelle familière qui accompagnait l'émission du proverbe : tirer sur sa paupière avec le doigt… D'autres exemples : *Abrir los ojos*. *[Por: advertir y atender; «Abrir el ojo»; «Abierto el ojo».]* (A 197 f). La viande grillée et son fumet en viennent à symboliser les opportunités du destin. Cette symbolisation sur le registre alimentaire renvoie à un mode de vie archaïque pérennisé dans les scènes picaresques du Siècle d'Or, où la survie dépend de la capacité de chacun à se débrouiller, comme dans le fameux *avisar el ojo* (' avoir l'œil ', ' ouvrir l'œil et le bon ') de Lazarillo de Tormes.

Enfin *Más carne güelo que suelo*. (M 326 r) met en scène les paroles d'un sujet intrigué et intéressé par une opportunité à saisir. Ce dicton est un bon exemple de mise en scène de

l'olfaction, un sens auquel la sagesse populaire donne toute sa place. Mais l'olfaction n'est pas tout ! On disait aussi : *Más quisiera estar al sabor que no al olor. [Oliendo buen manjar.]* (M 445 r).

Carne de pecho, carne sin provecho. *[Porque encoge y tiene güesos.]* (C 316 r) est un simple proverbe mnémotechnique, à l'usage des cuisines. Mais *Comer de sus carnes. De sus carnes come. [Dícese del que ha perdido y vuelve desquitándose en algo; y en cosas semejantes, que a uno le es costoso y saca algo dello.]* (C 135 f) fait allusion à l'homme qui, après avoir beaucoup perdu au jeu, se refait financièrement grâce à ses efforts tenaces.

S'il y a une chose dont on ne puisse décemment médire, c'est de la viande : *Maldita seas, ave; la pluma, mas no la carne. [Corrige la maldición.]* (M 167 r).

En tant que terme générique, le terme *carne* (viande) fonctionne rarement seul dans l'énoncé des dictons, mais apparaît, comme souvent, associé à d'autres éléments majeurs de l'alimentation (le pain et le vin, par exemple) ; ou encore est commenté en rapport avec un autre ingrédient du plat préparé (ex.: le bouillon qui a servi à cuire le pot-au-feu). Ce sont ces associations qui présideront à notre ordre de présentation.

Dans *Pan y vino y carne hacen perder la hambre.* (P 128 r) apparaît très nettement le trio fondateur de l'alimentation énergisante sucre lent / sucre rapide / protides, ou encore, accompagnement/ boisson/ plat principal. La viande vient s'ajouter à un duo déjà formé : la présence de « et » au lieu d'une virgule, entre le premier et le deuxième élément de l'énumération, pourrait laisser entendre que l'on s'arrêtera là. Ce troisième élément, comme rajouté dans l'énoncé, donne une

sensation de surabondance et de satiété. Ce discret soulignement anaphorique, combiné à l'écho sonore entre *carne* et *hambre*, donne à l'élément viande toute son importance, en dépit de la troisième position occupée dans l'espace de l'énoncé. Une variante existe, plus optimiste : *Pan y vino y carne, crían buena sangre.* (P 127 r). Ou encore : *Por carne, vino y pan, deja cuantos manjares hay.* (P 665 r).

Dans cet énoncé, les trois aliments cités ne sont pas évoqués avec une spécificité particulière, ce qui n'est pas le cas de *Carne pone carne, vino pone sangre, pan atiesta.* (C 323 r). La loi des semblables préside à la logique archaïque de ce dicton : selon la sagesse populaire, l'ingestion de viande animale s'investirait spécifiquement dans la partie correspondante de l'anatomie humaine, et la couleur et la nature liquide du vin trouveraient tout naturellement une correspondance magique dans le sang. Le dicton souligne l'utilité de ces deux premiers éléments dans leur processus d'assimilation chimique par le corps humain, tandis que le pain qui, ici, à l'inverse du cas précédent, apparaît en troisième place, est évoqué sur un autre plan, celui de la satiété. La formulation est d'ailleurs ambiguë : le pain est-il vu comme bourratif et inférieur, en tant qu'élément constructeur, sur le plan physique et symbolique ? Ou bien sa fonction de rassasiement donne-t-elle, dans une culture où règne encore l'inquiétude de la faim, une impression de plénitude s'ajoutant à ses vertus nutritives ? Toujours est-il que la viande garde la vedette dans cet énoncé, non seulement par sa position initiale, mais par la répétition du terme.

Un dicton en partie similaire aide à lever l'ambiguïté que pouvait avoir le *atiesta* du précédent : *La carne pone carne y el pan pone panza, y el vino guía la danza.* (L 111 r). La viande donne du muscle et le pain fait grossir ! (mais n'oublions pas que l'embonpoint est un élément positif à l'époque). La joyeuse

allitération produite par la répétition de la lettre « p » à l'initiale de chaque mot (*pan pone panza* souligne l'évocation de ce ventre pantagruélique et sert de transition entre le monde de l'utile, présent dans le premier tiers du dicton (*la carne pone carne*), et le monde hédoniste et ludique du vin. La répétition sur laquelle sont construites les deux premières parties de l'énoncé (répétition intégrale : *carne/carne* ; répétition partielle : *pan/panza*) cède ensuite la place à une structure libérée : « *y el vino guía la danza* », mais qui reste liée à ce qui précède par l'écho sonore entre *panza* et *danza*. On ne peut mieux dire que c'est le vin qui donne de la gaîté à ces repas roboratifs.

Le sentiment de transmutation de l'aliment dans la chimie corporelle se retrouve dans un autre proverbe où l'on va du plus concret au plus spirituel, et où l'on insiste de façon mécanique sur l'enchaînement qui, de la bonne nourriture (la viande), conduit directement au Paradis : *La carne pone carne y el vino cría buena sangre, y la buena sangre buena alma, la buena alma vase al cielo.* (L 112 r). Ce long énoncé burlesque souligne avec une lourdeur réitérative voulue l'enchaînement des causes et des conséquences, parodiant joyeusement les énoncés scolastiques : on peut imaginer l'entendre dans une taverne, prononcé avec une voix pâteuse. Ce dicton pragmatique nous dit que, avant même le salut de l'âme, il faut assurer le contenu de son assiette.

Ce n'est toutefois pas le salut de son âme qui préoccupe le moine du proverbe *El fraile que pide pan carne toma si se la dan.* (E 548 r), où l'on rapporte la scène familière au Siècle d'Or du moine mendiant allant de porte en porte demander sa subsistance. Deux lectures se superposent ; la première critique ces religieux qui ont fait vœu de pauvreté mais ne dédaignent pas, de temps en temps, un petit luxe alimentaire (rappelons

que manger du pain sec était considéré comme « jeûner » et que le pain est l'aliment par définition qui est donné en aumône ; la deuxième lecture suggère que les moines font, de surcroît, une entorse au vœu de chasteté, ce qui explique pourquoi les maris redoutaient tant leur visite en leur absence. L'humble silhouette du moine mendiant demandant l'aumône cache d'autres appétits. De façon plus générale, ce dicton suggère que la nature humaine tente toujours d'avoir plus que ce qu'elle a (dogme néolibéral avant l'heure !). Il en existe une version moins insolente pour la religion : *El pobre que pide pan, carne toma si se la dan. [Lo que: «El fraile que pide pan…»; y repítese aquí por menos mordaz, mudado en «pobre que pide pan».]* (1043 r). En vertu de la parité, ne manquons pas de donner une version où c'est la femme, et non le moine, qui est visée : *A la galga y a la mujer, no la des la carne a ver.* (A 300 r). Avec, en prime, une comparaison implicite avec la chienne… (les *galgos*, ' lévriers ', un type de chien extrêmement courant en Espagne, ne sont pas synonymes de chiens de luxe). Les termes à double sens sont un matériau d'élection pour les proverbes et l'on a déjà rencontré plus haut plusieurs cas où *carne* (viande et chair) renvoyait à la sexualité. Au-delà de l'assimilation rabaissante chienne/femme, la voix du proverbe met en scène ici, avec complaisance, l'homme comme pourvoyeur de désir et de plaisir.

La supériorité masculine se manifeste dans l'ordre autoritaire donné par le mari, heureux de rentrer à la maison avec de quoi nourrir sa famille, en temps de misère : Dieu, dans sa grande miséricorde, sait pourvoir aux besoins des fidèles lorsque ceux-ci sont dans la détresse. Grâce à lui, alors qu'on avait perdu tout espoir, on trouve de quoi faire un pot-au-feu : *A más miedo, más misericordia: mujer, veis aquí la carne; echad a cocer la olla*. (A 508 r). Plus gai que le précédent énoncé est *A ellos,*

padre, vos a las berzas, yo a la carne, y si os sentís agraviado, vos a las berzas y yo al jarro. (A 84 r)[256]. Cette longue prise de paroles du fils qui encourage son père à attaquer l'ennemi (mais, cet ennemi, ce sont, en l'occurrence, les légumes et les morceaux de viande du pot-au-feu), exprime sur le mode plaisant la rivalité familiale. Dans ce tournoi parodique qui dépeint la ruée sur les aliments, on peut voir simplement une sympathique invitation à commencer le repas. Mais le fils choisit comme cible les bons morceaux ou encore le pichet de vin (deux aliments de pouvoir) et laisse obstinément à son père le banal morceau de chou qui flotte dans le plat. Le contexte sous-jacent de rivalité familiale est exprimé à travers le *si os sentís agraviado* (si vous vous sentez offensé). Le manque de scrupules du fils ne se fait pas seulement sentir dans le choix des meilleurs morceaux, mais aussi dans le ton de plaisanterie sournoise, noté par Correas : *[Parece que esfuerza al padre para que den en los enemigos, y dispara en otro propósito. Llaman los griegos a esta manera de hablar «parupónoia», «aprosdóketon», figura retórica que denota lo que no se esperaba]*. Correas, professeur dans un collège universitaire, était aussi un passionné de figures de style…

Les aliments mis en opposition avec la viande dans les proverbes sont variés. On a vu que la viande peut être opposée au pain (aliment de construction/aliment de l'effort), mais elle est aussi assez souvent comparée au poisson. Toutefois, dans le premier proverbe cité, *Carne, carne cría; y peces, agua fría.* (C 314 r), l'opposition ne se place pas directement sur le plan alimentaire : l'énoncé use du mot *peces* (les poissons vivants) et non *pescado* (le poisson comme aliment) ; on est

[256] « On applique ce proverbe à ceux qui prennent pour eux ce qu'il y a de bon, et qui laissent aux autres le mauvais. », *Sobrino Aumentado*, *s. v. berza*.

autorisé à voir ici plutôt la marque d'une sympathie limitée pour l'eau claire et d'un net penchant pour le vin, idéal pour accompagner cet aliment nourrissant qu'est la viande : il faut en effet, voir dans « *peces* » un complément d'objet, « l'eau froide [fait naître] des poissons » (l'inversion du sujet et du verbe est fréquente en espagnol). La « générosité » de la viande, synonyme de vitalité et de chaleur s'oppose ainsi à l'eau, insipide et froide comme les poissons qui la peuplent.

Le couple viande/poisson a généré un autre énoncé, *La carne pide carne, y el pescado, aceite y vinagre.* (L 110 r), où, cette fois-ci, c'est bien du poisson comme aliment dont il s'agit. Mais, dans le cas de ce dicton à vocation exclusivement culinaire, il s'agit de conseils d'assaisonnement. Là encore, le poisson est connoté comme aliment insipide, qui a besoin d'être relevée par une sauce au vinaigre, tandis que la viande, pour être à son maximum de saveur, demande un fond de sauce préparé avec une autre viande (ex. : rôti de bœuf à la sauce de veau). Outre sa valeur mnémotechnique, cet énoncé suppose implicitement que la viande, aliment parfait, n'a besoin que d'elle-même pour accompagnement. Bien que la deuxième partie du dicton (*el pescado, aceite y vinagre*) donne lieu à une lecture concrète (la recette), il n'est pas interdit de voir dans la première une lecture à double ou triple sens : *carne pide carne* peut signifier simplement, comme on l'a déjà vu, que notre organisme a besoin de viande, mais aussi, sur le plan érotique, que la chair appelle la chair.

Les proverbes s'intéressent à la quantité d'aliments à ingérer, comme on le voit dans un exemple où se retrouve l'inséparable trio pain/viande/vin : *Pan que sobre; carne, que baste; vino que falte.* (P 108 r). Dans la gradation *sobrar/ bastar/ faltar*, le dernier terme ne doit pas être pris dans un sens absolu, mais dans le sens, relatif, de « rester en dessous de la demande » : il

ne s'agit pas d'envisager de se priver totalement de vin, comme sent toutefois nécessaire de le préciser Correas, qui veut éviter toute ambiguïté : *…vino que falte. [Que sea limitado]*. La viande, aliment raisonnable par excellence, occupe ici un point central d'équilibre, tant au niveau de la formulation (position médiane) que du contenu (qui préconise un idéal de consommation modérée). Dans ce dicton préoccupé d'éviter les excès, on n'a pas l'air de trouver le pain bourratif, mais d'en préconiser au contraire la consommation sans limite : au moins, avec le pain, le risque n'est pas grand… Le trio d'aliments est classé ici dans l'ordre de nocivité, le vin étant le seul élément pour lequel s'exprime une véritable réticence.

Trois dictons mentionnant la viande dans une perspective ménagère se réfèrent au temps de conservation idéal. Le premier, *Carne de hoy, pan de ayer, vino de antaño.* (C 315 r) comporte un double critère : celui de l'hygiène alimentaire, pour la viande et le pain, et celui des qualités gustatives, pour le vin. L'ordre choisi est celui du temps de conservation optimal : le vin vieux est supérieur, le pain légèrement rassis est plus digeste, et la viande ne doit pas être avariée… Il est pourtant bien connu que la viande doit être conservée (au frais) pour s'attendrir, et que la viande du jour est souvent dure. Ces critères gustatifs ne sont pas pris en compte dans un pays où il fait majoritairement chaud l'été, et à une époque où la viande pouvait mal se conserver.

Plus conforme à ce qu'on attend est le deuxième énoncé : *Fruta de hoy, pan de ayer, carne de antier*[257]. (F 75 r). La viande doit être rassise, et même à un degré plus accentué que le pain, pour avoir toutes ses qualités gustatives. Ceci s'applique tant à la volaille qu'à la viande de boucherie. Vu les techniques de conservation de l'époque, on est toutefois loin

[257] *Antier* : *ante ayer.*

des trois semaines en chambre froide pratiquées par nos bouchers… L'apparition des fruits dans le trio d'aliments et la disparition du vin centre plus étroitement ce dicton sur les aliments solides.

Le temps, pour la viande, ne concerne pas toujours la question de la conservation, mais aussi l'âge de l'animal, comme dans *Carne vieja hace buen caldo.* (C 326 r), qui, au sens premier, rappelle, par exemple, que la viande de poule est préférable à celle de poulet pour faire un bouillon savoureux. Mais, et bien que cela soit peu fréquent dans les dictons ménagers, on peut voir là un autre sens, proche de notre trivial « C'est dans les vieux pots qu'on fait les bonnes soupes ».

Les préceptes d'hygiène alimentaire ne portent pas seulement sur la nature des aliments consommés, mais aussi sur leur ordre d'ingestion, comme on voit dans *Quien quisiere vivir sano, coma primero la carne y después el caldo.* (Q 687 r). Cette injonction peut paraître étonnante à l'homme du XXIe siècle. Dans l'Espagne du Siècle d'Or, on mangeait toujours la viande du pot-au-feu en premier et le bouillon ne venait qu'en deuxième plat, ordre de consommation contraire au nôtre. Ce dicton pouvait d'ailleurs aussi avoir une application générale, si l'on y voit le conseil de commencer par l'essentiel avant de passer à ce qui est secondaire. Cet ordre de déroulement du repas est implicite dans *Si viniere el «Dios os salve», antes en el caldo que en la carne nos halle.* (S 725 r), l'un des nombreux proverbes préconisant le repli de la famille sur elle-même et le rejet du visiteur. L'arrivée de cet intrus, même s'il se présente en lançant à la cantonade un cordial « *Dios os salve* », est jugée intempestive quand elle se produit au milieu du repas. On souhaite que le visiteur, à défaut de pouvoir échapper à sa venue, arrive au moins le plus tard possible au cours du repas,

c’est-à-dire au moment où, après avoir fini les viandes substantielles, on en est au bouillon clair. Correas a jugé bon d’expliquer très longuement le sens de ce dicton, ce qui semble montrer que l'énoncé n’était pas toujours compris à son époque et que cet usage alimentaire passait déjà pour rustique et peut-être archaïque : *[los labradores usan comer primero la carne que el caldo, y esto aconseja el refrán; porque si viniere alguno diciendo «Dios os salve», que es la cortesía con que se entra, ya está comida la carne y no puede entrar a la parte más de en el caldo, que importa menos.]*. Ainsi, pour certains, le bouillon est considéré comme de peu de valeur : *A falta de carne, bueno es el caldo.* (A 199 r), ce qui est un peu l’équivalent de « Faute de grives, on mange des merles ». Mais, il existe aussi la version contraire, ironique : *A falta de caldo, buena es la carne.* (A 197 r), qui rappelle l'esprit de « Il vaut mieux être riche et bien portant que pauvre et malade. » Et le bouillon lui aussi a ses amateurs qui rendent un hommage mérité à ce mets délicat : *Buena es cocina aunque haya carne y cecina* (B 369 r). Pour mieux le valoriser, on compare les mérites du bouillon (*el caldo, la cocina*) à ces deux « pôles » de l’alimentation carnée que sont la viande fraîche et la viande fumée, ce qui revient à vanter la légèreté du bouillon. Cependant, le proverbe se garde bien d’affirmer que le bouillon est meilleur que la viande ou a plus de valeur qu'elle (affirmation qui irait à contre-courant de la majorité des énoncés relevés), mais se contente de dire qu’on peut l'apprécier même à côté des nourritures les plus estimées.

Plus dédaigneux envers le bouillon est le proverbe suivant, qui nous servira de transition avec ceux qui portent sur le mode de cuisson de la viande : *Lo que me ha de dar cocho, démelo asado, que yo le perdono el caldo.* (L 1347 r). Ici pas

d'opposition entre le cru et le cuit, mais plutôt entre le bouilli et le rôti (ou le grillé). Rôtir la viande reste la façon noble de la préparer. Ainsi, malgré le supplément d'âme qu'apporte le bouillon, la viande bouillie ne peut rivaliser avec l'autre préparation. L'affirmation de cette préférence sous la forme de l'opinion d'un locuteur individualisé, ainsi que l'utilisation d'une ébauche de dialogue ajoutent encore au pouvoir de conviction de cet énoncé.

La pensée populaire montre même une certaine indifférence vis à vis du mode de cuisson, dans *Cocho y asado, todo en un puchero*. (C 556 r). Mais l'idée de « cuire au chaudron » (*la olla*) ou dans la casserole en terre (le *puchero*) est souvent prétexte à allusions grivoises : *Hágale aire, que no está cocido. [Esto es: avive la lumbre y aviente para que cueza el puchero. Quería decir con este símil una dama a su pretendiente que la diese*[258] *más y más, que aún no la tenía bien sazonada y satisfecha.]* (H 152 r). De même, dans le proverbe suivant, qui semble donner la parole à un gourmet tâtillon et quelque peu efféminé, qui n'en finit pas de chercher le petit détail gastronomique et finit par s'embrouiller dans les diminutifs et par embrouiller avec lui son interlocuteur, il ne s'agit pas forcément de conseils de cuisson : *¿Cómo queréis la polla? —Cocidita en la olla. / ¿Cómo queréis el güevo? —Cocidito le quiero. / ¿Cómo queréis la polliga*[259]*? —En la olliga. / ¿Cómo queréis el güevigo? —Cocidito le quierigo.* (C 764 r). Même chose pour *¿Cómo quieres la polla? —Al hervor de la olla. ¿Cómo quieres el güevo? —Asadito le quiero.* (C 766 r). *Polla*, *olla*, *huevo*, *cocer*, *hervor* sont tous des termes qui apparaissent fréquemment avec un double sens dans la poésie érotique. De même, la bien nommée

[258] *Dar* : dans le sens d'acte sexuel.
[259] Ces diminutifs « affectifs » et fantaisistes soulignent le double sens.

Mariancheta, la que bailaba al hervor de la puchera. (M 249 r) n'est peut-être pas seulement une grosse servante très portée sur la nourriture, dansant au son du couvercle de la marmite… Les proverbes n'épargnent pas les vieilles femmes. Au pays de Célestine, on disait : *La mujer vieja, si no sirve de olla sirve de cobertera*[260]. (L 596 r). Correas relève aussi *No hay olla tan fea que no halle su cobertera*. (N 807 r)[261].

Voici un précieux conseil sur la façon de cuire la viande : *Lo cocido, bien cocido, y lo asado, mal asado.* (L 1237 r). Correas ajoute : *[porque es más sustancioso lo mal asado, y más sano lo bien cocido.]*. Cet énoncé joue habilement sur les mots : la viande mal grillée signifie ici peu grillée, ce qui fait que l'apparente opposition entre ce qui est bien et ce qui est mal est en réalité un double conseil ménager sur ce qu'il est bon de faire. Le commentaire de Correas relie la notion de bouilli à celle de santé, et celle de grillé à l'idée d'aliment substantiel, mieux considéré. Correas ne fait pas allusion au plaisir gastronomique qui, pour un lecteur actuel, pourrait être l'explication de ce dicton, une viande pas trop cuite étant plus tendre et plus savoureuse. C'est plutôt l'argument de densité qui est souligné par le compilateur : il y a plus à manger dans la viande légèrement grillée que dans la viande bouillie. À moins que *mal asado* suppose qu'une cuisson incomplète cause un effort de digestion supplémentaire qui entraîne une sensation de rassasiement plus durable, interprétation étayée en partie sur le commentaire que donne Correas pour le proverbe suivant.

---

[260] *Cobertera* : 1) « *Especie de plato llano, de hierro, cobre ò tierra, con que se cubre la olla y otras cosas.* » 2) « *Metaphoricamente es lo mismo que Encubridóra, ò Alcahuéta.* », *Aut.*

[261] *Autoridades* cite la variante « *No hai olla tan fea que no tenga su cobertera*. *Refr. con que se dá à entender que no hai cosa, por despreciable que sea, que no pueda ser útil para algo*. »

Ici, en effet, la notion de *mal asado* est, à la différence du cas précédent, clairement péjorative : *Carne mal asada, buen pescuezo gordo para; y a las veces mala cara.* (C 320 r). L'énoncé est commenté en ces termes par le compilateur : *[Porque suele ser indigesta a estómagos flacos, y porque se come de mala gana y con ascos.]*. La cuisson imparfaite (insuffisante ou excessive ?) est accusée explicitement de nuire à la santé. L'énoncé laisse entendre que cette viande mal cuite donne mauvaise mine[262], mais Correas semble penser que cette expression peut aussi évoquer le dégoût chez celui qui la mange. Il semble en tout cas ici que la viande saignante ne soit pas du goût des espagnols du Siècle d'Or. Une autre évocation des marques de l'obésité se trouve dans : *Carne mal asada, buen tozuelo para.* (C 321 r), mais le commentaire de Correas est plutôt laudatif : *[Que engorda y da fuerza. «Tozuelo» es el morcillo, encima de los talones, y aún de los muslos y brazos.]*

L'hésitation entre le bouilli et le rôti est radicalement résolue dans *Carne mal lograda, primero cocida, después asada.* (C 322 r), dont Correas signale l'ironie : *[Entra con ironía.]*. Le ton de ce dicton faussement culinaire, qui parodie ses confrères purement ménagers, montre bien que c'est sur le plan figuré qu'il faut l'entendre. Face à l'adversité, deux précautions valent mieux qu'une (avec de la viande douteuse, deux types de cuisson ne seraient pas de trop).

Plus terre à terre, et limité au plan ménager, est l'énoncé dialogué où la ménagère, désolée d'avoir raté son plat, interpelle, si l'on peut dire, d'égale à égale, la viande : *Carne, ¿por qué no te cociste? —Porque no me revolviste*[263]. (C 324 r).

[262] La couleur du visage, l'aspect du teint, étaient l'objet de l'attention des médecins, comme il apparaît dans la *letrilla* de Góngora « *Buena orina y buen color* ». On verra plus loin la « *cara de acelga* ».

[263] On verra plus loin des variantes avec « *nabo* » (P 853 r), ou avec « *berza* » (M 914 r) au lieu de *carne*.

Dans ce petit dialogue, l'aliment personnifié prend lui-même la parole, fait assez rare.

Dans la viande, la sagesse populaire déconseille certains morceaux, jugés peu profitables : *Carne de pecho, carne sin provecho.* (C 316 r). Ce genre de dicton condense en deux mots une information et se limite à celle-ci : on voit mal quelle autre interprétation lui donner que son sens proprement ménager. Toutefois, on voit que, même à l'occasion d'humbles conseils culinaires, la notion de profit n'est jamais perdue de vue. Dans l'énoncé suivant, pourtant, on vante pour sa saveur un morceau bien modeste, la viande qui se trouve sur le cou (du mouton, par exemple) : *Carne de pescuezo es sabrosa, mas es peligrosa.* (C 317 r). Ce mystérieux danger qui menace les amateurs de viande de cou est aussitôt expliqué par Correas : ils risquent de se casser une dent sur les petits os *[Porque puede quebrarse un diente con los güesos.]*. Mais le compilateur propose ensuite ce qu'il considère être la véritable explication, relative à un domaine moins appétissant. Le discours de cet énoncé s'adresserait aux parasites qui affectionnent la zone tendre du cou humain, mais qui, hélas pour eux, y sont facilement capturés : les poux et les puces. *[El más propio sentido es que el pescuezo, para el piojo y pulga es sabroso y peligroso, porque picando en él fácilmente se echa mano y se coge.]*. Cette deuxième interprétation, assez différente, s'adapte tout autant que la première à la logique formelle du proverbe, tant est grande la souplesse des parémies. Le commentaire de Correas s'avère plus pittoresque que le proverbe lui-même et nous régale d'une petite scène familière sur les comportements humains au Siècle d'Or face aux parasites. Par un juste retour, ce n'est plus le cou de l'animal qui est mangé par l'homme, mais le cou de l'homme qui sert d'aliment à l'animal ! Mais les deux interprétations

coïncident sur un point, celui du danger associé au plaisir. Le thème semble d'ailleurs enthousiasmer Correas, qui ne tarit pas d'explications et cite même, à l'appui, un petit dialogue entre le pou mâle et femelle : *Decláranlo más estotros dos refranes: Dice el piojo a la pioja: «¿Adónde vas, compañera? —A tierra de hombrera. —Es sabrosa, mas es peligrosa»*. Citons un autre joli énoncé sur les puces : *La pulga tras la oreja, con el diablo se aconseja*. (L 774 r).

Abandonnant le mot générique *carne*, certains proverbes emploient des termes plus spécifiques renvoyant à un animal en particulier (*vaca*, *pollo*, etc.).

Le bœuf (la langue espagnole, on l'a vu, emploie le mot *vaca*, pour désigner cette viande) est une viande consensuelle par la multiplicité de ses morceaux et la variété de leur saveur : *Por eso se come toda la vaca, porque uno quiere pierna y otro espalda.* (P 735 r).

Cette viande est considérée comme reconstituante : *Más valen dos bocados de vaca, que siete de patata. [Que lo que tiene peligro y dificultad no se ha de estimar tanto como lo seguro, aunque valga menos; «patatas» son buenas; vinieron de Indias, y ya las hay en Andalucía.]* (M 704 r). Pour mieux valoriser la viande de bœuf dans cet exemple, Correas la compare avec les patates douces, un produit exotique très apprécié car récemment introduit (elles viennent d'Amérique et sont déjà bien cultivées en Andalousie). Fait significatif, malgré l'attrait de la nouveauté en faveur des *patatas*, le proverbe leur préfère la viande. D'où l'application générale.

Les proverbes soulignent le pouvoir nutritif de cette viande, mais y voient une nourriture simple et de bon aloi, pas un raffinement culinaire susceptible d'amollissement épicurien : *Más vale vaca en paz que pollos con agraz*[264]. *[Sabido es que*

[264] *Agraz* : ' verjus ', « *Zumo que se saca del agraz (la uva de vid sin*

el agraz es propia salsa de pollos, mas, por su acedo, se toma por: molestia y pesadumbre.] (M 688 r). Il existe d'ailleurs aussi une variante avec le mouton, *Más vale carnero en paz que no pollos con agraz*, citée par le *Diccionario de Autoridades*, mais pas relevée par Correas.

Certains, en effet, ne font pas grand cas du bœuf, du point de vue de la saveur, et préfèrent la viande du mouton, plus moëlleuse et plus grasse : *Por mí no maten vaca, que carnero comeré*. (P 813 r). Pourtant, et nous le verrons plus loin avec *Vaca y carnero, comer de caballero*. (V 9 r), c'est une viande dotée de prestige. Témoigne aussi de cette renommée le proverbe *Venís para con vaca*. *[Dícese a los que vienen tarde, porque la olla de vaca se tarda en cocer, y va a la postre a la mesa.]* (V 162 r), qui nous informe en même temps du mode de cuisson et du mode de consommation de la *vaca* : on dit cela ironiquement à ceux qui arrivent tard quelque part, par analogie avec la viande de bœuf, qui est jugée particulièrement longue à cuire.

Voici quelques éléments de préparation de cette viande, à transmettre de mère en fille, ou de maîtresse à servante, où apparaît, de façon obstinée, une arrière pensée comparative, avec le poulet d'abord, avec le mouton ensuite : *La que quisiere hacer vaca de la gallina, échela a cocer en agua fría*. (L 808 r). Pour préparer une viande maigre et dure, le proverbe conseille de la mettre à cuire dans l'eau froide. Mais on trouve l'inverse dans *La que quisiere hacer de la vaca carnero, échela a cocer en agua herviendo; o échela en agua cociendo*. (L 806 r). Le mouton est pris ici comme point de comparaison supérieur.

Autre erreur à ne pas commettre, griller la viande de bœuf (et de lièvre) : *No hay carne perdida, sino la liebre asada y la*

---

madurar), y que sirve para hacer salsas y bebidas », *Aut.*

perdiz cocida; o la vaca asada y la [perdiz cocida.] (N 690 r). Il semble que la viande de bœuf ait été surtout employée en pot-au-feu. Dans le registre parodique religieux, certains aimaient à dire en plaisantant : *Dad para Santa Lebrada*[265]*, que primero fue cocida y después asada.* (D 21 r).

Les conseils de cuisson vont jusqu'à préciser le type de combustible. Le bois de tamaris, trop fin et vite consumé, ne fait pas de bonnes braises : il peut servir à la rigueur pour faire mijoter le pot-au-feu de bœuf, mais pas pour rôtir à flamme vive une modeste perdrix : *La tamariz cuece la vaca y no la perdiz. [Que no hace buena brasa.]* (L 871 r).

D'autres proverbes sur la *vaca* ne concernent pas directement l'aliment lui-même, mais ont trait à l'univers de la boucherie ou de la cuisine. C'est à propos de viande de bœuf que les proverbes relatent avec le plus de fréquence des scènes d'achat de viande chez le boucher. Il ne faut pas manquer le moment de l'achat, parce que, au moment de l'abattage, une fois par semaine, tout le monde se précipite pour avoir le meilleur morceau : le foie (*hígado*). *Aguijar al hígado, que brama la vaca. [Es de aldeas, que matan la vaca el sábado por la tarde. De aquí salió el otro: «Hay mucha priesa al hígado».]* (A 1055 r). Correas relève en effet également dans son répertoire *Hay mucha priesa al hígado. [Es comida de sábado]*. (H 277 r). Ces proverbes sont utilisables chaque fois que l'on veut dire qu'il ne faut pas perdre une occasion. Il est bon de savoir se presser quand la situation le mérite.

Mais l'excès de clientèle dans les commerces, à certaines heures, peut avoir aussi un aspect dissuasif. Le meilleur moment pour acheter la viande, c'est donc l'après-midi, la veille

[265] *Santa Lebrada* (*cf.* sainte Livrade) pour désigner de façon amusante le lièvre (*la liebre*).

du jour où on la consommera sous forme de pot-au-feu, car il faut tenir compte de la longueur de la cuisson de ce plat, et donc la mettre à cuire tôt le matin : *Por la mañana a la pescadería, y por la tarde a la carnicería*. *[Porque a la mañana sacan a vender los peces y pescados frescos tomados aquella noche (esto, es más en tierras marítimas) y ansí es la mejor hora para comprarla; a la carne, las mañanas hay prisa, y pónese tarde la olla si no se toma la tarde antes.]* (P 766 r).

Il y a même un proverbe pour mettre en scène la façon dont les clientes s'expriment, lorsqu'elles veulent donner, avec la gestuelle appropriée, une idée restrictive de ce qu'elles ont acheté : *Todo gordo. [Dícese apocando algo. «Diome un real todo gordo… un cuarto todo gordo… una libra toda gorda… una sardina toda gorda».]* (T 213 f) : « Juste ça », « Tout juste » « Seulement cette quantité », « Ça et pas plus », « Pas plus ». Cela se dit « pour déprécier quelque chose. Il m'a donné un réal tout juste ; tout juste un cuarte ; tout juste une sardine », précise Correas.

On peut même remonter à la scène de l'abattage du bétail et à ses préparatifs : *Cuando cae la vaca, aguzar los cuchillos; ... aguzan los cuchillos. [Que cuando es pasado lo más del trabajo, todos acuden.]* (C 1204 r) ; ceci pour dire que certains, hypocritement, se débrouillent toujours pour être prêts un peu trop tard, quand le plus gros du travail est déjà fait. L'abattage du bœuf, même sous les espèces d'une vache de taille modeste, c'est l'exemple même de la tâche pénible que personne ne veut partager !

Toujours en remontant le processus des préparatifs de boucherie, on arrive à l'évocation de la vache encore sur pied dans son pré, juste avant qu'on vienne la chercher : *En el prado está la vaca, y acá la hacen la mostaza*. (E 1623 r), proche du

proverbe déjà cité *La vaca anda en el prado, y acá majan el culantro; o el ajo*. (L 913 r). *Autoridades* nous donne la recette de cette sauce à la moutarde[266]. On a encore, dans un saisissant raccourci temporel : *La vaca anda en el prado, y acá majan el culantro; o el ajo. [Lo que: «El cordero…».]* (L 913 r). Pour nous, lecteurs du XXIe siècle, cela nous dit, au passage, quelles sont les herbes, sauces et épices utilisées en accompagnement de cette viande. Ce proverbe souligne la précarité et même le tragique de l'existence : personne ne sait ce qui l'attend dans un instant. La viande de bovin n'a pas l'apanage de ce type de proverbe, puisqu'il existe aussi pour les canards et pour les porcs : *¡Ea, patos, que el agua hierve!* [o] *¡Ea, patas… ; o ¡Ea, puercos, que el agua hierve! [Pelan los patos con el agua herviendo, y los marranos para puerco fresco. Decía errado en el Comendador: «Ea, puerros, que el agua hierve».]* (E 5 r).

Sobriété et puissance nutritive, viande de saveur variée, mais pas considérée comme la meilleure au goût, monde du commerce et des échanges, la viande de bœuf est évocatrice d'aisance économique (sans être une aliment de luxe). Mais cette abondance laisse les miséreux de côté : *Matan vacas y carneros: dadme un cornado de bofes.* (M 733 r) est une revendication sociale avant l'heure. Les bons morceaux ne sont pas pour tout le monde ! En filigrane, plusieurs proverbes sur la *vaca* tournent autour de la question de la pauvreté. Cet aliment est vécu par les nécessiteux comme au-dessus de leurs moyens : même si la viande de bœuf n'est pas très chère dans l'absolu, il faut avoir le minimum nécessaire pour la payer ! *A*

[266] *Mostaza* : « *Salsa que se hace de la simiente de este nombre, mortificandole antes el picante, lavandola en varias aguas, y machacada y desleida con miga de pan y vinagre. Algunos le echan un poco de miél. Usase para comer las carnes, especialmente de vaca.* », *Aut.*

blanca vale la vaca; mas ¿qué es de la blanca? (A 18 r)[267]. Voici un autre proverbe, sur la même idée, mais où change seulement le nom de la monnaie : *A meaja*[268] *vale la vaca, y ¿dó la meaja?* (A 517 r). Et inutile d'attendre de l'aide des autres, chacun doit se débrouiller avec ses propres moyens : *No ponga al fuego su olla vacía nadie, con esperanza que el vecino se la proveerá de carne.* (N 1053 r).

Après la *vaca*, voilà une autre série d'énoncés consacrés au poulet, la *carne de pluma* (« viande à plume ») comme on disait alors, regroupant ainsi la viande de volailles de basse-cour et celle de gibier à plume.

Une viande si excellente qu'on ne peut décemment en médire : *Maldita seas, ave; la pluma, mas no la carne.* Si la viande de bœuf sert à l'expression de valeurs abstraites, la volaille, comme la charcuterie, donne lieu à des proverbes à prendre souvent au sens littéral, tout en servant à exprimer une échelle de valeur : dans *A falta de vaca, buenos son pollos con tocino.* (A 206 r), il y a probablement ironie. Cet énoncé, formé sur le schéma très répandu de *A falta de…* (' à défaut de… ' ou ' faute de… '), semble signifier, au premier abord, que la viande de bœuf est la valeur de référence des aliments carnés. Cela signifierait alors « Faute de grives, on mange des merles ». Mais, la viande de poulet étant généralement très estimée dans les textes du Siècle d'Or, c'est plutôt l'esprit de « Faute de pain, on mange de la brioche ». D'autant plus que le poulet, ici, est associé à un allié très apprécié, le *tocino* (' lard '). Ainsi derrière

[267] *Autoridades* recense une variante à peine différente : *A blanca vale la vaca; daca la blanca*, assortie de l'explication suivante : « *Modo proverbial para dar a entender importa poco que las cosas valgan barata, si para comprarlas no hai aquello poco que cuestan.* »

[268] *Meaja* : « *Moneda antigua de Castilla que valía la sexta parte del maravedí* », *Aut.*

la proclamation apparente de la supériorité du bœuf pointe l'affirmation de la valeur culinaire supérieure incontestée du poulet.

Les inconditionnels de la viande de volaille, qui l'apprécient sous toutes ses espèces, sont à l'origine de la boutade : *Carne de pluma, siquiera de grulla.* (C 319 r). Pour bien la comprendre, il faut savoir que la viande de grues était jugée méprisable au Siècle d'Or, comme le montre en creux l'information donnée par Covarrubias, dans son *Tesoro de la lengua castellana o española* (1764), s. v. *Grulla* : « *Antiguamente, tenían por comida regalada la grulla, y por goloso bocado, en tiempo de Vespasiano, y dende adelante* ». Autrefois, on appréciait la chair de cet oiseau, mais au Siècle d'Or, ce n'est plus le cas. Dans le même esprit, on peut lire *La sardina y el puerco, si volaran, en mucho más se estimaran.* (L 852 r), où l'on voit que les partisans de la viande « à plume » n'hésitent pas à défendre leur cause sur le mode de l'humour. Cet énoncé propose une amusante résurgence du syntagme *carne de pluma* sous la forme d'une qualité fantasmatiquement attribuée au cochon et à la sardine, qui deviendraient alors des aliments parfaits, s'ils « pouvaient voler ». L'intérêt de cet énoncé est qu'il pose clairement les comparaisons alimentaires en termes d'échelle de valeur (*mucho más se estimaran*). La sagesse populaire est d'ailleurs intarissable sur les bienfaits de la volaille sur le plan diététique. On considère la consommation de viande de poulet comme une réelle cure de jouvence : *Carne de pluma, quita la arruga, o Carne de pluma, quita del rostro la ruga.* (C 318 r), formulation qui tient du précepte médical et révèle ouvertement la crainte que l'on avait du vieillissement. Rappelons-nous : *Gallina sin dientes, de los muertos hace vivientes*, où cette viande semble avoir valeur symbolique de renaissance. Les

passionnés de volaille brandissent même l'argument du tout ou rien : *A falta de polla, pan y cebolla.* (A 205 r). Mieux vaut quasiment jeûner, au pain et à l'oignon, à la romaine, que se passer de manger du poulet. C'est l'un des enseignements de ce proverbe qui, par ailleurs, fait nettement allusion aux inégalités sociales et rappelle le modeste menu quotidien « méditerranéen » de la classe paysanne. Il existe une variante amusante qui joue sur les sonorités des suffixes : *A falta de capón, pan y cebollón.* (A 198 r), et où la taille de l'oignon (augmentatif *-ón*) compense en partie son austérité.

L'hiver est la saison idéale pour consommer les poules : *Si el villano supiese el sabor de la gallina en enero, no dejaría ninguna en el pollero.* (S 385 r).

Le coq (*gallo*) fait figure de degré ultime d'excellence par rapport au poulet, car plus gros et connoté de toute une série de caractéristiques symboliques (fierté, noblesse, virilité, domination, prestance), mais à condition, toutefois, de ne pas le laisser prendre de l'âge, faute de quoi sa chair devient trop dure : *El perdigón*[269] *y el gallo, por mayo.* (E 998 r) ; *Toro, y gallo, y trucha, y barbo, todo en mayo.* (T 568 r).

La consommation de viande de poulet fait partie des plaisirs familiaux, comme on voit dans : *Iránse los güéspedes, y comeremos el gallo a solas.* (I 39 r), proverbe dont le sujet est, une fois de plus, le visiteur importun. Très proche : *Aunque callo, irse han los güéspedes y comeremos el gallo.* (A 2315 r). Le visiteur étranger est rejeté hors de la sphère familiale. Les meilleurs aliments n'ont pas à être offerts aux étrangers. Nombreux sont les proverbes qui préconisent, sur le registre plaisant, le repli sur soi dans le cercle familial, dans une culture hispanique pourtant connue pour son grand sens de

[269] *Perdigón* : « *El pollo* (poussin) *de la perdiz, ò la perdiz quando es nueva.* », *Aut.*

l'hospitalité. Les proverbes s'affranchissent sans complexe des préceptes de charité chrétienne et proposent sans vergogne (mais est-ce bien sérieux ?) un solide épicurisme orienté vers la consommation exclusivement interne des biens familiaux. La moquerie peut se développer à un deuxième degré, pour dénoncer la présence, sous ces affirmations de protectionnisme familial, d'une éventuelle pauvreté dissimulée, comme le montre le complément apporté par Correas dans son commentaire à un énoncé proche du précédent : *El güésped se irá de casa en buenas horas, y comeremos el gallo a solas.* (E 586 r). *[Responde el mozo: «¿Qué gallo y qué nada tenéis vos?»]*. La sagesse populaire est capable de rebondir sur ses énoncés les plus connus, et de leur apporter une suite dialoguée, que le vieux professeur Correas retransmet fidèlement. L'autosatisfaction implicite exprimée par le locuteur initial du proverbe (« nous allons nous régaler avec le coq, une fois l'invité parti ») est battue en brèche par la réponse ironique du domestique qui, peu satisfait de la nourriture qu'on lui offre, met en doute les réelles capacités financières du maître.

C'est toujours avec sa valeur de régal familial qu'apparaît le poulet dans deux dictons qui mettent en scène les relations mari/femme. La basse-cour et les hiérarchies propres au monde des gallinacées sont dépeintes avec humour dans un proverbe et ses deux variantes, qui seraient restés mystérieux, sans la secourable intervention de Correas. Ces variantes diffèrent par l'ordre des mots (*A mal marido…* ; *Al marido malo…*, et par l'emploi de deux verbes phonétiquement proches : *cebar* : ' gaver ' et *cegar* : ' aveugler '. Première variante : *Al mal marido, ceballo con gallinas de a par del gallo. [Contra quien regala y se somete a quien no lo merece.]* (A 1302 r). Les poules qui se tiennent tout près du coq, ses favorites, doivent

être, de ce fait, les plus belles, les plus grosses et les meilleures. Correas montre qu'on emploie ce proverbe de façon ironique, pour critiquer les femmes trop indulgentes avec leur mauvais mari, et qui au lieu de lui faire entendre raison, le gâtent avec les meilleures poules de la basse-cour, bien qu'il ne mérite pas ce traitement de faveur. La deuxième variante suscite chez Correas un commentaire plus abondant qui propose une interprétation supplémentaire. Si ces femmes choient leur mauvais mari en lui servant à table les meilleures poules, c'est pour mieux le berner et n'en faire ensuite qu'à leur tête : *Al marido malo*[270]*, ceballo con gallina de a par del gallo*. *[Reprehenden otras mujeres en esto a la que regala al marido que no lo merece. Las gallinas de a par del gallo en el gallinero siempre son las más gordas. Otro sentido es: que se le hagan caricias para salir la mujer con lo que quiere… Más caritativo fuera que al marido malo*[271]*, enfermo, se le cebara y le regalara.]* (A 1314 r). Correas le bien-pensant ajoute une réflexion personnelle, jouant sur le double sens de *malo* en espagnol : ces femmes feraient mieux de choyer de cette façon un mari malade. Voici enfin une troisième variante, porteuse elle aussi de son commentaire : *Al marido malo, cegallo con gallinas de a par de gallo*. *[Quiere decir: engañalle con regalo y halagos, para reducirle a mejor, y hacer la mujer lo que bien la esté.]* (A 1315 r). C'est donc la deuxième interprétation qui l'emporte. La discrète substitution, dans cette dernière variante, de *ceballo* (' gaver ') par *cegallo* (' aveugler ') fait mieux apparaître la volonté de tromperie hypocrite chez ces femmes manipulatrices. Sous toutes ses versions, ce proverbe dénonce autant le tempérament calculateur des femmes que le pouvoir écrasant du mari. Il n'est pas rare qu'apparaisse, sous la plume

[270] *Malo* au sens de ' mauvais ', ' méchant '.
[271] *Malo* au sens de ' malade '.

de Correas, ce ton légèrement sermonneur, ainsi que des prises de position personnelles qui ajoutent au charme de ses commentaires.

Sans doute Correas devait-il préférer *Comé, marido, pan y cebolla, que porque sois ruin, no os pongo olla.* (C 599 r), où l'épouse, courroucée devant les mauvais comportements de son mari, exerce sur lui des représailles alimentaires, le privant de pot-au-feu.

Pour revenir au dicton sur le *marido malo*, son commentaire nous rappelle que la viande de poulette, tendre et digeste, ainsi que le bouillon de poule, étaient considérés comme des plats légers qui convenaient aux malades[272].

Les pouvoirs thérapeutiques du poulet sont encore plus directement affirmés dans le proverbe, déjà cité plus haut, *Gallina sin dientes, de los muertos hace vivientes.* (G 17 r).

Non seulement les malades, mais les personnes âgées ont droit à un régime au poulet convenant à leur supposée fragilité stomacale, mais là encore, le commentaire de Correas dénonce des pratiques sociales intéressées : *Al abad viejo, pollo y conejo. [Que le regalen para ganarle la voluntad y heredarle.]* (A 1108 r). Par leur petite taille, le poulet ou le lapin peuvent servir de petits présents propres à s'attirer les bonnes grâces d'un vieillard affaibli, surtout si c'est un vieux curé dont l'absence de descendance officielle en fait un candidat idéal à la captation d'héritage.

Selon un dicton, le poulet est bon en toute saison : *Ni pollo ni capón, no pierden nunca sazón*. (N 279 r). Mais un autre indique le meilleur moment pour consommer un poulet : *El pollo, de un año.* (E 1052 r). Conseil formulé aussi dans *El*

[272] Le dernier aliment pris par Spinoza, trois heures avant sa mort, en 1677, était un bouillon de poule prescrit par son médecin.

pollo, cada año; y el pato, madrigado[273]*. [Porque el pato no es malo aunque sea de otro año, como el pollo que se hace gallo y endurece.]* (E 1050 r). Quant au chapon, l'âge idéal, c'est huit mois : *Capón de ocho meses, para mesa de reyes. Capón de ocho meses, manjar de reyes.* (C 292 r). Le poulet ne se consomme donc pas à n'importe quel degré de maturation de son processus d'élevage : le premier dimanche de septembre, il n'est plus temps de manger le poulet, mais la poule. *La domínica Sibona, deja el pollo y toma la polla. [«La domínica Sibona» es la primera de setiembre, en que comienza el libro de Job; y el primer responsorio comienza por aquellas palabras del mesmo santo:* Si bona suscepimus de manu Dei*», en romance: «Si los bienes recibimos de la mano de Dios», que por ser tan solenes, dan nombre a la domínica; en el cual tiempo empiezan a ser mejores las pollas que los pollos para comer, porque comienzan a gallear.]* (L 188 r).

Un proverbe dit : *Ni pollo ni capón, no pierden nunca sazón.* (N 279 r), mais un autre souligne que l'excessive fréquence de cet aliment serait nuisible à l'économie familiale, même chez les personnes aisées : *En casa do siempre comen pollos, mal comerán los mozos.* (E 1533 r), dicton qui n'est pas sans rappeler le *«¿Qué gallo y qué nada tenéis vos?»* vu précédemment. L'énoncé suggère que si les maîtres accordent trop d'importance à la bonne chère, ils n'auront ensuite plus assez d'argent pour bien nourrir leur domesticité qui, elle, a besoin d'une nourriture abondante pour pouvoir assurer son dur labeur.

Deux autres dictons posent la viande de poulet comme un aliment synonyme de félicité, mais qui, pour autant, ne peut remplacer le vrai bonheur que sont l'harmonie et la paix de

[273] *Madrigado* : « *Se dize el toro padre, que por cubrir las vacas, que haze madres, se dixo madrigado.* », *Covarr.*

l'esprit : *Más vale pan solo con paz, que pollos con agraz.* (M 592 r), énoncé dans la veine de la fable du savetier et du financier. Quant à *Más vale pedazo de pan con amor que gallina con dolor.* (M 596 r) et ses variantes, ils soulignent de façon encore plus transparente que la félicité ne se mesure pas au luxe de l'assiette. Cette exaltation du bonheur simple fait partie de la grande famille des proverbes qui vantent les charmes de la vie retirée et modeste.

En français comme en espagnol, il existe le dicton « À cheval donné, on ne regarde point les dents. », *A caballo dado, no hay que mirar la boca*. (A 55 r). Un peu dans la même veine, encore que suggérant non seulement qu'il ne faut pas critiquer un cadeau, mais aussi qu'on doit manifester une certaine réciprocité en signe de gratitude, on trouve le dicton suivant : *A quien te da el capón, dale la pierna y el alón.* (A 724 r). Le gras chapon symbolise mieux encore que le poulet la générosité du cadeau reçu, que l'on doit payer en retour pour que le code social soit respecté.

D'autres types de viandes apparaissent dans des proverbes, mentionnant un autre animal que les trois grands pourvoyeurs de protéines (porc, bœuf, poulet).

La perdrix donne lieu à quelques proverbes concernant sa préparation culinaire. La bonne saison, c'est à Noël : *La perdiz y la camuesa, por Navidad es la buena*. (L 721 r). Pour la cuire, on l'a vu plus haut, il faut de la bonne braise : *La tamariz cuece la vaca y no la perdiz. [Que no haze buena brasa.]* (L 871 r). On la cuit brièvement, en deux tours de broche : *Perdiz emperdigada, a dos vueltas es asada.* (P 418 r) ; variante : *La perdiz emperdigada*[274]*, a dos bueltas es*

[274] *Emperdigar* ou *perdigar* : «*Poner sobre las brasas la perdiz ù otra ave ò vianda antes de assarla, para que se conserve algún tiempo sin dañarse, Aut.* ' griller légèrement '. Un commentaire de Correas à l'expression *Emperdigarse. Estar emperdigado. [El dispuesto para algún castigo u*

asada; [o] de [dos bueltas es asada.] (L 719 r)[275], proverbe qui peut servir de façon plus générale à dire la nécessité d'être prévoyant. Revenons aux proverbes culinaires ; plusieurs indiquent qu'il faut consommer la perdrix sans craindre qu'elle soit trop faisandée : *Tapar la nariz, y comer la perdiz. [Alábala aún sediza*[276]*.]* (T 162 r) ; *Ruin perdiz, una mano en la boca y otra en la nariz.* (R 208 r) ; *La perdiz, con la mano en la nariz. [Que sediza se puede comer.]* (L 718 r). Autre chose, il ne faut pas qu'elle attende longtemps sur la table avant d'être consommée : *La perdiz es perdida si caliente no es comida*. (L 720 r). Rares sont les lacunes de la collection de Correas : le compilateur semble n'avoir pas eu connaissance de *O perdiz, o no comerla*[277], attesté par *Autoridades* : « *Phrase con que se significa que, quando se pretenden las cosas con razón, se debe poner la mira en lo mas util y glorioso.* » : il faut savoir prendre les moyens de ses ambitions.

Les canards et les oies n'ont pas les faveurs des tables espagnoles. Non qu'on n'en mange pas du tout : la preuve en est qu'il existe un proverbe pour dire quel est le meilleur moment pour les consommer : *Lechón de un mes, pato de tres.* (L 1160 r), proverbe déjà rencontré ; ou encore le conseil de cuisson déjà cité : *El pato y el lechón, del cuchillo al asador.* Mais il y a, par ailleurs, une certaine désinvolture pour désigner le jard qui souligne que l'on n'en fait pas grand cas : *Pato, y*

---

otra cosa buena; a semejanza de las perdices que se chamuscan para asarlas.] (E 164 f) semble indiquer plus précisément que cette préparation consiste à flamber la perdrix.

[275] On trouve dans *Aut.* le commentaire suivant à ce proverbe : « *Refrán que enseña que para conseguir con facilidad y felicidad el fin, se han de prevenir y disponer con tiempo los medios, que estando adelantados, presto se logra lo que se desea.* »

[276] *Sedizo* (*cedizo*) : ' faisandé '.

[277] *S. v. perdiz*, *Aut.*

ganso, y ansarón[278]*, tres cosas suenan y una son; cochino, y puerco, y lechón, otras tres en una son; cuero, y vino, y pez, son otras tres; o bota, vino y pez, son otras tres.* (P 309 r), proverbe déjà cité également, à propos du *lechón*, montre qu'on n'est pas très connaisseur de ces animaux, puisque sont cités comme deux espèces différentes *ganso* et *ansarón*, qui sont pourtant le même animal. Un proverbe reflète bien ce désintérêt, mais pour une raison bien précise : *Ave de cuchar, más come que val. [Son las de pico ancho, como ánades y patos.]* (A 2382 r). Au cas où nous ne serions pas convaincus, voici *Ave con cuchar, nunca en mi corral.* (A 2380 r), ou encore *Ave con cuchar, nunca entre en tu corral*. *[Porque son muy tragones ánsares y anadones, y tienen el pico como cucharones.]* (A 2381 r). Mais, néanmoins, *Tomemos una vez la gansa, que después haremos la salsa.* (T 537 r) montre une certaine marque d'estime.

Généralement conçus comme un éloge de l'aliment mentionné, les proverbes font parfois exception, comme c'est le cas de *Bofes en casa, bofes en la arada, ¡cuerpo de tal con tanta bofada!* (B 292 r). Bas morceau peu apprécié, le poumon ou « mou » de bœuf ou de veau ne peut que rebuter surtout si, par manque d'argent, on le retrouve constamment à son menu. L'énoncé exprime d'autant mieux la protestation contre la monotonie alimentaire que la consonance du mot espagnol *bofe* rappelle l'expression physique du haut-le-cœur. Ce dicton, outre son amusant ton de révolte, renvoie à un contexte paysan, tant par le morceau dont il est question que par le sonore juron (*¡cuerpo de tal!*) et par l'allusion au double espace des travaux des champs et de la maison. On pouvait dire aussi, quand on trouvait la nourriture trop monotone : *Un manjar de*

[278] *Ansarón* : « *ansar pequeño* », *Aut*., donc plus tendre que le *ganso*.

contino quita el apetito. Un manjar siempre enfada. (U 41 r). Un autre proverbe, d'inspiration proche, montre qu'il est dur, quand tout le monde se prépare à acheter de la bonne viande, de devoir se contenter de bas morceaux : *Matan vacas y carneros: dadme un cornado*[279] *de bofes*. (M 733 r).

Assez paradoxale est la présentation d'un proverbe qui concerne un morceau particulier, la queue de mouton, morceau savoureux : *Quien come la cola, dos veces la llora. [Entiende la cola del carnero que es sabrosa carne; se llora una vez porque es poca, y otra porque tiene muchos güesos que molestan y enfadan; y ansí es costosa y de poco provecho.]* (Q 281 r). Correas explique les raisons de cette double contrariété entraînée par la consommation de queue de mouton : on se désole (*llora*) de finir trop vite un bon morceau, cher de surcroît, qui n'est pas très abondant, et qui, de plus, est difficile à manger en raison de ses petits os. Dans le même esprit, mais plus elliptique : *Quien come cola, come a costa. [Porque tiene muchos güesos.]* (Q 276 r).

Au contraire, plusieurs proverbes portent aux nues le mouton, ou du moins le prennent comme point de référence : *Por mí no maten vaca, que carnero comeré*. (P 812 r) ; *Ave por ave, el carnero, si volase*. (A 2385 r) ; *Bebe de río, por turbio que vaya, come carnero, por caro que valga, casa con doncella, por años que haya*. (B 68 r) ; *Vive en ciudad, por pequeña que sea; casa con moza, por pobre que sea; come carnero, por caro que sea; o por caro que se venda.* (V 340 r) ; *Berzas en enero saben como carnero; [o] más [que carnero.]* (B 128 r) ; *Besugo de enero, vale un carnero*. (B 151 r) ; *Pescada de enero, vale carnero*. (P 454 r) ; *Gato del*

[279] *Cornado* : monnaie de peu de valeur, en usage jusqu'au début du XVIe siècle. *Cf.* l'expression « *No vale un cornado.* » (' Cela ne vaut pas un radis ').

mes de enero, vale un carnero. (G 32 r). *Carnero, comer de caballero*. (C 327 r) ; *Vaca y carnero, comer de caballero*. *Vaca y carnero, manjar del escudero*[280]. (V 9 r) ; *De enero a enero, carnero. [Se ha de comer; y es su alabanza, porque es la mejor carne en España.]* (D 136 r). Également louangeur, à sa façon, est le proverbe métaphorique, où le nouveau né est comparé à un agnelet, et le mouton recommandé comme viande reconstituante pour la jeune accouchée (c'est, du moins, la sage interprétation privilégiée par Correas) : *Donde salió el borrego, entre carnero. [Dice que las paridas han menester comer y regalo.]* (D 624 r).

Sur la cuisson de la viande de mouton : *La que quisiere hacer de la vaca carnero, échela a cocer en agua herviendo; o échela en agua cociendo.* (L 806 r) ; ou, tout proche : *Si quieres hacer del chivo carnero, échale a cocer en agua herviendo*. (S 609 r).

Plus le mouton était gras, plus il était apprécié, comme il apparaît dans le commentaire de Correas au sujet de *A carnero castrado, no le tientes el rabo. [Tientan la cola para ver si los carneros están gordos; en el castrado hay poca necesidad de catarle, porque carece de celo, y comoquiera es mejor que el cojudo.]* (A 83 r).

Sans oublier l'indispendable proverbe indiquant les meilleures provenances : *Trucha de Nela*[281]*, y puta de Mena; carnero de Buitrón y villano de Sesamón*[282]*; o carnero de Ruyerón, y villano de Sasamón, o Sasamó*. (T 725 r).

Toutefois, la voix gnomique met en garde contre cette viande très riche que l'on ne doit pas consommer trop souvent, surtout

[280] Correas semble donner une version erronée de *Vaca y carnero, manjar de caballero; vaca sin carnero, manjar de escudero*, où la différence sociale entre *caballero* et *escudero* se reflète dans celle des menus.

[281] *Nela* : rivière de la province de Santander.

[282] *Mena Mayor* et *Sesamón* sont deux villages de la province de Burgos.

le soir : *Si quieres ver a tu marido enterrado, dale a cenar carnero asado.* (S 647 r). Ou, plus direct encore : *¿Tienes gana de morir? Cena carnero asado y échate a dormir.* (T 304 r).

La chèvre ou le bouc étaient consommés aussi, mais on trouve bien peu de références, à cause de la dureté de leur chair difficile à attendrir : *Si quieres hacer del chivo carnero, échale a cocer en agua herviendo*. (S 609). Le chevreau, toutefois, est apprécié par beaucoup, si l'on en croit les habituelles indications sur la meilleure provenance : *Cabritos, y palmitos, y miel, y cera, de Cartagena*. (C 52 r), ou encore *Vino, de Toro, sangre, de cabrito*. (V 292 r), et les conseils sur l'âge idéal de l'abattage : *Cabrito de un mes, recental de tres*. *[Es: el cordero grandecillo.]* (C 51 r). Parfaitement élogieux est *No es el cabrito para el maldito*. (N 550 r).

On a même de la sympathie pour le triste destin du chevreau, voué à une mort si précoce : *Tienen los que pobres son / la desgracia del cabrito; / o morir cuando chiquito, / o llegar a ser cabrón*[283]. (T 300 r). Il y a une variante de cette chansonnette citée par *Autoridades* et tirée de la *Vida del escudero Marcos de Obregón* (1618), de Vicente Espinel, qui atteste la popularité de ce proverbe aux temps de Correas : « *El que se casa viejo tiene el mal del cabrito, ò se muere presto, ò viene à ser cabrón*. » Correas ne relève pas cette variante, qui est d'ailleurs peut-être de la création d'Espinel lui-même, car les auteurs, et Cervantès en premier, intègrent librement les proverbes à leurs textes, n'hésitant pas à les modifier de façon créative.

Certains aliments se consomment de façon préférentielle tel jour de la semaine. Le laconique *Hay mucha priesa al*

[283] *Cabrón* : 1) « *El macho de las cabras* » (' bouc ') ; 2) « *Metaphoricamente el que sabe el adultério de su mujer y le toléra ò solicita. Esta palabra se tiene por mui injuriosa en España…* » (' cocu consentant '), *Aut.*

hígado. (H 277 r), déjà cité plus haut, laisse entendre qu'on fait la queue à la boucherie pour avoir cet abat recherché, et Correas nous apprend que le jour habituel où l'on consomme le foie est le samedi (*es comida de sábado*).

Le choix des différents morceaux est souvent régi par les capacités économiques et les pratiques alimentaires des diverses classes sociales : le poulet pour les bonnes tables, le pain et l'oignon pour les plus pauvres. Certains énoncés sont particulièrement marqués sur le plan de la hiérarchie sociale. La voix parémiologique se fait méprisante pour fustiger les culterreux qui auraient des ambitions : *Caldo de tripas, bien te repicas. [Contra los que son poco y presumen mucho.]* (C 178 r). La soupe à base de tripes renvoie clairement à un menu populaire, mais, de surcroît, vu les ingrédients, appartient au registre du « bas corporel », ce qui rend d'autant plus ridicules les prétentions vaniteuses.

Toujours dans la série des « morceaux » préférés, la sagesse populaire se fait très précise pour désigner la meilleure partie à consommer dans un animal : *Moza, sabe estotro: que de la perdiz el pecho, y del conejo, el lomo.* (M 1137 r). L'originalité de ce dicton qui résume les habitudes gastronomiques du Siècle d'Or vis-à-vis de deux pièces de gibier, le lapin de garenne et la perdrix, tient à ce que la valeur mnémotechnique pratique est ici dévoilée en style direct. Au lieu de se contenter du contenu informatif : *de la perdiz el pecho, y del conejo, el lomo*, l'énoncé est mis en abyme par une formule introductrice au ton paternaliste et pontifiant assez drôle, qui a le mérite de mettre en scène explicitement l'acte de transmettre. C'est la voix de la maîtresse de maison, ou à la rigueur de la servante expérimentée, qui s'adresse à la jeune servante débutante à qui il faut tout apprendre. Aux deux exemples précédents s'ajoute

le conseil culinaire lapidaire *Al conejo, el salmorejo*[284]. (A 1194 r). Un proverbe proche, *El conejo y la perdiz tienen el mismo perexil*[285]. *[Que es aceite y agrio*[286]*.]* (E 374 r) nous informe également sur la préparation du lapin, *perexil* signifiant de façon générale toute espèce de sauce. L'importance donnée à la sauce apparaît dans *Más cuesta el salmorejo que el conejo*[287]. (M 345 r), dicton qui rappelle, au sens littéral, que l'élément principal d'une recette (ici, le lapin) n'est pas forcément le plus onéreux. C'est aussi une information sur le prix relativement bas du lapin et sur le prix, plus élevé, des ingrédients nécessaires à la sauce, pour laquelle la cuisine espagnole du Siècle d'Or semblait avoir un niveau d'exigence de qualité élevé. Mais ce dicton, à la différence de beaucoup d'autres cités précédemment, trouve facilement de nombreux emplois figurés, et signifie alors que les à-côtés sont souvent plus importants que l'essentiel. Une variante : *Es más la salsa que el manjar.* (E 2174 r).

Autres éléments de préparation du lapin : on ne le découpe pas en morceaux, de crainte des éclats d'os pointus, mais on le démembre à la main : *El conejo y el villano, a la mano; [o] El conejo y el villano, despedázalo con la mano. [Que el conejo no ha de ser cortado, sino despedazado, y el villano no halagado sino forzado.]* (E 373 r). Pauvre *villano* !

---

[284] *Salmorejo* : ' saupiquet '. Au Moyen-Âge, sauce au vin liée de pain grillé, qui accompagnait le lapin rôti et le gibier. *Cf.* Covarr : « *Un cierto género de salsa y escabeche con que suelen adereçarse los conejos, echándoles pimienta, sal y vinagre y otras especias*. »

[285] *Perexil* : ' persil ' ; ' sauce '. *Cf.* Covarr. : « *Déste se haze la salsa que llamamos peregil, y se echa en los guisados y en las ensaladas* ».

[286] *Agrio* : jus de citriques et, par extension, acidité.

[287] Il y a plusieurs variantes : *Más costará el salmorejo que el conejo*. (M 343 r) ; *A las veces cuesta más el salmorejo que el conejo.* (A 434 r).

Pour finir, un élément de présentation : le lapin rôti était présenté sur la table avec sa tête, comme on le déduit de *La risa del conejo y música del cisnero. [Porque cuando el [co]nejo está en el plato, muestra los dientes desnudos.]* (L 831 r). Précaution utile pour prouver qu'on ne servait pas un rôti de chat ! Très utilisé (et encore de nos jours) est en effet le proverbe *Vender gato por liebre. Venden… Dan gato por liebre. [Los que, en lugar de buena mercaduría, engañan con la mala.]* (V 51 f), qui stigmatise de façon générale toute tromperie.

Le lièvre a droit à quelques occurrences dans la collection de Correas, moins nombreuses que celles du lapin. Dire de quelqu'un qu'il *Ha comido liebre. Ha comido mucha gallina.* (H 4 f) n'a rien à voir avec une constatation diététique, mais revient à plaisanter sur la couardise de cette personne. Les proverbes qui envisagent le lièvre comme nourriture sont d'ailleurs moins fréquents que ceux qui font allusion à sa rapidité légendaire ou à sa chasse.

Un proverbe évoque des satisfactions qui s'accumulent en chaîne : *Vendí una vaca, compré un perro, fuime a caza, maté un conejo, comíme la carne y ahorré el pellejo*. (V 148 r). Belle journée !

La préparation inappropriée d'une viande est l'objet de critiques, comme on l'a vu dans : *No hay carne perdida, sino la liebre asada y la perdiz cocida; o la vaca asada y la [perdiz cocida.]* (N 690 r), ou sa variante, plus archaïque *No hay carne preada*[288]*, sino la perdiz cocida y la liebre asada*. (N 691 r). Il y a encore *Si quieres comida mala, come la liebre asada.* (S 593 r).

[288] *Prear* : ' piller ', ' saccager ', ' gâcher '.

Le ton du donneur de leçon prend souvent la forme d'un *más vale*... (mieux vaut) associant parfois des éléments suffisamment disparates pour que leur voisinage devienne comique : *Más vale vuelco de olla que abrazo de moza.* (M 696 r). Ce *vuelco de olla* serait le contenu de la *olla* (le pot-au-feu, et non la marmite), contenu que l'on verse dans l'assiette, et le dicton signifierait alors que « mieux vaut une bonne potée dans son assiette qu'un baiser de jeune fille » (ou de servante), ce qui revient à privilégier les plaisirs du palais à ceux de l'amour. Si nous faisons figurer ici ces quelques dictons sur la *olla*, c'est que ce célèbre mets est, au moins en partie, carné. Un proverbe affirme toutefois que *La olla sin verdura ni tiene gracia ni hartura.* (L 688 r), soulignant au sens propre qu'un bon pot-au-feu ne se fait pas sans bons légumes. Ce conseil diététique concret et non susceptible de lecture au deuxième degré réunit les deux préoccupations des tables populaires déjà affirmées dans d'autres énoncés : l'agrément (*ni tiene gracia*) et le rassasiement (*hartura*). Cet emballement pour la *olla* nous rappelle une citation de Quevedo, par *Autoridades*, *s. v. vicio* : « *Cierto que no hai tal cosa como la olla; todo lo demás es vicio y gula*. »

Parmi les informations que peut transmettre la sagesse populaire, figurent, quoique rarement, des interdits alimentaires concernant par exemple la période de l'année où un aliment n'est pas comestible. La mise en garde est parfois impérative : *Quien come caracoles en abril, apareje cera y pabil.* (Q 273 r). C'est l'un des rares énoncés où une ambiance macabre est associée à l'alimentation, et le saisissant raccourci, qui conduit directement du festin d'escargots au lit de mort, est rendu par une puissante image visuelle de scène de veillée funèbre (*cera*

y pabil). On disait aussi : *Caracol de mayo, candela en la mano. [Porque es enfermo manjar.]* (C 301 r). Mais on savait aussi plaisanter sur les repas d'escargots : *¿Qué habéis comido, señores? —Cara aquí, cara allí, caracoles.* (Q 44 r). Ce proverbe prend les escargots comme n'importe quoi d'autre, seulement pour les sonorités du mot. *Caracol* commence comme… *carajo*, et le locuteur facétieux du proverbe s'arrête juste à temps avant de prononcer ce mot malsonnant. Les escargots, selon un commentaire de Correas, avaient des vertus aphrodisiaques, tout comme les pignons, et les mouches cantharides : *Aguates*[289]*, Padre. [Son frutas de las Indias, provocativas a lujuria, como acá piñones, o caracoles, o cantáridas […]* (A 1047 r).

Le lien entre la femme et le monde de la cuisine va jusqu'au mimétisme et conduit à les assimiler : *La olla y la mujer reposadas*[290] *han de ser.* (L 689 r). Tout en rappelant que l'on ne doit pas remuer le pot-au-feu pendant la cuisson pour ne pas défaire la viande et les légumes, on vante ici les mérites de la paix au foyer et la nécessité de ménager les forces des femmes si l'on ne veut pas les voir se transformer en viragos.

Le groupe des proverbes sur la viande est suffisamment important pour faire se dégager des ensembles significatifs et contrastés. Le porc rallie tous les suffrages et donne tant lieu à des proverbes culinaires qu'à des adages à valeur générale. Le bœuf apparaît le plus souvent sous la forme générique *carne*, et se prête à des énoncés plus fréquemment tournés vers une expression symbolique du pouvoir, ce qui n'est pas étonnant

[289] *Aguate*, forme fréquemment utilisée pour *aguacate* (' avocat ').

[290] On joue sur les deux sens du mot. *Reposarse,* pour un liquide : « *Sentarse al fondo las partes gruessas de un cuerpo líquido que estaba turbado.* », *Aut.*

pour un produit cher. Le poulet semble évoquer le raffinement gastronomique. Quelle qu'elle soit, la viande, aliment de base chichement représenté sur les tables modestes, reste liée à la notion d'abondance, de richesse, de valeur, et les proverbes qui la concernent sont moins souvent que d'autres proverbes alimentaires cantonnés à un sens étroitement culinaire et ménager.

Les mots qui sont appariés à l'élément viande au sein d'un énoncé révèlent divers types d'associations. Avec d'autres aliments, d'abord, soit pour créer, dans un esprit de complémentarité, des trios fondateurs exprimant les bases de l'alimentation humaine, soit pour comparer et classer les éléments, sur le mode de l'opposition et de la différence. Mais les mots associés débordent parfois la sphère alimentaire et peuvent tout aussi bien dresser un décor domestique, mentionnant des pièces d'habitation ou des éléments du mobilier, ou encore dessiner un environnement culturel marqué socialement. À cheval sur le symbolique et le concret, l'élément « viande » est certainement ce qui, dans le domaine alimentaire, a donné lieu à la production de proverbes la plus lisiblement structurée et la plus complète.

La viande : proverbes et traductions

A blanca vale la vaca; mas ¿qué es de la blanca?
A 18 r- Le bœuf est à un sou, mais où est le sou ?[291]

A carnero castrado, no le tientes el rabo.
A 83 r- À mouton castré, ne lui tâte pas la queue.

A ellos, padre, vos a las berzas, yo a la carne, y si os sentís agraviado, vos a las berzas y yo al jarro.
A 184 r- À l'attaque, Père, pour vous, le chou, et pour moi, la viande, et si cela vous fâche, pour vous, le chou, et pour moi, le pichet.

A falta de caldo, buena es la carne.
A 197 r- À défaut de bouillon, la viande, c'est bon.

A falta de capón, pan y cebollón.
A 198 r- À défaut de chapon, du pain et un gros oignon.

A falta de carne, bueno es el caldo.
A 199 r- À défaut de viande, le bouillon, c'est bon.

A falta de polla, pan y cebolla.
A 205 r- À défaut de poulet, pain et oignon.

A falta de vaca, buenos son pollos con tocino.
A 206 r- À défaut de bœuf, du poulet au lard.

A la galga y a la mujer no la des la carne a ver.

[291] Ou bien « mais, où trouver ce sou ? ».

A 300 r- À la levrette et à la femme, ne leur laisse pas voir la viande.

A las veces cuesta más el salmorejo que el conejo.
A 434 r- Parfois, la saumure coûte plus cher que le lapin.

A las veces está la carne en el plato por falta de gato.
A 436 r- Parfois, la viande reste sur l'assiette parce qu'il n'y a pas de chat.

A más miedo, más misericordia: mujer, veis aquí la carne; echad a cocer la olla.
A 508 r- À grande détresse, plus grande miséricorde divine : femme, voici la viande, mettez le pot-au-feu à cuire.

A meaja vale la vaca, y ¿dó la meaja?
A 517 r- Le bœuf vaut un liard, mais où trouver ce liard ?

A mengua de carne, buenos son pollos con tocino.
A 519 r- À défaut de viande, du poulet au lard.

A puerco fresco y berenjenas, ¿quién tendrá las manos quedas?
A 630 r- Devant du porc frais et des aubergines, qui pourrait rester les mains tranquilles ?

A quien no mata puerco, no le dan morcilla.
A 716 r- À qui ne tue pas le cochon, on ne donne pas de boudin.

A quien te da el capón, dale la pierna y el alón.

A 724 r- Qui te donne le chapon, donne-lui la cuisse et l'aileron[292].

A tocinos salados no nacen cuartanas, sino entre hoces y marranas.
A 784 r- Au lard salé, ce n'est pas la saison des fièvres quartes, mais ce l'est entre la faucille et le lard frais.

A toda ley, boñiga de buey; y si es flaca, boñiga de vaca.
A 788 r- En bonne règle, bouse de bœuf ; et en moins bonne, bouse de vache.

A toda ley, morcilla de buey; mas à ley entera, yo de puerco la quisiera.
A 790 r- En bonne règle, boudin de bœuf ; mais en règle meilleure, moi, je le souhaiterais de porc.

A torrezno de tocino, buen golpe de vino.
A 798 r- À friton de lard, bonne lampée de pinard.

A vianda fría, estómago caliente; y a vianda dura, muela aguda.
A 843 r- À nourriture froide, estomac chaud ; et à nourriture dure, dent affilée.

A vuelta y media, torrezno fuera.
A 853 r- Un tour et demi, et le friton dehors[293].

Abrid el ojo, que asan carne. Abrir el ojo, que asan carne.

[292] Plus exactement « l'aile ». César Oudin traduit ce proverbe en 1605, dans ses *Refranes o proverbios castellanos…*, par « À celuy qui donne le chapon, présente luy la cuisse et l'aile. »

[293] *Fuera* : ' hors ' [du feu].

Abrir el ojo, que carne asan.
A 896 r- Ouvrez l'œil, on fait griller de la viande. Ouvrir l'œil, on fait griller de la viande.

Abrir el ojo. Abrió el ojo tan largo.
A 195 f- Ouvrir l'œil. Il a ouvert l'œil, et le bon.

Abrir los ojos.
A 197 f- Ouvrez l'œil (Soyez vigilants ! Attention !).

Aceite, y vino, y amigo, antiguo; y añejo, el tocino.
A 918 r- L'huile, le vin et l'ami, anciens ; et le lard, de l'an dernier.

Agradecémelo, vecinas, en buena hora, que echo tocino en mi olla.
A 993 r- Soyez m'en reconnaissantes, voisines, grâce à Dieu, que je mette du lard dans ma marmite.

Aguijar al hígado, que brama la vaca.
A 1055 r- Pressez-vous pour le foie, la vache brame.

Al abad viejo, pollo y conejo.
A 1108 r- Au vieux curé, du poulet et du lapin.

Al comer de las morcillas, ríen la madre y las hijas; y al pagar, todos a llorar.
A 1189 r- Pour manger le boudin, mère et filles rient bien ; mais pour payer, tout le monde se met à pleurer.

Al comer de los tocinos, cantan padres y hijos; al pagar,

¡sus[294]*, a llorar!*
A 1191 r- Au moment de manger le lard, père et fils sont pleins d'allégresse ; mais au moment de payer, allons-y, tout n'est que tristesse.

Al comer de los tocinos, entran padres y entran hijos; al pagar, todos a llorar.
A 1192 r- Au moment de manger le lard, pères et fils réclament leur part ; mais au moment de payer, tout le monde va pleurer.

Al conejo, el salmorejo.
A 1194 r- Pour le lapin, le saupiquet.

Al manjar, vita, dulcedo; y al pagar, sollozos y duelos.
A 1311 r- Manger, *vita, dulcedo*[295] ; et payer, c'est sanglots et douleur.

Al marido malo, ceballo con gallina de a par del gallo.
A 1314 r- Le mari mauvais, avec les meilleures poules il faut le gaver.

Al marido malo, cegallo con gallinas de a par del gallo.

---

[294] Sus : « *Género de aspiración que se usa como interjección, para alentar, provocar, o mover a otro a executar alguna cosa prontamente, o con vigor* », *Aut.*

[295] *Vita, dulcedo* : ' vie, douceur '. *Sollozos y duelos* : *cf. gementes et flentes* : ' gémissants et pleurant '. Termes empruntés au très célèbre chant « *Salve, Regina, mater misericordiae;* vita, dulcedo*, et spes nostra, salve. Ad te clamamus, exsules filii Evae. Ad te suspiramus* gementes et flentes*, in hac lacrimarum valle* ». Voir note 201, p. 57 de l'édition Jammes-Mir. Voir le proverbe *Al fiar, «vita dulcedo»; al pagar, «a ti suspiramos». [Esto es: al comprar los puercos fiados, y no haber después con qué pagallos.]* (A 1223 r). Hymne souvent cité dans la littérature, notamment, à la fin de *La Célestine*.

A 1315 r- Le mari mauvais, avec les meilleures poules il faut l'aveugler.

Al matar de los puercos, placeres y juegos; al comer de las morcillas, placeres y risas; al pagar de los dineros, pesares y duelos.
A 1320 r- Quand on tue le cochon, plaisirs et jeux ; quand on mange le boudin, plaisirs et rires ; quand il faut sortir l'argent, peines et chagrins.

Al jamón de tocino, buen golpe de vino.
A 1977 r- Avec le jambon sec, une bonne lampée de vin.

Aunque callo, irse han los güéspedes y comeremos el gallo.
A 2315 r- Je ne dis rien, mais nos hôtes s'en iront et le coq nous mangerons.

Ave con cuchar, nunca en mi corral.
A 2380 r- Oiseau avec [bec en] cuiller, jamais dans ma basse-cour.

Ave con cuchar, nunca entre en tu corral.
A 2381 r- Oiseau avec [bec en] cuiller, qu'il n'entre jamais dans ta basse-cour.

Ave de cuchar, más come que val.
A 2382 r- Oiseau à bec en cuiller, mange plus qu'il ne vaut.

Ave por ave, el carnero, si volase.
A 2385 r- À choisir un oiseau, ce serait le cochon, s'il volait.

Barrabao, Xevilla, quien no mata puerco no comerá morcilla.

B 48 r- Miaou, Xébilla, qui ne tue pas le cochon, point ne mangera de boudin.

Bebe de río, por turbio que vaya, come carnero, por caro que valga, casa con doncella, por años que haya.
B 68 r- Bois eau de rivière, même trouble, mange mouton, même cher, épouse demoiselle, même vieille.

Berzas en enero saben como carnero; [o] más [que carnero.]
B 128 r- Choux en janvier ont autant de saveur que mouton ; ou plus que mouton.

Besugo de enero, vale un carnero.
B 151 r- Morue de janvier vaut bien mouton.

Bofes en casa, bofes en la arada, ¡cuerpo de tal con tanta bofada!
B 292 r- Mou de veau à la maison, mou de veau aux champs, au diable tout ce ragoût de mou !

Buena es cocina, aunque haya carne y cecina.
B 369 r- Le bouillon, c'est bon, même avec[296] de la viande et du salé.

Buena es Maripaz, que nos da tocino.
B 386 r- Marie Paz est bonne fille, qui nous donne du lard.

«Bueno está el tocino». Y andaban con él los gatos.
B 454 r- « Le lard est excellent. » Et les chats étaient en train de s'en occuper.

[296] La concessive est ironique et veut dire que c'est bon « surtout avec… ».

Cabrito de un mes, recental de tres.
C 51 r- Chevreau, d'un mois, agneau, de trois.

Cabritos, y palmitos, y miel, y cera, de Cartagena.
C 52 r- Chevreaux, cœurs de palmiers, miel, et cire, de Carthagène.

Caldo de tripas, bien te repicas.
C 178 r- Soupe aux tripes, tu fais beaucoup de bruit !

Capón de ocho meses, para mesa de reyes. Capón de ocho meses, manjar de reyes.
C 292 r- Chapon de huit mois, pour la table des rois. Chapon de huit mois, mets de roi.

Caracol de mayo, candela en la mano.
C 301 r- Escargot de mai, chandelle à la main.

Carne, carne cría; y peces, agua fría.
C 314 r- La viande vient de la viande ; et les poissons, de l'eau froide.

Carne de hoy, pan de ayer, vino de antaño.
C 315 r- La viande, du jour, le pain, d'hier, le vin, de l'an passé.

Carne de pecho, carne sin provecho.
C 316 r- Viande de poitrine, viande sans profit.

Carne de pescuezo es sabrosa, mas es peligrosa.
C 317 r- Viande de cou est savoureuse, mais dangereuse.

Carne de pluma, quita la arruga, o Carne de pluma, quita del

rostro la ruga.
C 318 r- Viande de volailles efface les rides, ou Viande de volailles enlève les rides du visage.

Carne de pluma, siquiera de grulla.
C 319 r- Viande à plume, fût-elle de grue.

Carne mal asada, buen pescuezo gordo para; y a las veces mala cara.
C 320 r-Viande mal grillée, donne cou épais ; et parfois teint gâté.

Carne mal asada, buen tozuelo para.
C 321 r- Viande mal grillée fait le cou épais.

Carne mal lograda, primero cocida, después asada.
C 322 r- La viande douteuse, d'abord bouillie, puis rôtie.

Carne pone carne, vino pone sangre, pan atiesta.
C 323 r- La viande donne du muscle, le vin donne du sang, le pain rassasie.

Carne vieja hace buen caldo.
C 326 r- Vieille viande fait bon bouillon.

Carnero, comer de caballero.
C 327 r- Mouton, nourriture de seigneur.

Claridad, y no en el caldo.
C 534 r- Que tout soit clair, sauf le bouillon.

Cocho y asado, todo en un puchero.

C 556 r- Bouilli et rôti, tout dans la même marmite.

Comé, marido, pan y cebolla, que porque sois ruin, no os pongo olla.
C 599 r- Mangez, mon mari, du pain et de l'oignon, parce que, vil comme vous êtes, je ne vous fais pas de pot-au-feu.

Comer de sus carnes. De sus carnes come.
C 135 f- Se nourrir de sa propre chair. Il se nourrit de sa chair. (Il s'est refait au jeu).

Como llover tocinos.
C 740 r- C'est comme s'il pleuvait des morceaux de lard.

¿Cómo queréis la polla? —Cocidita en la olla. / ¿Cómo queréis el güevo? —Cocidito le quiero. / ¿Cómo queréis la polliga? —En la olliga. / ¿Cómo queréis el güevigo? —Cocidito le quierigo.
C 764 r- Comment voulez-vous la poule ? —Bien mitonnée dans l'oule. / Comment voulez-vous l'œuf ? —Bien rissolé je le veux. / Comment voulez-vous la poulinette ? —Dans la cocotinette. / Comment voulez-vous l'omelinette ? —Bien rissolinée pour m'en régaliner.

¿Cómo quieres la polla? —Al hervor de la olla. —¿Cómo quieres el güevo? —Asadito le quiero.
C 766 r- Comment veux-tu la poule ? —Bouillonnée dans l'oule. —Comment veux-tu l'œuf ? —Bien frituré je le veux.

Cuando cae la vaca, aguzar los cuchillos; ...aguzan los cuchillos.
C 1204 r- Quand la vache tombe, affûtez les couteaux ; …ils

affûtent les couteaux.

Cuando fueres a Valdeastillas, por merced de Dios que te hagan, no la recibas.
C 1315 r- Quand à Valdeastillas tu iras, quelque bonté qu'on te fasse, refuse-la.

Dad para Santa Lebrada, que primero fue cocida y después asada.
D 21 r- Donnez pour Sainte Levrette, qui fut d'abord bouillie puis rôtie.

De enero a enero, carnero.
D 136 r- De janvier à janvier, [rien que] du mouton.

Dijo el tocino al vino: «Seáis bien venido». Dijo el vino al tocino: «Bien vengáis, amigo».
D 300 r- Le lard dit au vin : « Soyez le bienvenu. » Le vin dit au lard : « Ravi de vous voir. »

Dice dél (dello, della) peor que Mahoma del tocino. *Dice más mal dél que Mahoma del tocino.*
D 404 f- Il dit de lui (de cela, d'elle) pis que Mahomet du lard. Il dit plus de mal de lui que Mahomet du lard.

Donde comes la morcilla, que siegues la gavilla.
D 545 r- Là où tu manges le boudin, tu dois faucher la gerbe.

Donde piensan que hay tocinos, no hay estacas.
D 620 r- Où l'on croit qu'il y a du lard, il n'y a [même] pas de crochets.

Donde salió el borrego, entre carnero.
D 624 r- D'où est sorti l'agneau, que rentre le mouton.

Dos morcillas y un morcón, tres cosas son.
D 689 r- Deux boudins et une grosse tripe, ça fait trois.

¡Ea, patos, que el agua hierve! [o] *¡Ea, patas…; o ¡Ea, puercos, que el agua hierve!*
E 5 r- Allez, canards, l'eau bout ! [ou] Allez, pattes… ; ou Allez, cochons, l'eau bout !

El conejo y el villano, a la mano; [o] El conejo y el villano, despedázalo con la mano.
E 373 r- Le lapin et le vilain, à la main. [ou] Le lapin et le vilain, mets-les en pièces avec ta main.

El conejo y la perdiz tienen el mismo perexil.
E 374 r- Lapin et perdrix se font en même sauce.

El fraile que pide pan, carne toma si se la dan.
E 548 r- Moine qui mendie du pain prend de la viande [de la chair] si on la lui donne.

El gallo de San Julián los llama.
E 569 r- Le coq de saint Julien les appelle.

El güésped se irá de casa en buenas horas, y comeremos el gallo a solas.
E 586 r- Notre hôte, Dieu merci, va s'en aller de chez nous, et nous mangerons le coq entre nous.

El lechón, de un mes; y el pato, de tres.

E 716 r- Le porcelet, d'un mois ; et le canard, de trois.

El mozo bueno, bueno es; de tres torreznos, dalde los dos, y el mandado hacéosle vos.
E 858 r- Le bon valet est brave garçon ; de trois fritons, donnez-lui en deux, et le travail, faites-le vous-même.

El mucho comer, trae poco comer.
E 873 r- Manger en quantité, fera peu manger.

El pato y el lechón, del cuchillo al asador.
E 980 r- Le canard et le porcelet, du couteau au gril.

El perdigón y el gallo, por mayo.
E 998 - La perdrix mâle et le coq, en mai.

El pobre que pide pan, carne toma si se la dan.
E 1043 r- Le pauvre qui demande du pain prend de la viande si on la lui donne.

El pollo, cada año; y el pato, madrigado.
E 1050 r- Le poulet, chaque année ; le canard, plus tard.

El tocino del Paraíso, para el casado y no arrepiso.
E 1336 r- Le lard du Paradis, pour l'homme marié et sans regret.

El tocino, y el vino, y el queso, añejo; y el amigo, viejo.
E 1338 r- Le lard, le vin et le fromage, de l'an dernier ; et l'ami, de longtemps.

El torrezno del pastor, una vuelta en el asador.

E 1343 r- Le friton du berger, un seul tour à la broche.

Ellos a burlar, y el gato a las longanizas.
E 1430 r- Eux, à folâtrer, et le chat, aux saucisses.

En Azuaga, lechones; y en Berlanga, melones.
E 1469 r- Les porcelets, à Azuaga ; et les melons, à Berlanga.

En casa do siempre comen pollos, mal comerán los mozos.
E 1533 r- Dans une maison où l'on mange toujours du poulet, les valets doivent bien mal manger.

En el prado está la vaca, y acá la hacen la mostaza.
E 1623 r- La vache est [encore] dans le pré, et ici on prépare la moutarde pour l'assaisonner.

En esta casa, ¿han dado morcilla a Escalante? —No. —Pues pase el varal adelante.
E 1646 r- Dans cette maison, a-ton donné à Escalante du boudin ? —Non. —Eh bien, avec la perche, passez votre chemin.

Entre Cuacos y Jarandilla, ¿viste lumbre, longaniza?
E 2041 r- Entre Cuacos et Jarandilla, saucisse, as-tu vu du feu ?

Es más la salsa que el manjar.
E 2174 r- La sauce est plus que le mets.

Fruta de hoy, pan de ayer, carne de antier.
F 75 r- Fruit du jour, pain d'hier, viande d'avant-hier.

Fuego, ¿viste longaniza?

F 87 r- Feu, as-tu vu la saucisse ?

Gato del mes de enero, vale un carnero.
G 32 r- Chat du mois de janvier, vaut un mouton.

Gran persona es la morcilla, comida en vuestro rincón.
G 92 r- Le boudin est personne de qualité, quand on le mange chez-soi dans l'intimité.

Ha comido liebre. Ha comido mucha gallina
H 4 f- Il a mangé du lièvre. Il a mangé beaucoup de poule.

Hacer como vaca, y cubrir como gata.
H 108 r- Faire comme une vache, et recouvrir comme une chatte.

Hágale aire, que no está cocido.
H 152 r- Soufflez sur les braises, car ce n'est pas cuit.

Hay mucha priesa al hígado.
H 277 r- Pour le foie, il y a grande presse. (On vient vite pour le foie).

Hermana Belilla, donde no matan puerco, no comen morcilla.
H 360 r- Ma sœurette Belilla, là où on ne tue pas de cochon, on ne mange pas de boudin.

Hijos y criados, no los has de regalar, si los quieres gozar; o si quieres dellos gozar.
H 453 r- Enfants et domestiques, tu ne dois pas trop gâter, si tu veux bien en profiter ; ou profiter d'eux.

Humo allá, tocino acá.
H 614 r- Là-bas, la fumée, ici, le lard.

Iránse los güéspedes, y comeremos el gallo a solas.
I 39 r- Les hôtes s'en iront, et tout seuls le coq nous mangerons.

Jaramago y chorizo meten a la vieja en el cortizo.
J 7 r- Radis sauvage et chorizo mettent la vieille dans l'appentis.

Jaramago y tocino, manjar de hombre mezquino.
J 8 r- Radis sauvage et lard, nourriture d'avare.

Jarro sin vino, olla sin tocino: mesa de judío o de morisco.
J 9 r- Pichet sans vin, marmite sans lard : table de juif ou de morisque.

La carne pide carne, y el pescado, aceite y vinagre.
L 110 r- La viande demande de la viande, et le poisson, de l'huile et du vinaigre.

La carne pone carne y el pan pone panza, y el vino guía la danza.
L 111 r- La viande donne du muscle, le pain donne du ventre, et le vin mène la danse.

La carne pone carne y el vino cría buena sangre, y la buena sangre buena alma, la buena alma vase al cielo.
L 112 r- La viande donne du muscle, le vin, un sang généreux, le sang généreux, une bonne âme, la bonne âme va droit aux cieux.

La domínica Sibona, deja el pollo y toma la polla.
L 188 r- Le premier dimanche de septembre, laisse le poulet et prends la poulette.

La morcilla reciente, cómela con tu pariente.
L 455 r- Le boudin frais, mange-le en famille.

La mujer que no pone seso a la olla, no le tiene en la toca.
L 586 r- La femme qui ne met pas d'assaisonnement dans le pot-au-feu, n'a rien sous sa coiffe.

La mujer vieja, si no sirve de olla sirve de cobertera.
L 596 r- La vieille femme, si elle ne sert pas de marmite, sert de couvercle.

La olla sin verdura, ni tiene gracia ni hartura.
L 688 r- Pot-au-feu sans légumes, n'est ni plaisant, ni rassasiant.

La olla y la mujer reposadas han de ser.
L 689 r- On doit laisser reposer la femme et le pot-au-feu.

La perdiz, con la mano en la nariz.
L 718 r- La perdrix, la main sur le nez[297].

La perdiz es perdida si caliente no es comida.
L 720 r- La perdrix est perdue, si on ne la mange pas chaude.

La perdiz y la camuesa, por Navidad es la buena.

[297] On la prépare en se pinçant le nez avec la main pour ne pas sentir l'odeur de faisandé.

L 721 r- La perdrix et la Calville[298], à Noël sont bonnes.

La que no pone seso a la olla, no le tiene ella en la cholla.
L 799 r- Celle qui ne met pas d'assaisonnement dans le pot-au-feu, c'est qu'elle n'a pas de cervelle dans la caboche.

La que quisiere hacer de la vaca carnero, échela a cocer en agua herviendo; o échela en agua cociendo.
L 806 r- Celle qui voudrait faire du bœuf viande de mouton, qu'elle le mette à cuire dans l'eau bouillante ; ou qu'elle le mette dans de l'eau en ébullition.

La que quisiere hacer vaca de la gallina, échela a cocer en agua fría.
L 808 r- Celle qui veut transformer en viande de bœuf la poule, qu'elle la mette à cuire à l'eau froide.

La risa del conejo y música del cisnero.
L 831 r- Le rire du lapin et le chant du cygne.

La sardina y el puerco, si volaran, en mucho más se estimaran.
L 852 r- S'ils avaient des ailes, la sardine et le porc seraient bien plus appréciés.

La sardina y la longaniza, al calor de la ceniza.
L 853 r- La sardine et la saucisse, à la chaleur de la cendre.

La tamariz cuece la vaca y no la perdiz.
L 871 r- Le bœuf cuit avec le tamaris et non la perdrix.

La vaca anda en el prado, y acá majan el culantro; o el ajo.

[298] Pomme reinette.

L 913 r- La vache est dans le pré, et ici on écrase la coriandre ; ou l'ail.

Las guindas de Toledo, dos torreznos de tocino y uno de carnero.
L 1077 r- Les cerises de Tolède, deux fritons de lard, et un de mouton.

Las longanizas al sol y los hornazos al tizón.
L 1084 r- Les saucisses, au soleil, et les brioches, aux tisons.

Lechón de un mes, y pato de tres.
L 1160 r- Porcelet d'un mois, canard de trois.

Linda sin tacha, morcilla sin atadero.
L 1213 r- Beauté parfaite point ne sait tenir sa langue[299].

Lo cocido, bien cocido, y lo asado, mal asado.
L 1237 r- Le bouilli, bien bouilli, et le grillé, mal grillé.

Lo que me ha de dar cocho, démelo asado, que yo le perdono el caldo.
L 1347 r- Ce que vous devez me donner bouilli, donnez-le-moi grillé, je vous dispense du bouillon.

Longaniza, ¿fuego viste? —No me acuerdo si le vide; o si la vide.
L 1450 r- Saucisse, as-tu vu le feu ? —Je ne me rappelle pas si je l'ai vu ; ou si je l'ai vue.

Longaniza, ¿viste fuego? —Si le vide, no me acuerdo.

[299] *Morcilla sin atadero* : boudin sans lien.

L 1451 r- Saucisse, as-tu vu le feu ? —Si je l'ai vu, je ne m'en souviens pas.

Los niños de Dios, asad tres torreznos, y daldes los dos; no riñáis con ellos, y no reñirán con vos.
L 1548 r- Les enfants du Bon Dieu, faites frire trois lardons, et donnez leur en deux, ne vous fâchez pas avec eux et ils ne se fâcheront pas avec vous.

Maldita seas, ave; la pluma, mas no la carne.
M 167 r- Maudite sois-tu, volaille ; la plume, mais non pas la viande.

Mamao, Mamilla, quien no mata puerco no come morcilla.
M 186 r- Miaou, Mamilla, qui ne tue pas le cochon ne mange pas du boudin.

Mari Gómez ¿tocino comes? Sal de mi casa, no te me ahogues.
M 241 r- Marie Gomez, tu manges du lard ? Sors de chez moi, tu vas t'étouffer.

Mariancheta, la que bailaba al hervor de la puchera
M 249 r- Marie-la-grosse, celle qui dansait au fumet de la marmite.

Más carne güelo que suelo.
M 326 r- Je sens un parfum de viande plus fort que d'habitude.

Más costará el salmorejo que el conejo.
M 343 r- Plus coûtera la saumure que le lapin.

Más cuesta el salmorejo que el conejo.

M 345 r- Plus cher vaut la marinade que le lapin.

Más hay días que longanizas; o Más días hay que longanizas.
M 374 r- Il y a plus de jours que de saucisses ; ou Plus de jours il y a que de saucisses.

Más quisiera estar al sabor que no al olor.
M 445 r- Je préfèrerais la saveur plutôt que l'odeur.

Más regalado que gato de tripera.
M 446 r- Plus régalé que chat de tripière.

Más sabe un torrezno.
M 452 r- Un lardon a plus de goût. (Un lardon en sait plus).

Más son los días que las longanizas.
M 463 r- Il y a plus de jours que de saucisses.

Más vale beber que escupir.
M 491 r- Mieux vaut boire que recracher.

Más vale engullir que no escupir.
M 542 r- Mieux vaut avaler que recracher.

Más vale pan solo con paz, que pollos con agraz.
M 592 r- Mieux vaut pain sec en paix, que poulet au verjus. [Ou que poulet à la sauce chagrin].

Más vale pedazo de pan con amor, que gallinas con dolor.
M 596 r- Mieux vaut avec amour quignon de pain, que gélines avec chagrin.

Más vale vaca en paz que pollos con agraz.
M 688 r- Mieux vaut manger bœuf en paix qu'à la sauce-chagrin poulet.

Más vale vuelco de olla que abrazo de moza.
M 696 r- Mieux vaut soupe servie qu'étreinte de fille.

Más valen dos bocados de vaca que siete de patatas.
M 704 r- Mieux valent deux bouchées de bœuf que sept de patate douce.

Más valen torreznos fritos que cagajones chiquitos.
M 711 r- Mieux valent lardons frits que crottin petit.

Matan vacas y carneros: dadme un cornado de bofes.
M 733 r- On tue bœufs et moutons : pour moi, ce sera un sou de mou.

Mío, dijo el gato a las morcillas.
M 1033 r- « Mien ! » dit le chat au boudin. (ou « À moi ! », dit au boudin le chat).

Mirá las cosas que pasan; abrid el ojo, que carne asan.
M 1041 r- Regardez ce qui se passe ; ouvrez l'œil, on fait griller de la viande.

Morcilla me dais, de Dios lo hayáis, de Dios y de las buenas gentes; soltá la cuerda.
M 1094 r- Vous me donnez du boudin, le Bon Dieu vous le rende, Dieu et les honnêtes gens ; déliez la ficelle.

Morcilla que el gato lleva, gandida va; o sardina.

M 1095 r- Le boudin par le chat emporté, est aussitôt avalé ; ou la sardine.

Morcilla que lleva el gato, tarde vuelve al garabato.
M 1096 r- Boudin qu'emporte le chat, bien tard au crochet reviendra.

Morenita de mis ojos, quémasme y abrásasme. —Era buena, en buena fe.
M 1103 r- Brunette de mon cœur, tu m'enflammes et tu m'embrases. —Ça oui, pour du boudin, c'était un beau boudin.

Moza, sabe estotro: que de la perdiz el pecho, y del conejo, el lomo.
M 1137 r- Ma fille, retiens bien ceci : de la perdrix, la poitrine, et du lapin, le râble.

Mozo de Martín Muñoz, mandalde mucho y hacéoslo vos, de tres torreznos dalde los dos; no riñáis con él, no reñirá con vos.
M 1154 r- Le valet de Martin Muñoz, donnez-lui des ordres et exécutez-les vous-même ; de trois lardons, donnez-lui en deux ; si vous ne lui cherchez pas noise, il vous laissera en paix.

Mujer, no te las cuento, mas doce morcillas hace un puerco, y trece con el ciego.
M 1332 r- Femme, je n'en tiens pas le compte, mais un porc, cela fait douze boudins, et treize avec le gros boyau.

Ni olla sin tocino, ni boda sin tamborino, ni cena sin vino.
N 258 r- Ni pot-au-feu sans lard, ni noce sans tambourin, ni dîner sans vin.

Ni olla sin tocino, ni sermón sin Agustino.
N 259 r- Ni pot-au-feu sans lard, ni sermon sans Augustin.

Ni pollo ni capón, no pierden nunca sazón.
N 279 r- Ni poulet ni chapon, ne sont jamais hors saison.

Ni pollos sin tocino, ni sermón sin agustino.
N 280 r- Ni poulets sans lard, ni sermon sans [moine] Augustin.

No dan morcilla a quien no mata puerco. No dan morcilla sino a quien mata puerco.
N 473 r- On ne donne pas de boudin à qui ne tue pas le cochon. On ne donne de boudin qu'à celui qui tue le cochon.

No es el cabrito para el maldito.
N 550 r- Le cabri n'est pas pour le maudit.

No hay carne perdida, sino la liebre asada y la perdiz cocida; o la vaca asada y la [perdiz cocida].
N 690 r- Il n'y a pas de viande perdue, sauf lièvre rôti et perdrix bouillie ; ou bœuf rôti et [perdrix bouillie].

No hay carne preada, sino la perdiz cocida y la liebre asada.
N 691 r- Il n'y a de viande gâchée que perdrix bouillie et lièvre rôti.

No hay mayor mancilla, que muchas manos a una morcilla; o a una escudilla.
N 772 r- Il n'y a rien d'aussi triste que beaucoup de mains sur un même boudin ; ou sur une même écuelle.

No hay para pan, y compraremos musco; o tocinos.
N 813 r- On n'a pas de quoi acheter du pain, et on va acheter du musc ; ou du lard.

No ponga al fuego su olla vacía nadie, con esperanza que el vecino se la proveerá de carne.
N 1053 r- Ta marmite vide sur le feu tu ne mettras, dans l'espoir que ton voisin de viande la remplira.

¡Ojo alerta, que asan carne!
O 127 r- Ouvrez l'œil, on grille de la viande.

Olió el poste.
O 144 r- Il a subodoré le pilier.

Oler el poste.
O 23 f- Subodorer le pilier.

Olla podrida.
O 24 f- Pot-au-feu.

Olla sin sal, haz cuenta que no es manjar; o que no tienes manjar.
O 156 r- Pot-au-feu sans sel, considère que ce n'est pas nourriture ; ou que tu n'as pas de nourriture.

Olla sin sal, no es manjar; al gato se puede dar.
O 157 r- Pot-au-feu sans sel, n'est pas nourriture ; on peut la donner au chat.

Pan que sobre; carne, que baste; vino que falte.

P 108 r- Le pain, qu'il en reste ; la viande, qu'il y en ait assez ; le vin, qu'il en manque.

Pan y vino y carne, crían buena sangre.
P 127 r- Pain, et vin, et viande, donnent bon sang.

Pan y vino y carne hacen perder la hambre.
P 128 r- Pain, et vin, et viande, font disparaître la faim.

Para con tocino.
P 150 r- Pour manger avec du lard.

Pascua de Epifanía, torta con longaniza.
P 275 r- Pour l'Épiphanie, de la fouace avec de la saucisse.

Pato, y ganso, y ansarón, tres cosas suenan y una son; cochino, y puerco, y lechón, otras tres en una son; cuero, y vino, y pez, son otras tres; o bota, vino y pez, son otras tres.
P 309 r- Canard, oie et jard, semblent trois choses différentes, mais ne sont qu'une ; cochon, porc et porcelet sont encore trois choses en une ; cuir, vin et poix, sont encore trois ; ou gourde, vin et poix sont encore trois.

Perdiz emperdigada, a dos vueltas es asada.
P 418 r- Perdrix flambée, en deux tours de broche est prête.

Pescada de enero, vale carnero.
P 454 r- Pêche de janvier vaut mouton.

Por carne, vino y pan, deja cuantos manjares hay.
P 665 r- Pour viande, vin et pain, laisse toute autre nourriture.

Por eso se come toda la vaca, porque uno quiere pierna y otro espalda.
P 735 r- C'est pour ça qu'on mange l'intégralité du bœuf, parce que les uns veulent la cuisse, les autres l'échine.

Por la mañana a la pescadería, y por la tarde a la carnicería.
P 766 r- Le matin à la poissonnerie, et l'après-midi à la boucherie.

Por mí no maten vaca, que carnero comeré.
P 812 r- Pour moi, pas la peine de tuer le bœuf, je mangerai du mouton.

¿Qué cuecen las que no tienen hombre? —Malaventura con coles.
Q 22 r- Que font cuire celles qui n'ont pas d'homme ? —Du malheur cuisiné aux choux.

¿Qué culpa tiene la gata, si la moza es mentecata, y disparata?
Q 23 r- En quoi est-ce la faute de la chatte, si la servante est idiote et fait des sottises ?

¿Qué habéis comido, señores? Cara[300] *aquí, cara allí, caracoles.*
Q 44 r- Qu'avez-vous mangé, messieurs ? Des cacos, des cacas, des calamars.

«¡Qué hermoso olor de olla». Y tenía a cocer un cuerno.
Q 69 r- « Quelle délicieuse ôdeur de pot-au-feu ! » Et il avait

[300] On joue avec le début du mot « *carajo* », juron bien connu, qui est remplacé par un euphémisme.

une corne à cuire.

Quien come caracoles en abril, apareje cera y pabil.
Q 273 r- Qui mange des escargots en avril, qu'il prépare la cire et les mèches.

Quien come la cola, dos veces la llora.
Q 281 r- Qui mange la queue, deux fois pour elle pleure.

Quien comió la carne coma los güesos.
Q 294 r- Qui a mangé la viande, qu'il mange les os.

Quien come la carne, que roya el güeso.
Q 295 r- Qui mange la viande, qu'il ronge l'os.

Quien quisiere vivir sano, coma primero la carne y después el caldo.
Q 687 r- Pour vivre en bonne santé, mangez d'abord la viande, et ensuite le bouillon.

Regalado como gato de tripera.
R 47 r- Gâté comme chat de tripière.

Ruin perdiz, una mano en a boca y otra en la nariz.
R 208 r- La mauvaise perdrix, une main sur la bouche, l'autre sur le nez.

Sermón sin Agustino, olla sin tocino.
S 271 r- Sermon sans Augustin, c'est marmite sans lard.

Si el villano supiese el sabor de la gallina en enero, no dejaría ninguna en el pollero.

S 385 r- Si vilain savait la saveur de la poule en janvier, il n'en laisserait pas une seule au poulailler.

Si quieres comida mala, come la liebre asada.
S 593 r- Si mal tu veux manger, mange lièvre grillé.

Si quieres hacer del chivo carnero, échale a cocer en agua herviendo.
S 609 r- Si tu veux faire du bouc l'égal du mouton, mets-le à cuire à gros bouillon.

Si quieres ver a tu marido enterrado, dale a cenar carnero asado.
S 647 r- Si tu veux voir ton mari enterré, donne lui mouton grillé à dîner.

Si viniere el «Dios os salve», antes en el caldo que en la carne nos halle.
S 725 r- S'il se présente un « Dieu vous garde ! », qu'il nous trouve plutôt au bouillon qu'à la viande.

Son más los días que las longanizas.
S 894 r- Il y a plus de jours que de saucisses.

Suspiraba Baldovinos por pepinos; [o] por morcilla.
S 975 r- Baudouin se mourait de désir pour les concombres ; [ou] pour le boudin.

Suspiraba Baldovinos por pepinos, y su mujer por beber.
S 976 r- Baudouin se mourait de désir pour les concombres ; et sa femme pour la boisson.

Tajada de pernil tierno,/ pescado fresco del mar,/ no lo dejes de comprar/ por dejar para tu yerno.
T 8 r- Tranche de jambon tendre, poisson de mer frais, ne t'abstiens pas de l'acheter pour à ton gendre laisser [de l'argent][301].

Tapar la nariz, y comer la perdiz.
T 162 r- Se boucher le nez, mais manger la perdrix.

Tarde vino el gato a la longaniza; o con la longaniza.
T 178 r- Le chat est venu bien tard chercher le boudin ; ou avec le boudin.

Tarde volvió el gato con la longaniza al garabato.
T 179 r- Le chat est revenu bien tard au crochet avec le boudin.

Tarde volvió el gato por la longaniza.
T 180 r- Le chat est revenu bien tard pour le boudin.

Tienen los que pobres son/ la desgracia del cabrito;/ o morir cuando chiquito,/ o llegar a ser cabrón.
T 300 r- Les pauvres ont/ la malchance du chevreau ;/ ou mourir petits,/ ou finir avec des cornes.

¿Tienes gana de morir? Cena carnero asado y échate a dormir.
T 304 r- Tu as envie de mourir ? Dîne avec du mouton grillé, et va te coucher.

Todo gordo.
T 213 f- Pas plus que ça.

[301] Ou « pour ton gendre faire hériter ».

Tomemos una vez la gansa, que después haremos la salsa.
T 537 r- Prenons d'abord l'oie, ensuite nous ferons la sauce.

Toro, y gallo, y trucha, y barbo, todo en mayo.
T 568 r- Taureau, et coq, et truite, et barbeau, le tout en mai.

Torreznero. Torrezneros.
T 273 f- Mangeur de fritons. Mangeurs de fritons.

Trucha de Nela, y puta de Mena; carnero de Buitrón y villano de Sesamón; o carnero de Ruyerón, y villano de Sasamón, o Sasamó.
T 725 r- La truite, du Nela, la pute, de Mena, le mouton, du Buitron, et le vilain, de Sesamon ; ou le mouton de Ruyeron, et le vilain de Sasamon, ou Sasamo.

Un manjar de contino quita el apetito. Un manjar siempre enfada.
U 41 r- Un mets répété ôte l'appétit. Un seul mets finit par rebuter.

Un sabor ha cada caza, mas el puerco sesenta alcanza.
U 64 r- Tout gibier a sa saveur, mais le porc en surpasse plus de soixante.

Vaca y carnero, comer de caballero. *Vaca y*[302] *carnero, manjar del escudero*
V 9 r- Bœuf et mouton, nourriture de seigneur. Bœuf sans mouton, nourriture d'écuyer.

[302] C'est une erreur de Correas et de ses prédécesseurs, pour « *vaca sin carnero* ».

Vender gato por liebre. Venden… Dan gato por liebre.
V 51 f- Vendre chat pour lièvre. Ils vendent… Ils font passer chat pour lièvre.

Vendí una vaca, compré un perro, fuime a caza, maté un conejo, comíme la carne y ahorré el pellejo.
V 148 r- J'ai vendu une vache, acheté un chien, suis allé à la chasse, ai tué un lapin, sa chair ai mangé et sa peau mis de côté.

Venís para con vaca.
V 162 r- Vous venez pour le bœuf.

Vino acedo, y tocino añejo, y pan de centeno sostienen la casa en peso.
V 281 r- Vin aigrelet, lard rassis, et pain de seigle, supportent le poids d'une maisonnée.

Vino, de Toro, sangre, de cabrito.
V 292 r- Vin, de Toro, sang, de chevreau.

Vive en ciudad, por pequeña que sea; casa con moza, por pobre que sea; come carnero, por caro que sea; o por caro que se venda.
V 340 r- Habite dans une ville, aussi petite soit-elle ; épouse une jeune, aussi pauvre soit-elle ; mange du mouton, aussi cher soit-il ; ou aussi cher qu'il se vende.

Le poisson

Les proverbes sur le poisson sont nettement moins nombreux que sur la viande. Il y a deux termes pour désigner le poisson : *pescado* et *pez*. Le terme de *pescado* a quelques occurrences : on a déjà vu *La carne pide carne, y el pescado, aceite y vinagre.* (L 110 r). Il y a aussi *Come con miel el pescado, y no lo digas a cristiano.* (C 592 r), pour dire que chacun doit profiter discrètement des plaisirs de la vie, sans s'embarrasser de préceptes religieux ou de l'avis des autres. Le miel n'est certes pas absent de l'univers alimentaire chrétien espagnol, mais le poisson au miel fait penser plus spécifiquement à une recette arabe ou juive (ex. : « ragoût de poisson à la tunisienne »), et manger du poisson au miel est peut-être le fait d'un converti, ou d'un crypto-judaïsant ou musulman. D'où le conseil prudent de ne pas en parler aux chrétiens, sans pour autant renoncer à consommer ces mets.

Un proverbe satirique, *Tres cosas tiene Génova en sumo grado: hombres sin conciencia, mujeres sin vergüenza, y mar sin pescado.* (T 673 r) indique non seulement que le Golfe de Gênes était déjà surpêché, ou tout au moins jugé pauvre en

poissons, mais prouve aussi que le poisson était considéré comme une ressource économique importante.

Mais il y a plusieurs exemples de proverbes, où figurent autant le mot *pescado* que le mot *peces*, et qui n'ont pas bonne opinion du poisson comme aliment : *Mala boca peces coma.* (M 142 r) et sa variante *La mala boca peces coma*. (L 370 r). Ou encore *Cada día olla, amargará el caldo. Cada día gallina, amarga la cocina. Cada día peces (o pescado), amarga (o amargará) el caldo.* (C 76 r). Il est vrai que, dans ce cas-là, c'est plutôt la répétition trop fréquente de la consommation du même aliment qui est visée. D'un enthousiasme très mitigé est *Pescado cecial*[303] *ni hace bien ni mal*. (P 455 r). « *Pece* », encore, dans deux proverbes sur la fraîcheur que doit avoir le poisson : *El pece de mayo, a quien te lo pidiere, dalo.* (E 982 r) et *El pece fresco, gástale presto; y en habiendo crecido, tu hija con marido.* (A 983 r)

Réaliste est la constatation que lorsqu'on mange une friture de petits poissons non vidés, on mange leurs excréments… mais aussi les excréments dont ils se sont nourris, à la sortie des égouts : *Quien come peces menudos, come mierda de muchos culos*. *[La razón es: porque no los abren, por ser cosa importuna y menuda, y enteros los cuecen o fríen, y si se abren no se limpian bien. El Comendador dice que se crían cerca de los lavaderos, como si no se criaran en otra parte del río, y los grandes no se cebaran de las mesmas inmundicias: como en Burgos las truchas de entre puente y puente son mejores por el cebo de lo que se derrama en la ciudad; ansí que los «muchos culos» son de los muchos pececillos no limpios.]* (Q 286 r). On voit, dans ce commentaire, que Correas est moins regardant sur la pollution de l'eau que son illustre prédécesseur « el

[303] *Cecial* : poisson séché. « *Pescado, quasi ciercial, porque está curado al ayre, y el que mejor lo cura es el cierço.* », Covarr. *Cierzo* : ' la bise '.

Comendador », car ce dernier n'avait aucune illusion sur le fait que « *los muchos culos* » ne sont pas vraiment ceux des poissons, surtout entre les deux ponts du centre ville de Burgos où les truites sont si grasses… Les commentaires de Correas apportent à la fois des informations culinaires et environnementales, et montrent l'indéfectible optimisme du compilateur.

Pas très engageant, non plus, le dicton suivant, à portée sociale toutefois, qui jette le discrédit sur tout poisson aussi bien que sur tout maître, les comparant chacun à une répugnante maladie : « *El mejor pescado es flema*[304]*; y el mejor amo y señor, postema*[305]. (E 819 r). Il existe une version moins agressive socialement : *Todo pescado es flema, y todo juego postema.* (T 423 r). Au moins laisse-t-elle les maîtres tranquilles.

Pour lutter contre l'humidité constitutive malsaine du poisson, le remède est tout trouvé, dans cet autre proverbe : *El pez, fresco, frío y frito, y tras él, vino*. (E 1029 r). Mais dans le proverbe suivant, c'est le vin seul qui est chargé de cette fonction salutaire : *El pece y el cochino, la vida en agua y la*

[304] *Flema* : terme de médecine du Moyen-Âge. La médecine médiévale est construite autour de la théorie des humeurs, selon laquelle le corps est gouverné par quatre « humeurs » entre lesquelles il est souhaitable de garder un certain équilibre. La vieillesse est caractérisée par le « phlegme », une humeur froide et humide, que l'on peut compenser en se nourrissant d'aliments chauds et secs, comme les fruits, la viande et le vin. On préconise la méfiance envers les aliments froids : poissons et légumes. Le mot *flema* désigne aussi la sécrétion visqueuse qui recouvre les téguments des mollusques (terme appliqué ici, par extension, aux poissons) et, en médecine, le ' mucus ', les mucosités nasales. *Flema* : « *Uno de los quatro humores que se hallan en nuestro cuerpo, cuya naturaleza es fría y húmeda. Criase principalmente en el estómago, y auméntase en el Invierno, y con los manjares frios y húmedos, dificiles de cocer y pegajosos* », *Aut.*

[305] *Postema* : méd., ' apostème ' ; fig. : ' raseur ', ' fâcheux '.

muerte en vino. [Porque son flemosos, requieren que con ellos se beba vino.] (E 984 r).

À cela s'ajoutent quelques proverbes avec *pez*, comme *El buey para arar, el ave para volar, y el pez para nadar, y el hombre para trabajar.* (E 294 r), ou *El pez que busca el anzuelo, busca su duelo.* (E 1032 r), mais, par définition, ils ne touchent pas le domaine de l'alimentation, puisque, dans ce cadre, l'espagnol préfère généralement le mot *pescado*. Il y a cependant quelques exceptions : *En boca del aragonés, no hay mal pez. [Porque el mar está lejos, y no pueden escoger.]* (E 1477 r) ; *El enamorado y el pez, frescos han de ser.* (E 514). Un énoncé laisse le choix entre les deux termes : […] *Cada día peces o pescado amarga, o amargará, el caldo.* (C 76 r).

Mais l'essentiel des proverbes consacrés aux poissons porte sur des noms d'espèces précises. L'imaginaire des proverbes investit tout spécialement deux catégories de poissons pour construire une bipolarité symbolique : la sardine et la truite.

La sardine est le poisson du pauvre, du misérable : *Echa otra sardina, que otro ruin viene.* (E 26 r). Ce proverbe qui associe significativement le terme péjoratif *ruin* à la sardine est une façon amusante et quelque peu grossière d'annoncer que se présente quelqu'un qu'on n'attendait pas et dont on ne souhaitait pas la présence[306]. Voilà un importun qui débarque !

Le voisinage de la sardine avec le porc, dans un autre énoncé, relie ces deux aliments populaires, également appréciés : *La sardina y el puerco si volaran en mucho más se estimaran.* (L 852 r). Toutefois cet énoncé est construit sur le consensus que la volaille est la meilleure viande au Siècle d'Or.

[306] « *Phrase familiar, con que se significa, que alguno entra de fuera, especialmente en ocasión, que con alguna incomodidad se ha de admitir.* Aliquem inexpectatum advenire. », *Aut.*

À l'opposé de la sardine, la truite est le poisson des gens aisés, qui ont su se débrouiller dans la vie : *Bragas duchas comen truchas. [Que el trabajar y asistir al trabajo da provecho; el continuar a estudiar da saber; y el esperimentar con años da prudencia y madurez.]* (B 316 r) ; *Manos duchas comen truchas. [Que quien trabaja, tiene.]* (M 224 r). Avec *Comer trucha o ayunar.* (C 644 r), on pourrait penser que l'on fait état d'un caprice alimentaire. Mais il s'agit en fait de la version abrégée d'un proverbe dont voici le libellé : *Quien tiene con qué pasar, o comer trucha o ayunar.* (Q 769 r)[307]. Les riches ne sont pas à plaindre, car, lorsqu'ils ont fini de pratiquer le jeûne religieux, ils ont tout loisir de se régaler de nourritures raffinées.

On apprécie les truites bien grasses : *La trucha y la mentira cuanto mayor, tanto mejor.* (L 906 r). Les plus chères ne sont pas les meilleures, mieux vaut les acheter en pleine saison : *Trucha cara no es sana*. (T 724 r). Fait révélateur de la forte signification attachée à la truite et à la sardine, ces deux poissons se trouvent réunis dans un même dicton où l'on imagine que l'on reçoive le diable à sa table en lui donnant de la truite d'hiver et de la sardine d'été, au moment où ces deux poissons sont exsangues : *Si tuvieres al diablo por convidado, dale truchas de invierno y sardinas de verano.* (S 713 r) ; ou sa variante : *Si dieres de comer al diablo, dale trucha en invierno y sardina en verano.* (S 338 r). On note toutefois que ces proverbes réunissent sans les opposer ces deux poissons, bien que leur valeur soit habituellement opposée. On voit là, de plus, que même l'un des poissons les mieux considérés, la truite, peut apparaître sous un jour dévalorisé dans les proverbes

[307] « *Phrase con que se explica la resolución del que con ánimo generoso, y gallardo desprecia la medianía, aspirando a la mayor elevación o gloria.* », *Aut.*

(mais il s'agit de la mauvaise truite d'hiver, maigre, celle qui n'est « pas saine »).

La sardine, qui se consommait soit fraîche et grillée, soit séchée au soleil (*sardina arencada*), soit conservée dans le sel, est bien un aliment pour les humbles, citée là encore dans l'exemple qui suit en opposition à la poule-au-pot, qui connote la richesse : *¡En tu casa no tienes sardina, y en la ajena pides gallina!* (E 1943 r). De même, le proverbe *Primero la sardina, después la gallina. Primero la sardina que la gallina. Que si es primero la gallina, será después la sardina. [Avisa a los que ponen casa, o se casan, que gasten poco al principio, hasta que estén sobrados.]* (P 1049 r) est un conseil aux jeunes mariés, qui doivent éviter de dépenser trop au début de leur union, et réserver les aliments chers pour le moment où ils seront plus à l'aise financièrement. C'est la même idée que *El mucho comer, trae poco comer. [Quiere decir que vive poco el glotón; también que se consume la hacienda, y viene después a comer poco con la pobreza. Y por eso aconseja otro refrán: «Primero la sardina, después la gallina.»]* (E 873 r).

La sardine résume finalement ce qui a peu de valeur en général, comme il apparaît dans *El viejo que no adivina, no vale una sardina.* (E 1372 r), énoncé que l'on peut rapprocher de *Harto es necio quien a sesenta años no adivina.* (H 230 r). Mais la sardine symbolise aussi l'idée de dépit et d'envie : *Todos comen una sardina, y no me dan sino la espina: pecado habrán.* (T 441 r). Autres versions plus brèves : *Todos comen y no me dan dello: pecan en ello.* (T 442 r) ; *Todos comen y no me dan: pecado habrán*. (T 443 r).

Pauvre ou non, on reste égoïste : la cuisson de la sardine sur la braise sert à évoquer l'idée que chacun cherche à tirer la couverture à soi : *Cada uno huelga llegar la brasa a su sardina puesta a asar.* (C 134 r). Il y a une variante plus brève :

Cada uno llega la brasa a su sardina. (C 135 r). On peut même aller jusqu'à s'appauvrir soi-même en revendant au prix où on l'a acheté, ou en le donnant carrément, un aliment que l'on a, entre temps, pris la peine de préparer : *Comprar tres sardinas, y dar cinco fritas.* (C 835 r)[308].

La pauvreté conduit à se contenter de peu, ou même de rien : *Entre tres, una sardina; y entre cuatro, un pie de anguilla.* (E 2091 r).

La taille modeste de la sardine suggère l'idée d'un animal sans défense : *Más vale ser cabeza de víbora que cola de sardina.* (M 640 r). Mais Correas recueille aussi, il est vrai, *Más vale ser cabeza de sardina que cola de trucha; o ballena.* (M 639 r).

La sardine, qui se conserve en salaison, incite à boire : *La sardina, lo que requiere es: pica y bebe*[309]. (L 851 r). Ou encore *La sardina, lo que quiere: espira y bebe. [«Espirar»: sacar el aire de la bota, y quitar el espirón al barril o calabaza.]* (L 850 r). Dans le même esprit, voilà un proverbe inconditionnel de la sardine : *No hay sardina mala, ni lo puede ser; que la que es mala para comer, es buena para beber.* (N 854 r).

Il semble que la *sardina arencada* (ou *arenque*), séchée au

[308] Le proverbe se trouve dans le recueil d'Hernán Núñez, *Refranes o Proverbios en romance, que coligio y glosso el Comendador*, Madrid, Juan de la Cuesta, 1618, et sera cité avec son commentaire par Alexandre Gratet-Duplessis, dans sa *Bibliographie parémiologique, suivie d'un Appendice contenant un choix de curiosités parémiographiques : études bibliographiques et littéraires sur les ouvrages, fragmens d'ouvrages et opuscules spécialement consacrés aux proverbes dans toutes les langues*, Paris, Potier, 1847 : « *Defecto es grande comprar lo que no has menester: y ya mucho mas, haziendo sobrello costa, tornarlo a vender por el mismo precio*. »

[309] Ce proverbe se trouve dans les *Refranes de mesa* de Lorenzo Palmireno (éd. Sbarbi, t. I, p. 287).

soleil ou fumée dans l'âtre avec sa tête et ses tripes, soit la moins appréciée : *Ni sardina arencada, ni vieja encorozada*. (N 304 r) dit le proverbe, considérant que cette nourriture n'est pas plus appétissante qu'une vieille sorcière condamnée par l'Inquisition et traînée dans les rues coiffée du couvre-chef infamant, la *coroza*. Pourtant, la *sardina arencada* est bien pratique à préparer : déjà en partie « cuite » par la fumée[310], il suffit de la griller très légèrement, en lui donnant, sur le feu, à peine plus de chaleur que n'en donnerait la température de l'aisselle : *La sardina arencada, debajo del sobaco se asa.* (L 844 r).

Son goût relevé et son mode de cuisson (grillade sur le feu de bois dans l'âtre) font de la sardine un poisson associé à l'idée de chaleur et de feu, même si l'on conseille de la manger froide une fois grillée : *Las sardinas, frescas, fritas y frías.* (L 134 r). Nourriture de caractère, la sardine est évoquée dans des énoncés très variés qui portent sur des conseils diététiques ou gastronomiques, ou les deux à la fois, comme dans le précédent. Outre la fraîcheur, le critère d'excellence de la sardine, à l'achat, est sa petite taille : *La mujer y la sardina, pequeñina. [Las cosas pequeñas son agraciadas.]* (L 628 r). Cette petite taille reprend d'une autre façon le sème de pauvreté et d'humilité, même si elle est aussi l'expression de préférences gustatives et esthétiques.

L'origine à privilégier, pour l'achat de la sardine, c'est la sardine galicienne : *La sardina, galiciana; y el pescado, de Irlanda.* (L 849 r). Le bon moment pour acheter des sardines ? Toute l'année, sauf la période de Noël à Pâques : *Entre Pascua y Pascua, tres cosas hay que no tienen sazón: sardinas, y puerros, y predicación.* (E 2078 r). Un soupçon d'anticléricalisme, au passage… Pourtant, en mai, si l'on habite loin de

[310] « *Porque del humo viene ya casi assada.* », Covarr.

la mer, c'est déjà un peu tard pour la sardine fraîche, d'après le proverbe suivant, qui se situe entre le conseil d'hygiène alimentaire et le conseil médical, et dénonce les risques d'allergie ou d'intoxication : *A quien en mayo come la sardina, en agosto le pica la espina.* (A 680 r). Mais on sait que tout dicton formulé au sens propre peut, dans une situation donnée, prendre une valeur figurée. Ce dernier dicton, qui est d'abord une suggestion d'achat saisonnier, devient un conseil moralisateur : un plaisir pris au mauvais moment a des conséquences fâcheuses. Quoi qu'il en soit, on ne peut pas manger tous les jours des sardines : *No cada día cola de sardina; [o] rabo de sardina.* (N 431 r).

La sardine étant un poisson modeste et donc inférieur aux autres, on ne s'étonnera pas de la trouver fréquemment associée et mise en parallèle avec la femme, tout aussi négativement marquée, dans l'univers conservateur et discriminant du Siècle d'Or : *La sardina en la llama, y la moza en la cama.* (L 848 r). Un autre dicton propose la même association, sous un angle plus ménager, soulignant que la place de la sardine, comme celle de la femme, est dans l'âtre, la sardine sur le gril, et la femme penchée au-dessus du feu pour préparer le repas : *La mujer y la sardina, de rostros en la ceniza.* (L 627 r)[311]. Un autre aliment populaire, la saucisse, comme on l'a déjà vu plus haut, partage le même mode de séchage dans l'âtre, ce qui donne à nouveau une vue plongeante sur ce coin privilégié de l'espace domestique : *La sardina y la longaniza, al calor de la ceniza.* (L 853 r). Ce tropisme de la sardine pour l'âtre se manifeste même dans un dicton qui signifie « tomber de Charybde en Scylla » : *La sardina de Blanes, saltó de la sartén y dio en las brasas.* (L 846 r). Une variante : *La sardina de*

[311] « *Refr. que advierte a las mugeres la aplicación que deben tener a las ocupaciones domésticas propias suyas*. », *Aut.*

Blanes, que por huir del fuego dio en las brasas. (L 845 r) ; ou bien encore, pour ceux qui préféraient quelque chose de plus exotique, *La sardina de Flandes, que huyendo de la llama dio en las brasas.* (L 847 r). Les autres associations de mots qui accompagnent la sardine sont des relations d'opposition, construites sur le contraste entre la nourriture réchauffante qu'est la viande, et l'aliment rafraîchissant qu'est le poisson : *Carne carne cría; y peces agua fría.* (C 314 r). Cette différence fondamentale est renforcée par le type de sauce d'accompagnement, comme dans le précédemment cité *La carne pide carne; y el pescado aceite y vinagre.* (L 110 r). L'incompatibilité viande/poisson est présente dans une expression encore très employée de nos jours : *Ni es carne ni pescado.* (N 31 f), dit-on, pour désigner quelque chose ou quelqu'un qui appartient à un « genre » indéterminé.

Si la sardine est le poisson populaire, le poisson des budgets limités, elle n'en est pas moins estimée, à sa manière. Ce n'est pas le cas de la bogue, poisson de rivière qui, en raison de son goût, est carrément synonyme de quelque chose de désagréable. Pour donner une fin de non recevoir à quelqu'un que l'on trouve pénible, on lui dit (sous-entendu « Va-t-en ») *A Cazalla por monas, a Alaniz por bogas. [Entiende monas*[312] *de vino.]* (A 97 r) ; ou encore *A Tetuán por monas, y a Guadiana por bogas. [Esto es como decir: váyase a pasear, o espulgar un galgo, cuando no quieren dar ni hacer lo que otro quiere.]* (A 780 r). Cet équivalent de « Va voir là-bas si j'y suis », ou « Va te faire voir », semble montrer que pêcher des bogues est considéré comme perdre son temps. Mieux encore, aller à la pêche aux bogues est donné ouvertement comme synonyme d'« erreur », dans *Entendió que pescaba bogas. [El que en algo se engañó.]* (E 2015 r) et dans *Pensó que hurtaba*

[312] *Mona* : *embriaguera, borrachera* : ' accès d'ivresse '.

bogas. [Cuando uno compra una cosa por buena y le sale mala, y así en otras cosas, y varíase: pensé, pensaba.] (P 376 r). Un proverbe asturien cité par Correas dans un commentaire va dans le même sens, et donne une mauvaise image de la bogue : *[… «La cabeza del budión ante ti la pon, y la de la boga ante tua sogra.»]*. Ce Galicien ne veut rien d'autre qu'empoisonner sa belle-mère… Pourtant, le dictionnaire Covarrubias dit que la bogue est un poisson très connu et que « *en Francia, suelen darla a los enfermos y las estiman en mucho* ». On peut avoir un léger doute sur la version castillane, relevée par Correas, du proverbe galicien cité plus haut, vu que la bogue n'y est plus mentionnée : *La cabeza del barbo y del budión*[313] *ante ti la pon; y la de la tenca, ante tu suegra.[«Budión» es pez de buena cabeza, no la tenca. El gallego dice, y asturiano: «La cabeza del budión ante ti la pon, y la de la boga ante tua sogra.»]* (L 75 r). En effet, la bogue qui avait, dans le proverbe galicien, le rôle du poisson répulsif, est remplacé, dans la version castillane donnée par Correas, par la tanche, poisson de vase considéré malsain[314]. Le *Diccionario de Autoridades* cite lui aussi ce proverbe en castillan, mais, à la différence de la version de Correas, la bogue y occupe, comme dans le proverbe galicien d'origine, la place du poisson répulsif : « *La cabeza del budión ante ti la pon, y de la boga, ante tu suegra. Refr. que se dixo, porque la cabeza de este pez es comida regalada, y la de la boga, inutil y mala: y enseña que cada uno apetece para sí lo mejor.* » Les proverbes n'en sont pas à un flottement près… Pour revenir aux bogues, leur pêche pouvait être très productive : *Por San Marcos, bogas a sacos.* (P 887 r) (' à pleins sacs ')[315]. Peut-être

[313] ' Labre ' ou ' vieille '.

[314] S. v. *tenca* : « *Susténtase del cieno y assí su alimento es dañoso y tenido en poco.* », Covarr.

[315] La Saint-Marc est le 25 avril. Dans l'édition digitale de l'Université de

cette surabondance contribuait-elle à les déprécier aux yeux de certains. Le proverbe *Por Santa Marina*[316], *boga y sardina.* (P 924 r) rappelle la date favorable pour cette pêche, et donc semble valoriser la bogue. D'après un autre proverbe relevé par Correas, les Asturiens qui ne peuvent s'offrir de la viande se font un régal de ce poisson, qui vaut pour eux viande de mouton : *Boga de xinero, sabe como carnero. [El asturiano.]* (B 297 r). Espérons que cette incursion détaillée dans les diverses appréciations de la bogue n'a pas fatigué le lecteur…

D'autres variétés de poisson apparaissent dans les proverbes, l'anguille (*anguila* ou *anguilla*), la lamproie (*lamprea*), le thon (*atún*), la daurade (*besugo*), l'alose (*sábalo*), le barbeau (*barbo*), la vieille (*budión*), la morue (*abadejo*), la tanche (*tenca*), la sole (*lenguado*), l'esturgeon (*marón*[317]). Citons : *El quizote*[318] *y el marón, por agosto pierden sazón. [Entiende que son pescados.]* (E 1234 r). Les mentions d'une espèce sont parfois uniques, comme dans *Castellano viejo: ajo con pescado abadejo.* (C 420 r), énoncé où voisinent deux nourritures fortes et pittoresques, l'ail et la morue, résumé de l'âme rustique castillane. Pour l'anguille et la lamproie, le proverbe conseille deux modes de préparation appropriés : *Anguilla, empanada; y lamprea, escabechada.* (A 1873 r). L'anguille est visiblement considérée comme savoureuse, puisqu'il est dit que c'est une bonne affaire de pêcher une truite ou une anguille avec une sardine comme appât, ce qui revient à dire qu'une petite mise de fonds peut rapporter gros : *Con una*

Navarre figure ici une version peu satisfaisante (« *bogas o sacos* » au lieu de « *bogas a sacos* »).

316 17 juillet.

317 *Marión*, dans *Aut.*

318 Ce poisson n'est pas référencé dans les dictionnaires et Correas en est réduit à déduire qu'il s'agit d'un nom de poisson.

sardina, pescar una trucha; o anguilla. (C 990 r). Le laconique proverbe *Parláis de las anguillas.* (P 254 r) semble pouvoir être interprété comme une manifestation d'enthousiasme, un rêve de bonne chère. Ce n'est pas le seul énoncé élogieux : le comble de l'excellence gustative est donné par le proverbe déjà vu dans un chapitre précédent, *Tajada de pernil tierno, pescado fresco del mar, no lo dejes de comprar por dejar para tu yerno.* (T 8 r). Pour revenir à la lamproie, elle est jugée onéreuse : *Lamprea, la bolsa prea*[319]*; la vacía mas no la llena.* (L 1020 r). Par conséquent, *No comas lamprea, que tiene la boca fea. [Que es cara y no sana.]* (N 439 r).

Le thon, proportionnellement, n'est guère représenté dans les proverbes, mais ces quelques exemples bénéficient de commentaires détaillés de la part de Correas, qui explique que ce sont les vaniteux qui sont visés dans *A Sanlúcar por atún y a ver al Duque. [Responde a quien le pregunta dónde va, dando a entender que tiene mucha cabida con el Duque. Es contra vanagloriosos; semejante es el otro portugués contra vanas preguntas: «¿Dónde ides? —A Evoramonte, a hacer barriles».]* (A 756 r) et dans *Por atún, y a ver al Duque. [Dícese por los que dan a entender que van a una cosa, y van a otra de principal intento. Tomóse de los que van a comprar atunes de las almadrabas del Duque de Medina, y dicen que a él van a ver, como sus allegados, y lo del atún, de camino, en que está su vanidad.]* (P 656 r). Les madragues n'étant pas des lieux occupés par des gens raffinés mais par la racaille, on disait, pour stigmatiser les mauvaises manières : *Crióse en las Almadrabas. [Es lo mismo que decir: «Crióse en Sayago». Almadrabas son las pesquerías de los atunes del duque de Medina, y las cabañas donde se albergan los pescadores.]* (C 1131 r). Même si l'on trouve tout de même un

[319] *Prear* : ' abîmer '.

proverbe qui chante les louanges du thon, *Atún de ijada*[320] *y salmón, muchas cosas son.* (A 2287 r), ce sont finalement plutôt les lieux de pêche et la technique de la pêche qui ont déclenché la créativité des proverbes. Mais c'est de façon très générale que s'applique à toutes sortes de travaux difficiles une autre expression de même origine : *Tirar la jábega. [Es frase de la pesca de los atunes, y aplícase a toda suerte de trabajo y dificultad, y es variable.]* (T 324 r). C'est encore une scène liée à la pêche mais, cette fois-ci, une scène de marché, qu'évoque *Yo soy la que hiedo, que no el atún que vendo.* (Y 146 r), où la poissonnière ne manque pas à sa tradition de femme à la langue bien pendue.

La daurade (*besugo*), jamais dévalorisée dans aucun énoncé, sans pour autant être portée aux nues, semble faire une discrète unanimité. On se préoccupe de savoir comment la choisir bien fraîche à l'étal du marché, en examinant l'aspect de ses yeux : *Ansí en el ojo el besugo, como el enfermo en el pulso. [Se conoce.]* (A 1889 r). On ne se laisse pas tromper sur la marchandise, ni sur sa qualité, ni sur sa nature : *«¡Cómo te conozco, besugo!». Y él era cachucho. [Especie de cangrejo.]*[321] (C 782 r). On tâche de l'acheter à la bonne saison, en évitant le mois de février où elle est trop sèche : *En febrero, la castaña y el besugo no tienen zumo.* (E 1652 r). Pourtant, juste avant, c'est la pleine saison : *Besugo de enero vale un carnero.* (B 151 r). L'intense commerce du poisson et les difficultés de transport d'une denrée aussi fragile sur de longs trajets à dos de mule sont reflétés dans rien moins que trois variantes du même proverbe, amplement commentées par Correas : *Besugo da mulo y mata mulo. Besugo mata mulo. [Es*

[320] « *Las hijadas* (' les flancs ') *del atún son tenidas por comidas de gran regalo* », Covarr., *s. v. atún*.

[321] Voir note 130, p. 177, éd. Jammes-Mir : « *pez de las Antillas* », *Aut.*

trato en que se gana bien; mas, porque han menester caminar día y noche, lo pasan mal las recuas y se cansan, porque si se detienen no se dañen los besugos.] (B 150 r) ; *El besugo, gana mulo y mata mulo. [Porque es mercaduría en que se gana o se pierde según la priesa con que se trae, y el frío o blandura* (E 228 r). Élevé au titre de mets favori à côté de la brioche (*hornazo*), la daurade sert à rythmer une année qui se déroule selon les canons climatiques : *Tiempo derechero, el besugo al sol y el hornazo al humero. [Que es: por Navidad, sol, y por Pascua florida, agua y fresco.]* (T 259 r) ; ou encore : *El año derechero, el besugo al sol y el hornazo al fuego. [Se ha de comer; que por Navidad hiele y haga sol, y por Pascua de flores, tiempo de hornazos, haga fresco y llueva.]* (E 179 r).

Un autre poisson très estimé est le saumon, mais on considère que son prix élevé a l'inconvénient de nuire à l'économie domestique : *Salmón, la casa descompón. [Porque es caro.]* (S 88 r). Il en vaut cependant la peine : on a déjà vu *Atún de ijada y salmón, muchas cosas son.* (A 2287 r), et s'y ajoutent *Buena es la trucha, mejor el salmón; bueno es el sábalo, cuando es de sazón.* (B 384 r*)* ; ou encore, *Salmón de enero, al emperador primero; y después, contando de grado en grado. [El asturiano dice: «salmón de xinero».]* (S 87 r). Une fois de plus, le proverbe sert à mémoriser le bon moment de l'année pour consommer ce poisson : *El salmón y el sermón, después de Pascua no han sazón.* (E 1280 r) ; *El sermón y el salmón, en la Cuaresma tienen sazón, y después non.* (E 1298 r).

Toujours en raison de son prix élevé, on utilisait le saumon pour désigner à mots couverts des personnalités locales fortunées : *En el barrio del Cucharón, lindo vino y buen salmón. [En Nájara en aquel barrio, que es de San Miguel; y tomó esotro nombre del «Cucharón» porque un muchacho fue*

dando voces a la Iglesia: «¡Madre, madre, que se quema el cucharón!», y causó mucha risa a todos; hay buenas bodegas de vinos escogidos. El «salmón» fue apodo dicho por cuatro hombres valerosos en personas y hacienda, gruesos y muy ricos, que había en aquel barrio.] (E 1585 r).

Parmi les poissons estimés bons, l'alose (*sábalo*) arrive en troisième position dans l'énoncé suivant, après le saumon et la truite : *Buena es la trucha, mejor el salmón; bueno es el sábalo, cuando es de sazón.* (B 384 r). Et, en effet, les deux autres proverbes sur l'alose dissuadent, sous peine de tomber malade, de consommer ce poisson à la mauvaise saison, c'est-à-dire quand il commence à faire chaud : *Sábalo de mayo, calenturas para todo el año; o Sábalo de mayo, malatías para todo el año. [«Malatía», enfermedad, tiene el acento en la «í»; de donde se dice «malato», por: indispuesto, achacoso, enfermo.]* (S 4 r). Pire encore, manger de l'alose à la Saint-Jean éloigne toute possibilité de se marier, au lieu de faciliter les épousailles : *Si no quieres casar, come sábalo por San Juan; [o] Si no te quieres casar…* (S 540 r).

Le barbeau lui aussi a ses thuriféraires : *A pies de puerco y cabeza de barbo, ¿quién tendrá quedas las manos?* (A 611 r). Un proverbe, dont Correas dit qu'il concerne le poisson (truite ou barbeau), mais aussi d'autres nourritures estimées, feint d'annoncer le plaisir qu'il y aura à consommer ces aliments « à trois », entre amis. Mais le développement de l'énoncé montre que ces trois-là sont en réalité le locuteur lui-même, le chat de la maison… et le bâton qui empêchera ce dernier de voler le poisson. C'est donc un proverbe de plus pour vanter la consommation égoïste, entre soi et soi : *Bueno para entre dos compañeros. —No, sino tres: uno yo, el otro un gato, y el otro un palo que yo tenga a mi lado. [Lo primero dice el que ve alguna cosa buena de comer, como pavo, capón, trucha o*

barbo, y otro segundo escoge ser solo, diciendo lo demás.] (B 458 r). Mais un autre énoncé préfère au barbeau le poisson de mer, surtout s'il s'agit de la sole : *Más vale pescar en el mar lenguados, que en el río barbo*s. (M 603 r). La saison optimale du barbeau, c'est le mois de mai : *Toro, y gallo, y trucha, y barbo, todo en mayo.* (T 568 r), ou encore : *Cuando el trigo está loro, es el barbo como un toro. [«Loro» es tostado. Gallego.]* (C 1288 r).

Si le poisson est dévalorisé comme catégorie, c'est seulement par opposition à la viande qui est l'aliment vital réchauffant, comme on l'a vu avec *Carne carne cría, y peces agua fría.* (C 314 r). Dans l'enfer symbolique de la dévalorisation, le poisson atteint tout de même le rang d'objet de malédiction : *Mala boca peces coma. [Parece maldición del que los aborrece.]* (M 142 r). Il existe une variante, sous forme affirmative : *Mala boca, peces come. [Lo mesmo que: «Los descomulgados pan comen».]* (M 143 r). Presque aussi radicale et plus familière est l'exclamation : *Mala espina se te atraviese. [Maldición al que traga peces, si tose o le aborrecen.]* (M 151 r). D'autres énoncés sont d'un avis si mitigé qu'il équivaut à une dévalorisation : *Pescado cecial, no hace bien ni mal.* (P 455 r). Le poisson de mer est, de toute façon, plus estimé que celui de rivière *: Pescado de la mar, siquiera con cuchar. [Que aunque sea poco, es más que de río, y ordinariamente, mejor.]* (P 456 r). Une phrase que prononcent les Valenciens et les Catalans révèle leur profond mépris envers ceux qui vivent loin de la mer et mangent du poisson pourri : *Podrido pex, en boca de aragonés. [Los de la costa de Valencia y Cataluña dicen esto, que como están junto a la mar, quieren el pescado fresco; lo salado y rancio, que vaya a Aragón, que está lejos de la mar; o cuando allá llega, ya no está bueno.]* (P 601 r). Cette mésestime du poisson dans

certains proverbes s'explique aisément par les risques qu'une denrée aussi fragile pouvait faire courir aux consommateurs et par les connotations de pénitence alimentaire que la religion lui attribue. Le poisson s'associe tout naturellement à l'idée de carême et de jeûne. *En Cuaresma, madre, yo pescado, y esótras carne [Entonces la carne es desabrida y flaca; y también pide salud: que no obligue enfermedad a comer carne.]* (E 1558 r). À la sage interprétation que fait Correas de cet énoncé, on peut en ajouter une autre, où il semble que cette fille voudrait bien, elle aussi, comme ses copines, goûter à l'amour charnel. Peut-être l'association avec l'idée de jeûne explique-t-elle aussi le proverbe *Comer trucha, o ayunar.* (C 644 r), même si cette parémie sert avant tout à affirmer nettement l'estime que l'on a pour la truite.

Les dictons sur les poissons, on l'a vu, sont souvent concrets et proches du simple conseil domestique. Si l'on considère les associations de mots dans l'énoncé de ces proverbes, on reste beaucoup dans le cadre étroit de la maison, avec l'évocation de l'âtre (*La sardina y la longaniza, al calor de la ceniza.*), de la femme penchée sur le foyer (*La mujer y la sardina, de rostros en la ceniza.*). À cela s'ajoute l'évocation du lit (*La sardina en la llama, y la moza en la cama.*) et la mention de la maison elle-même (*Salmón, la casa descompón*). L'âtre est un lieu qui contraste avec l'idée de nourriture aqueuse et froide qu'évoque le poisson. Les connotations négatives concernent l'idée de jeûne (*Comer trucha o ayunar*), de ruine (*Salmón, la casa descompón*), de sournoise maladie à retardement (allergie, ntoxication : *A quien en mayo come la sardina, en agosto le pica la espina*), de pauvreté et d'avarice dissimulée sous un accueil faussement généreux (*cf. Echa otra sardina, que otro ruin viene.*), d'égoïsme et de repli hédoniste sur soi sous

l'apparence du respect des règles de la dévotion (*Come con miel el pescado, y no lo digas a cristiano*). Ainsi l'éventail est très large, qui va de *Mala boca peces coma* à *Manos duchas comen truchas* et propose toutes les nuances entre estime et rejet.

Le poisson : proverbes et traductions

A Cazalla por monas, a Alaniz por bogas.
A 97 r- À Cazalla pour se soûler, à Alaniz pour des bogues.

A pies de puerco y cabeza de barbo, ¿quién tendrá quedas las manos?
A 611 r- Devant des pieds de porc et une tête de barbeau, qui restera les mains tranquilles ?

A quien en mayo come la sardina, en agosto le pica la espina.
A 680 r- Qui en mai mange la sardine, en août, l'arête le pique[322].

A Sanlúcar por atún y a ver al Duque.
A 756 r- À Sanlucar[323], pour aller chercher du thon et voir le Duc.

A Tetuán por monas, y a Guadiana por bogas.
A 780 r- À Tétouan pour des guenons[324] et au Guadiana pour des bogues.

Ansí en el ojo el besugo, como el enfermo en el pulso.
A 1889 r- La dorade, à son œil, comme le malade à son pouls.

Anguilla, empanada; y lamprea, escabechada.
A 1973 r- L'anguille, panée, et la lamproie, marinée.

[322] Elle fait mal, mais longtemps après.
[323] Sanlúcar de Barrameda.
[324] On en importait en Espagne.

Atún de ijada y salmón, muchas cosas son.
A 2287 r- Thon bien en chair[325] et saumon, grandes choses sont.

Besugo da mulo y mata mulo. *Besugo mata mulo.*
B 150 r- La daurade donne un mulet et tue un mulet. Daurade tue mulet.

Besugo de enero vale un carnero.
B 151 r- Daurade de janvier vaut bien mouton.

Boga de xinero, sabe como carnero.
B 297 r- Bogue de janvier a saveur de mouton.

Bragas duchas comen truchas.
B 316 r- Braies duites[326] mangent truites.

Buena es la trucha, mejor el salmón; bueno es el sábalo, cuando es de sazón.
B 384 r- Bonne est la truite, meilleur le saumon ; bonne est l'alose, quand elle est à point.

Bueno para entre dos compañeros. —No, sino tres: uno yo, el otro un gato, y el otro un palo que tenga a mi lado.
B 458 r- C'est bon à manger à deux copains. —Non, trois : le premier, moi, le deuxième, un chat, et le troisième, un bâton à côté de moi.

Cada día olla, amargará el caldo. Cada día gallina, amarga la cocina. Cada día peces (o pescado) amarga (o amargará), el

[325] *Ijada* : ' flanc '.
[326] « Duire » (archaïque) : du latin *docere*, enseigner, instruire.

caldo.
C 76 r- Tous les jours du pot-au-feu, gâchera le bouillon. Tous les jours de la poule, gâche le bouillon. Tous les jours du poisson, gâche (ou gâchera) le bouillon.

Cada uno huelga llegar la brasa a su sardina puesta a asar.
C 134 r- Chacun aime rapprocher la braise de sa sardine mise à griller.

Cada uno llega la brasa a su sardina.
C 135 r- Chacun rapproche la braise de sa sardine.

Carne carne cría; y peces agua fría.
C 314 r- Chair naît de chair ; et poissons, d'eau froide.

Castellano viejo: ajo con pescado abadejo.
C 420 r- Vieux Castillan : ail et morue.

Come con miel el pescado, y no lo digas a cristiano.
C 592 r- Mange avec du miel le poisson, et ne le dis pas aux chrétiens.

Comer trucha, o ayunar.
C 644 r- Manger de la truite, ou jeûner.

«¡Cómo te conozco, besugo!». Y él era cachucho.
C 782 r- « Comme je te connais bien, daurade ! ». Et c'était un petit crabe.

Comprar tres sardinas, y dar cinco fritas.
C 835 r- Acheter trois sardines, et en donner cinq frites.

Con una sardina, pescar una trucha; o anguilla.
C 990 r- Avec une sardine, pêcher une truite ; ou une anguille.

Crióse en las Almadrabas.
C 1131 r- Il a grandi dans les madragues.

Cuando el trigo está loro, es el barbo como un toro.
C 1288 r- Quand le blé est doré, le barbeau est comme un taureau.

¿Dónde ides? —A Evoramonte, a hacer barriles.
D 576 r- Où allez-vous? —Aux bois d'Évora, faire des tonneaux.

Echa otra sardina, que otro ruin viene.
E 26 r- Mets une autre sardine, voilà un autre misérable qui arrive.

El año derechero, el besugo al sol y el hornazo al fuego.
E 179 r- L'année favorable, la daurade au soleil et la brioche au feu.

El besugo, gana mulo y mata mulo.
E 228 r- La daurade rapporte un mulet et tue un mulet.

El buey para arar, el ave para volar, y el pez para nadar, y el hombre para trabajar.
E 294 r- Le bœuf, pour labourer, l'oiseau pour voler, le poisson pour nager, et l'homme, pour travailler.

El enamorado y el pez, frescos han de ser.
E 514 r- L'amoureux et le poisson doivent être frais.

El mejor pescado es flema; y el mejor amo y señor, postema.
E 819 r- Le meilleur poisson est phlegme, et le meilleur seigneur et maître, apostème.

El pece de mayo, a quien te lo pidiere, dalo.
E 982 r- Poisson de mai, à qui te le demandera, donne-le.

El pece fresco, gástale presto; y en habiendo crecido, tu hija con marido.
A 983 r- Le poisson frais, utilise-le sans tarder ; et dès qu'elle a grandi, trouve à ta fille un mari.

El pece y el cochino, la vida en agua y la muerte en vino.
E 984 r- Le poisson et le cochon, la vie dans l'eau et la mort dans le vin.

El pez, fresco, frío y frito, y tras él, vino.
E 1029 r- Le poisson, frais, froid et frit, et après lui, du vin.

El pez que busca el anzuelo, busca su duelo.
E 1032 r- Le poisson qui cherche l'hameçon, cherche sa peine.

El quizote y el marón, por agosto pierden sazón.
E 1234 r- Le « *quizote* » et l'esturgeon, en août ne sont plus de saison.

El salmón y el sermón, después de Pascua no han sazón.
E 1280 r- Le saumon et le sermon, après Pâques ne sont plus de saison.

El sermón y el salmón, en la Cuaresma tienen sazón, y después

non.
E 1298 r- Le sermon et le saumon, en Carême sont bons, et ensuite, non.

El viejo que no adivina, no vale una sardina.
E 1372 r- Vieux qui rien ne devine ne vaut pas une sardine.

En boca del aragonés, no hay mal pez.
E 1477 r- Dans bouche d'Aragonais, il n'y a pas de poisson mauvais.

En Cuaresma, madre, yo, pescado, y esótras, carne.
E 1558 r- Au temps du Carême, ma mère, moi, du poisson, et les autres, de la chair.

En el barrio del Cucharón, lindo vino y buen salmón.
E 1585 r- Dans le quartier du Cucharón, joli vin et bon saumon.

En febrero, la castaña y el besugo no tienen zumo.
E 1652 r- En février, la châtaigne et la daurade sont desséchées.

¡En tu casa no tienes sardina, y en la ajena pides gallina!
E 1943 r- Chez toi tu n'as pas une sardine, et chez les autres tu demandes une géline !

Entendió que pescaba bogas.
E 2015 r- Il a compris qu'il pêchait des bogues.

Entre Pascua y Pascua, tres cosas hay que no tienen sazón: sardinas, y puerros, y predicación.
E 2078 r- De Noël à Pâques, trois choses ne sont point de saison : sardines, et poireaux, et prédication.

Entre tres, una sardina; y entre cuatro, un pie de anguilla.
E 2091 r- À trois [personnes], une sardine ; et à quatre, un pied d'anguille.

Harto es necio quien a sesenta años no adivina.
H 230 r- Bien sot est qui, à soixante ans, n'a point de discernement.

La cabeza del barbo y del budión, ante ti la pon; y la de la tenca, ante tu suegra.
L 75 r- La tête du barbeau et du labre, mets-la devant toi et celle de la tanche, devant ta belle-mère.

La carne pide carne; y el pescado, aceite y vinagre.
L 110 r- La viande demande de la viande et le poisson de l'huile et du vinaigre.

Las sardinas, frescas, fritas y frías.
L 134 r- Les sardines, fraîches, frites et froides.

La mujer y la sardina, de rostros en la ceniza.
L 627 r- La femme et la sardine, face à la cendre.

La mujer y la sardina, pequeñina.
L 628 r- La femme et la sardine, bien petite.

La sardina arencada, debajo del sobaco se asa.
L 844 r- Le hareng fumé, à la chaleur de l'aisselle se fait griller.

La sardina de Blanes, que por huir del fuego dio en las brasas.

L 845 r- La sardine de Blanes, qui pour fuir le feu, se retrouva dans les braises.

La sardina de Blanes, saltó de la sartén y dio en las brasas.
L 846 r- La sardine de Blanes a sauté de la poêle pour tomber dans les braises.

La sardina de Flandes, que huyendo de la llama dio en las brasas.
L 847 r- La sardine des Flandres qui, fuyant les flammes, tomba dans la braise.

La sardina en la llama, y la moza en la cama.
L 848 r- La sardine, dans la flamme, et la fille, au lit

La sardina, galiciana; y el pescado, de Irlanda.
L 849 r- La sardine, galicienne ; et le poisson, d'Irlande.

La sardina, lo que quiere: espira y bebe.
L 850 r- La sardine, ce qu'elle veut : débouche [la gourde] et bois.

La sardina, lo que requiere es: pica y bebe.
L 851 r- La sardine, ce qu'elle demande, c'est : pique et bois.

La sardina y el puerco, si volaran, en mucho más se estimaran.
L 852 r- La sardine et le porc, s'ils volaient, seraient bien plus estimés.

La sardina y la longaniza, al calor de la ceniza.
L 853 r- La sardine et la saucisse, à la chaleur de la cendre.

La trucha y la mentira cuanto mayor, tanto mejor.
L 906 r- La truite et le mensonge, plus c'est gros, mieux c'est.

Lamprea, la bolsa prea; la vacía mas no la llena.
L 1020 r- Lamproie ruine la bourse ; elle la vide mais ne la remplit pas.

Mala boca peces coma.
M 142 r- Méchante bouche, qu'elle mange du poisson.

Mala espina se te atraviese.
M 151 r- Qu'une mauvaise arête se mette en travers de ton gosier.

Manos duchas comen truchas.
M 224 r- Mains duites mangent truites.

Más vale pescar en el mar lenguados, que en el río barbos.
M 603 r- Mieux vaut pêcher soles en mer que barbeaux en rivière.

Más vale ser cabeza de sardina que cola de trucha; o ballena
M 639 r- Mieux vaut être tête de sardine, que queue de truite, ou de baleine.

Más vale ser cabeza de víbora que cola de sardina.
M 640 r- Mieux vaut être tête de vipère que queue de sardine.

Ni es carne ni pescado.
N 31 f- Ni viande, ni poisson.

No cada día cola de sardina; [o] rabo de sardina.

N 431 r- Pas tous les jours une queue de sardine.

No comas lamprea, que tiene la boca fea.
N 439 r- Ne mange pas la lamproie, car bouche laide elle a.

No hay sardina mala, ni lo puede ser; que la que es mala para comer, es buena para beber.
N 854 r- De mauvaise sardine il n'y a, ni ne peut y avoir ; mauvaise à manger, elle sera toujours bonne pour boire.

Parláis de las anguillas.
P 254 r- Vous parlez des anguilles.

Pensó que hurtaba bogas.
P 376 r- Il a cru qu'il volait des bogues.

Pescado cecial, no hace bien ni mal.
P 455 r- Poisson séché, bien ni mal ne fait.

Pescado de la mar, siquiera con cuchar.
P 456 r- Poisson de la mer, même à la cuiller.

Podrido pex, en boca de aragonés.
P 601 r- Poisson pourri, dans la bouche de l'Aragonais.

Por atún, y a ver al Duque.
P 656 r- Pour chercher du thon et voir le Duc.

Por San Marcos, bogas a sacos.
P 887 r- À la Saint-Marc, des bogues à pleins sacs.

Por Santa Marina, boga y sardina.

P 924 r- À la Sainte-Marine, bogue et sardine.

Primero la sardina, después la gallina. Primero la sardina que la gallina. Que si es primero la gallina, será después la sardina.
P 1049 r- D'abord la sardine, ensuite la géline. La sardine avant la géline. Si c'est d'abord la géline, ce sera ensuite la sardine.

Quien come peces menudos, come mierda de muchos culos.
Q 286 r- Qui mange fretin menu, mange merde de nombreux culs.

Sábalo de mayo, calenturas para todo el año; o sábalo de mayo, malatías para todo el año.
S 4 r- Alose de mai, fièvres toute l'année ; ou Alose de mai, maladies toute l'année.

Salmón de enero, al emperador primero; y después, contando de grado en grado.
S 87 r- Saumon de janvier, d'abord pour l'empereur ; et ensuite, de degré en degré.

Salmón, la casa descompón.
S 88 r- Saumon ruine la maison.

Si no quieres casar, come sábalo por San Juan.
S 540 r- Si tu ne veux pas te marier, mange de l'alose à la Saint-Jean.

Si tuvieres al diablo por convidado, dale truchas de invierno y sardinas de verano.
S 713 r- Si tu as le diable comme invité, donne-lui truites

d'hiver et sardines d'été.

Tajada de pernil tierno, / pescado fresco del mar, / no lo dejes de comprar / por dejar para tu yerno.
T 8 r- Tranche de jambon tendre, poisson de mer frais, ne t'abstiens pas de l'acheter pour à ton gendre laisser [de l'argent en héritage].

Tiempo derechero, el besugo al sol y el hornazo al humero.
T 259 r- Temps favorable, la daurade au soleil et la brioche aux tisons.

Tirar la jábega.
T 324 r- Tirer la senne[327].

Todo pescado es flema, y todo juego postema.
T 423 r- Tout poisson est phlegme, et tout jeu apostème.

Todos comen una sardina, y no me dan sino la espina. pecado habrán.
T 441 r- Tous mangent une sardine, et on ne me donne que l'arête : c'est péché commettre.

Todos comen y no me dan dello: pecan en ello.
T 442 r- Tous mangent sans rien me donner : c'est pécher

Todos comen y no me dan: pecado habrán.
T 443 r- Tous mangent et ne me donnent rien : ils auront péché.

Toro, y gallo, y trucha, y barbo, todo en mayo.
T 568 r- Taureau, et coq, et truite, et barbeau, tout en mai.

[327] Filet très long que l'on traîne sur des fonds sableux.

Tres cosas tiene Génova en sumo grado: hombres sin conciencia, mujeres sin vergüenza, y mar sin pescado.
T 673 r- Gênes a trois choses au plus haut degré : hommes sans conscience, femmes sans vergogne et mer sans poissons.

Trucha cara no es sana.
T 724 r- Truite chère n'est pas saine.

Yo soy la que hiedo, que no el atún que vendo.
Y 146 r- C'est moi qui empeste, pas le poisson que je vends.

Légumes et fruits

Les légumes ne sont pas ce qui inspire le plus les proverbes dans l'Espagne du Siècle d'Or. Peut-on aller jusqu'à dire qu'ils ont mauvaise réputation ? On les trouve parfois désignés de façon générique, quelque peu dédaigneuse, par le terme « *hierba* » (*cf. Bien sé que hierba es el ajo*, déjà cité), dans *Pan puja, que no hierba mucha. [Que el pan da fuerza, y no la hortaliza]* (P 107 r). Le commentaire de Correas ne laisse aucun doute sur la faible estime que certains avaient pour les légumes verts, mais il est vrai que la comparaison avec le roi des aliments, le pain, laissait peu de chances aux légumes, si l'on prend le critère des « forces » données. Mais nous avions déjà cité, entre autres, *La olla sin verdura ni tiene gracia ni hartura.* (L 688 r), qui leur est favorable… Citons un nouveau proverbe qui fait de la consommation de légumes verts une vertu : *Comer verdura y echar mala ventura.* (C 647 r)… : manger des légumes, comportement diététique vertueux, chasse le mauvais sort et préserve donc la santé.

Un proverbe adresse des reproches au chou, parce qu'il est « dur à cuire ». Mais le chou se défend, et accuse la ménagère

d'incompétence : *Berza ¿Por qué no cociste? —Porque no me meciste; o Berza, ¿por qué no cociche? —Porque no me meciche.* (M 914 r). Ce proverbe de Cantabrie est cité de nos jours sur Internet sous une version plus vulgaire : *Cochina (o puerca), porque no me meciste.* Dans un autre proverbe, *¿Por qué no cociche, nabo? —Porque no estuve apretado.* (P 853 r), le navet, également enclin à critiquer la ménagère, regrette lui aussi une tour de main insuffisamment énergique.

Le proverbe suivant, *Berzas y nabos, para en uno son entramos. [«Entramos» decían los antiguos por «entrambos», y aún lo usan ansí en algunas partes de montaña, y «amos», por «ambos»]* (B 130 r), réunit les deux légumes contestataires, pour dire que « Ils sont faits pour aller ensemble », « Ils vont bien ensemble », « C'est du pareil au même », « Bonnet blanc et blanc bonnet », « Les deux font la paire ! ». Mais si on n'aime pas les navets, on peut le prendre en mauvaise part : « Ils sont du même acabit », « C'est la même engeance[328] »).

[328] *Cf.* le dictionnaire *Sobrino Aumentado*, Anvers, Hermanos de Tournes, 1776, de Francisco Cormon, *s. v. berza*, consulté sur https://books.google.fr/books?id=anZpAAAAcAAJ&pg=PA176&lpg=PA176&dq=Entrambos+en+uno+son&source=bl&ots=UJ-WxS42xR&sig=XfSb2Xbq82n-DAY88wVn2C9KAY&hl=fr&sa=X&ved=0ahUKEwigrfq6p4fbAhWFJlAKHec1BAAQ6AEIWDAG#v=onepage&q=Entrambos%20en%20uno%20son&f=false: « *Berzas y nabos para uno son entrambos*. Le proverbe signifie que, pour que les choses ne soient pas nuisibles, il faut les choisir, et le sens moral en est, que deux personnes d'un génie opposé s'accordent rarement ensemble. » Par ailleurs, dans le touchant, de bonne volonté, mais peu rigoureux *Diccionario de refranes comentado*, de Regino Etxabe, Madrid, Ediciones de la Torre, 2012, on trouve ceci : « *Berzas y nabos para en una son entrambos. Hace referencia a las personas de malas intenciones o cualidades que se unen y llegan a acuerdos entre sí para llevar a cabo alguna empresa.* » Quant à Juan de Iriarte, dans ses *Refranes castellanos traducidos en verso latino,* Madrid, en la imprenta de D. Francisco Manuel de Mena, 1774, il

Du même esprit est *Coles y nabos, comer de picaños; nabos y coles, comer de señores*. (C 571 r). Les *hidalgos* pauvres ne mangent pas mieux que les paysans.

Les classiques dictons destinés à mémoriser les meilleures provenances de ces vieux légumes roboratifs, ne manquent pas à l'appel, en conservant toujour le duo navets-choux : *Bueno está Béjar de nabos, y la Higal de berzas. [Éste es lugar junto a Sant Elices o Sahelices; en las serranías de Béjar se crían muchos nabos*. (B 451 r), ou encore : *Nabo bejarano, repollo murciano*. (N 1 r).

Le chou est le légume par excellence. Et le plus connu de tous les proverbes consacrés aux produits du potager est, sans conteste, *El perro del hortolano, que ni come las berzas ni quiere que otro coma dellas.* (E 1018 r). Ancien et très employé pour désigner ceux qui empêchent autrui de profiter de quelque chose sans pour autant en profiter eux-mêmes, donc un proverbe contre les grincheux empêcheurs de danser en rond, frustrés et frustrants, il a été adopté en titre par Lope de Vega dans une de ses plus jolies *comedias*, publiée en 1618 (*El perro del hortelano*, « *Le chien du jardinier* »), décuplant encore la célébrité de cette parémie. Lope savait à merveille utiliser le pouvoir d'attraction mnémotechnique des proverbes, pour les titres de ses pièces à l'affiche. Il existe deux variantes : *El perro de hortolano, ni hambriento ni harto. [No deja de ladrar.]* (E 1015 r) ; et, avec des pommes au lieu des choux : *El perro del hortolano, ni quiere las manzanas para sí ni para su amo; o las berzas.* (E 1016 r).

Ingrédient basique et grossier de la cuisine quotidienne paysanne, le chou sert par contraste de faire-valoir à des mets plus appréciés, comme le *gazpacho*. Ainsi, pour dire qu'il ne

propose plus justement la traduction latine suivante : « *Brassica dat gratum napis sociata saporem*. »

faut pas mélanger les torchons et les serviettes, mais savoir discerner le bon grain de l'ivraie, on avait recours au proverbe *¿Qué tienen que ver berzas con gazpachos?* (Q 153 r). Et symétriquement pour critiquer ceux qui mélangent tout par manque de jugeote, ou qui mêlent des éléments qui n'auraient pas dû l'être, on parlait de *Mezclar berzas con pencas*[329]. *[Por: confundir unas cosas con otras.]* (M 914 r). Ce proverbe s'emploie pour dire que les choses doivent être suffisamment claires pour qu'il n'y ait pas de confusion.

Aún sacará nabos de la olla. (A 2311 r) suggère qu'un personnage débrouillard et individualiste saura tirer un parti supplémentaire d'une situation collective. Le récipient emblématique de la *olla* apparaît ici en complément aux premiers proverbes cités sur les choux, où apparaissait seulement la gestuelle : *mecer*, *revolver*. Dans l'univers exigu des proverbes, il est bien rare qu'il y ait à la fois place pour le décor et la gestuelle…

Toujours sur le bouillon de navets : *Caldo de nabos, ni lo viertes ni lo des a tus alnados; ponlo debajo del lecho, que allí te hará provecho*. *[Es opinión común que es bueno para la vista; y por encarecimiento, aun debajo del lecho será bueno a los ojos, y quizá hubo della esperiencia. Para más cerca, a mí me solía parecer que dijera: ...ponlo debajo del pecho», porque conmigo tiene más cierto el provecho, aunque le pueda tener como colirio. Encarécenlo más diciendo que se espantan cómo no tiene ojos el azadón con que se cavan los nabos. Varían: ni lo des a tus hermanos.]* (C 177 r). On voit que ce proverbe donne lieu à un long commentaire de Correas, plein de spontanéité, où il se demande s'il faut prendre au sérieux les assertions thérapeutiques du proverbe concernant ce breuvage. Ce bouillon, dont on peut penser qu'il est de peu d'intérêt

[329] *Pencas de cardos* : les tiges ou « côtes » des bettes cardes.

gustatif, semble receler des vertus quasi-magiques pour la santé des yeux. Donc pas question de le jeter, ni même d'en faire cadeau à ses parents proches, frères et beaux-frères (on apprécie l'alternative !) ; il faut le garder pour soi. Il agirait même, en quelque sorte, par effluves homéopathiques nocturnes, si on met le récipient qui le contient sous le lit, pour en être imprégné pendant son sommeil (attention à ne pas confondre avec le pot de chambre !). À moins, s'interroge scientifiquement Correas, qu'il ne faille l'utiliser directement comme collyre ? Il rapporte que le pouvoir thérapeutique ophtalmologique du navet est tel, selon les dires populaires, qu'on feint de s'étonner que la pioche qui sert à le cultiver n'ait pas elle-même des yeux, à force d'être en contact avec ce légume miraculeux ! Ni *Autoridades* ni Covarrubias ne font allusion à ces merveilleux pouvoirs du navet…

Un autre légume discret, la blette (*bledo*), a son charme pour les connaisseurs (qui apprécient ses vertus laxatives), et pour ceux qui, malgré sa fadeur[330], y prennent goût (*regostarse*), avec l'habitude : *Avezóse la vieja a los bledos*[331]*, no dejó verdes ni secos; o Regostóse*[332]*…* (A 2388 r). Ou *Vezóse la vieja a los bledos, no dejó verdes ni secos.* (V 216 r)[333] ; *Gustó la vieja de los bledos, y lamióse los dedos*. (G 203 r). Covarrubias, dans son *Tesoro*, reconstitue pour nous la genèse de ce groupe de

[330] Selon A*ut.*, l'origine étymologique serait le mot grec *bliton*, « *lo que no tiene gusto ni sabor alguno.* »

[331] *Bledo* : «*…hierba, que es mui insípida al paladár, aunque suele comerse guisada, y mientras se cuece, despide un olor mui agradable.* », *Aut.*

[332] *Regostarse* : « *Repetir, continuar la execucion de alguna cosa por el gusto, complacencia o provecho que se tiene de ella.* », *Aut.*

[333] On pourrait trouver mystérieuse cette affaire de blettes vertes et sèches. C'est tout simplement que ce proverbe est dérivé avec humour d'un autre dans lequel ces détails avaient un sens : *Regostóse el asno a las berzas, no dejó verdes ni secas. [Dicen también: «Regostóse el buey…», o «Avezóse el buey…».]* (R 54 r).

proverbes, et de surcroît, donne son application, *s. v. bledo* : « *Hortaliza conocida; ay dos especies dellos, unos son blancos y otros roxos, molifican el vientre, son de suyo dessabridos, si no los guisan con azeite, agua, sal y vinagre y especias, y conociendo su calidad una vieja no los quería comer pero importunada como los halló tan sabrosos con el guisado, comióselos todos sin dar parte a los que la avían combidado, y de allí adelante los buscava y procurava traer para guisar tales quales, y de allí nació el refrán: «Regostóse la vieja a los bledos, y no dejó verdes ni secos ». Aplícase a los que en los principios no arrostran a una cosa, y después la apetecen en demasía.* » Un bon point, toutefois, est signalé par *Aut.* en faveur du *bledo,* son odeur de cuisson est délicieuse : « *mientras se cuece, despide un olor mui agradable* ».

Comme de nos jours, l'expression « *no me importa un bledo* » existait au Siècle d'Or : *No se me da dos bledos, dos chitos, dos chochos*[334]. (N 355 f)[335]. Ce n'est qu'un exemple dans la très grande famille des expressions qui marquent l'indifférence ou le dédain : *No se me da nada. [«No dársele a uno nada» es: no darle cuidado ni pena, ni importarle, ni irle en ello cosa alguna.]* (N 359 f) ; *No se me da lo que piso. No se me da un clavo.* (N 358 f) ; *No se me da un ardite*[336]*… un alfiler… un ceotí…*[337] *un cornado… un comino… una arveja…*

[334] *Chocho* : graine de lupin.

[335] *Aut*. recueille les formulations suivantes : « *No darsele un bledo. Phrase con que se significa la última desestimación que se hace de alguna cosa, por lo poco que vale esta hierba* » ; « *No importar o no valer un bledo. Phrase con que se da a entender que alguna cosa es despreciable, u de ningun valor; y también que no se debe hacer caso ni estimación muchas veces de lo que se dice, o mormura de uno.* »

[336] Monnaie ancienne de peu de valeur, en Catalogne et en Castille.Valeur d'une obole.

[337] *Ceotí* : ancienne monnaie de Ceuta, de peu de valeur, tout comme le *cornado* et la *blanca*.

una blanca. [Por: nonada. «No se me da una castañeta».] (N 360 f) ; *No se me da un cuarto. No se me da un pelo de la ropa*. (N 361 f) ; et, pour connaître la gestuelle qui accompagne ces expressions, le commentaire de Correas est explicite : *No se me da esto. No se me da ni esto. [Señalando con las uñas en los dientes de arriba, o asiendo con los dos dedos, como un pelo o mota de la ropa.]* (N 356 f).

On relève aussi, dans le *Vocabulario*, *Aderézame esos bledos. [Lo que: Enderézame esas medidas…]* (A 965 r) ; *Enderézame esas medidas que están torcidas.* (E 1976 r).

Ironique est le proverbe qui mentionne un légume voisin, la bette ou poirée (*acelga*) : *Caballero, tente en piernas, mal te harán las acelgas.* (C 5 r). Faut-il comprendre que ce personnage si mal en point doit son état à un légume aussi anodin ? Il y a, il est vrai, beaucoup de défiance au Siècle d'Or envers les bettes-cardes. Légume très utilisé (« *legumbre bien conocida* » dit *Autoridades*), elles sont « *cargadas de pesadumbres* »[338] écrit Quevedo[339]. Les expressions « *Tener cara de acelga* », ou encore « *Tener cara de acelga amarga* », « *apodo que se aplica al rostro o semblante pálido, flaco, macilento, y verdinegro* » évoquent la mauvaise mine de quelqu'un de malade. Une citation de *La Pícara Justina* est éloquente à cet égard[340].

Il n'y a aucun proverbe contenant le mot *espinaca* (épinard) dans le *Vocabulario de refranes* : *Autoridades* nous informe

[338] « *Ablanda el vientre* », dit Covarrubias, dans son *Tesoro.*

[339] Cité par *Aut*., Quevedo, *Musa* 6, Rom. 80.

[340] Cette citation, tirée de Francisco López de Úbeda, *La pícara Justina* (fol. 122), figure dans *Aut.* : « *Con el cansancio y haver trasnochado salimos todos por la mañana con unas caras de acelga, que parecía que nos havían vomitado.* »

pourtant de ce qu'on en cuisinait les jours de jeûne carné (*días quadragesimales*)[341]. Les épinards étaient d'ailleurs considérés comme une sorte de bette à carde qui sert pour des fricassées et des potages.

Les fèves, dont nous avons vu les effets avec *Pan caliente y habas, a las mozas ponen mudas, y a las viejas quitan arrugas*, ainsi que les vertus du *caldo de habas*, inspirent d'assez nombreux proverbes. D'autant plus que, avant que ne se répande la culture des haricots et des pommes de terre, on en consommait beaucoup : *En cada casa cuecen habas*... (proverbe que nous verrons un peu plus loin). Mais il faut pouvoir les mâcher, et donc avoir de bonnes dents. Elles sont l'occasion de dire que, dans la vie, l'on ne dispose pas des bonnes choses au moment où l'on serait capable d'en profiter : *Da Dios habas a quien no tiene quijadas; o Da Dios hadas… [Dicen esto contra los que no saben usar de la hacienda y poder.]* (D 9 r). De même inspiration est *Da Dios almendras a quien no tiene muelas*. (D 4 r).

La célèbre Mariquita, personnage populaire dégourdi déjà rencontré à propos des proverbes sur l'ail, apparaît aussi dans *Mariquita, no comas habas, que eres niña y todo lo tragas.* (M 282 r). Variante : *Mariquita, no comas habas, que eres niña, ¡guay si lo tragas!* (M 281 r). Une autre variante explicite mieux le sens de « *comer habas* » : *Mariquita, no te lo hagas, que eres niña y todo lo tragas.* (M 283 r), montrant clairement que « *habas* » appartenait au vocabulaire à double sens érotique. La Mariquita du proverbe suivant semble s'adonner à une occupation du même registre, et l'énoncé joue sur le double sens de « *tocarse* » : *Mariquita, ¿cómo te tocas?*

[341] *Aut.*, *s. v*. *espinaca*. Covarrubias précise « *Házense dellas algunos guisados para los días que no son de carne.* »

—A la fe, madre, como las otras. (M 274 r). Il semble d'ailleurs que les fèves soient souvent associées à l'univers féminin : on a déjà vu, dans le chapitre sur le pain, que le bouillon de fèves rendait les femmes acâriatres (N 437 r). La vertu des femmes étant un objet de surveillance délicat, on disait aussi : *La mujer de muchas hablas, güerto quiere hacer de habas.* (L 523 r), ainsi que *Niña, y viña, y peral, y habar, malos son de guardar.* (N 405 r), ou sa variante *Viña y niña, peral y habar, malos son de guardar.* (V 307 r). Enfin, une expression très utilisée sert à affirmer que « c'est du tout cuit », « c'est du certain », « c'est comme si c'était fait » : *Son habas contadas. [Cuando se echa cuenta de cosas claras y ciertas, y granjeos y ganancias que se harán.]* (S 892 f).

Partant de la fréquence des préparations culinaires à base de fèves, celles-ci en viennent à représenter les malheurs qui arrivent en quantité : lorsqu'une personne voulait souligner les ennuis qu'elle avait, elle disait *En cada casa cuecen habas, y en la mía, a calderadas; o en la nuestra… [Que en todas partes hay trabajos, y cada uno piensa que los suyos son mayores; al revés dice el otro para consuelo: «En mi casa cuecen habas, y en las otras a calderadas.]* (E 1492 r). Une variante dispose d'une entrée à part dans le répertoire de Correas : *En tu casa, cuecen habas, y en la mía a calderadas. […]* (E 1942 r). Les fèves étaient une nourriture de tous les jours, pas un plat du dimanche ; d'où le fait qu'on dise, pour plaisanter : *Habas hartas, aunque sea domingo. [Dice «domingo» en lugar de «un día de hacer algo», por burlar.]* (H 9 r). Les personnes coupables de dire des *frialdades* (' sottises ', ' plaisanteries nulles ') étaient traitées de *Habas frías. [Apodo a personas friáticas.]* (H 12 f).

Enfin, pour protester contre ceux qui disent tout et n'importe quoi, on disait : *¿Qué tienen que hacer las bragas, con el*

alcabala de las habas?[342] (Q 152 r). En effet, les chausses n'ont pas grand-chose à voir avec l'impôt sur les fèves…

La faible estime en laquelle étaient tenus les petits pois (*arvejas, guisantes*) et surtout leur petite taille expliquent le proverbe déjà cité *A paloma harta, la arveja la amarga* et l'expression *No se me da una arveja.* On peut y ajouter *Consejo de oreja, no vale una arveja*. (C 1025 r) et sa variante *Secreto de oreja, no vale una arveja*[343]. (S 230 r).

Le pois chiche, graine de misère, surtout lorsqu'il n'y en a qu'un, inspire ceci : *Grita*[344], *y dos ollas, y un garbanzo en todas.* (G 110 r) et *Fuego, fuego, muchas ollas, y un garbanzo en todas.* (F 83 r). Autrement dit, beaucoup de bruit pour rien.

Assez nombreux sont les proverbes qui parlent de salade, généralement faite avec de la laitue. On y trouve des conseils de préparation : *La ensalada, poca y bien oleada.* (L 193 r) *[«Salata, poco acheto e benoleata». El italiano; y acá se usa algo mudada la pronunciación: «La ensalada, poco vinagre y bien aceitada»; «La ensalada, bien salada, poco vinagre y bien oleada».]* (L 193 r). Où l'on voit que Correas jongle avec les langues, considérant qu'entre l'italien et l'espagnol, il y a seulement « différence de prononciation ».

La salade est d'ailleurs l'occasion idéale pour boire un coup, car le sel donne soif : *Quien tras ensalada no bebe, no sabe lo que pierde; o tras la cocina.* (Q 846 r).

Moins enthousiaste est *De ensalada y de casada, dos*

[342] « *Refr. que acusa, o reprehende a los que hablan despropósitos, apartándose de el assunto principal de que se está tratando.* », *Aut.*

[343] « *Para disminuir el valor de una cosa, decimos: "No vale una arveja"* », Covarr.

[344] *Grita* : ' cris '. « *Dar grita* » : ' pousser des cris '.

bocados y dejalla. (D 137 r). D'ailleurs, pour traiter quelqu'un de minable radin, on dit de lui qu'il est *Un pan y ensalada. [Moteja de miserable, y escaso y lacerado.]* (U 20 f). L'ère vegan n'est pas encore arrivée ! Ceci rappelle une autre façon de se moquer des avares qui rognent sur la boisson et la nourriture : *No se harta de agua*. *[Baldón a un escatimado o miserable.]* (N 340 f), expression qui a une deuxième entrée dans la section du *Vocabulario* consacrée aux proverbes : *No se harta de agua*. (N 1147 r).

Les champignons, rarement cités dans le recueil de Correas, suscitent l'angoisse de l'empoisonnement : *Hongo de mayo, candela en la mano. [Porque mata.]* (H 568 r) ; ou encore : *Hongo de mayo, no le des a tu hermano. [Porque están ponzoñosos.]* (H 569 r). Le proverbe ne dissuade pas de toute consommation de champignon, ni même ne déconseille tel ou tel type de champignon, mais sert de guide pour le moment de la récolte. Ceci pourrait signifier que certaines espèces toxiques poussent en mai, mais l'énoncé suggère plutôt qu'au mois de mai, avec les premières chaleurs, la saison de consommer les champignons est passée. Mais on apprécie toutefois hautement les champignons pour leur goût, au point de les classer parmi les quatre meilleures denrées existantes : *Cuatro buenos bocados son: priésigo*[345]*, higo, hongo, melón.* (C 1518 r).

Les figues, de leur côté, sont associées, dans un autre énoncé, aux radis : *Manjar de Burguillos, a la mañana rábanos y a la noche higos.* (M 218 r). Peut-être la parémie dénonce-t-elle un mode de consommation inhabituel.

[345] *Priésigo* : ' pêche '.

Un conseil terre à terre : les radis se mangent tendres. Pas d'autres critères : *El rábano tierno, de cualquier tamaño es bueno.* (E 1236 r). Mais il existe aussi une mise en garde : *El rábano, malo para el diente y peor para el vientre.* (E 1235 r).

Même ambivalence pour les aubergines. Diverses représentations culturelles en faisaient un légume de mauvaise réputation : dans ces poésie populaires du XVIe siècle que sont les *romances viejos*, héritiers de la pensée du Moyen-Âge, l'aubergine a une connotation d'insulte sexuelle. Le commentaire que fait Correas au proverbe suivant montre que le corps médical n'avait pas non plus bonne opinion de cette solanée : *Esas son las berenjenas. [Respondió esto un señor a un médico que le decía que no comiese berenjenas, que se tornaría loco, motejándole que lo era él.]* (E 2221 r). Ainsi, consommer des aubergines rendrait fou ! Toutefois, le proverbe lui-même est une réponse humoristique du malade à ces préjugés médicaux. C'est le médecin qui est fou de dire de pareilles choses. C'est donc lui qui a dû manger des aubergines !

Les cardons ne sont pas un légume bien folichon. Aussi les prend-on comme référence dans cet énoncé : *Más valen cardos en paz, que pollos con agraz. [Entiende: comer.]* (M 702 r). Même les austères et fades cardes sont préférables, consommées dans la tranquillité, au meilleur des poulets à la sauce aigre (des malheurs et soucis). Thème fréquemment abordé dans les proverbes, mais plus rarement en s'appuyant sur les cardes…

Mystérieux et ambivalent, si l'on suit les diverses interprétations de Correas, est ce proverbe consacré aux poireaux : *Al hombre cuerdo no le quema el puerro. [Buen*

aviso contra delicados manjares. También dice que no lo come por ser mala comida; y que no se pica de dichos] (A 1255 r). L'homme sensé, afin d'éviter des maux d'estomac, ne mange pas de poireaux, bien que certains les considèrent comme un mets délicat : ainsi ce proverbe serait une mise en garde contre ce plat raffiné mais nuisible. Mais le proverbe signifie peut-être simplement, dit de façon sensée Correas, que le locuteur n'aime pas les poireaux !

Parmi les fruits, le melon a une place à part dans les proverbes, en raison de la difficulté de le choisir bien et aussi à cause de la gestuelle propre à sa consommation : le partage en tranches. Comme, de surcroît, la queue du melon se dit *el rabo*, ou encore *el pezón*, c'est la porte ouverte à bien des plaisanteries. Mais d'abord, rappelons sa provenance idéale, déjà vue plus haut : *En Azuaga, lechones; y en Berlanga, melones*. (E 1469 r). Pour le choisir, on disait qu'il fallait *El melón, largo, pesado, escrito*[346] *y dorado*[347]. (E 822 r). Dans la province du Léon, on se fait une joie à l'avance de l'arrivée de la saison du melon, mais consommé en association avec du vin : *Cuando el sol está en León, buen pollo con pichón y buen vino con melón. [Es por mayo y adelante.]*(C 1281 r). Bien entendu, du vin pur : *Sobre el melón, vino fellón; o follón. [Puro.]* (S 826 r). Ou encore : *Pera, durazno*[348] *y melón, quieren puro el cangilón*[349]. *[El vino puro.]* (P 397 r). Même

[346] « *Escrito », s. v. melón* : « *fruta […] cubierta de una corteza o cáscara, que suele estar llena de señales o rayas a modo de letras, por lo qual se llaman Escritos.* », *Aut.*

[347] Le mauvais copiste de la *Real Academia* avait lu à tort « *y borrado* », une absurdité de plus. Pauvre copiste, qui en avait assez d'écrire et d'effacer ses erreurs……

[348] *Durazno* : pêche à la consistance dure.

[349] *Cangilón* : cruche, broc ; godet de *noria*.

application pour l'étonnant proverbe qu'on utilisait en abrégé, *Me, du, pu. [Abreviado refrán de: «Melón, durazno: puro». Que con melón y durazno se beba el vino puro, como dice el otro: «Tras crudo, puro».]* (M 768 R).

Mais, après cet excursus sur vin et melon, revenons au choix délicat du melon, avec les diverses analogies qu'il éveille dans les esprits du Siècle d'Or, en particulier entre le melon et la femme. Tous les proverbes sont d'accord, bien les choisir n'est pas facile : *El melón y la mujer, malos son de conocer.* (E 830 r). Les méthodes proposées : *La mujer y el melón, güélense por el pezón.* (L 601 r), ou, en raccourci, *El melón, por el pezón.* (E 823 r). Deuxième méthode : *El melón y la mujer, a la cala han de ser.* (E 829 r). Autre manière de le dire : *El melón y la mujer, por el rabo se han de conocer. [Cuando una mujer tiene muchos negocitos con diversas personas, y enreditos, se dice della que «tiene muchos rabos», y «que tiene más rabos que un pulpo»; y si por vía de amor la buscan y andan sus pasos, dicen que «lleva y tiene rabo»; por éste pues se conocerá si es buena y no le tiene; y se puede entender «rabo», por: «estarse sentada y holgazana».]* (E 831 r). On apprécie les pudiques circonlocutions de Correas pour éviter de voir les divers sens du mot *rabo*. Par extension, les proverbes sur le choix du melon s'appliquent au mariage : *El melón y el casar, todo es acertar.* (E 825 r) ; *El melón y el casamiento, acertamiento*. (E 824 r). Dit encore plus clairement : *Melón es el casamiento, que solo le cala el tiempo.* (M 837 r). L'analogie entre melon et mariage était si profondément ancrée dans les esprits qu'on l'étendait même… au gendre, mais avec une nuance de résignation : *El melón y el yerno, como saliere; [o] acertamiento.* (E 828 r) Le melon et le gendre, celui qu'on trouvera. Ou comme il se présentera. Question de chance. De

toute façon, on prend des risques : *El casamiento y el melón, por ventura son.* (E 341 r). Le risque majeur, pour le mari, étant qu'on dise de lui qu'il avait *Buena traza de melonar, que en cada mata nace un cuerno.* (B 414 r).

Quant à la gestuelle du découpage du melon en tranches, à laquelle nous faisions allusion plus haut, elle a inspiré les deux proverbes suivants : *Toma melón y partirás tajada*. (T 507 r), pour signifier que les choses s'enchaînent logiquement, qu'il faut savoir mettre du sien si l'on veut tirer un bénéfice. De même, il est bon de savoir tirer profit d'un élément apparemment défavorable : *Los discretos parten el melón tuerto; [o] Es de discretos partir el melón tuerto.* (L 1498 r).

Quelques fruits, maintenant, pour compléter ceux qui sont déjà cités dans cet ouvrage à d'autres occasions, comme le raisin, abondamment évoqué à propos du vin. Mais ici, il s'agit de raisin sec, hautement valorisé, et c'est une manière de dire qu'il ne faut pas donner n'importe quoi à n'importe qui, ou encore qu'il ne faut pas donner « des perles aux cochons » : *A la borracha, pasas. [Cuando se da lo desproporcionado, como pasas a la borracha, que más las quisiera hechas vino.]* (A 278 r).

L'abricot est cité seulement dans un proverbe scatologique : *Entre peña y peña, albaricoques suenan ; [o] un albaricoque sue[n]a. [Alegoría de nalgas y pedos.]* (E 2079 r).

Les fruits rouges sont peu représentés, dans la collection de Correas, à part les cerises ; rien sur les fraises, si ce n'est un dicton sur une sorte de baie, qui est peut-être une fraise sauvage, les *mayuelitos*, baies contre lesquelles on met en garde, si en même temps qu'on les consomme on boit de l'eau froide : *Mayuelitos*[350] *y agua fría, calentura al tercer*

[350] La note 235 de l'édition Jammes-Mir précise que *mayuela* (au féminin)

día. [«Mayuelos» son frutillas coloradas menores que garbanzos, que lleva muy pequeña planta en el campo, semejantes a las majuelas, fruta de los espinos.] (M 765 r).

Les cerises sont objet de désir. Quand on fantasme sur la nourriture, on pense aussitôt cerise : *En la ruin tierra, antes viene la hambre que la cereza.* (E 1758 r). Il en faut beaucoup pour qu'on n'ait plus envie de manger des cerises, comme le soulignait le proverbe déjà vu *Al hombre harto, las cerezas le amargan.* (A 1259 r). Elles représentent l'idéal inaccessible, dans *¿Cuándo, mas cuándo, llevará cerezas el cardo?* (C 1407 r) ; variante : *No pidáis cerezas al cardo, pues nunca las ha llevado.* (N 1046 r), dictons qui viennent renforcer le camp des détracteurs de l'insipide cardon. Le rouge vif dont se pare la cerise en mûrissant a inspiré deux proverbes misogynes : *La mujer y la cereza, por su mal se afeita. [La mujer porque es re[que]rida, la cereza porque es comida; y peligra la fama de la mujer que se afeita.]* (L 608 r) ; *La mujer porque es requerida, y la cereza porque es comida. [Peligra la fama de la mujer que se afeita.]* (L 573 r). Ces deux proverbes offrent la particularité que le commentaire de Correas au premier énoncé consiste précisément en l'autre proverbe répertorié, mais sans que ce dernier soit ouvertement présenté comme tel par le compilateur. Correas parle en proverbes… Ils sont devenus sa seconde nature.

Il ne faudrait pas croire, en raison de la présence du mot *asquerosa*, que la comparaison suivante entre cerises et guignes est en défaveur de ces dernières. Le proverbe conseille simplement le degré de maturité respectif auquel chacune doit être consommée : *La cereza hermosa y la guinda asquerosa. [Que la cereza ha de esta fresca para comerse, y la guinda*

était un ancien nom pour les fraises sauvages. Il s'agit, de toute façon, d'un fruit rouge sauvage qui mûrit en mai.

muy madura, que se vaya ablandando y rezumando, como las traídas en carga, que han perdido mucho del acedo.] (L 123 r). Un proverbe offre un gros plan ironique sur une grande bouche : *¡Qué buena boca para cerezas y guindas garrafales*[351]*! [La desbocada y grande.]* (Q 12 r). Il s'agit de ces fameuses guignes géantes dont on a vu plus haut que les *torreznos* leur servaient de point de comparaison.

Le groupe le plus important de proverbes sur les cerises est construit à partir du sème de multitude, inspiré par l'abondance des cerises en grappes. Mais de l'idée d'abondance, on passe à l'idée de malheurs multiples et en tous genres : *Las palabras son como las cerezas, que unas a otras se llevan.* (L 1123 r) ; *Las desgracias son como las cerezas, que unas a otras se llevan.* (L 1064 r) ; *Los pleitos son como las cerezas: toman pocas, y vienen muchas tras ellas*. (L 1569 r) ; *Llenas están las salas de cerezas y hadas malas.* (Ll 21 r) ; *Cerezas y hadas malas, pensáis tomar pocas y viénense hartas; o toman pocas y llevan hartas.* (C 489 r).

Les châtaignes apparaissent dans un proverbe, *Revolver nabos con castañas. Revolver berzas con pencas.* (R 118 r), dont on a vu une variante, *Mezclar berzas con pencas*. (M 914 r). Les aliments appréciés (châtaignes, côtes de bettes, cardes) s'opposent aux aliments plus ordinaires (*nabos*, *berzas*), ceci pour dire qu'il ne faut pas mélanger tout et n'importe quoi. Un autre proverbe dénonce le mode d'ingestion des châtaignes (les manger brûlantes), comme responsable des dents abîmées de certaines populations où ce fruit est fréquemment consommé, comme la Vera de Plasencia : *Mozas de la Vera, ¿quién os dio tan malos dientes? —Agua fría y*

[351] *Garrafal* : « *Epitheto que se aplica a cierta especie de guindas, mayores y más dulces que las regulares y ordinarias […]*. », *Aut.*

castañas calientes. [El de Zaragoza dice: «Mozas de Talavera, ¿quién os dio tan ruines dientes?», no tan propiamente. Bien conocen este daño en la Vera de Plasencia y en la de Portugal, y en otras partes donde hay castañas…] (M 1142 r). Mais la souplesse d'emploi des proverbes permet d'adapter celui-ci à d'autres lieux, et autorise, par exemple, les habitants de Zaragoza, à dénigrer la denture de ceux de Talavera. Un autre proverbe effectue un rapprochement entre le mal de dents et l'acidité des fruits, mais dans le but de montrer l'injustice du sort : *Uno come la fruta aceda, y otro tiene la dentera; [o come] la uva… [Los que heredan faltas.]* (U 127 r). Poursuivons sur le thème des châtaignes. Un proverbe souligne le dur travail du ramassage de la châtaigne : *Quien manos ha, castañas ha*. (Q 466 r), mais dans *Con la mano ajena, sacar la brasa; o la castaña.* (C 920 r), il s'agit déjà du sème d'habileté, qui s'expose plus clairement dans *Hay muchas mañas en castañas*. (H 278 r). Variante : *Muchas mañas hay en castañas: dellas son cochas, dellas son asadas.* (M 1182 r). Cette méfiance vis-à-vis de la châtaigne va jusqu'à la formulation d'une espèce de malédiction : *Su ventura le valga, como a podrida castaña.* (S 937 r)

Sous couvert d'une remarque sur l'économie ménagère, voici une mise en garde diététique, si l'on en croit l'explication de Correas : *Bellotas y castañas hacen malas hilancias. [Porque ocupándose en comellas no se hila tanto; y porque son ventosas.]* (B 94 r). À Noël, les châtaignes en Asturies sont rares et chères : *Castañas verdes por Nadal, saben bien y pártense mal. [Es asturiano, que llaman «Nadal» a la Navidad. Quiere decir que hay pocas castañas verdes, y que valen caras entonces. Y ansí otras cosas.]* (C 417 r). Un endroit bien connu pour déguster des châtaignes grillées : *¿Qué venden en Gradas? —Castañitas tostadas; o*

mondadas. [Sitio en Sevilla.] (Q 158 r).

Dans les Asturies, le mot « gland » servait de terme générique pour désigner les noix, noisettes et châtaignes, comme il apparaît dans le commentaire de Correas au proverbe analogique *Año de glande, año de landre*[352]. *[El asturiano llama «glande», o «lande» a la bellota; y comprehende nueces, avellanas y castañas*[353]*.]* (A 2010 r). Glands et châtaignes sont à nouveau concernés conjointement par le proverbe *Mordeldas del rabo, que saltan con el rescaldo. [Las castañas y bellotas han de estar mordidas por la raíz, para asarlas en la lumbre.]* (M 1098 r).

Continuons sur les fruits secs, souvent au menu de Don Quichotte, dans ses pérégrinations : les noix, les noisettes, les amandes, les pignons.

L'expression « *un pan como unas nueces* » pouvait être dite en deux sens bien différents. Au premier degré, c'est une louange, dans la bouche des femmes, pour vanter la qualité et la blancheur d'un pain, mais, précise Correas, cela signifie aussi châtier dûrement (tout comme *dar una torta*, ' filer une rouste ') : *Un pan como unas nueces… como unas candelas… como unos piñones… como los dientes de la boca. [Alabanzas que dans las mujeres al pan trigo. «Dar un pan como unas nueces», con ironía, por: dar castigo.]* (U 19 f). Le premier de ces deux sens est également repris dans une moquerie qu'on

---

[352] *Landre* : inflammation des ganglions, adénite. « *Especie de tumor de la hechura y tamaño de una bellota.* », *Aut.*

[353] Ce terme, selon Covarrubias, désignait initialement les noix et noisettes, mais dans le « *vulgar castellano* » de son époque, il ne désigne plus que le fruit du chêne. Il rappelle que, selon la légende, les hommes se nourrissaient primitivement de glands : « *Es el fruto de la encina, de que antiguamente se sustentavan los hombres, según opinión de muchos, antes que se huviese hallado el uso de hazer pan de trigo.* »

adressait à la personne qui se lançait dans un éloge excessif d'une femme : *Y hace un pan como unas nueces. [Por burla y fisga añaden esto a lo que otros dicen alabando a una mujer: «Tiene esto y esto bueno. —Y hace un pan*[354]*, etc.»]* (Y 9 r). L'inévitable dicton indicateur des bons lieux de production ne devait pas manquer dans le *Vocabulario* : *En la Granja, vino, en Guadalcanal, lino; en Fuente el Arco, nueces, y en los Santos, trigo.* (E 1740 r).

Nous finirons ce chapitre composite sur quelques douceurs, la pâte de coing (*carne de membrillo*), la crème, le miel.

Le coing n'inspire que cinq proverbes dans le *Vocabulario*, et aucun de type culinaire pratique, ni même indiquant une région d'origine conseillée. Le duvet qui recouvre sa peau, et surtout sa couleur jaune, sont les éléments de départ de ces quelques proverbes. L'un fait allusion à la transformation du fruit, qui de petit et rachitique qu'il est au départ, s'arrondit et se couvre d'un beau velours. On disait donc ceci, l'appliquant à la croissance des enfants laids au départ, mais qui deviendront beaux en grandissant : *Crecerá el membrillo y mudará el pelillo. [Dícese por persona, niña o niño feos, o potrillo, que se harán hermosos en creciendo.]* (C 1117 r). Les trois dictons suivants se répondent les uns aux autres. Le premier est dit ironiquement aux vaniteux qui veulent rivaliser avec ceux qui sont plus haut qu'eux dans l'échelle sociale : *Cagajones y membrillos, todos somos amarillos. [Contra los que se entremeten, y se quieren igualar con los mayores.]* (C 166 r). On peut déduire de ces deux proverbes combien le coing était apprécié, vu qu'il est présenté comme référence esthétique et d'excellence. Les proverbes jumeaux suivants sont une sorte de

[354] Une note de l'édition Jammes-Mir attire l'attention sur de possibles implications érotiques du groupe *pan* / *nueces*.

réponse au précédent : *Digo y redigo que la breva no es higo*[355]*, ni el cagajón membrillo*. (D 285 r) ; *Lo que digo, digo: que la breva no es higo, ni el cagajón membrillo.* (L 1294 r).

Cet aliment inclassable qu'est le miel, et que nous regroupons ici avec les fruits, pour son goût sucré et son origine en partie végétale, suscite un bel enthousiasme, souvent exprimé avec humour : le miel serait capable de donner bon goût même aux crottes ! *Con azúcar y miel, cagajones saben bien. Con azúcar y miel, los cagajones sabrían bien.* (C 852 r)[356]. Le comble du bonheur gustatif s'exprime sous forme d'une recette cumulative où le miel a la meilleure part : *Bien sobre bien: bollo en mantecado mojado en miel.* (B 236 r). Aussi disait-on fort logiquement d'une chose à moitié satisfaisante qu'elle était faite *A media miel*. *[Lo que se hace con medianía.]* (A 88 f). Mais voici un proverbe très employé, décliné par Correas sous trois formes, qui évoquait le comble de la bonne fortune : *Caer la sopa en la miel. Cayóle la sopa en la miel. Cayóme la sopa en la miel. [Cuando una cosa sucede muy a pedir de boca.]* (C 157 r). Et comment ne pas citer le très poétique : *Besóme el colmenero, y a la miel me supo el beso.* (B 139 r).

Toutefois, certains esprits chagrins, agacés par ce perpétuel panégyrique du miel, ont forgé le proverbe suivant, qui montre que le miel a quand même ses limites : *Todo es bueno, y la miel con el puerro.* (T 371 r). Il est, en effet, permis d'en douter… Et la douceur du miel cache parfois d'autres réalités :

---

[355] Il existait un petit énoncé dialogué ne mentionnant que les figues : *Digo que la breva no es higo. —Ansí lo digo. [Esto postrero dice otro.]* (D 283 r).

[356] Deux variantes donnent l'occasion à Correas de se prononcer, de façon exceptionnelle, sur l'ancienneté d'un proverbes par rapport à un autre : *Cagajones con miel saben bien*. (C 165 r), et *Cagajones con azúcar y miel, saben bien. [Más viejo es «sin azúcar».]* (C 164 r).

Boca de miel y manos de hiel. [Ansí hay algunos falsos.] (B 279 r).

Même associé avec d'autres éléments qui ne le favorisent pas (eau, vinaigre), le miel reste une panacée médicale : *El agua sobre la miel sabe mal y hace bien. [Porque templa el calor y mordacidad de la miel, y quita el dolor del estómago que la miel causa.]* (E 114 r) ; *Vinagre y miel, saben mal y hacen bien.* (V 277 r). Le miel est si bénéfique et si bon, que la traditionnelle vieille qui aimait tant les blettes a fait école et donné lieu à un proverbe similaire : *Vezóse la vieja a la miel, y súpola bien.* (V 215 r). Recette de jouvence…

Pour les connaisseurs, le meilleur miel, dans les récipients où on le conservait, se trouve au fond du pot : *Aceite en lo alto, vino en el medio, miel en lo bajo. [Es lo mejor.]* (A 915 r) ; *Aceite, lo de encima; vino, lo del medio; miel, la del hondón*. (A 917 r) ; *Abajo está la miel; o En lo bajo está la miel. [Es lo que: «Al fin se canta la Gloria»; que tras el trabajo viene el premio y descanso.]* (A 870 r). Au-delà du conseil pratique, le miel apparaît ainsi comme un aliment-récompense. Mais quand on manipule du miel, attention, ça colle ! *A quien miel menea, miel se le pega.* (A 709 r), proverbe dont il est inutile de souligner les très larges applications.

Pour finir, citons un lieu qui résume à lui seul les plaisirs de la bouche, Guadalajara : *Buena fuente y buena puente, buena gente miel y aceite, pan reciente y vino pruriente*[357]*, y uvas albillas y mantequillas, y mozas garridas, y capas frisadas, y «beso las manos», y gorras de grana: en Guadalajara. [Algunos varían: «Pan caliente y vino teniente*[358]*».]* (B 392 r). Que rajouter à cela ? Tout y est… mais parions que c'est un habitant de Guadalajara qui parle…

[357] *Pruriente* : ' piquant '.
[358] *Teniente* : *tierno.*

Légumes et fruits : proverbes et traductions

A la borracha, pasas.
A 278 r- À l'ivrognesse, des raisins secs.

A media miel.
A 88 f- À demi-miel.

A quien miel menea, miel se le pega.
A 709 r- Qui remue le miel, le miel lui colle après.

Abajo está la miel; o En lo bajo está la miel.
A 870 r- En bas est le miel.

Aceite en lo alto, vino en el medio, miel en lo bajo.
A 915 r- L'huile, en haut, le vin, au milieu, le miel en bas.

Aceite, lo de encima; vino, lo del medio; miel, la del hondón.
A 917 r- L'huile, ce qui est en haut ; le vin, ce qui est au milieu ; le miel, celui du fond.

Aderézame esos bledos.
A 965 r- Arrange-moi ces blettes.

Al hombre cuerdo no le quema el puerro.
A 1255 r- L'homme sage, point ne l'échaude le poireau.

Aún sacará nabos de la olla.
A 2311 r- Il tirera encore des navets de la marmite.

Avezóse la vieja a los bledos, no dejó verdes ni secos; o Regostóse…
A 2388 r- La vieille a pris goût aux blettes, elle n'a laissé ni vert ni sec ; ou « s'est délectée des blettes… »

Bellotas y castañas hacen malas hilancias.
B 94 r- Glands et châtaignes font mauvais filage.

Berza ¿Por qué no cociste? —Porque no me meciste; o Berza, ¿por qué no cociche? —Porque no me meciche.
B 127 r- Chou, pourquoi n'as-tu pas cuit ? —Parce que tu ne m'as pas remué.

Berzas y nabos, para en uno son entramos.
B 130 r- Choux et navets sont faits l'un pour l'autre.

Besóme el colmenero, y a la miel me supo el beso.
B 139 r- L'apiculteur m'a embrassée, et de miel avait goût le baiser.

Bien sobre bien: bollo enmantecado mojado en miel.
B 236 r- Double bienfait : brioche beurrée et dans du miel trempée.

Boca de miel y manos de hiel.
B 279 r- Bouche de miel, et mains de fiel.

Buena fuente y buena puente, buena gente miel y aceite, pan reciente y vino pruriente, y uvas albillas y mantequillas, y mozas garridas, y capas frisadas, y «beso las manos», y gorras de grana: en Guadalajara.
B 392 r- Bonne source et bon pont, bonnes gens, miel et huile,

pain récent et vin gouleyant, et raisins chasselas et beurre, et belles filles, et capes de frise, et « je vous baise les mains », et casquettes de drap fin : à Guadalajara.

Buena traza de melonar, que en cada mata nace un cuerno.
B 414 r- Joli champ de melons, sous chaque pied, une corne.

Bueno está Béjar de nabos, y la Higal de berzas.
B 451 r- Pour les navets, rien de mieux que Béjar, et pour les choux, la Higal.

Caballero, tente en piernas, mal te harán las acelgas.
C 5 r- Cavalier, tiens-toi sur tes jambes, les blettes vont te faire mal.

Caer la sopa en la miel. Cayóle la sopa en la miel. Cayóme la sopa en la miel.
C 157 r- La tranche de pain qui tombe dans le miel. Sa tranche de pain est tombée dans le miel. Ma tranche de pain est tombée dans le miel.

Cagajones con azúcar y miel, saben bien.
C 164 r- Crottes avec sucre et miel, sont bonnes.

Cagajones y membrillos, todos somos amarillos.
C 166 r- Crottes et coings, nous sommes tous jaunes.

Caldo de nabos, ni lo viertes ni lo des a tus alnados; ponlo debajo del lecho, que allí te hará provecho.
C 177 r- Bouillon de navet, ni le jeter, ni à ton beau-fils le donner ; mets-le sous le lit, c'est là qu'il te fera profit.

Castañas verdes por Nadal, saben bien y pártense mal.
C 417 r- Châtaignes vertes à Noël, ont bon goût et se partagent mal.

Cerezas y hadas malas, pensáis tomar pocas y viénense hartas; o toman pocas y llevan hartas.
C 489 r- Cerises et mauvaises fées, vous pensez en prendre peu et il en vient en quantité ; ou « on en prend peu et on en emporte en quantité ».

Coles y nabos, comer de picaños; nabos y coles, comer de señores.
C 571 r- Choux et navets, nourriture de vauriens ; navets et choux, nourriture de gens de bien.

Comer verdura y echar mala ventura.
C 647 r- Manger légumes, et conjurer mauvaise fortune.

Con azúcar y miel, cagajones saben bien. Con azúcar y miel, los cagajones sabrían bien.
C 852 r- Avec du sucre et du miel, les crottes sont bonnes. Avec du sucre et du miel, les crottes seraient bonnes.

Con la mano ajena, sacar la brasa; o la castaña.
C 920 r- Avec la main d'autrui, sortir la braise ; ou les châtaignes.

Consejo de oreja, no vale una arveja[359].
C 1025 r- Conseil donné à l'oreille, ne vaut pas un clou.

Crecerá el membrillo y mudará el pelillo.

[359] *Arveja* : ' petit pois '.

C 1117 r- Le coing grandira et changera de pelage.

Cuando el sol está en León, buen pollo con pichón y buen vino con melón.
C 1281 r- Quand il fait soleil au Léon, bon poulet avec pigeon et bon vin avec melon.

¿Cuándo, mas cuándo, llevará cerezas el cardo?
C 1407 r- Quand, mais quand, les cardons donneront-ils des cerises ?

Cuatro buenos bocados son: priésigo, higo, hongo, melón.
C 1518 r- Quatre bonnes bouchées sont : pêche, figue, champignon, melon.

Da Dios almendras a quien no tiene muelas.
D 4 r- Dieu donne des amandes à qui n'a pas de molaires.

Da Dios habas a quien no tiene quijadas.
D 9 r- Dieu donne des fèves à qui n'a pas de mâchoires.

De ensalada y de casada, dos bocados y dejalla.
D 137 r- La salade et l'épousée, deux bouchées et la laisser.

Digo que la breva no es higo. —Ansí lo digo.
D 283 r- Je dis que la figue fleur n'est pas une figue. —C'est ça même que je dis.

Digo y redigo que la breva no es higo, ni el cagajón membrillo.
D 285 r- Je le dis et le répète, figue fleur n'est pas figue, et crottes ne sont pas coings.

El agua sobre la miel sabe mal y hace bien.
E 114 r- Eau sur miel a mauvais goût, mais fait du bien.

El casamiento y el melón, por ventura son.
E 341 r- Le mariage et le melon, au gré du sort vont.

El melón, largo, pesado, escrito y dorado.
E 822 r- Le melon, long, lourd, brodé et doré.

El melón, por el pezón.
E 823 r- Le melon, par la queue.

El melón y el casamiento, acertamiento.
E 824 r- Le melon et le mariage, une question de flair.

El melón y el casar, todo es acertar.
E 825 r- Le melon et le mariage, affaire de chance.

El melón y el yerno, como saliere; [o] acertamiento.
E 828 r- Le melon et le gendre, celui qu'on trouvera. [Ou] tomber bien (ou « Question de chance »).

El melón y la mujer, a la cala han de ser.
E 829 r- Le melon et la femme, il faut y goûter d'abord.

El melón y la mujer, malos son de conocer.
E 830 r- Le melon et la femme, sont difficiles à bien connaître.

El melón y la mujer, por el rabo se han de conocer.
E 831 r- Le melon et la femme, c'est au cul qu'on les connaît.

El perro de hortolano, ni hambriento ni harto.

E 1015 r- Le chien du jardinier, ni affamé ni rassasié.

El perro del hortolano, ni quiere las manzanas para sí ni para su amo; o las berzas.
E 1016 r- Le chien du jardinier, ne veut les pommes ni pour lui ni pour son maître ; ou « les choux ».

El perro del hortolano, que ni come las berzas ni quiere que otro coma dellas.
E 1018 r- Le chien du jardinier, qui ne mange pas les choux ni ne les laisse à un autre manger.

El rábano, malo para el diente y peor para el vientre.
E 1235 r- Le radis, mauvais pour les dents, et pour le ventre c'est pis.

El rábano tierno, de cualquier tamaño es bueno.
E 1236 r- Radis tendre, de toute taille est bon.

En cada casa cuecen habas, y en la mía, a calderadas; o en la nuestra…
E 1492 r- Dans chaque maison, on cuit des fèves, et dans la mienne, par chaudronnées ; ou dans la nôtre…

En la ruin tierra, antes viene la hambre que la cereza.
E 1758 r- Dans la terre misérable, la faim vient plutôt que la cerise.

En tu casa, cuecen habas, y en la mía a calderadas. […]
E 1942 r- Chez toi, on cuit des fèves, et chez moi, par chaudronnées…

Enderézame esas medidas que están torcidas.
E 1976 r- Arrange-moi ces mesures qui sont toutes de travers.

Entre peña y peña, albaricoques suenan; [o] un albaricoque sue[n]a.
E 2079 r- Entre montagne et montagne, des abricots résonnent ; [ou] un abricot résonne.

Esas son las berenjenas.
E 2221 r- Et voilà ce que c'est que les aubergines.

Gustó la vieja de los bledos, y lamióse los dedos.
G 203 r- La vieille a apprécié les blettes, et s'en est léché les doigts.

Habas frías.
H 12 f- Blagueur sans talent (« Fèves refroidies »).

Habas hartas, aunque sea domingo.
H 9 r- Fèves en quantité, même si c'est dimanche.

Hay muchas mañas en castañas.
H 278 r- Il y a beaucoup d'astuce dans les châtaignes.

Hongo de mayo, candela en la mano.
H 568 r- Champignon de mai, chandelle à la main.

Hongo de mayo, no le des a tu hermano.
H 569 r- Champignon de mai, ne le donne pas à ton frère.

La cereza hermosa y la guinda asquerosa.
L 123 r- La cerise, belle, et la guigne, dégoûtante.

La ensalada, poca y bien oleada.
L 193 r- La salade, en petite quantité et d'huile bien arrosée.

La mujer porque es requerida, y la cereza porque es comida.
L 573 r- La femme parce qu'elle est courtisée, la cerise parce quelle est mangée.

La mujer y el melón, güélense por el pezón.
L 601 r- La femme et le melon se hument par le mamelon.

La mujer y la cereza, por su mal se afeita.
L 608 r- La femme et la cerise, pour son mal se maquille.

La olla sin verdura, ni tiene gracia ni hartura.
L 688 r- Pot-au-feu sans légumes verts, ne peut ni rassasier ni plaire.

Las desgracias son como las cerezas, que unas a otras se llevan.
L 1064 r- Les malheurs sont comme les cerises, ils s'entraînent les uns les autres.

Las palabras son como las cerezas, que unas a otras se llevan.
L 1123 r- Les mots sont comme les cerises, ils s'entraînent les uns les autres.

Lo que digo, digo: que la breva no es higo, ni el cagajón membrillo.
L 1294 r- Ce que je dis, je le redis: figue fleur n'est point figue, et crotte n'est pas coing.

Los discretos parten el melón tuerto; [o] Es de discretos partir el melón tuerto.
L 1498 r- Les malins partagent le melon tordu ; [ou] C'est le propre des malins de partager le melon tordu.

Los pleitos son como las cerezas: toman pocas, y vienen muchas tras ellas.
L 1569 r- Les procès sont comme les cerises : on en prend peu, et il en vient beaucoup.

Llenas están las salas de cerezas y hadas malas.
Ll 21 r- Les salons sont pleins de cerises et de mauvaises fées.

Manjar de Burguillos, a la mañana rábanos y a la noche higos.
M 218 r- Nourriture de Burguillos, radis le matin, et figues le soir.

Mariquita, ¿cómo te tocas? —A la fe, madre, como las otras.
M 274 r- Mariette, comment te coiffes-tu[360] ? —Ma foi, mère, comme les autres.

Mariquita, no comas habas, que eres niña, ¡guay si lo tragas!
M 281 r- Mariette, ne mange pas de fèves, tu es une gamine, aïe, aïe, aïe, si tu avales…

Mariquita, no te lo hagas, que eres niña y todo lo tragas.
M 283 r- Mariette, ne te fais pas ça, tu es une gamine et tu avales tout.

Más valen cardos en paz, que pollos con agraz.

[360] Double sens de « *te tocas* » : *tocarse* : 1) se coiffer, 2) se toucher.

M 702 r- Mieux valent cardes en paix, qu'à la sauce chagrin poulet.

Me, du, pu.
M 768 R- Me[lon], pê[che], pu[r].

Melón es el casamiento, que solo le cala el tiempo.
M 837 r- Le mariage est un melon, qui seul se juge avec le temps.

Mezclar berzas con pencas.
M 914 r- Mélanger choux avec côtes de bettes.

Mordeldas del rabo, que saltan con el rescaldo.
M 1098 r- Mordez-les par la queue, car elle sautent quand on les chauffe.

Mozas de la Vera, ¿quién os dio tan malos dientes? —Agua fría y castañas calientes.
M 1142 r- Filles de la Vera, qui vous a donné si mauvaises dents ? —Eau froide et châtaignes brûlantes.

Nabo bejarano, repollo murciano.
N 1 r- Navet de Béjar, chou de Murcie.

Niña, y viña, y peral, y habar, malos son de guardar.
N 405 r- Jeune fille, et vigne, et poirier, et champs de fèves difficiles sont à garder.

No pidáis cerezas al cardo, pues nunca las ha llevado.
N 1046 r- Ne demandez pas des cerises au cardon, qui jamais n'en a donné.

No se harta de agua.
N 1147 r et **N 340 f-** Il n'est jamais rassasié d'eau[361].

No se me da dos bledos, dos chitos[362]*, dos chochos*[363].
N 355 f- Je m'en moque comme de deux cardes, de deux clous, de deux grains de lupin.

No se me da esto. No se me da ni esto.
N 356 f- Ça ne me fait pas plus d'effet que ça.

No se me da lo que piso. No se me da un clavo.
N 358 f- Ça m'est bien égal, sur quoi je marche. Je m'en moque comme d'un clou.

No se me da nada.
N 359 f- Ça m'est complètement égal.

No se me da un ardite… un alfiler… un ceotí… un cornado… un comino… una arveja… una blanca.
N 360 f- Je m'en fiche comme d'une obole, d'une épingle, d'un ceuti, d'un sou, d'un grain de cumin, d'un grain de gesse, d'une piécette.

No se me da un cuarto. No se me da un pelo de la ropa.
N 361 f- Je m'en fous comme de l'an quarante (' Je m'en moque comme d'un sou '). Je m'en moque comme de ma première

[361] ' Il n'en finit pas de boire de l'eau ' (il est trop avare pour boire autre chose).

[362] *Chito* : « *palo, bolillo, hueso u otra cosa que se pone empinada como señal* », *Aut.*, ' palet ', ' bouchon ' (jeu de bouchon). *No vale dos chitos* : ' Cela ne vaut pas un clou '.

[363] *Chocho* : ' graine de lupin '.

chemise (' comme d'un fil de mes vêtements ').

Pan puja, que no hierba mucha.
P 107 r- Le pain donne des forces, moult légumes [herbes], non.

Pera, durazno y melón, quieren puro el cangilón.
P 397 r- Poire, pêche et melon, veulent cruche de vin pur.

¿Por qué no cociche, nabo? —Porque no estuve apretado.
P 853 r- Pourquoi n'as-tu pas cuit, navet ? Parce que je n'ai pas été bien serré.

¡Qué buena boca para cerezas y guindas garrafales!
Q 12 r- Quelle bouche parfaite pour des cerises et des guignes géantes !

¿Qué tienen que hacer las bragas, con el alcabala de las habas?
Q 152 r- Qu'ont à voir les chausses, avec la juridiction des fèves ?

¿Qué tienen que ver berzas con gazpachos?
Q 153 r- Qu'ont à voir les choux avec les gazpachos ?

¿Qué venden en Gradas? —Castañitas tostadas; o mondadas.
Q 158 r- Que vend-t-on sur les Gradas ? Des petites châtaignes grillées ; ou pelées.

Quien manos ha, castañas ha.
Q 466 r- Qui mains a, châtaignes a.

Quien tras ensalada no bebe, no sabe lo que pierde; o tras la cocina.
Q 846 r- Qui après salade ne boit, ce qu'il perd ne sait pas ; ou « après bouillon ».

Revolver nabos con castañas. Revolver berzas con pencas.
R 118 r- Mélanger navets et châtaignes. Mélanger choux et côtes de bettes.

Secreto de oreja, no vale una arveja.
S 230 r- Secret d'oreille ne vaut rien.

Sobre el melón, vino fellón; o follón.
S 826 r- Sur le melon, vin pur.

Son habas contadas.
S 892 f- C'est comme si c'était fait[364].

Todo es bueno, y la miel con el puerro.
T 371 r- Tout est bon, y compris le miel avec le poireau.

Toma melón y partirás tajada.
T 507 r- Prends du melon et tu en couperas une tranche.

Un pan y ensalada.
U 20 f- [C'est] Un pain et salade[365].

Vezóse la vieja a la miel, y súpola bien.
V 215 r- La vieille a pris goût au miel, et s'en est régalée.

[364] Mot-à-mot : « Ce sont des fèves déjà comptées. »
[365] Un avare.

Vezóse la vieja a los bledos, no dejó verdes ni secos.
V 216 r- La vieille a pris goût aux bettes, elle n'a laissé ni vert ni sec.

Vinagre y miel, saben mal y hacen bien.
V 277 r- Vinaigre et miel ont mauvais goût, mais font du bien.

Viña y niña, peral y habar, malos son de guardar.
V 307 r- Vigne et jeune fille, verger de poiriers et champ de fèves, sont difficiles à garder.

La table. Les repas

Observer les créations de la verve populaire à propos de tel ou tel aliment ne dispense pas d'une vue d'ensemble : celle de la table au Siècle d'Or. La concision des expressions et proverbes relevés par Correas ne laisse, il est vrai, guère de place à la description des décors. On entrevoit toutefois quelques éléments de la matérialité des repas, au sens le plus large : un détail, saisi au vol, concernant le cadre dans lequel ils sont pris, le foyer et sa flamme, l'éclairage, mais aussi les rituels qui leur sont associés, la gestuelle, les petits malheurs domestiques qui se produisent à l'occasion des repas ou de leur préparation. Le rythme, l'organisation des repas, inspirent aussi nombre de proverbes. L'attrait que suscite l'acte de se nourrir en général, avec son incessant désir de satisfaction et ses frustrations, est un thème inépuisable. La boisson à table est, on s'en doute, un sujet particulièrement bien représenté. Mais l'hygiène et la qualité des repas génèrent eux aussi beaucoup de parémies. Le trio santé, sobriété et frugalité, ou encore les menus spécifiques, sont des thèmes qui, s'adressant à divers éléments de la population, fourniront chacun un ensemble conséquent de proverbes, comme, par exemple, ceux qui sont dédiés à l'alimentation des enfants.

Après la partie consacrée à la matérialité des repas, viendront, regroupés sous le titre de « Nourriture et société », d'autres proverbes moins concrets, plus chargés de valeurs sociales et symboliques, pour évoquer la convivialité, parfois mitigée : partager les repas, certes, mais pas trop tout de même ! Nous ferons une place aux prescriptions religieuses associées aux repas et ensuite, plus généralement, aux liens qui unissent table et économie domestique, table et rang social, nourriture et travail.

I - La matérialité des repas

Si la plupart des repas évoqués ici concernent la classe moyenne rurale ou urbaine, quelques-uns nous transportent à la table des maîtres, ou à celle des ouvriers. Mais les énoncés sont trompeurs. Qu'on n'aille pas coire que *Tener parientes en la cocina. [Por donaire o burla, mudada «corte» en «cocina».]* (T 104 f) signifie qu'on « a des parents à la cuisine » : c'était une plaisanterie pour se moquer de ceux qui se vantaient trop d'avoir des « parents à la Cour ». N'allons pas nous imaginer qu'on parlait de changer sa batterie de cuisine lorsqu'on disait *Con un caldero viejo, comprar otro nuevo, y con una caldera vieja, comprar otra nueva.* (C 978 r), puisque cela se disait à propos du remariage d'un plus jeune avec un plus vieux : *[Lo primero dice la moza que casa con viejo y le espera heredar; lo segundo el mozo que casa con vieja. Es graciosa la semejanza del trueco de tales vasijas.]*. Et lorsqu'on disait d'une femme *Hará nacer berros en una artesa*, elle ne s'adonnait pas à la germination de graines comme nos contemporains vegans, mais il s'agissait d'une sorcière notoire : *[Nota de gran hechicera.]* (H 184 r).

Certaines tables étaient renommées pour leur spécificité régionale ou leur réputation de bonne chère : *Mesa de catalán. [Por: mesa llena de vianda sin pan; como en una ocasión, honrando a una gran persona y su gente, pusieron copiosas mesas, y debajo dellas el pan en cestillos.]* (M 105 f). Ceux qui tenaient à la présence du pain sur la table disaient *En la mesa del rey cabe un panecillo.* (E 1747 r) : à tous les niveaux, on peut faire mieux… Quant aux franciscains, le

proverbe vante la table frugale qui les caractérise : *Mesa de Franciscos, coro de Bernardos, hábito de Agustinos, bolsa de Jerónimos, púlpito de dominicos.* (M 873 r).

Sauf dans le cas des ouvriers agricoles et des bergers qui prennent leur collation aux champs, l'idée de consommer un aliment conduit tout naturellement à mettre en scène l'intérieur de la maison. Un proverbe fait exception. Le seul type de consommation attesté sur la place du village est celui d'un fruit que l'on croque : *Comer fruta, hablar puta, y leer carta, bien se puede hacer en la plaza*. (C 636 r). Mais les deux autres activités qui lui sont associées, amours vénales (« *hablar puta* ») ou non vénales (*leer carta*), sur ce lieu de perdition qu'est la place exposée aux regards de tous, font presque de ce fruit la pomme du péché.

Dès qu'on pénètre à l'intérieur du cadre intime de la maison, l'élément central, c'est le feu dans l'âtre. Mais également, si l'on vit dehors comme le font les bergers, rien de plus visible qu'un brillant brasier permettant de préparer le repas. Une exception toutefois, celle des feux allumés précautionneusement par les voleurs de grands chemins, qui tentent de ne pas faire repérer leur campement : *El fuego del ladrón, arde por debajo y por encima non; o por defuera no. [Ladrones y salteadores de caminos que andan a monte, por no ser descubiertos por la lumbre, por lo que dice otro refrán : «Llama la llama adonde viene la llama», no la hacen grande como los pastores, sino con la menor llama que pueden, y procuran que sea brasa solamente, como dice otro refrán: «La lumbre del ladrón, dos brasas y un tizón»; y ansí, la lumbre que no alza llama y no está luciente la llamamos «lumbre de ladrones», y para decir que una es ruin lumbre, decimos que es «lumbre de ladrones»;*

y por eso dice el refrán: «Arde por debajo, y por encima non». En el Comendador está al revés: «Arde por encima, y por debajo, non», y en este caso será de ladrones del lugar, que no tienen aliño de buena lumbre y la hacen a deshoras de ajaspajas[366] *para sus comidas; y aplicaráse a los que, debajo de buena apariencia y palabras buenas, tienen vicios, falsedad y engaños]* (E 554 r). Un feu trop discret est donc un indice inquiétant. Correas fait état d'une variante donnée par un autre compilateur, *el Comendador*, qui dit strictement l'inverse du premier énoncé : le feu du voleur « *Arde por encima, y por debajo, non* ». Qu'à cela ne tienne : Correas, en quête d'explications rationnelles, y trouve une raison logique. Il s'agirait alors de voleurs du village ayant un toit, et qui, très occupés par leur activité vagabonde, ne s'éternisent pas à la maison, n'ont que peu de temps à consacrer au feu de leur âtre, et font un rapide feu de pailles sèches, qui brûle superficiellement. On voit que Correas, parfait connaisseur de la réversibilité du contenu des proverbes, est prêt à admettre sans sourciller des variantes totalement contradictoires.

Le feu, à l'intérieur de la maison, étant le lieu de préparation du repas, il en vient à susciter une gamme de métaphores, comme, par exemple, celle qui évoque le feu de la conversation à table, prompt à s'enflammer dès le début du repas et aussi vite que le ferait un conflit armé : *La guerra y la cena, comenzándola, ella se atea*[367]. (L 247 r). Variante : *La cena y la guerra, comiénzala, que ella se atea. [«Atear»: atizar, poner tea que arde.]* (L 122 r). Autant ouvrir les hostilités tout de suite, si l'on veut avoir l'avantage !

[366] *Ajaspajas* : la paille qui reste du chapelet d'ail, lorsqu'on a enlevé les têtes.

[367] *Atearse* : ' s'enflammer '.

Un autre élément caractéristique du cadre du repas est l'éclairage à la bougie (*candela*), ou au chaleil (*candil*), indispensable pour y voir mais aussi pour créer une atmosphère intimiste, au point que certains disaient *Antes sin cena que sin candela. [Este refrán cumplen bien en las Indias, donde usan dejar una vela encendida cuando se acuestan, para toda la noche. También es dicho de viejo que quiere más la lumbre que la cena.]* (A 1990 r). Correas y voit une allusion à des coutumes de l'Amérique coloniale, où l'on disait que, toujours sur le qui-vive, les gens dormaient avec une bougie allumée. Il y voit aussi une réflexion de personnes âgées dépourvues d'appétit et qui apprécient surtout la présence vivante de la bougie.

Mais laisser brûler la bougie est une dépense ; pour se moquer des négligents qui laissent les bougies allumées inutilement, on avait l'habitude de lancer la plaisanterie suivante, par exemple lorsqu'on entrait chez quelqu'un qui dînait à la chandelle, alors qu'il faisait encore jour : *Aún es invierno, que cena a la lumbre Jimeno.* (A 2290 r). En effet, on dînait habituellement « *a la noche* », du moins en hiver (voir commentaire du proverbe *Tres en el año…*). Ce propos ironique suppose un hiver déjà loin, ou peut s'appliquer aussi à une maison si obscure que les habitants s'éclairent même de jour. Mais il sert à dénoncer un gaspillage. Les proverbes sont finalement assez rarement à prendre au strict sens propre, même quand ils gardent un aspect très concret. Les mots *candil* et *velón*, qui désignaient deux types de lampe à huile à bec, en viennent à symboliser l'idée d'un choix attentif. On disait, en effet, *Escoger a modo de candil. [Dícese de las cosas que se escogen con atención una a una entre otras, como si con luz de candil las anduviesen mirando por las mejores, o las hiciesen a modo de candil.]* (E 493 f).

Toujours pour brosser le cadre du repas et évoquer les rituels familiers qui le précèdent, il y a cette exclamation d'auto-encouragement joyeux du père de famille rentrant tout crotté à la maison après sa journée de labeur dans les champs : *¡Ea, patas, que el agua hierve! [Anima para llegar a casa al descanso, adonde esperan con la cena y agua caliente para lavar las piernas a los maridos o hijos que vienen de la heredad de arar o cavar.]* (E 4 r). Le rêve, après le travail aux champs, peut-être après avoir été exposé au froid, c'est de se laver avec de la bonne eau chaude et de profiter des douces mains expertes d'une épouse serviable qui exécute ce rituel de toilette pré-prandiale.

La nappe (*mantel*, mot souvent employé au pluriel *manteles*) a inspiré nombre de proverbes. C'est un élément de décor et de confort qui reflète le niveau social, parfois de façon ostentatoire et trompeuse : *La comida del hidalgo: poca vianda y mantel largo.* (L 135 r). La nappe résume à elle toute seule l'équipement ménager de la maison. Pour souligner, par exemple, qu'il n'y avait pas grand-chose dans une maison, on pouvait dire : *Todo el ajuar manteles. [Por: lo superfluo de una cosa. «Era todo el ajuar manteles»; «No ha de ser todo el ajuar manteles».]* (T 208 f). La nappe semble un élément dont on a du mal à se passer. Une maîtresse de maison démunie va emprunter une nappe à sa voisine. Si elle n'est pas bien accueillie, cela donne la petite anecdote populaire suivante, condensée en un proverbe qui se moque de ceux qui empruntent trop facilement : *En nombre de Dios, para manteles hilo; nunca medre quien a nadie los prestare. [Una mujer pedía manteles prestados a sus vecinas, hasta que las cansó y se los negaron. Ella se determinó a hacerlos y hilarlos, y comenzando a hilar puesta a su puerta, decía, que la viesen:*

«Para manteles hilo, etc.». Es contra los que se quieren servir de lo ajeno, y hacen fieros con lo que no pueden.] (E 1854 r).

Même si la nappe est essentielle, elle ne suffit pas ! *Más quiere la mesa que mantel blanco y servilleta.* (M 424 r). Variante : *Más quiere la tabla que tovaja blanca. [«Tabla», por: la mesa; «tovaja»: manteles; y se dice «una tabla de manteles» porque sirve a la tabla y mesa.]* (M 425 r). Une chansonnette en forme de prière comique était sur toutes les lèvres et Gongora y fait même allusion dans son *romance* « *Si sus mercedes me escuchan*[368] », en évoquant un *hidalgo* pauvre qui restait « *desde las doce a las trece / rezando aquella oración / de la mesa sin manteles* »[369]. Voici cette prière burlesque : *Pater noster qui es in celis, pon la mesa sin manteles, y el pan sin cortezón, y el cuchillo sin mangón, kirieleisón, kirieleisón.* (P 306 r) : une action de grâce qui montre que la pauvreté rend peu difficile.

« Lever la nappe » (l'équivalent du français « lever la table »), c'est mettre fin à un repas, moment crucial où l'on règle parfois ses comptes : *Al alzar de los manteles, haremos la cuenta y pagaredes; o habrá cuenta y pagaredes.* (A 1119 r). Mais la femme qui méprise son mari, ou son père, règle aussi, à sa façon, ses comptes, en disant : *Para quien vos sois, marido, bastan estos manteles; o Para quien vos sois, padre…* (P 211 r).

Dans la vaste famille des proverbes non partageurs, que nous explorerons plus loin, citons-en déjà cinq qui parlent de nappes : *Mucho gasta el güésped que viene, pero más el que le atiende. Mucho gasta el güésped que viene, pero más el que los manteles tiende. Mucho gasta el güésped que viene, [pero*

[368] Éd. Antonio Carreira, I, p. 542.
[369] Voir note 57, p. 628 de l'édition Jammes-Mir du *Vocabulario…*

más] el que recibe y casa mantiene. (M 1209 r) ; et deux variantes : *Pierde el que viene, y más el que los manteles tiende. [El que recibe güésped.]* (P 511 r) ; *Quien viene, pierde; y más quien los manteles tiende.* (Q 893 r).

Quelques autres éléments de décor de la table figurent dans divers proverbes où la description du mobilier signe l'appartenance à une classe sociale, celle des *hidalgos* pauvres : *Al hombre pobre, capa de pardo y mesa de roble, taza de plata, cántaro y olla de cobre.* (A 1267 r). Ou encore : *Hidalgo pobre, taza de plata, y olla de cobre, y mesa de roble.* (H 389 r). Ou enfin : *Escudero pobre, taza de plata y cántaro de cobre; o En casa del pobre, taza de plata y olla de cobre. [Porque le duren.]* (E 2253 r). Ce qui nous paraît paradoxalement un équipement fait de matières nobles est un signe de pauvreté, propre aux gens qui veulent que leurs objets durent. Ceux qui vivent dans le luxe n'ont pas ce souci…

La maîtresse de maison doit être vraiment multi-tâches, si elle veut tout faire et en même temps surveiller la cuisson des aliments, et cela pose de menus problèmes d'organisation. Ou encore, cela entraîne de petites catastrophes domestiques, comme renverser la marmite : *Olla sin piedra, marido sin cena. [Por el peligro de trastornarse.]* (O 155 r), ou casser la vaisselle : *No se pierde más de la hechura. [Quebrándose una vasija.]* (N 1175 r), « On ne perd que la façon », disait-on avec humour, pour minimiser la chose, en regardant les tristes morceaux de faïence épars. Et la maîtresse de maison n'a le droit de ne rien oublier. Elle doit faire attention à ne pas laisser s'éventer le vin dans le pichet sur la table toute la nuit. Il faut tirer levin du tonneau juste avant le repas, car *Vino trasnochado, no vale un cornado.* (V 299 r).

Mais l'organisation du repas, c'est aussi la répartition du travail entre les diverses femmes d'un même foyer. Il peut y avoir tiraillements et rivalités entre la belle-fille et la belle-mère, pour décider qui a vraiment l'autorité : *Yo señora y vos señora, ¿quién cocinará la olla? o Vos señora y yo señ[ora]…* (Y 140 r). On disait aussi : *Dos tocas a una mesa, a la una u a la otra la pesa.* (D 702 r).

Finalement, peu importe de savoir qui l'emporte dans ce combat de préséance féminine, l'essentiel est que le repas soit servi à point, car *Comida fría y bebida caliente, nunca hicieron buen vientre.* (C 664 r).

Les comportements à table ? Selon un proverbe, le mieux est de se taire respectueusement, quand on n'est pas le maître de maison : *En la necesaria, caga; y en la mesa, come y calla.* (E 1752 r). Certains aiment chanter à table, mais un proverbe réprouve, sous forme ironique, ces comportements qu'il juge déplacés : *El seso derecho: cantar en la mesa, bailar en el lecho; o y silbar en el lecho. [Por ironía, de hecho de necio.]* (E 1301 r). Cependant, un autre proverbe, que l'on peut éventuellement contextualiser à table, peut être vu comme une protestation contre les précédents : *Pierna y pico, no hacen un delito.* (P 516 r).

La table, c'est un lieu intéressant, où les jeunes (mais pas seulement eux) apprennent de la vie toutes sortes de choses : *La mesa vale por escuela. [Donde hay hombres entendidos y letrados, y buena plática; y porque en la mesa siempre se habla de todo, y de todos, y se saben allí muchas cosas nuevas.]* (L 437 r).

Dans la ligne des proverbes prônant le sérieux à table, on trouve un groupe d'énoncés où la dignité se résume dans le mot

cara : *Pierna honra cama, que no buena cara; y cara honra mesa, que no buena pierna.* (P 515 r). La jambe (*pierna*) représente ce que l'on voudra bien y voir. Il y a aussi : *Cara pone mesa, que no pierna tiesa*. (C 299 r). *Cara honra mesa, que no pierna tiesa.* (C 298 r) et *Barba pone mesa, que no brazo ni pierna.* (B 34 r).

Le déroulement du repas se fait dans un ordre codifié. Des proverbes se chargent de signaler l'éventuelle transgression de cet ordre traditionnel, comme *Comenzar el rábano por la hojas. [A comer. Lo que se hace al revés.]* (C 621 r), ou encore sa variante *Comenzar por las porretas*[370] *el puerro y las cebolletas.* (C 622 r) : autant de proverbes qu'on lance comme critique à ceux qui font, en d'autres circonstances que la table, les choses en désordre ou dans l'ordre inverse de celui espéré.

D'où l'importance d'être à l'heure. Si quelqu'un arrive en retard au repas, on emploira l'expression *Llamar debajo de la mesa*. *Yo te llamé debajo de la mesa. [Cuando uno falta al comer, lo dicen por gracia; es tanto como decir: «no te esperamos».]* (Ll 3 f). On peut prévenir aussi un retard en disant : *Si te tardas, comerás debajo de la mesa. [Que no le dejarán nada.]* (S 183 f). On avait pu lui dire auparavant : *Si te llamo, no te engaño; si te tardas, por tu daño.* (S 690 R)…

On ne peut pas réchauffer éternellement les plats… Certes, les aliments doivent être consommés cuits. La mode n'était pas encore aux crudivores ! Manger cru est signe d'animalité et dangereux pour la santé, au même titre que marcher pieds nus : *Ni comas crudo, ni andes el pie desnudo.* (N 117 r). Mais ce n'est pas une raison pour cuire deux fois. Les aliments réchauffés ou, pire, recuits n'inspirent pas de sympathie, d'où

[370] *Porreta* : « *La hoja verde del puerro* », *Aut.*

l'application aux rapports humains : *Ni de amigo reconciliado, ni de manjar dos veces guisado.* (N 136 r)[371].

Le rythme des repas est régi, sans surprise, par le chiffre trois, dans un proverbe elliptique qui se présente comme une devinette, mais Correas vole à notre secours, révélant qu'il s'agit de prendre trois repas par jour, et au cours de chacun, de boire trois fois (du vin, bien sûr) : *Tres cada día y tres cada vez. [Tres comidas y tres veces de bebida.]* (T 660 r). Sur la lancée, on peut continuer l'énumération, en l'élargissant à d'autres moments « de société » : *Tres en el año, y tres en el mes, tres en el día, y en cada una tres. [«Tres en el año»: confesiones; «tres en el mes»: accesiones a su mujer; «tres en el día»: comidas (almuerzo, comida y cena); «y en cada una, tres»: beber tres veces en cada comida. El «almuerzo» es por la mañana, la «comida» a medio día, la «cena» a la noche; hay también «merienda» a la tarde, y después otra merendina, entre segadores.]* (T 676). Correas précise le nom et le nombre des repas, comme s'il s'adressait à un lecteur d'une autre planète, mais informe aussi son lecteur de la fréquence pratiquée ou jugée souhaitable pour les rapprochements conjugaux : trois fois par mois, voilà qui est raisonnable ! Toutefois, on peut se demander si, dans ce dernier proverbe, le *tres cada vez* est valable seulement pour la boisson à table…

Mais les femmes, elles, grignotent toute la journée, comme les poules picorent : *La mujer y la gallina, siempre pica. [En comida, dentro en casa.]* (L 617 r). Le rapprochement entre la femme et la poule, assez universel, est d'autant plus facile en espagnol que *picar* signifie, pour les oiseaux, « picorer », mais aussi, pour les humains « *tomar alguna ligera porción de*

[371] La construction sous-entendue est sans doute « *No te fíes de* ». L'édition digitale navarraise propose une version moins satisfaisante : *Ni de amigo reconciliado, ni de carnero dos veces asado*. (N 80 r), « Ni à un ami réconcilié, ni à un mouton deux fois braisé. »

algún manjar o cosa comestible »[372], ce que nous traduirons par « grignoter » mais aussi par « picorer ».

Bien qu'elle figure en bonne place dans l'énumération des repas par Correas, il semble qu'on pouvait faire l'impasse sur la *merienda*, à condition de retarder un peu le repas de la mi-journée et d'avancer celui du soir : *Yantar tarde y cenar cedo, sacan la merienda de en medio.* (Y 72 r).

Les comportements alimentaires ne sont pas les mêmes selon les repas. Mais Correas explique que ces variations dépendent aussi de la classe sociale concernée et du type de travail exercé. Le proverbe suivant ne conviendrait donc qu'à la classe favorisée qui a moins besoin de s'hydrater à la mi-journée que les travailleurs de force. Et le conseil de se contenter de boire à la *merienda*, sans rien manger, n'est valable lui aussi que pour les oisifs ou les intellectuels, les autres ayant un besoin vital de nourriture consistante quatre fois par jour. Le commentaire de Correas précise donc la portée de *Almorzar sin beber, y merendar sin comer. [Esto es en la gente regalada y que no trabaja; que comiendo algo por la mañana de conserva, y tal cosa, no es menester beber, porque hay humedad en el estómago; y a la tarde, en verano principalmente, se puede beber un jarro de agua para que haga ir abajo la digestión del mediodía y se abra la voluntad para la cena.]* (A 1579 r).

Mais, pour la santé de tous, il est important de ne pas dîner trop tard, si l'on veut vivre longtemps : *Tres cosas hay que matan los hombres: putas, y juegos, y medianoches. [«Hacer medianoche» es: después de las doce cenar o almorzar; sucede tras día de ayuno o viernes, y a los tahures]* (T 670 r). L'énoncé fait partie des proverbes qui déconseillent plus qu'il ne conseillent, ce qui permet d'être plus persuasif. Les trois

[372] *S. v. picar, Aut.*

éléments à qui l'on reproche, dans ce proverbe, de « tuer » l'homme forment un ensemble chronologique cohérent : le jeu et les prostituées, c'est rarement à 10 h du matin. Mais on apprend, au passage, qu'après les jours de jeûne religieux, on se précipitait sur la nourriture dès minuit…

Il est réputé bon de manger calmement. Certaines personnes, comme la commère du proverbe qui suit, sont si pressées, toujours en mouvement, qu'il est difficile de les inviter correctement, mais au moins, espère le locuteur de l'énoncé, cette commère prendra-t-elle rapidement un petit en-cas « sur le bord du couvercle » : *Comeréis en la cobertera, comadre andariega*[373]. (C 658 r). Ces femmes que l'on appelait aussi : *Marisincasa. [A las que andan mucho fuera y no tienen asiento.]* (M 294 r), ou encore dont on disait : *Marialba, cara de mujer, piernas de cabra.* (M 248 r)…

Face à ces femmes pressées et vagabondes, le principe qui s'affirme est de prendre son temps, mais pas seulement pour manger : *Comer, dormir y cagar, de vagar*[374]. (C 631 r). Logique digestive reprise dans *Quien bien bebe, y bien com*e, *buen cagajón pone.* (Q 180 r).

Le rythme du repas n'est pas tout. La sagesse populaire, inspirée des vieux traités de médecine, conseille de dégager un temps après le repas pour mieux digérer : *La comida, reposada, y la cena, paseada. [No porque sea necesario pasear la cena, sino porque haya tiempo della hasta el dormir, que no es sano acostarse en cenando*[375]*.]* (L 138 r). Ce type de proverbe concret n'est pas sujet à application générale. Mais

[373] *Andariego* : « *Amigo de andar, callejero, y de espíritu ambulativo.* », *Aut.*

[374] *Estar de vagar* : ' être libre de son temps '.

[375] *En cenando* : ' dès après le repas '.

Correas, très intéressé, comme toujours, par les informations se rapportant à l'hygiène de vie, sent toutefois l'utilité de préciser qu'il n'est pas nécessaire de prendre au pied de la lettre l'idée de faire une promenade après le repas du soir, mais que cela signifie simplement de ne pas aller immédiatement au lit après le souper. Certains ne sont pas pressés d'aller se coucher, comme, par exemple, les jeunes filles que leurs parents, soucieux de préserver la vertu de leur progéniture, envoient au lit trop tôt. Dans ce proverbe, le père de famille se lamente : *«Hija, cena, y vete a echar», por mal cabo*[376] *la vide andar.* (H 401 r). Et il y a une version pour les garçons… : *«Cena, mea, y vete a echar», por mal cabo le vide andar; a «Trasnocha y madruga», vile andar caballero en buena mula.* (C 469 r). Les pronoms « *la* » et « *le* » ne désignent pas la fille ou le fils, mais la consigne que donnent les parents, citée entre guillemets dans le proverbe.

Dans deux autres proverbes consacrés à des personnage qui s'attablent, le locuteur s'adresse de façon burlesque aux manches de son habit, qu'il personnifie : *Comed, mangas, que por vos me hacen honra.* (C 614 r) et *Comeldo vosotras, mangas, que por vos honra me catan*. (C 619 r). Laisse-t-il traîner ses manches dans des aliments ? Ou est-ce une façon amusante d'inciter à ce qu'on vous serve à manger, les manches étant autant de « bouches » à nourrir ? En tout cas, ce proverbe repose sur l'idée qu'être correctement vêtu permet d'être bien reçu partout, et qu'on juge la personne à la qualité de sa mise.

[376] Le sens de l'expression « *por mal* » ou « *por mal cabo* » n'est expliqué dans aucun dictionnaire, mais c'est Correas lui-même qui, en relevant l'expression dans ses « *frases* » (P 304 r), éclaire le sens de ce proverbe : *[Cuando se cobra o se hace algo muy a penas.]*, ' quand on a bien du mal à faire quelque chose '.

Pour ceux qui n'ont pas de famille et qui veulent se simplifier la vie, et vivre à leur fantaisie, il y a toujours la possibilité de manger à la gargote. Mais c'est souvent une habitude de mauvais garçons (*perdidos*) qui s'accompagne d'autres pratiques que Correas réprouve… : *Comer en bodegón y hacer en putería. [Porque se escoge como se quiere por el dinero, y se ahorra cuidado; consejo es de perdidos.]* (C 635 r). Un programme de vie réglé, où l'on en a pour son argent, et avec une liberté de choix totale…

Ces amateurs de repas en gargote, pas toujours argentés, ne rassurent pas les aubergistes inquiets de savoir s'ils seront payés. Ces flambeurs n'ont pas un sou vaillant et, avec leur manie d'avoir toujours l'argent au bout des doigts, ils ont déjà dépensé tout l'héritage ! *Comer y beber, y el testamento en la uña*[377]. (C 653 r) ; ou encore, dans la section *frases*, *Y el testamento en la uña. [Cuando hacen cuenta de gastar, aunque no quede nada.]* (Y 13 f), mais aussi, dans la section *refranes*, *Y el testamento en la uña. [Añaden esto los que cuentan lo poco que tendrán de que testar, y gastan en darse buena vida; y los que no alcanzan más de día y vito.*[378]*]* (Y 6 r).

---

[377] *En la uña* : expression adverbiale exprimant la facilité ou rapidité d'exécution d'une chose.

[378] Correas explique lui-même cette expression, dans le commentaire de *Día y vito, y parte en paraíso. [«Día y vito» es el sustento de cada día justamente, cuando llega y no sobra, y añaden esta piedad: «Dénos Dios día y vito, y parte en paraíso». «No tiene fulano más de día y vito», y acontece por muchos.]* (D 221 r). Le mot *vito* ne s'emploie ainsi que dans cette expression et vient du latin *dies et victus*, « *Phrase con que se explica el poco fructuoso trabajo de algunos oficios o exercicios, qual suele ser la labor de las mugeres, que trabajando todo el dia, solo ganan para comer en él, sin reservar nada, ni poder ahorrar para sustentarse otro dia*. », *Aut.*

L'attrait de la nourriture

Nombreux sont les proverbes et expression populaires qui mettent en scène très concrètement le désir de nourriture. Avec *Los ojos se le iban; los ojos se le iban tras ello. [Sinifica ansia con que uno miraba la comida, o lo que deseaba.]* (L 132 f), une simple mimique condense ce désir.

L'attrait de la nourriture est si fort que l'on ne fait plus guère attention au cadre, ou à la présentation : *Comerálo sobre la cabeza de un tiñoso. Comeríaslo… Comiéralo… [Para sinificar mucha gana de alguna cosa de comer, y cuán sin asco se comería.]* (C 140 f) ; ou encore qu'on est prêt à manger n'importe quoi : *Comiera piedras. Asiera de un pie de mulo. [Dícelo el que tuvo hambre.]* (C 149 f) ; *Comería suelas de zapatos. Comiera suelas de zapatos. [Por mucha hambre.]* (C 142 f). Contraste complet avec ces trois variantes d'une réflexion désabusée, d'inspiration ascético-religieuse : *No hay manjar, por preciado que sea, que no empalague, ni vicio que no harte*. (N 760 r) ; *No hay manjar tan preciado que no harte, ni vicio que no canse.* (N 762 r) ; *No hay manjar que no empalague ni vicio que no enhade.* (N 761 r).

Plus classique est l'expression d'une tranquille satisfaction épicurienne : *Bien comer y beber, buen pasatiempo es*. (B 159 r), où, néanmoins, la nourriture est vue avec une petite distanciation condescendante, non pas sous l'ordre de la nécessité, mais du divertissement. On peut d'ailleurs déduire que par « *bien comer* », on entend généralement « *comer mucho* », d'après cet autre proverbe regroupé par Correas avec sa version catalane : *Bien comer trae mal comer. Qui molt mancha, poc mancha.* (B 158 r). Un proverbe assez proche du premier, mais sans nuance de condescendance, est *Quien bien*

come y bien bebe, bien hace lo que debe. (Q 184 r).

L'abondance et l'excellence de la nourriture s'expriment, comme dans bien d'autres civilisations, par la référence méliorative à la figure du roi, dans *Comer y beber como cuerpo de Rey.* (C 649 r) et, de façon plus ironique, dans le délicieusement égoïste et très savoureux proverbe *Yo me soy el Rey Palomo*[379]*, yo me lo guiso, yo me lo como.* (Y 110 r).

Ce que donne la nourriture, c'est une satisfaction intime, pas seulement liée au regard des autres comme le serait la façon de s'habiller, qui elle, s'adresse en bonne partie à autrui. Aussi, on dira : *Comer, a gusto; y vestir, al uso*[380]. (C 624 r). Ce proverbe conseille de se conformer à l'usage dans la façon de s'habiller, afin de ne pas se faire remarquer, mais laisse toute liberté dans la jouissance de la nourriture.

Cette satisfaction alimentaire s'exprime aussi par l'accès à un état de détente et de bien-être. Correas cite une chansonnette à la mode inspirée par ce Nirvâna, qui se situe hors de tout

[379] Ce proverbe a un destin particulier : au XVIIe siècle, Quevedo l'utilise en refrain dans sa *Letrilla satírica III* « *Después que de puro viejo…* » et, à notre époque, une moderne marque de soupes en sachet espagnole s'en est servie pour sa publicité, ce qui a eu pour effet… de faire remonter la fréquence d'emploi du proverbe. César Oudin (1605) en donne la traduction suivante « Je suis le Roy Palomo, je me l'accoustre et le mange ». Ce proverbe peut être utilisé dans deux perspectives différentes : en mauvaise part, pour se moquer d'un égoïste qui ne veut rien partager ; en bonne part, lorsqu'on veut affirmer fièrement son autonomie. Il existe, dans la collection de Correas, un proverbe de sens identique : *El herrero de Arganda, él se lo suella, y él se lo macha, y él se lo saca a vender a la plaza*. (E 608 r), « Le maréchal-ferrant d'Arganda, c'est lui qui actionne le soufflet, c'est lui qui forge, et c'est lui qui va vendre sur la place. »

[380] Le *Diccionario de Autoridades*, *s. v. gusto*, commente le proverbe en ces termes : « *Refr. que enseña, que en las cosas que no trahen grave inconveniente: especialmente las que han de salir al público, es razón no apartarse de la costumbre común, para no hacerse reparable.* »

jugement de valeur, mais est pure sensation délectable : *Yo tengo una condición / que ni sé si es mala o buena, / que teniendo la tripa llena, / me descansa el corazón*. (Y 151 r).

Le christianisme tend à présenter tout bonheur comme un cadeau de la Providence divine, ainsi, rien de tel qu'un sentiment de satiété pour susciter la reconnaissance envers Dieu (la reconnaissance du ventre !) : *Cuerpo harto, a Dios alaba.* (C 1563 r).

Citons quelques expressions courantes au Siècle d'Or, réunies par Correas pour exprimer ce sentiment de bienheureuse satiété. Pour « faire plein ventre », on disait *Darse un papo. [Es: una hartazga de hablar, u de otra cosa.]* (D 174 f), ou encore *Darse una ventrada. [Por: hartazga. Lo que: «Sacar una vez el vientre de mal año».]* (D 177 r). Preuve qu'on ne faisait pas cela très souvent ! Ou encore, pour dire de quelqu'un qu'il mange ou boit à n'en plus pouvoir, on dit, de façon très imagée, qu'il boit *Hasta tente bonete. Hasta tente, hijuela. [Encarecen lo mucho que comieron o bebieron, y ansí de otras cosas.]* (H 267 f). À ceci s'ajoutent trois autres expressions synonymes, dans la section des *frases* :

- *Hasta no más. [Dícese en cosas de hartura: «Comimos y bebimos hasta no más»; y acomódase a todas cosas: «Corrí hasta no más»; «Habló hasta no más»: hasta no poder más.]* (H 265 f) ;
- *Hasta que diga «no quiero más»*. (H 266 f) ;
- *Hasta tírame de las mangas… esas mangas. [En cosas de hartura, y abastanza.]* (H 268 f).

Se rassasier devient la consolation par excellence. Et si l'on n'en profite pas, c'est l'abomination de la désolation ! *No le*

quedó un consuelo. [Que no le quedó ninguna cosa de comida, ni otra.] (N 222 f).

Les malades sont précisément ceux qui ont le plus besoin de cette consolation, mais leur médecin n'est pas toujours d'accord et leur prescrit des régimes frustrants, ou les met carrément à la diète. D'où les protestations de Marta, personnage populaire insolent : *Muera Marta y muera harta*. *[Es tan grande la sed de algunos enfermos, o el antojo de otra cosa, que a trueco de satisfacer la sed, o apetito, no reparan en el daño que les puede hacer, y con encarecimiento dicen: «Denme de beber y muérame luego, y no me maten de sed»; y si está desahuciado y apetece comer, se lo dan y tienen por piedad no dejarlos morir de hambre, porque morir de hambre es cosa muy lastimosa; mas el beber, siempre se lo recatean; acomódase a otras cosas.]* (M 1290 r). Proverbe de plus vaste application que celle des repas, précise Correas.

Une version, plus joyeuse encore, dit *Bien canta Marta, después de harta.* (B 156 r). On voit que le repas a été bien arrosé. Parodiquement, certains disent *Muera gata y muera harta*. *[Pónele el Comendador, y nunca le oí a nadie.* (M 1289 r). Ainsi, Correas doute de l'authenticité de ce proverbe, et ignore que c'est une citation littéraire extraite du théâtre de Juan del Encina. La réflexion de Correas est précieuse et nous montre que les très rares fois où il n'a pas vu pratiquer un proverbe, il le signale ; ce qui permet de déduire que tout le reste a vraiment été entendu par ce témoin scrupuleux qu'est Correas.

Déception et frustration pour ne pas avoir été associé à un repas s'expriment vigoureusement dans *Cómense los cagajones, y échannos acá los pezones; o y tírannos los pezones*[381]. (C 620 r) : « Ils mangent les crottes et ils ne nous

[381] *Pezón* : ' pédoncule de fruit '.

laissent que les restes » ; ou « ils nous lancent les rogatons ». De quoi être révolté, en effet ! Beaucoup de blagues au Siècle d'Or portent sur « *comer cagajones* » (plus de 40 occurrences de ce mot chez Correas !).

La notion de rassasiement est très inspiratrice de proverbes. L'un d'eux se présente sous une forme de plaisante lapalissade : *No hay cosa que más harte que el comer, ni otra que vino y agua que mate la sed.* (N 711 r).

On a souvent recours à la métaphore animale pour parler du rassasiement, qui entraîne, devant les meilleurs aliments, la perte de désir, voire le dégoût : *A paloma harta, la arveja*[382] *la amarga.* (A 593 r) ; ou encore *Buey harto no es comedor.* (B 476 r), repris dans le commentaire de *Hombre harto no es comedor. [Lo que «Buey harto no es comedor».]* (H 529 r). À propos du dégoût entraîné par un excès de nourriture, on a déjà vu plus haut : *Al hombre harto, las cerezas le amargan.* (A 1259 r).

Autre proverbe avec des protagonistes animaliers, mais en compagnie d'un type social humain bien connu : *El hidalgo, y el gavilán, y el galgo, con un papo harto*. (E 613 r). Ce proverbe réussit tout à la fois à rappeler l'obsession que représente la nourriture pour les *hidalgos* faméliques, et à faire le bref portrait social de l'*hidalgo* avec toute sa panoplie de chasseur aristocratique : le lévrier (maigre lui aussi), l'épervier (que l'on affame avant la chasse).

La notion de rassasiement (*hartura*) suppose préalablement celle d'aisance matérielle, d'où une idée de réussite sociale dans le surnom burlesque « *don Hartas* » : *¿Con quien casaron tus hijas? —La sesuda con don Hartas, y la loca con don Sartas; o*

[382] *Arveja* : ' gesse ' ou ' vesce ' : espèce de pois cultivé comme plante fourragère. Ou ' petit pois '.

¿Con quién casaste tus hijas?… [«Don Hartas» quiere decir: el abastado y sesudo; «don Sartas», el vano en gala y dijes, en que es perdido.] (C 962 r). Ce père prudent valorise le choix raisonnable de celle de ses filles qui a épousé un homme riche, et dénigre celui de son autre fille, l'écervelée qui s'est laissée séduire par un prétendant dont le goût pour le clinquant (déjà, le « bling bling » !), le conduira nécessairement à la ruine.

Si l'estomac trop plein ne veut plus rien entendre, il est plus difficile de rassasier l'œil, pour les aliments comme en toute chose : *Peor es de hartar el ojo que el paladar. [Demás de lo que suena la letra, es: que nos parece mejor lo ajeno, que lo que tenemos en nuestro poder.]* (P 378 r). C'est un peu l'idée « d'avoir les yeux plus grands que le ventre ». Mais c'est aussi plus généralement, signale Correas, un dicton sur l'envie.

La boisson à table

Un vaste chapitre à elle seule ! Mais commençons par les précautions à prendre, pour ne pas se trouver en difficulté à table : *A tu mesa ni a la ajena, no te sientes la vejiga llena; [o] A tu mesa, ni a la ajena, nunca con vejiga llena. [Que no detengas la orina.]* (A 815 r), conseil à mi-chemin entre la médecine et la politesse à table.

Les proverbes réussissent très bien à croquer sur le vif les gestes du buveur, et d'abord son attitude corporelle, les coudes sur la table : *Beber de codo y cabalgar de poyo.* (B 75 r). Boire les coudes sur la table, posture paresseuse, tout comme s'aider d'un banc pour grimper sur sa monture. *Autoridades* précise le sens de ce proverbe, que Correas avait laissé sans explications : « *Beber de codo, y cabalgar de poyo. Refr. contra los demasiadamente regalados, y que solicitan en todo sus conveniéncias, evitando quanto pueda perturbar su quietúd y*

repóso: como el que bebe de codo, y sin levantar el brazo, y el que monta a caballo desde el poyo[383] ».

Au contraire, celui qui boit valeureusement le fait en « levant le coude » avec vigueur : *Beber a codo alzado, hasta ver las armas del mal logrado.* (B 72 r) ; ou encore, en version courte : *Hasta ver las armas del mal logrado. [Dicho por viuda, bebiendo en la taza antigua y grande que en el hondo tenía las armas del marido.]* (H 269 r). Soulignons que, dans l'exemple mis en scène par le proverbe, il s'agit d'une buveuse, veuve d'un *hidalgo*, qui noie efficacement son chagrin dans le bon vin. Parmi les expressions désignant ce beau geste du buveur, Correas a relevé *Empinar la bota… el barril, o calabaza. [Por: beber de gana, sin tasa.]* (E 165 f).

Les proverbes attestent qu'il y a façon et façon de tenir le récipient contenant boisson ou nourriture. Dans les monastères, on tient la *taza* à deux mains, comme l'illustre cette petite anecdote soigneusement transcrite par Correas, et qui s'est décantée, comme cela arrive souvent pour les contes populaires, en un bref proverbe : *Beba, Padre, que la vida le da. [Éste es dicho de Garay, tirano en las Indias; fueron a tratar con él medios de paz dos religiosos, y él dudaba si eran fingidos, y para saberlo convidólos a comer, y púsoles delante sus porcelanas, pareciéndole que si las tomaban a dos manos como los religiosos en su convento, no eran fingidos; y al beber, viendo a un fraile que tomaba la taza con las dos manos, dijo: «Beba, padre, que la vida le da», porque si eran fingidos, tenía intención de colgarlos, como él lo declaró después; y quedó por refrán.]* (B 65 r). Sans l'aide de Correas, comment deviner l'anecdote qui sous-tend cette expression, qui peut servir d'encouragement à boire en toutes circonstances ?

[383] *Poyo* : ' banc de pierre '. Les bancs de pierre contre les murs des maisons et surtout des auberges servaient à cela.

Il y a cependant des endroits et moments où l'hygiène médicale conseille de ne pas boire, mais cet interdit est très limité. On ne boit pas la nuit au pied du lit : à cause des remontées acides ? Pour ne pas avoir à se lever la nuit ? *Al pie de la cama, ni vino ni agua. [Que no se ha de beber al acostar.]* (A 1363 r).

Lorsqu'on est à la maison, il est donc préférable de boire à table, mais sans oublier aussi un autre lieu parfait pour cet exercice, la cave : *El que va a la bodega y no bebe, o es necio, o no vee; [o] El que va a la bodega y no bebe, ¡oh, qué vez se pierde!; [o] El que va a la bodega y no bebe, buena vez se pierde.* (E 1219 r). Ce serait idiot d'aller à la cave sans boire un coup : les trois variantes prouvent combien ce proverbe consensuel était apprécié et employé. Mais, à bien y réfléchir, c'est un conseil inutile ! Tous ceux qui descendent à la cave savent en profiter sans exception, et qui soutiendrait le contraire, personne ne le croirait : *El que va a la bodega, por vez se le cuenta.* (E 1218 r).

Le *Diccionario de Autoridades*, commente ce proverbe en jetant sur lui un éclairage plus large : « *Al (sic) que va a la bodega, por vez se le cuenta. Refr. que aconseja se evite el concurso de los lugares, y ocasiones en que precisamente se ha de incurrir en alguna nota o infamia* ».

Mais que boire à table ?

L'eau n'est pas exclue, mais à condition d'être de qualité irréprochable : *El agua no ha de tener olor, color ni sabor, para beberla mejor.* (E 111 r), et elle doit donc être de source, prise à la fontaine, précise Correas, à propos d'une variante, faute de quoi elle n'aurait pas les propriétés organoleptiques souhaitées : *El agua, sin color, olor ni sabor; y hala de ver el sol. [En la fuente.]* (E 113 r). Vont dans le même sens les dictons suivants :

- *Si quieres beber agua limpia, sácala de fuente viva.* (S 582 r) ;

- *Ni bebas en laguna, ni comas más de una aceituna.* (N 90 r) ;

- *Ni bebas sin ver, ni firmes sin leer.* (N 91 r).

Ainsi, à côté des proverbes décrivant en positif les qualités que doit avoir l'eau potable, figurent les interdits (*beber en laguna*), et un conseil de prudence généralisée, applicable en d'autres cicronstances (*ni firmes sin leer*).

Les avantages de l'eau sont doubles, pour la santé et pour la bourse : elle n'enivre pas et n'endette pas. *El agua no embeoda, ni endeoda. [El labrador, por «endeuda», dice «endeoda».]* (E 110 r). Elle est même utile après la consommation de miel, aliment trop fort pour certains estomacs délicats. Mais voilà qu'on s'éloigne du conseil gustatif pour se rapprocher de la médecine… *El agua sobre la miel sabe mal y hace bien. [Porque templa el calor y mordacidad de la miel, y quita el dolor del estómago que la miel causa.]* (E 114 r).

Les préconisations des proverbes rappellent étonnamment celles des publications de notre époque. Les femmes âgées ne boivent pas assez : *No beber y toser hace a la vieja remover*[384]. (N 425 r). Ce qui rappelle que le meilleur des expectorants, c'est l'eau qu'on boit.

Mais toutes ces bonnes pensées n'arriveront jamais à convaincre les ennemis de l'eau. À leurs yeux, pas sûr que l'eau soit vraiment indispensable à table… et même, un doute plane : ne ferait-elle pas carrément mal ? *El agua hace mal, y el vino hace cantar.* (E 109 r). Même opinion défendue par cette épouse, partisane à tout crin du bon vin : *Con el vino sanaría yo, marido; con el agua, póngome mala.* (C 893 r). Le succès

[384] *Remover* : « *alterar los humores* », *Aut.*

de ce proverbe est attesté par l'existence de plusieurs variantes : *Con el vino sano yo, marido; con el agua estoy muy mala.* (C 894 r) et *Con el vino sano yo, marido; con el agua, póngome mala.* (C 895 r), sans compter l'appel impératif que nous citerons à nouveau plus loin : *¡Sopa en vino, marido, que me fino!* (S 900 r).

Socialement, boire trop d'eau, ou seulement de l'eau, est mal vu. C'est un signe d'avarice : on ne veut pas dépenser pour du vin… D'où l'emploi de l'expression ironique : *Encharcar en agua. Encharcarse en agua. [Por: beber demasiada.]* (E 240 f), ou encore *No se harta de agua.* (N 340 f), « Il n'en finit pas de boire de l'eau », car trop avare pour boire autre chose.

Pour atténuer les méfaits de l'eau, une solution simple : il faut l'accompagner de nourriture : *Quien tanta agua ha de beber, menester ha de comer.* (Q 707 r).

Cependant, un adage très célèbre, encore en cours de nos jours, dit qu'il faut parfois se résigner à boire de l'eau… mais déjà au Siècle d'Or, il était uniquement appliqué de façon métaphorique et générale : *Nadie diga: desta agua no beberé; [o] Nadie no diga… [o] No diga nadie: de esta agua no beberé. [Avisa de las vueltas que da el mundo]* (N 15 r). Les multiples formulations trahissent une occurrence d'emploi très élevée au Siècle d'Or. Mais il existait un autre proverbe, qui, lui, était d'application très concrète : *Bebí agua porque no hubo agua, que si agua hubiera, vino bebiera. [Es que no llovió para coger vino, y por ser año estéril de ello, fue forzoso beber agua, por la falta de vino, que lo hubiera si a tiempo lloviera.]* (B 82 r). Si les vendanges n'ont pas été bonnes, on ne peut pas faire autrement que boire de l'eau ! C'est une bonne excuse… Pourquoi tant de méfiance vis-à-vis de l'eau ? Pas simplement pour son côté éventuellement pollué ou insalubre

(*laguna*), mais surtout parce qu'elle prive des effets positifs du vin joyeux, qui favorise tant la convivialité. Boire de l'eau à table n'est pas l'idéal pour réchauffer l'atmosphère entre les convives : *El agua es fría, y más quien con ella convida.* (E 107 r). C'est un peu à cette logique qu'obéit *Más vale vino caliente que agua fría.* (M 694 r). Tandis que le vin…, c'est ce qu'il y a de mieux pour fluidifier la parole ! Aussi employait-on volontiers l'expression *Mojar la palabra. [Por: beber.]* (M 177 f). Ce qui n'est pas la même chose que *Echar un polvillo*.(E 70 f).

Et pourtant, n'est-ce pas un compliment mitigé que de répondre, quand on vous interroge sur la qualité du vin, *Por do pasa, moja. [Respuesta cuando preguntan si es bueno el vino, o agua fría, dando a entender que no es bueno, mas que, a falta, se puede beber.]* (P 699 r) ? Il est vrai qu'on disait aussi, à propos des fruits : *Para mojar la boca. [Dícese por frutas.]* (P 55 f).

Mais dans quoi sert-on le vin ? Mieux vaut ne pas prendre de risque. La gourde a un petit goût d'exotisme et de voyage, et boire dans une même gourde est un geste de confiance envers le monde extérieur qui en évoque un autre, d'importance plus considérable : donner sa fille en mariage à un prétendant étranger (c'est-à-dire, qui n'est pas du village). *Ni bebas con botija*[385]*, ni des a forastero tu hija.* (N 89 r). Plus grande que la *bota* est le *cuero*[386], l'outre de vin, à laquelle, certes, on ne boit

[385] *Botija* : *Bota pequeña, de barro.* Petite gourde ventrue, en terre cuite, alors que la gourde (*bota*) est en cuir.

[386] *Cuero* : 1) « *La piel del macho de cabrío, que sacandosela por la cabeza, sin hacerla mas de un corte, y adobandola, sirve para transportar el vino, azeite y otros liquores de una parte a otra.* » ; 2) « *Por tanslacion festiva se llama assi al borracho o gran bebedor.* », *Aut*.

pas directement, mais qui sert à transporter le vin : plusieurs proverbes apparemment dédiés à l'outre concernent, en fait, le buveur, le mot *cuero* désignant aussi par translation burlesque le buveur lui-même. *Está hecho un cuero. Está hecho una equis*[387]*. Está hecho una guinda. Está hecho una uva. Está erre*[388]*. Está parerre. [Todo por: borracho]* (E 551 f). Ainsi, figure dans le *Vocabulario* le proverbe *Cuero lleno, piezgo*[389] *enhiesto. [Contra los destemplados en vino.]* (C 1560 r) ; *A cuero tiesto, álzase el piezgo; [o] piezgo enhiesto. [«Tiesto» se entiende aquí por: «atestado» y lleno de vino, y aunque sea de viento. Adelante se dice: «El cuero, después de lleno, alza el piezgo»; «Cuero lleno, piezgo enhiesto». Dan a entender que, bien comiendo y bebiendo vino demasiado, se cae en el vicio deshonesto; lo cual debe huir todo hombre de virtud y honra, y no usar del vino más de por medicina.]* (A 115 r). Un vice en entraîne un autre… Pas sûr que le conseil de Correas de n'utiliser le vin que comme médecine soit suivi d'effet… On retrouvera plus loin les conseils de modération, les usages médicaux concernant la boisson, et la satire des buveurs.

Pour en revenir aux récipients habituellement cités pour la boisson, il y a aussi le *jarrillo*[390], dans un aimable énoncé où

---

[387] *Equis* : « *Termino con que se pronuncia la letra X. Jocosamente, se apropia esta palabra a los borrachos, de quienes se dice que están hechos una equis, porque como andan con las piernas cruzadas y haciendo la figura de la letra X para no caer, se usa desta voz para explicar y decir que uno está borracho y tomado del vino.* », *Aut*.

[388] *Erre* : « *El sonido con que se pronuncia la letra R. y de los que están borrachos y tomados del vino, se suele decir, que quanto pronuncian son erres.* », *Aut*.

[389] *Piezgo* : « *Aquella parte de cuero u piel que cubria el pie o mano del animal, que en los cueros, adobados para transportar liquores, puede servir de boca por donde salgan.* », *Aut.*

[390] *Jarra* : jarre à deux anses, carafe. *Jarro* : pichet, broc, à une anse. Sert pour l'eau ou le vin. *Jarrillo* : petit pichet.

l'on rivalise de politesse pour la boisson, mais chacun pour soi *¡Oh, oh, bien haya quien te parió! Bebe tú, y beberé yo; bebe tú por la jarrilla, y beberé yo por la botilla.* (O 100 r).

Chez les paysans, service rustique : on boit le vin dans une « tasse », qui s'accompagne, selon les dires de la voix parémique qui sait se faire aristocratique, de manières grossières, d'avarice et d'intempérance : *El aldeano, darte ha una taza de vino, y beberse ha cuatro.* (E 124 r). La *taza* s'emploie autant que le verre (*vaso*) pour boire du vin. Le verre à boire peut être en verre ou en métal, grossier ou précieux, et la *taza*, en métal, en porcelaine, en faïence. Covarrubias dit, *s. v. taça* : « *Vaso ancho y tendido, en que comúnmente se bebe el vino* ». On retrouvera plus loin ces manifestations de mépris social liées à la manière de boire ou de manger.

La façon correcte de boire est ignorée des rustres dépourvus de raffinement : ils boivent le vin comme si c'était de l'eau, ou comme le bœuf boit l'eau de la mare, à grands traits ! *El agua, como buey, y el vino, como rey. [Que del agua se puede beber largo sin nota, y no del vino, porque ha de ser moderado.]* (E 104 r).

Pour en revenir aux récipients, un proverbe dit que cela vaut toujours mieux de boire dans une *taza* que dans une *calabaza* (gourde), pour mieux mesurer la quantité bue : *Beber de calabaza. [Que no se ve cuánto; y de lo que va poco a poco.]* (B 74 r). Sans doute pour se moquer des étourdis, on disait plaisamment, en feignant de citer savamment le roi Salomon : *Dijo Salomón: «Para beber con la calabaza, quítala el espirón*[391]*».* (D 307 r), proverbe qui déborde largement son application première.

[391] *Espirón* : *cf.* le proverbe *La sardina, lo que quiere es: espira y bebe. [«Espirar»: sacar el aire de la bota, y quitar el espirón al barril o calabaza.]* (L 850 r).

De quelle façon invite-t-on à boire un verre, à la maison comme à la taverne ?

Le *brindis*[392] (*brindar*, ' boire à la santé de quelqu'un '), mot d'origine germanique, toujours en usage à notre époque, est au Siècle d'Or espagnol toute une institution. À celui qui boit à votre santé, on doit rendre la pareille : *Hacer la razón*. *[Por: beber, cuando a uno le hacen brindis, mostrándole una copa con vino, y responde: «Haré la razón», y bebe, estimando la oferta y vida por quien se brinda.]* (H 133 f).

Et si on n'a pas d'autre motif, on peut toujours boire à la santé du roi : *Echa vino y beberemos, que buen rey tenemos*. (E 37 r).

Demander à boire est l'occasion de mille formules cocasses, qu'on trouve d'autant plus désopilantes qu'on a déjà bien bu. À la taverne, mais pourquoi pas aussi en s'adressant à une servante chez un particulier, et surtout aux champs, dans une équipe d'ouvriers agricoles, on posera à la cantonade, pour demander à être resservi généreusement en vin, cette fausse devinette : *¿Jesucristo, por quien vino? —Por todos vino. [Lo primero dice un gañán; lo segundo responde otro, y con esto piden de beber para todos.]* (J 13 r). Une autre devinette du même acabit : *El rey fue viejo a Toro, y vino mozo*. *[Pide con donaire que el mozo eche vino. Juega de la ambigüedad del vocablo «vino», por «el vino de uvas» y por el pretérito del verbo «venir». […] En otros refranes se dice esta mesma gracia ambigua del vino: «¿Cristo, por quién vino? —Por todos vino», «Una vieja fue a Zaragoza, y vino moza». Maneras son de pedir de beber.]* (E 1254 r).

---

[392] *Brindis* : « *La provocación, convite o instancia que se hace a otro para beber.* », *Aut.* Voir également, *s. v. beber*, « *Beber a la salud de otro. Es brindar, y como familiarmente se suele decir, Hacer la razón, lo que se estila en los convites y banquetes.* », *Aut.* Ce sens de *razón* semble dérivé de *Razón :* « *equidad en las compras y ventas* », *Aut.*

Une dernière formule a droit à la franche approbation de Correas, peut-être parce que plus polie que d'autres, voire un peu recherchée : *¿Sequitas me dais? que beba queréis. [Buena manera de pedir de beber.]* (S 262 r).

Les proverbes rappellent les nombreuses qualités du vin, avec l'idée récurrente que ce serait dommage de se priver de ses bienfaits.

Le vin, selon certains proverbes du Siècle d'Or, donne paradoxalement des capacités de lucidité hors norme ; c'est, du moins, ce qu'on pensait dans la province de León. Cet intéressant état de clairvoyance est atteint, selon le proverbe, avec la consommation d'un litre de vin : *No hay tal testigo como buen moduelo*[393] *de vino. [Porque hace al que lo bebe descubrir la verdad. «Moduelo», o «moyuelo», es medida; de «moyo», [o] «modio», «medio»]*.(N 880 r). Maintenant que nous connaissons la dose idéale, voyons les bénéfices pour la santé : *El vino alegra el ojo, limpia el diente y sana el vientre.* (E 1387 r). Un deuxième proverbe énumère d'autres vertus du vin : *El vino tiene estas tres propiedades: que hace dormir, y reir, y las colores al rostro salir.* (E 1403 r). Pour les vieillards, c'est une véritable renaissance : *El vino es la teta del viejo.* (E 1397 r). Image vigoureuse qui en fait un élixir de jouvence. Et s'ils sont catarrheux, c'est le bon remède : *Al catarro, dalle con el jarro. [Dice que poco beber es bueno al catarro, y eso, que sea vino.]* (A 1182 r).

Mais le vin, tout comme l'eau plus haut, doit être de bonne qualité. Le buveur qui dit *Bebo poco, mas quiérolo bueno.* (B 83 r) se pose en connaisseur exigeant. Une variante : *Yo poco bebo, mas quiérolo bueno.* (Y 125 r). On disait

[393] *Moduelo* : mot appartenant au dialecte de la province de Léon ; c'est une mesure équivalente à 2 *cuartillos* (*cuartillo* : chopine, mesure de 0,504 l., soit le ¼ de la *azumbre*, qui fait, elle, 2,016 l.). Donc, le *moduelo* correspond à environ un litre.

encore : *Aunque me pongo a la mesa con el jarro lleno, bebo poco y quiérolo bueno*. (A 2340 r). Cependant, la réputation d'un vin se fait toute seule : *El vino que es bueno no ha menester pregonero.* (E 1401 r). S'il n'est pas bon, une solution radicale : *O bebella o vertella. O bebello o vertello.* (O 2 r).

Comment reconnaître la qualité du vin ? La couleur a son importance. On a déjà vu, dans le chapitre sur le pain : *El vino por el color, y el pan por el olor, y todo por el sabor. [O trocado: «El vino por el olor y el pan por el color…».]* (E 1400 r).

Supporte-t-il d'être coupé d'eau ? Cette éventualité est envisagée, mais d'après les proverbes déjà cités et ceux que nous verrons plus loin, ce n'est pas la préférence du plus grand nombre, mais seulement l'opinion de quelques hypocondriaques prudents qui s'inquiètent des effets de l'excès de vin pur : *El vino más templado y no tan empinado. [Aviso al que lo bebe puro.]* (E 1399 r), mieux vaut couper le vin avec un peu d'eau et ne pas le boire trop vite.

Le vin est l'accompagnement indispensable du souper, selon le proverbe déjà cité dans le chapitre sur la viande : *Ni olla sin tocino, ni boda sin tamborino, ni cena sin vino.* (N 258 r).

La prescription de vin peut se faire impérative, surtout pour le souper : *Toda buena cena, del beber comienza.* (T 335 r). Les avis sont catégoriques : *Comer y no beber, es cegar y no ver.* (C 656 r). Mais, dans le proverbe suivant, les hygiénistes protestent contre les excès de boisson qui, en laissant moins de place à la seule nourriture authentique (le pain), exposent l'organisme à un affaiblissement. Ceci, pour le sens littéral, mais Correas montre que l'on emploie cet énoncé surtout au sens figuré : s'adonner à la boisson entraîne la ruine

économique et peut conduire à la misère : *Quien mucho vino cena, poco pan almuerza. [Quiere decir que el que mucho se da al vino, consume su hacienda y no tiene qué almorzar.]* (Q 536 r).

Mais, de toute façon, pour bien boire (c'est-à-dire, beaucoup boire), il ne faut pas trop manger. Les amuse-gueule suffisent : *Para beber mucho, mucha oliva y poco conducho*[394]. *[Aceituna.]* (P 144 r).

Le vin, si l'on y réfléchit bien, est lui aussi un aliment. À juste titre on peut donc prétendre, comme les deux proverbes qui suivent, qu'il doit être mangé plutôt que bu, c'est-à-dire mangé en soupe : *El vino, comido mejor que bebido.* (E 1390 r) ; et *El vino ha de ser comido y no bebido. [La razón es porque en sopas se detiene más en el estómago; y se ha de usar por medicina, y no por bebida.]* (E 1398 r). Plusieurs parémies font en effet allusion à ce mode de consommation, qui n'était pas réservé à une classe paysanne aux mœurs archaïques. C'est une façon courante, au Siècle d'Or, de consommer du vin à table. Mêlé à la soupe, le vin enivre moins, allègue ce buveur, impatient qu'on le resserve : *Sopa en vino no emborracha: echa vino, muchacha.* (S 903 r). Ce à quoi un autre proverbe apporte un léger correctif : *Sopa en vino no emborracha, mas arrima a la pared.* (S 904 r). Si l'on s'appuie contre le mur pour ne pas tomber, ce n'est pas trop bon signe… On disait de celui dont l'esprit était déjà bien échauffé par le vin qu'il était « *calamocano* » : *Estar calamocano*[395]. *[Del que está borracho o cerca de ello.]* (E 595 f).

---

[394] *Conducho* : obligation de nourrir le seigneur, quand il passait sur certaines terres. Par extension : nourriture.

[395] ' Pompette ', 'éméché '.

Les sensations corporelles sont transformées par le vin, comme le confirme l'ivrogne du proverbe : *Sopa en vino no emborracha, aire no hace, ¿pues quién me menea? [Habíase comido una gran barreña de sopas en vino, y bamboleábase, cargada la cabeza.]* (S 902 r).

Dans le proverbe suivant, où l'on entend concrètement le plaisir de l'absorption bruyante du liquide, parions qu'il s'agit aussi de *sopas en vino…* : *Sopas y sorber, no hay tal comer.* (S 906 r). Le proverbe capte graphiquement et auditivement le double bonheur de la dégustation des tranches de pain et du bouillon.

Exemple de fausse excuse donnée par les gens portés sur le vin, et qui se défendent de leur addiction : *Yo no lo bebo, mas cómolo en sopas.* (Y 117 r).

D'autres ironisent gentiment sur la *sopa de vino*, par l'inversion des mots : *Ni sopa de agua, ni vino de sopa.* (N 315 r).

Il y a des repentis, ou plutôt de faux repentis, qui, sur le mode de la confession religieuse, se proclament indignes… de boire de l'eau. Voici, relevée par Correas, une intéressante parodie de la contrition : « Mon Dieu, je ne suis pas digne de vous recevoir… » : *Yo no soy dino de beber el agua sin vino; por la vuestra santa palabra, de beber el vino con agua; [o]sin [agua]*. (Y 120 r).

Le curé, en confession, demande habituellement au pécheur « Combien de fois, mon fils ? » Or, justement, *vez*, voilà un mot qui apparaît souvent dans les proverbes sur le vin. Le nombre de fois (*veces*) où l'on boit du vin donne lieu à des précisions abondantes dans les proverbes : nombre de fois souhaitable, moment à choisir, aliment associé… On pourrait traduire *vez* par « coup » (« boire un coup »). La *vez*, peut s'entendre de diverses façons : une gorgée ? un verre ? une

goulée ? Un trait ? C'est, en fait, la quantité de vin qu'on boit en une fois[396]. À chacun de voir… Voici un exemple : *Vez por vez, la de la nuez; gota por gota, la de la bellota.* (V 206 r). On peut comparer avec une expression de sens différent : *Dar golpe. [Dícese por: comer y probar algo, como «Dar golpe al jarro… a la empanada», u otra cosa; y es: comer buena parte. «Diole buen golpe»; «No le dará golpe». Es muy usado con esta negación.]* (D 92 f). Précisément, c'est sous cette forme négative que l'expression est citée par Correas dans la section *refranes* : *No le dará golpe; y No la dará golpe. [Para decir que uno no probará una cosa. «Dar golpe» se dice por: «probar» o «tomar buena vez»; como: «Dar buen golpe al jarro… a la leche… a la olla», y otra cosa.]* (N 921 r).

Le nombre de ces « *veces de vino* », variable, est l'occasion de faire de l'humour : *Con la aceituna, una. [Entiende: vez de vino; y añaden: «docena».]* (C 916 r). En général, un « coup » suffit, comme dans cette expression où l'on rince la poussière dans la gorge : *Echar un polvillo. [Por: « Echar un trago », o vez de vino, que quita el polvo.]* (E 70 f). Mais le locuteur du proverbe peut annoncer d'emblée qu'il veut un nombre illimité de *veces*. Les vieilles femmes ne sont pas en reste pour le faire, comme celle qui intervient dans ce mini-dialogue : *A bien comer o mal comer, tres veces beber. —Ni quiero tres ni trece, que un tordo bebe cien veces. [Lo postrero añadió la vieja que no quiso tener limitadas veces.]* (A 14 r). Un autre proverbe, très concis, croque en cinq mots une silhouette emblématique de vieille femme, occupée à filer près du pichet de vin : *La vieja al jarro, hilando.* (L 962 r).

Si vous étiez capable de boire sans limite, alors, on disait de vous, sur un ton admiratif : *Bebe recio. [A un gran bebedor.*

[396] *Vez* : « *La cantidad que se bebe de un golpe: y assí se dice, Una vez de vino.* », *Aut*.

«El Padre bebe recio».] (B 15 f). L'exemple savoureux donné par Correas, « *El Padre bebe recio* », montre que la qualité de bon buveur vise tout particulièrement les ecclésiastiques…

Plus familièrement, et avec moins de respect que dans la formulation précédente, on disait, en employant une comparaison très imagée : *Bebe como una topinera. [Por: mucho. «Topinera» es el sumidero que hace el topo por la tierra.]* (B 13 f), ou encore *Es muy gran topinera. [De uno que es muy gran bebedor. «Topinera» es el camino y hoyo que el topo hace debajo de la tierra, por la cual se hunde el agua, si no la tapan, regando las güertas.]* (E 393 f). Correas, doutant des connaissances zoologiques de ses lecteurs potentiels (des étudiants et des universitaires, des bourgeois, donc surtout des citadins), juge nécessaire d'expliquer l'aspect d'une taupinière, et combien l'eau d'irrigation s'y engouffre facilement. La traduction par « taupinière », en français, a cependant l'inconvénient de mobiliser surtout la représentation d'un monticule, plus que d'un trou. Peut-être « trou de taupe » correspondrait-il mieux à la lettre de l'expression espagnole ?

Bien d'autres images, dont, immanquablement, certaines empruntées au domaine de la religion, dépeignent la propension à boire : *Bebe los Kirios. Bebe como un tudesco. [Por: mucho. Los tudescos, como son de tierra fría, se crían con vino y son amigos dello.]* (B 14 r), ou *Bebe los Kirios de Elena. [Encarece mucho beber.]*[397] (B 21 r). Mais aussi : *Beber los Kirios de Elena. [Encarece mucho beber.]* (B 21 f). *Kirios*, pour « *Kiries* », est une allusion au *Kyrie eleison* de la liturgie (d'où la déformation populaire amusante « *Kirios de Elena* ») dont la formule se répète neuf fois. Cela suppose donc de boire… neuf « *veces* ».

[397] Le verbe *encarecer*, ' vanter ', souligne, là encore, l'admiration.

Mais c'est mesquin de compter les « coups »… Pourquoi rendre des comptes à autrui ? Quand on boit, c'est chacun pour soi, pas question de censurer : *Todos beban a placer, y nadie cuente las veces que el otro bebe.* (T 440 r).

Pour conclure sur ce sujet, être un « bon buveur » est une qualité éminente, puisqu'elle en vient à résumer toutes les qualités au monde, dans le très ancien et très célèbre proverbe suivant, d'application générale (et encore employé de nos jours) : *So mala capa yace buen bebedor.* (S 811 r). Il a une variante : *Debajo de mala capa, hay buen bebedor. [Por gracia dicen algunos: «hay buen vividor», por la semejanza de la palabra.]* (D 167 r). On voit que ce proverbe, destiné à montrer que les apparences sont trompeuses, était tellement connu et pratiqué, qu'on le détournait en plaisanterie (*vividor*, ' bon vivant ' ou ' viveur ').

Dans un registre plus sobre, et avec plus de concision encore, le proverbe suivant dit : *Vivir bien y beber bien*. (V 345 r), comme si c'était une saine équivalence.

« Boire des coups » est un geste éminemment social. Il est convenu, pour être courtois, de rendre les invitations. On est flatté de voir l'origine française de l'expression espagnole *Beber aután*[398]*. [Por beber largo, y muchos brindis a la tudesca (...).]* (B 73 r). Même si l'on vous critique, disent les proverbes, surtout, ne vous refrénez pas sur la boisson ni sur rien d'autre, restez imperturbable : *Sufrir la grita*[399]*, y beber los*

[398] *Aután* : « *Aután es palabra francesa,* autant adeoque*, vale en castellano* al tanto, igualmente*, y assí dezimos* bever de aután*, beber tantas vezes quantas nos brindaren, y bever igual cantidad. Úsase este término entre gente ordinaria, quando han comido y bevido en abundancia* », *Covarr.*

[399] *Grita* : substantif. *Dar grita* : « *insultar muchas personas a otra con gritos y voces de oprobrio: como suelen hacer los muchachos a los locos* », *Aut.*

barriles[400]*. [Dícese de los que no se congojan, antes se gozan de la pesadumbre que dan a sus prójimos, como a ellos se les siga interés de allí.]* (S 968 r).

Une parémie dénonce le risque d'agressivité sous l'emprise de l'alcool, et ceci dès la troisième « *vez* » : *A tres veces bebido, envaina tu cuchillo.* (A 803 r). Parfois de véritables explosions de violence sont à craindre : *Arcabuz que no revienta, se escalienta. [A propósito del que «calla y piedras apaña»; y del que bebe mucho y dice que no se emborracha.]* (A 2164 r).

Autre inconvénient, le vin délie la langue et rend indiscret, voire exhibitionniste : *El vino anda sin calzas. [Graciosa alegoría: que quien lo bebe sin tasa, después, alegre, descubre los secretos que no debe, como las vergüenzas el que anda sin bragas.]* (E 1388 r).

Et les buveurs (en l'occurrence les buveuses) ne payent pas toujours ce qu'ils achètent : *La mujer que mucho bebe, tarde paga lo que debe.* (L 582 r).

Un proverbe met en garde contre l'ivresse : *El vino, en el jarro, y no en el casco.* (E 1396 r). Mais parfois les buveurs feignent de penser hypocritement que les effets délétères ressentis sont plutôt dus à ce que le vin provient d'une vigne trop ancienne, plutôt qu'à l'excès lui-même… : *El vino de viña vieja me zonzona la oreja.* (E 1394 r). Ou encore, c'est telle ou telle provenance du vin, supposée particulièrement propice à l'ivresse, qui est mise en cause. On note que la simple mention du vin de Heljas fait saliver Correas qui, à propos de *El vino de las Heljas me escalienta las orejas*, soupire *[Lugar de buen vino en Portugal, las Heljas.]* (E 1392 r).

Comme nous l'avions annoncé plus haut, les proverbes qui préconisent de boire le vin pur ne manquent pas. L'un d'eux

[400] *Barril* a deux sens : ' baril ' (d'olives, etc.), et ' bouteille ventrue en grès '.

construit son assertion sur le nombre idéal de *veces* : trois. Et toujours, pur : *A buen comer o mal comer, tres veces beber; la primera, pura, la segunda, como Dios la crió en la uva, la tercera como sale de la cuba.* (A 30 r).

Le nombre n'est pas tout. Choisir le bon moment de boire est essentiel. Le bon verre de vin qu'on boit après la salade (bien assaisonnée et prise en début de repas, elle donne soif), c'est le meilleur, le moment où le vin a le plus de goût : *La vez de la ensalada es la sazonada; o no es de perder.* (L 953 r). Le proverbe joue sur deux sens du mot « *sazón* » : « *el gusto y sabor que se percibe en las cosas* », et « *el tiempo oportuno* », (*Aut*.). Et que ce vin soit pur sert à contrebalancer le côté aqueux de la laitue (dans d'autres versions modernes qui circulent sur Internet, le proverbe finit par « *no la pierdas ni sea aguada* »).

La consommation de vin après la salade est aussi évoquée dans un proverbe à prendre au deuxième degré : *No me la hizo ensalada, que no me la pagase*. *[Quiere decir que bebió siempre tras la ensalada. Alude al dicho antiguo: «Nadie se la hizo que no se la pagase»; «Nadie me la fizo que no me la pagase».]* (N 974 r).

Citons un proverbe proche, qui prend la forme d'une litanie : *Una por una, la de la aceituna; vez por vez, la de la nuez; y alta y de peso, la del queso; y para más aína, la de la sardina; y vegada por vegada, la de la ensalada*. (U 114 r), et, déjà vu, *No hay sardina mala, ni lo puede ser; que la que es mala para comer, es buena para beber.* (N 854 r).

On a vu s'exprimer plus haut l'exigence épicurienne sur la qualité du vin. Mais parfois, il faut être indulgent et savoir fermer les yeux : *A vino de mal parecer, cerrar los ojos al beber.* (A 845 r). Et puis, après tout, *Y lo bebido, bebido*[401]…

[401] Déformation plaisante de *Y lo vivido, vivido. [Dicen esto los entrados en*

Voici quelques préconisations diététiques précises, dûment argumentées par Correas. D'abord, on ne boit pas n'importe quoi avec les figues : *Con higos y brevas, agua bebas. [Por su calor; mas si son verdes, vino es mejor. Las brevas no se pasan, y para ellas es mejor decir: «Con brevas, vino bebas», por el otro «Tras el crudo, puro».]* (C 913 r). Mais les proverbes laissent sa liberté au buveur, et on trouve aussi le contraire : *Sobre brevas, vino bebas; [o] Sobre brevas, no bebas*[402]. (S 816 r). Il suffit de mieux entrer dans les détails, pour lever les ambiguïtés : *Al higo, vino; y al agua, higa. [Entiende: al higo verde; porque dice otro refrán: «Tras crudo, puro». Con todo, ésta es opinión de buenos bebedores, porque al añadir «y al agua, higa» es decir: no la admitimos. Juega de la paronomasia de «higo» a «higa»*[403]*.]* (A 1243 r).

Mais on peut inverser les mots de ce proverbe, pour plaisanter : *Al vino, higo; y al agua, higa. [Opinión de bebedores, que por higa al agua, dieron al higo vino, y «al vino, higo», por contrapuesto y cosa buena. Queda dicho antes, trocado: «Al higo, vino; y al agua, higa».]* (A 1486 r).

Les meilleures salades de fruits au vin sont faites avec des poires et des pêches : *El durazno y el prisco quiere vino, y agua el higo.* (E 511 r) et *Peras, de vino; y del durazno el vino. [Alaba las peras mojadas en vino, y el vino que mojó el durazno.]* (P 402 r).

---

años, mirando la esperiencia que tienen de las cosas del mundo, que si se volvieran de veinte o veinticinco, «y lo vivido, vivido»… También por gracia mudan la letra, y dicen «Y lo bebido, bebido».] (Y 13 r).

[402] Ce dernier proverbe seul est relevé par *Autoridades*, qui le commente ainsi : « *Refr. y conséjo saludable, porque la experiéncia enséña ser dañoso, y contrário a la salud beber sobre brévas.* »

[403] « Faire la figue » consistait en un geste moqueur obscène, où l'on laissait apparaître le bout du pouce entre l'index et le majeur repliés.

Pour les amateurs du jus de la vigne, ce pourrait être un plaisir redoublé que de boire du vin en mangeant du raisin : *Bebed con uvas, beberéis dos veces.* (B 71 r). Mais s'agit-il de boire du vin en mangeant du raisin, ou de boire de l'eau avec du raisin, pour mieux se désaltérer ? Quoi qu'il en soit, plusieurs proverbes assez proche du précédent appellent à la prudence, le mélange boisson et raisin étant présenté comme indigeste : *Para beber con uvas, más vale beber en ayunas.* (P 143 r). Lorsque, dans un autre énoncé, boire avec des raisins est considéré comme le comble du désagrément, il s'agit probablement, en ingérant de l'eau avec ces deux fruits, de prendre le risque de troubles digestifs : *Como beber con uvas; o Como beber con guindas. [Cuando no agrada algo.*[404]*]* (C 679 r). Dans les deux exemples suivants, en revanche, il s'agit bien de vin : *Quien bebe en ayunas, bebería con aceituna o [Quien bebe] con uvas…* (Q 174 r) ; *Quien bebe con uvas, beberá con aceitunas.* (Q 173 r). Les conseils diététiques s'accumulent dans le répertoire parémiologique et sont parfois d'une grande précision !

Plusieurs proverbes déconseillent les mélanges de boissons et préconisent un ordre précis dans leur consommation successive. En voici quatre dont le premier donne, de surcroît, deux noms de récipients qui viennent compléter les indications matérielles déjà vues sur la vaisselle : *Antes el suelo al jarro que la boca al tarro*[405]*. [Da a entender que el vino vaya adelante de la leche y no se beba tras ella.]* (A 1955 r) ; *Dijo*

---

[404] *Beber con guindas* : « C'est un terme qui se dit pour respondre à une personne qui met en avant quelque chose hors de propos », précise César Oudin, *Tesoro de las dos lengvas española y francesa*, 1607.

[405] *Tarro* : 1) « *Vaso de tierra alto, y ancho de boca, y vidriado, el qual suele servir para conservas.* » ; 2) « *Se llama también una especie de taza de barro, en que los Pastores ordeñan las ovejas, cabras o vacas […]* », *Aut.*

la leche al vino: «Seáis bienvenido amigo; pero no uséis mucho ese camino»; o «no andéis mucho este camino». (D 303 r) ; ou encore *: Dijo la leche al vino: «Seáis bienvenido, amigo»; y volvióse hacia el agua, y dijo: «Estéis noramala». [Otros dicen: Dijo el vino a la leche: «En hora mala acá entreste». El labrador dice «entreste» por «entraste». Otros varían : «Dijo el agua a la leche: "En hora mala acá entreste"». Opiniones son. Lo cierto es que tras leche ha de ser poca la bebida, y es mejor la de agua, porque con su dulzura no se acede la leche en el estómago.]* (D 304 r) ; *«En hora buena vengáis, amigo», dijo la leche al vino. —«Vengáis en hora mala», dijo la leche al agua.* (E 1689 r).

Quant à la fameuse laitière de la chansonnette suivante, elle a une nette préférence pour le vin : *Leche vendía, / y vino traéis; / echáme un azumbre, / veré qué tal es. / Por empinar el jarro / cayóseme el tocado; / mientras me toco, / echáme otro poco; [o]: «Por leche venía*[406]*».* (L 1159 r).

Le vin, en principe, était réservé aux hommes ; raison de plus pour que les proverbes, et les petits contes populaires fassent une grande place au thème transgressif des femmes et de la boisson, sous forme de satire bon-enfant. Ces femmes éprises du vin, mises en scène de façon burlesque, réclament à grands cris l'élixir de vie, et vont même jusqu'à prétexter, pour y avoir droit, en être à la dernière extrémité : *Caldo de uvas, marido, que me fino.* (C 179 r). De multiples autres occurrences montrent le succès de ce motif :

- *¡Sopa en vino, marido, que me fino!* (S 901 r) ;
- *¡Vino, marido, que me fino!* (V 295 r) ;

[406] La note 163, p. 457, de l'édition Jammes-Mir, souligne que la variante la plus correcte est « *Por leche venía* », et non « *leche vendía* ». Il n'y a donc sans doute pas de laitière à l'origine. Mais un esprit facétieux a pu inventer la forme « avec laitière », mise en avant par Correas.

- *¡Aceite de cepas, marido, que me fino!* (A 913 r) ;

-*¡Vino, marido, que no molino! o «que no lino!»* (V 296 r).

Dans ce dernier proverbe, le vin réclamé contraste avec les matériaux nécessaires à la réalisation des tâches imposées par les maris à leurs épouses : la farine à pétrir et le lin à filer. On apprécie, au passage, la variété des périphrases populaires évoquant joyeusement le vin : *aceite de cepas*, *caldo de uvas* : avec les mots *sopa*, *aceite*, et *caldo*, ces dames donnent habilement l'impression de rester dans le registre des activités ménagères. Ainsi la femme buveuse, joyeusement transgressive, est-elle un personnage familier très populaire.

Et voilà le résultat ! Les joues enflammées de ces femmes déclenchent les cancans des domestiques : *Colorada estáis, nuestra ama. —Vengo del horno y diome la llama.* (C 576 r). Ces faux-fuyants, d'ordre varié, ajoutent au comique, et présentent généralement des femmes honteuses de leur penchant. Mais pas toutes ! Certaines revendiquent avec autant d'orgueil que les hommes la qualité de leurs performances dans ce domaine. Un proverbe réunit en une joute plaisante la fierté d'un buveur et d'une buveuse, à moins que ce soit de deux buveuses : *Por beber beber, nunca me venció mujer; Por beber, mezquina, nunca me venció vecina.* (P 657 r). Le commentaire d'une variante donne une idée de la provenance de ces proverbes : *A beber vino beber, nunca me venció mujer. [Salió de un cantar.]* (A 8 r).

L'ivresse se voit en tout cas à l'œil nu, et pas seulement, comme précédemment, dans la réflexion ironique du valet à sa patronne, « *Colorada estáis, nuestra ama.* », car, c'est bien connu, *En el andar y en el beber, se conoce la mujer.* (E 1578 r). Mais s'enivrer est finalement le moindre défaut des femmes : *Más vale que me digáis que bebo vino,*

que no que pongo el cuerno a mi marido. (M 615 r). L'honneur est sauf !

Les concours de boisson entre hommes et femmes, ou entre femmes (« *nunca me venció vecina* »), atteignent parfois une grandeur épique, mythique, et sont même à l'origine de la réputation de certains villages, comme le montrent trois anecdotes que l'on aimait à répéter à propos de trois célèbres buveuses.

Mais auparavant, commençons par évoquer le personnage haut en couleurs d'une fameuse buveuse, *Mari García.* Elle refuse les critiques que lui adressent les « honnêtes gens » moralisateurs et revendique fermement le droit à la boisson, tantôt remerciant avec une politesse insolente son interlocuteur : *Mal bebéis, Mari García. —Mas, bien, que os dé Dios vida.* (M 57 r), tantôt affichant une pieuse résignation comique, parce que décalée : *Borracha estáis, Mari García. —La voluntad de Dios sea cumplida.*

Quant aux trois anecdotes annoncées précédemment, celle de Sancha la Bermeja dont le teint enluminé est révélateur, celle de « la femme d'André », et celle de l'« honnête vieille d'Alcobillas », elles étaient tellement connues qu'elles donnèrent lieu chacune à un proverbe. Les explications longues et circonstanciées de Correas sont les bienvenues en pareil cas !

Plusieurs villages se réclament de la fameuse Sancha la Rousse, grande buveuse devant l'Éternel : l'histoire est celle de deux villages voisins qui se disputent la propriété d'un pâturage et, pour vider la querelle, on organise un concours entre un représentant de chaque village. Celui qui boira le plus de vin sera le vainqueur et remportera la mise pour son village. C'est finalement une femme, Sancha la Bermeja, qui a la victoire. Certes, elle en meurt, mais grâce à elle, son village a gagné : *Aquí morirá Sancha la Bermeja, mas de Bañares será la*

dehesa. (A 2123 r), ou, variante : *Aquí morirá Sancha la Bermeja, o con Santo Domingo quedará la dehesa.* (A 2127 r). Bañares est le nom d'un pâturage de Santo Domingo de la Calzada. Mais il y a d'autres variantes géographiques : *Aquí morirá Sancha la Bermeja, mas de Bañuelos será la dehesa.* (A 2124 r) ; ou encore *Aquí morirá Sancha la Bermeja, mas de Belinchón será la dehesa. [Los de Santo Domingo de la Calzada dicen que competían con los de Bañares, lugar vecino, sobre una dehesa, y se convinieron en que pusiesen dos bebedores, uno de cada parte, y que ganase el que más bebiese. Santo Domingo tiene la dehesa llamada Bañares, en saliendo de la ciudad al oriente, con prado y encinas, sea ella o no. Los de Zorita, de junto a Madrigal, aplican ansí el cuento, en competencia con otro lugar vecino, sobre poseer una dehesa llamada Bañuelos, y que venciendo Sancha, aunque reventó, la hicieron de bulto de piedra con un cántaro en la mano, y la pusieron a la puerta de la iglesia. Otros dirán que es Zorita, la de la Mancha, de la Orden de Calatrava, y va poco en vejez de tan poco fundamento. Los de Belinchón, en la Mancha, dicen que fue suya la competencia y vitoria, y lo prueban con que poseen una dehesa llamada Sancha; y que mujeres, Sancha y otra, fueron las bebedoras; y que habiendo bebido sendos cántaros, estaban ya tendidas, y que Sancha se animó y pidió un cuartillo más, con que venció y reventó.]* (A 2125 r). On voit que dans l'un des exemples cités par Correas, la ferveur populaire va jusqu'à élever un monument à la gloire de Sancha la Bermeja, la représentant avec sa cruche de vin à la main. Une dernière variante efface le nom des villages au profit de la mention de la seule Sancha : *Aquí morirá Sancha la Bermeja, mas suya será la dehesa.* (A 2126 r).

La deuxième grande buveuse mythique du *Vocabulario de*

refranes de Correas est « la femme d'André » qui réclame à son mari de continuer à lui verser dans le gosier du vin avec un entonnoir : *Hijo Andrés, embúdamelo otra vez; o Hermano Anés. [«Anés» por «Andrés». Dicho de borracha. Dicen los de Olmedo que allí sucedió este cuento: que un hombre tenía la mujer bebedora, y se embeodaba; él la amenazó con un gran castigo, si más la acontecía. Volvióla a hallar beoda, y para hartalla de una vez, tomó una media arroba, y con un embudo a la boca se la envasó, con que durmió; y cuando despertó, decía: «Hijo Andrés (o Anés), embúdamelo otra vez».]* (H 419 r). Correas indique toujours avec soin la provenance géographique des anecdotes citées. Dans cette histoire, contée par les gens d'Olmedo, un mari tente d'endiguer l'ivrognerie de sa femme. Il la menace, si elle continue à s'enivrer, de lui infliger un grand châtiment. Peine perdue, elle recommence. Prenant les grands moyens, le mari, pour la dégoûter du vin, déverse dans le gosier de sa femme avec un entonnoir une demi-arrobe de vin, et elle tombe ivre morte. Mais à son réveil, incorrigible, elle réclame à son mari l'entonnoir.

Ce que le proverbe a conservé du conte populaire initial, bien qu'allusif, représente l'essentiel de la situation décrite. Ce n'est même plus le cas dans l'anecdote suivante, celle de la « Vieja de Alcobillas », dont il ne subsiste que la nature « d'honnête vieille femme » du personnage et le nom du village. Inutile d'en dire plus. Au Siècle d'Or, tout le monde (du moins, dans la région d'Olmedo) sait qui est la *vieja de Alcobillas* et quelle est sa faiblesse : *La vieja honrada de Alcobillas; [o] La vieja de Alcobillas le ha cogido. [Como si le cogiera para su labor. Es manera de llamar a uno beodo. Dicen que una vieja de Alcubillas, en el valle de Montiel, se tomaba del vino, y retrayéndoselo*[407]*, respondió : «Por mar y*

[407] *Retraher* : « *dar en cara con alguna cosa que ya estaba olvidada* », *Aut.*

por tierra yo soy honrada»; y quedó por refrán «La vieja honrada de Alcubillas», por: «bebedora».] (L 964 r). Cette célèbre *vieja de Alcobillas* est devenue synonyme d'ivrognerie de façon absolue, ivrognerie des hommes comprise (contrairement à ce que semble indiquer Correas, en employant le féminin « *bebedora* ») ; la forme la plus développée du proverbe, la deuxième, joue sur une ambiguïté : pour désigner quelqu'un qui est ivre, on disait « La vieille d'Alcobillas l'a pris. », comme on parle de quelqu'un qu'on a pris (engagé) pour un travail. Autre raison du succès de cette histoire d'ivrognesse, la protestation comique du personnage qui se proclame à cor et à cri « honnête femme sur terre et sur mer », quand on lui reproche son vice. Cette apparente antinomie entre l'ivrognerie et l'honneur est certes là pour amuser. Mais rapprochée des anecdotes précédemment citées, elle revient à admettre une fois de plus qu'honneur est rendu aux grands buveurs. Mais, dans une société misogyne, de préférence à travers des figures féminines…

Femmes et, facteur aggravant, vieilles. Un proverbe doublement misogyne spécifie même que boire est la vocation des vieilles femmes, tout comme la vocation de la pluie est de tomber les samedis, et celle des prostituées, d'exercer leur métier : *Sábados a llover, viejas a beber, putas a putecer*[408]. (S 3 r). Ainsi va le monde. Les sonorités évocatrices du nom des deux villages suivants leur ont donné la réputation d'abriter de vieilles buveuses[409] fort gaies : *En Cantalapiedra y*

[408] Pour : « *putear* ».

[409] Paul Veyne, dans son ouvrage *La vie privée dans l'empire romain*, Paris, Seuil, 2015, nous rappelle (p. 136) que le personnage comique populaire de la « Vieillarde ivrogne » existe déjà chez les Romains (fresques de Pompéi), au même titre que le Vieux Pêcheur, le Laboureur, et le Jardinier. Loin de s'attendrir sur les misères des classes populaires, les classes aisées s'en amusent.

Cantaelpino, canta la vieja con el buen vino. (E 1502 r).

On est peiné de quitter un thème aussi passionnant que la consommation du vin au Siècle d'Or. Force est de constater que, dans les proverbes, il y a peu de place pour d'autres boissons que le vin, boisson délectable, et l'eau, fade nécessité. Quelques rares proverbes parlent tout de même du chocolat, boisson espagnole par excellence. Une recette figure dans le *Vocabulario de refranes* : *El chocolate escelente, para poderse beber, tres cosas ha menester: espeso, dulce y caliente.* (E 417 r). Et ce n'est pas la quantité qui compte, mais la saveur sans pareille : *Bebe chocolate, y no pidas que harte.* (B 67 r). Sur cette note parfumé, nous quitterons le terrain de la boisson pour nous intéresser à celui de la qualité des repas.

Hygiène alimentaire et qualité des repas

Bien manger est la clef de la santé : *Quien bien come, bien puja.* (Q 182 r). Mais les repas sont parfois décevants. Certains dîners se réduisent à si peu de chose, qu'on aurait de la place dans l'estomac pour en prendre deux à la fois… : *Dos malas cenas en un vientre caben.* (D 687 r). Ceci peut s'appliquer à tout ce qui est insuffisant, à commencer, en effet, par quelque mauvais repas pris à la hâte.

Mal manger, cela revient presque à jeûner : *Bien ayuna quien mal come; o Harto ayuna, etc.* (B 154 r)[410]. En tout cas, la mauvaise nourriture n'apporte rien : *Quien come pescada y bebe vinada, ni come ni bebe nada.* (Q 287 r). Pire que cela, de mauvais repas sont destructeurs pour l'organisme : *Con estos yantares y con estas cenas, menguan las carnes y crecen las*

[410] *Autoridades* commente ainsi ce proverbe : « *Refr. con que se explica la penalidad del mal comer que equivale a la del ayuno, de que está excusado el mendigo*. »

venas. [Que cuando son malas las comidas, se enflaquece.] (C 909 r), ou encore :

- Con las malas comidas y peores cenas, menguan las carnes y crecen las venas. (C 929 r) ;

- A malas cenas y a malos almuerzos, angóstanse las tripas, y alárganse los pescuezos. (A 495 r) ;

- Con tales cenas y tales almuerzos, menguan las tripas y crecen los pescuezos. (C 975 r).

Tout peut dégénérer très vite vers la maladie, comme le montre le saisissant raccourci suivant : *Comer y arder. [Contra los que enferman por comer, y arden con calentura.]* (C 648 r).

On se fait très vite une idée de la qualité d'un dîner (ou de toute autre chose) : *La buena cena temprano parece. [Que luego*[411] *se descubre y echa de ver el buen fin que han de tener las cosas que tal le merecen.]* (L 41 r).

Correas souligne l'application au figuré de l'expression suivante, qui initialement concerne une mauvaise digestion : *Hacer mal estómago. [De la comida se traslada a negocios.]* (H 138 f). De même, on disait *No hacer buen estómago. [Por: no ser a gusto algo que nos dicen, o lo que se come.]* (N 162 f).

Manger reste la panacée pour guérir bien des maux. Un proverbe divise les maux en deux catégories : maux de tête, maux du corps. La solution est également simple : *Dolor de cabeza, quiere manjar; dolor de cuerpo, quiere cagar.* (D 514 r). Plus éthéré est la proverbe : *La buena conversación es manjar del alma, y lleva caballeros a los de a pie.* (L 42 r). Rien ne vaut les nourritures spirituelles que l'on trouve dans la conversation raffinée.

Il faut se garder de suivre l'exemple de ceux qui, malgré la réprobation de leur entourage, ne prennent pas soin de leur

[411] *Luego* : ' immédiatement '.

personne ou de leurs intérêts. Ces négligences coupables sont résumées dans *Comer grullo, y quemar yugo.* (C 637 r) et sa variante : *Quien come grullo y quema yugo, todos ruegan a Dios que le lleve del mundo.* (Q 280 r). *Grullo* est synomyme de *grulla*, la grue, comme il apparaît dans un autre proverbe, *Dos a uno, quiero tornarme grullo. [Para volar y salvarme.]* (D 665 r). La chair de grue était peu appréciée, comme on a vu plus haut dans le condescendant proverbe : *Carne de pluma, siquiera de grulla.* (C 319 r). C'est donc faire peu de cas de soi-même que de manger de cet oiseau. Quant à « *quemar yugo* », brûler cet objet d'utilité fondamentale qu'est un joug dans le monde des laboureurs représente un désastre économique, et même quasiment une faute morale.

Santé, sobriété

Certes, manger et boire sont des carburants indispensables à notre organisme : *El horno, por la boca se calienta; o escalienta. [Alegoría que el comer y el beber sustenta.]* (E 688 r). Mais tout doit se faire avec mesure : *Bebe poco, y come asaz; duerme en alto, y vivirás. [«Asaz» es: lo que basta.]* (B 70 r).

L'expression suivante, qui s'applique au domaine alimentaire mais aussi à celui de la parole, est efficace dans sa concision imagée : *Guardar la boca. [Entiéndese: de comer o beber cosa que dañe; y de hablar mal. Y también: andar advertido y con aviso de no hablar palabra que esaspere al superior. Casi lo mismo que: «Guardar el viento».]* (G 47 f).

Pour mieux se modérer, le plus simple, c'est de ne pas boire quand on est sous l'emprise d'une trop grande soif, ni manger quand on a trop faim : *Ni con toda el hambre al arca*[412]*, ni con*

[412] Ce coffre, lieu de rangement habituel des miches de pain pour les mettre

toda sed a la cántara. (N 128 r). Variante : *Ni con toda sed al cántaro, ni con toda hambre al almario.* (N 129 r). Le pain est certainement en grande partie la cause de l'attrait irrésistible du coffre : *En arca abierta, el justo peca.* (E 1466 r).

Faut-il voir intempérance, ou hypocondrie, dans le proverbe : *Comer toda vianda, y tremer toda malaita.* (C 643 r) ? Les mots *malaita* (forme régionale) et *tremer* (archaïsme pour *temer*, mais qui évoque le latin *tremere* et des mots comme *tremebundo*) sont une formulation très joliment expressive de cette crainte obsessionnelle de la maladie.

L'excès de nourriture, surtout le soir au souper, s'inscrit dans une politique de sagesse stoïcienne, faite de mesure et de sobriété, selon le proverbe *Poco sol, poca cena y poca pena. [Avisos para buena salud.]* (P 589 r). L'aspect psycho-somatique n'était pas méconnu… Un autre proverbe précise que trop manger le soir nuit à la qualité du sommeil : *Por mucha cena, nunca noche buena.* (P 816 r) ; ou encore : *Quien bien cena, bien duerme, si no es la cena repleta.* (Q 181 r).

Si l'on en croit Correas, les avis sont d'ailleurs partagés sur le bien fondé de manger peu ou non le soir. Ces conseils diététiques sont souvent joints à d'autres principes d'hygiène : *Come poco y cena más, duerme en alto y vivirás. [Este refrán le entendieron los antiguos como suena, y lo afirmaron médicos, y lo mesmo se ha de entender en nuestro tiempo con la gente de campo y trabajadora, mozos y robustos, que con el calor y cansancio gastan la buena cena, y duermen bien y descansan. Con la gente de letras, holgazana, y delicados y ancianos, que son menor parte, enseña la esperiencia lo contrario: que es mejor comer bien y cenar con moderación,*

à l'abri des rongeurs, ne peut pas ne pas nous faire penser au célèbre épisode du coffre du maître de Lazarillo de Tormes.

porque no gastan tanto, y por eso declaran: «…y cena mas poco»; y para éstos diremos mejor ansí: «Come más, y menos cenarás; duerme en alto y vivirás»; o «Come bien, y poco cenarás…». Con este sentido conviene el otro refrán, que dice: «La comida reposada, y la cena paseada». Con esta distinción es verdadero, dicho de la una y de la otra manera.] (C 604 r).

Trop manger le soir empêche de dormir, mais bien manger le soir favorise le sommeil. Les proverbes débattent entre eux, au sein du répertoire populaire, comme on le voit dans : *Come poco y cena más, y dormirás. [Sigue la antigua opinión que hacían mayor cena que comida, y sucede, cenando muy poco, dormir mal.]* (C 605 r). En tout cas, ces deux proverbes coïncident sur l'idée qu'il ne faut pas se goinfrer deux fois par jour…, à chacun de répartir sa charge alimentaire selon son mode de vie. Et, comme l'explique Correas, dans le commentaire d'une variante, il existe sur ce sujet deux traditions : *Cena poco y come más, duerme en alto y vivirás. [Este refrán va más derecho, aunque comienza por las Vísperas, como los disantos. Entiéndese: en ancianos y estudiosos, y los que no trabajan en campo. Algunos, por vía de donaire, dicen: «Cena poco y bebe más»; pudiéranlo decir en el otro, «Come poco y cena más…»; «Come poco y bebe más…».]* (C 470 r). Donc des injonctions contradictoires, selon que l'on suit les traditions des anciens et des modernes. Mais une chose est sûre : il faut dormir en hauteur ! Et surtout, avoir une formule proverbiale sous la main pour toutes les occasions.

Un proverbe associe les bienfaits de la nourriture et du sommeil, mais concerne surtout les malades, juge Correas : *Quien come y duerme, con mucho mal puede. [Es del enfermo.]* (Q 293 r).

Une préconisation de toutes les époques, mais très moderne aussi : la consommation d'aliments sobre et décroissante au

cours de la journée, qui, dans les proverbes suivants, s'exprime à travers l'image des corps de métiers censés avoir chacun leur façon de manger : *Almuerza con rufián, come con carpintero, y cena con recuero. [Dícese también por infinitivo: «Almorzar con rufián, comer con carpintero, cenar con recuero».]* (A 1580 r) ; voici encore deux variantes :

- *Almuerzo de rufián, comida de carpintero, y cena de recuero, merienda de ganapán.* (A 1581 r) ;

- *Almuerzo de rufianes, comida de abades, cena de gañanes.* (A 1582 r).

Toujours dans la ligne de la mesure à garder à table, voici deux sentences classiques, frappées au coin du bon sens, et prônant la raison : *Comer para vivir, y no vivir para comer.* (C 640 r) ; *Comer poco, y andar alegres.* (C 641 r).

Une alimentation sobre influe non seulement sur le moral (*andar alegres*), mais sur la moralité : *Comer poco y beber menos, a lujuria ponen freno.* (C 642 r).

La réprobation des excès s'exprime dans de multiples proverbes : ne pas faire plein ventre prend parfois des allures hyperboliques. La force d'un proverbe est dans celle de ses images : *No te hinchas*[413]*, y no reventarás. [De comida. Henchir.]* (N 1259 r). Correas, en philologue averti, prévoit que ses lecteurs pourraient confondre les verbes « *hinchar* » (gonfler) et « *henchir* » (remplir), et prend les devants pour lever l'ambiguïté. Un autre proverbe, apparemment très proche du précédent, emploie justement le verbe *hinchar*, et a donc un sens très différent : *No te hinches, y no reventarás. [De aire vano. Hinchar.]* (N 1260 r).

L'excès conduit à creuser sa tombe avec ses dents : *Más mató la cena que sanó Avicena. [Esto es ansí sobre gran comida.]* (M 397 r). Les meilleurs médecins du temps de

[413] *Henchir* : ' remplir '.

Correas n'y peuvent rien : on voit que la réputation du célèbre médecin et philosophe arabo-islamique Avicenne (980-1037)[414] reste la référence en Espagne, six siècles après sa mort. Variante : *Más vale «No cena» que Avicena.* (M 585 r).

L'idée de « *pasear la cena* », déjà évoquée plus haut, se retrouve, formulée un peu différemment, dans *Si quieres enfermar, cena mucho y vete a echar; o cena y vete acostar.* (S 599 r).

Les termes qui, à l'intérieur d'un même énoncé, voisinent avec ces soupers trop chargés nous informent des craintes médicales les plus courantes. Frugalité, vie sans stress et pas trop d'exposition au soleil : on croirait lire un programme de santé du XXIe siècle… : *Soles, y penas, y cenas, tienen las sepulturas llenas. [O trocado: «Cenas, y penas, y soles, matan los hombres».]* (S 867 r). Correas cite encore deux variantes : *Cenas, soles, y Madalenas, tienen las sepulturas llenas.* (C 472 r) ; *Cenas, y penas, y soles, matan los hombres. [Y trocado: «Soles, y penas, y cenas, tienen las sepulturas llenas».]* (C 474 r). Inutile d'attribuer une valeur précise à la place de chacun des termes dans l'énumération, car selon les variantes, *soles* et *cenas* se trouvent alternativement en tête ou en fin d'énumération : souplesse et richesse de la formulation des proverbes ; et mystère de la prévalence d'une version sur une autre : disparaissent celles qui sonnent moins bien ou qui se retiennent plus difficilement. Le soin avec lequel Correas a relevé toutes les variantes rencontrées fait de son *Vocabulario* un trésor linguistique qui reflète fidèlement le niveau de popularité d'un proverbe.

[414] Son *Canon de la médecine* fut longtemps la base des études médicales, en Orient comme en Occident.

La relation entre nourriture excessive et envie de dormir donne lieu à *Barriga caliente, pie durmiente. [Que el harto es perezoso.]* (B 50 r) : trop manger fait dormir, et on devient un bon à rien. Le bref proverbe suivant joue sur des déplacements d'accents toniques burlesques : *Hartomé, aduermomé.* (H 245 r). Un autre a son origine dans une chansonnette rythmée : *Viéneme el mal que me suele venir, que después de harto me suelo dormir.* (V 259 r).

L'intellectuel Correas est sensible au fait que les somnolences dues à l'excès de nourriture nuisent aux performances cérébrales. C'est un véritable engrenage infernal que traduit (assez lourdement, reconnaissons-le), cette longue énumération : *Quien mucho come, mucho bebe; y quien mucho bebe, mucho duerme; y quien mucho duerme, poco lee; y quien poco lee, poco sabe y poco vale.* (Q 516 r). Tout est dit !

On devient vite un importun, si l'on se montre trop insistant : *Quien mucho pide, y mucho bebe, a sí daña y a otros hiede.* (Q 530 r), ou un égoïste : *Bien comido y bien bebido. [Dícese del que está harto y no se duele del otro; y también para decir que uno es, o fue, bien mantenido.]* (B 34 f). Toutefois ce dernier proverbe, selon Correas, a deux modes d'application très différents : l'un, de nature critique, stigmatise l'égoïste qui se goinfre sans penser aux autres, l'autre, positif, désigne quelqu'un qui a été bien tenu, bien nourri, bien élevé[415]. Le gros mangeur, perçu comme un égoïste, est victime de rejet social et n'arrive pas à se marier : *Cuando te quisieres casar, no comas hasta hartar.* (C 1456 r).

Pour la santé, le proverbe conseille d'éviter de faire plusieurs repas de suite trop plantureux : *No hay comida buena a que no*

[415] *Mantener* : « *Vale también sustentar, proveer del alimento necesario para la vida a alguno* » ; *mantenido* : « *Causaba admiración como pudiessen las madres criar tantos juntos, y tenerlos tan bien mantenidos* », *Aut.*

siga mala cena. (N 699 r), ou de ne pas réchauffer et rallonger éternellement la soupe : *Dos veces cocina*[416]*, amarga el caldo.* (D 703 r).

Lorsque certains se plaignent, après un repas trop copieux, de ne pas pouvoir bien manger au repas suivant, on leur répond : *La comida que se pierde por comida, no es perdida; [o] La comida que por comida se pierde, no se pierde. [Dícese por los que se quejan que no comen bien si almuerzan, o no cenan si meriendan.]* (L 137 r).

Saluons la performance de ces parasites gloutons que sont les gens d'Église. Il y a quelque chose de grandiose dans la profondeur de leur estomac : *Yo no lo entiendo. —¿Qué? —Tanta gente de bonete*[417]*, ¿dónde mete?*[418] *[Come o bebe.]* (Y 119 r). Ce proverbe, un des plus drôles, à mon goût, du *Vocabulario*, utilise avec talent une forme dialoguée, où la question de l'interlocuteur 2 (*¿Qué?*), associée à la perplexité manifestée par le locuteur initial, souligne doublement l'anomalie de voir des gens d'Église, qui devraient être des modèles d'ascétisme, se remplir la panse de façon aussi indécente.

Correas a relevé quantité d'expressions décrivant une manière gloutonne de manger et il en fournit encore d'autres au

---

[416] *Cocina* : ' bouillon de légumes '. *Caldo* : ' bouillon de viande '.

[417] *Bonete* : bonnet ecclésiastique à quatre pointes. Par extension, *bonete* désigne les membres du clergé séculier, et *capilla* ceux du clergé régulier.

[418] *Meter* : « *Significa assimismo comer* », *Aut.* On peut se demander si « *come y bebe* » est un commentaire de Correas ou la suite du proverbe, les commentaires n'étant pas séparés des proverbes dans l'original. En effet, on trouve, avec une ponctuation bien différente, une variante de ce proverbe sur un site Internet de proverbes anticléricaux : « *Yo no lo entiendo que tanta gente de bonete, dónde mete, dónde come y dónde bebe.* ». Et même une variante avec « *dónde* la *mete* ». On peut préférer la version de l'édition de Combet révisée par Robert Jammes…

sein de ses commentaires :

- *Comer de montón, sin cuenta y sin razón.* (C 630 r) ;
- *Comer a sorbimuerde*[419]. (C 625 r) ;
- *Comer a sorbimuerde. [Es: comer a tragantadas.]* (C 130 f) ;
- *Comer a mordisorbo. [Es: mordiendo y sorbiendo, haciendo la sopa en la boca.]* (C 128 f) ;
- *Comer a «¿qué quieres, boca?»*. (C 129 f).

Façon gloutonne de manger ou de boire « à tas, à tas comme canes », disait François Rabelais : *A boca de cangilón. A boca de cántaro. [Beber a satisfacción, o llenar jarro sin medir.]* (A 4 f).

Quant aux gloutons, on les désignait par le mot imagé : *Papilón. Papilona. [Al regalón en comer.]* (P 33 f). En Andalousie, on se moquait aussi d'un goinfre qui se permettait une critique sur ce qu'il avait mangé en disant : *Los fideos de Francisco de Castilla: comió seis escudillas, y despué dijo al ama que le parecía que no tenían sal. [Es de Andalucía.]* (L 1502 r).

Certains assument leur manie alimentaire (il faut savoir vivre dangereusement), comme on le voit dans les paroles de ce gourmand ou ivrogne, qui apostrophe la nourriture qu'il est en train d'ingurgiter : *Yo te perdono el mal que me haces, por lo bien que me sabes. [Palabras del que por su golosina*[420] *aventura su salud; y del borracho al vino.]* (Y 149 r). Cette expression cocasse du pardon suggère que le glouton-ivrogne est prêt à recommencer…

---

[419] Dans le *Diccionario de la Real Academia* : « *A muerde y sorbe* ».

[420] *Golosina* : « *El apetito desreglado de comer sin necesidad cosas que sirven poco para mantener la vida.* », *Aut.*

Le remède contre ce mal serait pourtant facile, comme le martèle cette lapalissade : *Lo que no como, no me hace mal estómago.* (L 1357 r).

Mais les goinfres persistent jusqu'à en perdre le sens, et sans fausse honte : *Comamos hasta que no nos veamos, que mientras comemos, nos vemos.* (C 588 r). On constate que leur état les conduit à une logique un peu difficile à suivre… La déchéance joyeuse et sans remords dans la nourriture conduit à cette déclaration très déterminée : *Comamos y bebamos, y nunca más valgamos. [Es de glotones.]* (C 589 r). Au Diable les principes ! Mais le cas n'est pas si désespéré, car le remède, là aussi, est tout trouvé : *Comer hasta enfermar, ayunar hasta sanar.* (C 638 r).

De toute façon, c'est le contexte qui fait le mauvais repas. Les soucis sont aussi nocifs que la mauvaise alimentation, comme il apparaît dans cette variante d'un proverbe cité plus haut : *Penas, y cenas, y malas razones, matan los hombres.* (P 358 r).

De petites astuces diététiques permettent de limiter les dégâts : un proverbe dit que le pain, en retardant les effets du vin, évite l'ivresse à table. C'est aussi et surtout une façon plaisante de demander à manger, quand on est attablé devant une boisson : *Mete pan, Pedro, que el vino es tretero. [Avisa que la comida sea razonable y el vino moderado, porque a hombres de poco comer se les sube más presto a la cabeza; también con achaque del vino pide bien de comer.]* (M 886 r). À rapprocher de *Comer para beber.* (C 639 r).

Face à cette déferlante de nourriture, il y a les partisans des menus légers, austères, type menu du soldat romain : *Pan y cebolla. [Por: comida tenue; y la escogen en algunos lugares por mejor que, en otros, regalo. «Más vale en Salamanca pan y cebolla, que en otra parte gallinas y capones».]* (P 30 f). Ces

menus légers sont éminemment recommandés par cet autre proverbe, surtout pour les persones âgées : *No le quiere mal quien hurta al viejo lo que ha de cenar; [o quien] al viejo hurta…]* (N 935 r). Que ceux qui sont concernés se réjouissent : c'est pour leur bien…

Et ce qu'avec l'âge, on apprécie le plus dans un repas, c'est le vin qui combat le froid de la vieillesse : *Por la bebida es preciada la comida. [De la gente de edad.]* (P 754 r). D'où cette sentence raisonnable, de portée très générale, mais Correas y reconnaît surtout les personnes âgées : *Come por vivir, y bebe por comer. [Conviene a los viejos.]* (C 606 r), ou *Come por vivir, y no vivas por comer y beber.* (C 607 r). Correas est très concerné par l'hygiène alimentaire de sa génération… Il ne manque pas de relever dans sa collection un proverbe qui indique un régime miracle pour le troisième âge : *Come leche y bebe vino, ha[ce]rte has de viejo, niño.* (C 597 r). Ceci nous rappelle ce qu'on a vu plus haut : « *El vino es la teta del viejo* ». Autre retour au régime de l'enfance, pour ceux qui ont mal aux dents, ou n'ont presque plus de dents : *Come puches, no tendrás dentera.* (C 608 r, déjà cité). On disait aussi : *Comerse el pan de los niños. [Dícese de los que ya son muy viejos.]* (C 144 f).

À côté des nombreux proverbes alarmistes sur les effets d'une nourriture trop abondante, il en existe un qui, selon Correas, s'applique aux chanceux capables d'abuser de la nourriture sans en payer les conséquences : *Puede llamar al Rey especial amigo. [Del que alcanzó buena fortuna; y del que no le hacen mal comidas y bebidas, y tiene recia salud.]* (P (1074 r).

Le souci d'autres personnes, c'est, au contraire, comme on va le voir, de réussir à prendre du poids : lorsqu'on veut faire un régime engraissant, on prend de la bouillie, mais c'est tellement

rassasiant qu'on n'a plus faim de toute la journée, « ça vous fait le souper et le dîner », comme on disait autrefois : *Comí harinas por engordar, salióme por cena y por yantar. [«Harinas» llaman en algunas partes y tierras a los puches, o puchas.]* (H 661 r). Ce proverbe, déjà cité dans la partie consacrée au pain, est aussi une façon de dire qu'on a assez mangé. Il y a, pour grossir, une technique plus élémentaire : *Si quieres cedo engordar, come con hambre, y bebe a vagar*[421]. (S 589 r). Autre conseil pour assurer sa descendance, mais aussi, si l'on en croit Correas, pour retrouver quelques kilos : *Si quieres bien empreñar*[422]*, guárdate de segundar*[423]*. [Demás de lo que suena la letra, quiere decir que si uno quiere engordar se modere en tratar mujeres, y de glotonear hasta haber gastado lo comido.]* (S 585 r).

Gonzalo Correas, apparemment très féru de matière diététique et médicale, explique que, dans le proverbe suivant, qui pourrait passer pour une simple réflexion de gourmet, il y a, en fait, un précieux principe diététique[424]. Boire (du vin, bien sûr) aide à digérer certains aliments : *Quien tras el caldo no bebe, no sabe lo que pierde. [Quita las ventosidades el vino tras el caldo, o con él mezclado, y abriga el estómago.]* (Q 845 r). Finalement, ces femmes qui réclamaient du vin à cor et à cri en faisant semblant d'être à l'agonie n'étaient pas si loin de la vérité ! Mais on peut se demander si ce proverbe a bien été conçu dans la perspective pseudo-médicale que lui attribue pieusement Correas…

---

[421] *A vagar* : lentement.

[422] *Empreñar* : 1) féconder, engrosser ; 2) concevoir.

[423] *Segundar*, *assegundar* : « *hacer lo mismo que se hizo antes*. », *Aut.*

[424] Ce serait un sujet d'étude intéressant que de rechercher systématiquement les écarts entre ce que dit réellement le proverbe et le commentaire qu'en fait Correas. Autrement dit, de mesurer son apport interprétatif.

Et autant commencer jeune ce régime ! C'est ce que le sage Correas a fait lui-même : *Hazte viejo temprano, y vivirás sano*[425]. *[Ansí lo hice yo desde 44 años.]* (H 316 r). La confession du vieux professeur, confondante de spontanéité, nous le rend tellement présent et tellement sympathique… et nous donne une idée de son âge, au moment de la rédaction de ce commentaire. Ces réflexions ou anecdotes personnelles qui émaillent les commentaires de Correas sont l'un des plaisirs qu'offre la lecture du *Vocabulario*. Avec cette collection de proverbes, non seulement on se promène librement dans la société du Siècle d'Or, mais on le fait en compagnie d'un homme de l'époque très attachant.

Les menus spécifiques

En dehors des particularités de l'alimentation des personnes âgées, on voit apparaître dans les proverbes les traces de menus spécifiques. Malgré l'enthousiasme généralisé qu'il semblait susciter, le régime carné n'avait pas tous les suffrages, et un régime comportant des légumes avait, comme on l'a vu plus haut, la réputation de garantir une bonne santé : *Comer verdura, y echar mala ventura.* (C 647 r).

Certains menus, soit par leurs supposées propriétés physiologiques, soit en raison d'une approche symbolique, conviennent particulièrement à une partie bien définie de la population. Par exemple, pour les concubins pleins d'ardeur amoureuse, le sucré est de mise : *Pasteles y manjar blanco, comida de amancebados.* (P 299 r).

Mais pour les hommes qui s'apprêtent à avoir commerce charnel avec une femme, le conseil imparti par le proverbe

[425] Dans les *Refranes o Proverbios en romance* d'Hernán Núñez, on trouve « *Quien quisiere ser mucho tiempo viejo, comiéncelo presto*. »

suivant est double, et porte sur des notions de prudence : avant l'amour, il ne faut pas manger de salade et, par ailleurs, il est bon d'éviter les filles « en chemise » : *Ni ensalada comida, ni moza en camisa*[426]. *[Que tras ensalada, no trates con Venus.]* (N 170 r). La salade, la laitue en particulier, connue pour être sédative, était considérée comme ayant la propriété de refroidir l'ardeur sexuelle[427] (vertus anaphrodisiaques). En ce qui concerne « *la moza en camisa* », on apprend dans le dictionnaire de Covarrubias qu'une fille n'enlevait pas sa chemise pendant plusieurs jours lorsqu'elle avait ses règles. Ainsi donc, le proverbe apporte une indication diététique suivie d'un tabou social bien connu : éviter d'approcher les femmes pendant leurs menstrues.

Dans un tout autre registre, pour un maître de maison, on a déjà vu que la nourriture est une façon de s'attacher rapidement la bonne volonté d'un nouveau valet. Il semble qu'un repas amélioré ait même été une coutume pour accueillir un nouveau valet : *San Juan de buena estrena, buena comida y mejor cena. [El primer día que entra el mozo con el amo halla esto, o lo desea.]* (S 119 r). Mais un autre proverbe, dialogué, met en scène la situation inverse, celle d'une discrimination au niveau de la nourriture, à laquelle le valet oppose une certaine résistance, malgré son nom pacifique, « *Manso* », qui laissait

[426] *Moza en camisa* : fille qui garde sa chemise parce qu'elle a ses règles. Il était considéré comme dangereux pour la santé de changer de chemise pendant les menstrues. « *Estar la muger con su camisa, estar con su regla o menstruo, porque no la ha de mudar hasta que de todo se le aya acabado la purgación; y las que por muy limpias lo han hecho, les ha costado caro y a muchas la vida.* », Covarr., *s. v. camisa*.

[427] Covarrubias l'atteste, *s. v. lechuga*, « *Ultra de refrescar, mitiga el apetito venéreo, de donde es símbolo de la continencia, y con el uso della viene el hombre a ser menos apto para él.* »

attendre un protagoniste au caractère doux et soumis : *Comé, Manso. —Ansí lo hago. —Comed esa cebolla. —Bien me sabe el queso.* (C 598 r). Manière d'affirmer son indépendance…

En comparaison avec ces quelques cas particuliers que sont les personnes âgées, les concubins, les hommes en quête de femmes et les nouveaux valets, les proverbes consacrés au menu des enfants sont beaucoup plus nombreux.

Les enfants et les repas

Commençons par un beau dicton, prononcé par l'entremetteuse Gerarda, dans *La Dorotea* de Lope de Vega, à propos des enfants encore à la mamelle : *Ese niño me alaba, que come y mama.* (E 2285 r). En âge de manger, cet enfant apprécie toujours autant le sein, c'est flatteur pour la nourrice ! Comme toujours, on peut imaginer mille applications, y compris érotiques. D'autre proverbes proches se contentent de remarquer platement que cette double alimentation fait « profiter » l'enfant : *El niño que mama y come, dos barbas pone; o dos cueros pone*. (E 905 r) ; *Quien mama y come, dos cueros pone; o dos cuerpos pone*. (Q 463 r). Une façon de pousser les enfants à bien manger pour devenir grands.

Correas qui, à côté des conseils diététiques, ne répugne pas en en donner aussi dans le domaine de la puériculture, commente ainsi *Quien hijo cría, oro cría. [La ama que le da leche, porque la es de provecho. Por los padres se puede entender a veces, y en general dellos dijera mejor: «Quien hijo cría, oro querría», para heredalle; y mejor: «Quien lino cría, oro cría»; y más propiamente se entiende del hijo de vaca y yegua, y de los ganados menores.]* (Q 402 r).

Assez proche, dans sa formulation, d'un célèbre leitmotiv anti-alcoolique des années 1960, « Les parents boivent, les

enfants trinquent », on a, au Siècle d'Or, *Entretanto que el grande bebe, el chico perece*. (E 2095 r) et sa variante *Mientras el grande bebe, el chico perece; o el niño perece.* (M 1006 r). Peut-être, pour la première version, peut-on aussi concevoir une application sociale de ce « petit » et ce « grand ».

Vu la vigueur de leur jeune appétit, les enfants sont à modérer. Un proverbe conseille de ne pas les laisser manger toute la journée : *Los niños no saben de hartura. [Cuando cada rato quieren comer.]* (L 131 f). Ce qu'il leur faut, c'est avant tout de la régularité dans l'éducation, y compris alimentaire, une véritable routine : *Cenar y rezar, mear y desatacar, quitar las cintas y desnudar, y alto acostar. [Crianza y dotrina con muchachos.]* (C 471 r). Cela fait beaucoup de consignes dans un seul proverbe ! Mais cela nous permet une plongée directe sur les rituels éducatifs qui rythment la fin de journée des enfants.

Les jeunes gens aussi ont un grand appétit, il ne faut pas leur en conter ! *Pan tostado, nunca hartó muchacho; si harta, no harta, mal para la hogaza.* (P 112 r), ou encore *Pan rebanado, ni harta viejo ni muchacho. [Porque lo poco pone más hambre.]* (P 109 r). Les adultes déplorent parfois que les adolescents aient plus d'appétit qu'ils n'ont de rendement ou d'habileté au travail : *Mozo de quince años tiene papo*[428] *y no tiene manos.* (M 1155 r). Même chose pour les filles : ça mange, mais ça n'obéit pas… : *Mi hija blanca y bermeja, por la boca la entra, que no por la oreja.* (M 947 r).

[428] *Papo* : « *La parte carnosa del animal entre barba y cuello.* », *Aut.*

II - Nourriture et société

Déjà, en nous centrant sur les aspects concrets de l'alimentation, nous avons pu rencontrer maintes fois des éléments de société, inséparables finalement des réalités matérielles. Mais, dans les proverbes qui suivent, c'est l'élément social qui sera dominant, ce qui justifie l'organisation en deux parties de ce chapitre consacré à la table. Mais, bien entendu, les éléments concrets et matériels ne manqueront pas non plus dans ce deuxième groupe de proverbes. Les thèmes abordés seront la convivialité, le partage (mais dans certaines limites !), le jeûne et les prescriptions alimentaires religieuses, les liens entre table et économie domestique, table et rang social et, pour terminer, entre nourriture et travail.

La convivialité

La convivialité ne saurait être évoquée sans citer les formules de courtoisie relevées par Correas dans la section « *frases* » de son *Vocabulario*.

Voyons d'abord une formule, la plus habituelle lorsqu'on arrive chez quelqu'un quand il est à table, formule qui peut être perçue éventuellement comme une demande à se faire inviter : *¡Dios os salve!*, expression déjà vue plus haut à propos des soupes de pain[429] et que nous reverrons encore un peu plus loin.

La formule de politesse envers les gens attablés : *Buena pro haga. [Dice el que entra cuando comen o beben. «Buena pro le haga… le tenga».]* (B 85 f) est accompagnée d'un simple commentaire explicatif de Correas. Mais l'autre formule que nous

[429] *«Dios os salve», a las sopas, que no a la carne*. (D 409 r), voir chapitre sur le pain.

citons maintenant, « *Buen provecho* », pourtant tout aussi banale, est aussitôt présentée par le compilateur dans un double contexte d'utilisation, normal d'abord, puis détourné, hors situation de repas, dans un emploi qui suppose un ton d'ironie peu aimable : *Buen provecho le haga. Buena pro le tenga. [Dícese a bien y a ironía. «Buen provecho le haga»: no le tengo envidia en la cosa, que es peligrosa.]* (B 74 f).

Une formule pour inviter à boire semble s'étirer à l'infini, en un dialogue codifié : *En buena mano está. —A mejor irá. —Por su virtud. —Por la de Dios, que le dé salud. [Dícese convidando a beber primero.]* (E 1484 r). C'est un dialogue entre deux buveurs, qui s'incitent mutuellement à boire en premier. Le buveur n° 1 a invité le buveur n° 2 à boire d'abord ; et l'autre (le n° 2) refuse en disant : « Il (le verre) est en bonnes mains » (c'est à vous de boire le premier). Le n° 1 reprend : « —Mais il sera en meilleures mains. » (si vous commencez à boire le premier). Modestement, le n° 2 répond : « —Grâce à votre vertu. ». Et n° 1 de conclure : « —Grâce à celle de Dieu, et qu'Il (Dieu) vous donne santé. »

Un autre détournement de ces expressions conviviales, sous la forme de grasse plaisanterie scatologique, se trouve dans la partie du *Vocabulario* dédiée aux proverbes : *Buen provecho le haga, y sorba lo que baja por la corva. [Peíase*[430]*.]* (B 352 r). Correas cite d'ailleurs aussi la contre-formule de rejet social : *Hacer mal provecho. Mal provecho le haga. [Lo contrario de: «Buen provecho».]* (H 139 f).

Ces formules de convivialité se prêtent facilement, par leur côté répétitif, à la plaisanterie. Plaisanterie de mise quand on arrive chez quelqu'un juste au moment du repas : *A buen tiempo llegamos, si no nos dan de palos; [o] A buen tiempo vengo, si no me dan de palos. [Lo primero dice quien entra en*

[430] *Peerse* : ' péter '.

ocasión que comen o se reparte algo; lo segundo suelen decir los que están, por donaire: «si no os dan de palos»; y dícele junto el que viene, torciendo en sí la razón, el «os» en «me» o en «nos».] (A 38 r).

On disait, lorsque le repas était déjà prêt quand quelqu'un se présentait chez vous à l'improviste, qu'il arrivait *A mesa puesta. [Irse venirse, sentarse.]* (A 91 f), mais on disait aussi *A mesa puesta y cama hecha. [Entiéndese venir, sentarse y ser admitido.]* (A 523 r). Certains complétaient en ajoutant que *Quien viene a mesa puesta, no sabe lo que cuesta.* (Q 891 r). Mais un deuxième sens plus général se cache sous ce sens littéral : *Sentarse a mesa puesta. [El que no pone cuidado y no le cuesta.]* (S 135 r). La même expression est formulée de façon plus mordante dans : *Asentáisos a mesa puesta, con vuestras manos lavadas y poca vergüenza*. (A 2247 r).

Lorsqu'on invite, il ne faut pas faire les choses à moitié. Un hôte accueillant ne perd pas son temps en broutilles, et passe à l'essentiel : *Bien convida quien presto bebe. [Cuando se detienen en cortesías.]* (B 161 r). Même idée, mais exprimée de façon plus familière, dans *Las palabras buenas son, compadre, mas el vino ande.* (L 1117 r).

Il y a un proverbe pour encourager à manger tous ceux, enfants ou vieillards, qui chipotent sur la nourriture : *Come, niño y criarte has; come, viejo, y vivirás.* (C 602 r).

Si le « senior » persiste dans son inappétence, on saura trouver des mots « charitables » pour le stimuler, et lui dire, par exemple, pour le motiver : *Cuando el viejo no puede beber, la fuesa le pueden hacer.* (C 1291 r)…

Le repas étant envisagé comme une récompense pour qui a bien travaillé, un proverbe met en scène, dans un cadre familial, la réflexion aigre d'une mère à son grand fils qui a passé sa journée à ne rien faire : *Negra cena tú tienes. [Dice la*

madre al muchacho que se anduvo baldío[431]*.]* (N 13 f).

Il y a aussi une notion de boisson-récompense dans le commentaire du proverbe suivant, où l'on offre à boire à quelqu'un pour le féliciter (ironiquement) de ce qu'il vient de faire ou de dire : *Suba y coma higos, que muy bien lo ha [h]echo. [Entiende: en la higuera; dícese con ironía, como: «Denle a beber por lo que ha dicho».]* (S 938 r).

Les repas adoucissent les mœurs, et l'on compte sur ces moments privilégiés pour établir un lien qui interdira définitivement de mauvaises relations ultérieures : *Come, para siempre ni aborrece ni quiere. [De una vez sola que se encuentren los hombres, o coman a una mesa, si no hay ocasión de verse ni tratarse más, ni se cría odio ni amor. También pueden ser imperativos que mandan y aconsejan; y dijera bien: «Como, para siempre…», en presente.]* (C 603). Voici la variante annoncée : *Como, «para siempre» ni aborrece ni quiere. [Que no amemos ni aborrezcamos tenazmente.]* (C 754 r). Dans le même esprit : *Cuando como, no conozco; cuando acabo de comer, comienzo a conocer.* (C 1212 r), ou encore *Comida mediada, cuchillo en vaina.* (C 666 r). Mais ce n'est pas toujours le cas, parfois les dissensions commencent tout de suite : *Comiendo y riñendo. [De algunos que al comer rifan.]* (C 148 f). Et encore faut-il avoir de quoi manger : *En la casa do no hay qué comer, todos lloran y no saben de qué (o todos están tristes y no saben de qué), y todos riñen, y todos tienen razón.* (E 1726 r).

Mille ruses sont possibles pour se faire inviter à la table de quelqu'un, comme dire *¿No digo bien? —Sí. —Pues si digo bien, denme de comer; si no digo mal, denme de cenar.* (N 501 r), ou sa variante : *Si digo bien, denme de comer; si digo mal, denme de cenar.* (S 339 r).

[431] *Baldío* : *ocioso*.

Tout est affaire d'adaptation et de flexibilité dans les rapports sociaux, c'est ce que semble suggérer le proverbe suivant, qui prône de bien choisir ses convives et de se comporter selon la nature de chacun d'eux : *Con la mala, yanta; y con la buena, te baraja*[432]. *[Con los malos ha de ser poca la conversación, y ésa con buena palabra; como dice aquel refrán: «Al bueno porque te honre, y al malo porque no te deshonre». Con los buenos se ha de comunicar y tratar, y mezclar parentesco, porque respetan a la igualdad y justicia.]* (C 919 r).

Le degré de générosité dans l'accueil dépend de l'investissement affectif : *Para quien nos quiere tengamos; que para quien no nos quiere, harto tenemos.* (P 210 r). Il suffit d'un accueil simple et sans façon pour les amis, généreux mais sans dépenses excessives : *Pan y agua, amigos para y harta. [Que gastar con moderación crece la hacienda, y, rico, tiene hombre amigos y los harta en su mesa.]* (P 115 r).

Il est bon de se méfier des amis intéressés, dont l'affection ne va pas au-delà du verre partagé : *Amigo de taza de vino. [Dícese del que lo es solamente del bien que le hacen, y no más de su provecho.]* (A 1685 r), qui figure aussi dans les expressions proverbiales, *Amigos de taza de vino. [Los que se apartan en no les dando.]* (A 350 f).

Pour les invitations, il y a des jours plus favorables que d'autres : *Convidado del viernes, vente si quieres. [Dice que no se les dará nada que no venga, porque las comidas de tal día son desacomodadas para convidar, y dificultosas de haber.]* (C 1044 r). Et il y a des moments meilleurs que d'autres pour arriver chez son hôte : *Güésped con sol, ha honor. [Porque tiene aposento y comida mejor.]* (G 188 r). De toute

[432] *Barajarse* : ' *concumbere* '. *Cf.* Pierre Alzieu, Yvan Lissorgues, Robert Jammes, *Poesía erótica del Siglo de Oro*, Toulouse, France-Ibérie Recherche, 1975, 123, 8, p. 242 : « *cuando con buena moza me barajo* ».

façon, le bon invité, c'est celui qui ne reste pas longtemps, et qui laisse quelques cadeaux : *Güésped a deseo, rico y de pasaje*. (G 187 r). En effet, au moins, qu'il n'arrive pas les mains vides, c'est la moindre des politesses : *Güésped tardío, no viene manvacío*. (G 192 r). L'hôte, tel le Garcia de ce proverbe, se plaint parfois de ces invités qui s'incrustent impudemment et ironise sur leur présence répétée : *Güésped García, en casa cada día. Güésped García, heme aquí cada día.* (G 189 r). Mais, l'avantage, c'est que ces invités-là, au moins, ne peuvent pas faire les difficiles : *Güésped que se convida, fácil es de contentar. Güésped que se convida, ligero es de hartar.* (G 191 r). Et ceci parce que : *Para el que se convida, no hay mala comida.* (P 163 r).

D'autres invités se montrent insolents et ironisent (pour rire ?) sur la faible quantité de ce qu'on leur donne : *Hartarte has, comilón. Hártate, comilón. [Dando algo de comer a uno, y él, pareciéndole poco, lo dice por ironía.]* (H 209 r), ou *Hartarte has, comilona, con una torta y media soma.* (H 210 r). Ou encore *Hartarte has, lobo, con calzas de pollo. [Ironía de lo que es poco para hartar.]* (H 211 r) et sa variante : *Harturas, lobo, con calzas de pollo*. (H 246 r).

Et même, certains s'installent tellement bien chez leur hôte qu'ils prennent le pouvoir : *Güéspedes vinieron, y señores se hicieron.* (G 196 r). Le proverbe suivant a recours à la métaphore animale : même les animaux abusent des esprits faibles. À prendre au figuré : *Madalena, el gato te come la cena, y el perro la merienda.* (M 2 r).

Il arrive que les convives aient l'indélicatesse de faire provision en même temps qu'ils mangent : *Uno en el papo, y otro en el saco, y otro so el sobaco, y llora por lo que quedó en el plato; o y suspira por lo que quedó en el plato.* (U 129 r). *Autoridades*, *s. v. saco*, donne une version plus brève : « *Una*

en el papo y otra en el saco. » suivie de cette explication : « *Refr. con que se nota al que no se contenta con lo que le dan, y pide mas, o quiere llevar mas para otra ocasión: alude al convidado poco político, que suele executar esto mismo con lo que se sirve de comida.* »

Mais, quelque pénible que puisse être un invité, il ne faut pas être mesquin lorsqu'on invite : *A quien has de dar de cenar, no le quites el almorzar.* (A 689 r). Variantes :

- *A quien has de dar de yantar, no te duela darle de almorzar.* (A 690 r) ;

- *A quien has de dar a cenar, no te duela darle a merendar.* (A 688 r) ;

- *A quien has de dar la cena, no le quites la merienda.* (A 691 r).

Tout dépend de qui est l'invité. Et quand on ne les connaît pas suffisamment, mieux vaut être prudent : *Güésped nuevo, baraja en casa.* (G 190 r). Les pessimistes penseront, symétriquement : *Güésped viejo, enojo nuevo.* (G 194 r).

Un cas très particulier est celui de « l'invité.e », comme écriraient nos amies ferventes d'écriture inclusive. Selon le sens que l'on donne à *güéspeda*, il peut s'agir d'une hôtesse, ou d'une belle invitée que l'on reçoit avec une arrière-pensée. Le galant n'a, dans ce cas-là, qu'à assumer… *Güéspeda hermosa, mal para la bolsa. [Porque no recatean con ella; o porque la requieren.]* (G 195). Mais le commentaire de Correas nous oriente plutôt vers une lecture différente, où *güéspeda* est l'hôtesse qui accueille à l'auberge, et si c'est une belle femme, le client n'osera pas marchander le prix du repas, ou s'il lui fait la cour, cela lui coûtera cher.

Un proverbe évoque un exercice réprouvé par la morale (dans la mouvance des péchés de la langue !), mais bien agréable, quand on est à table entre amis. Médire un peu, en fin

de repas, au moment où l'on consomme les olives, cela fait du bien : *Un poco de murmuración es aceituna de postre, en comida y en conversación.* (U 51 r).

Certains événements, comme les enterrements, ouvrent les portes à tous, et permettent de faire ripaille, c'est même l'occasion d'accueillir à sa table des pèlerins de passage (français, par exemple), ravis de l'aubaine pour reprendre des forces : *Cuerpo fecho plus; el que mató éste, mate cada día veinte. [Palabras de romero franchote en ocasión que le hartaron y le llenaron la calabaza. Eso es «cuerpo fecho plus», en un entierro adonde se reparte caridad a pobres, y hay comida, como se usa por parte de Castilla.]* (C 1562 r).

L'attrait de la boisson est bien supérieur à celui des cérémonies religieuses, dans *¿A qué tañen? —A misa. —Dios nos perdone, que no podemos ir a oirla. —¿A qué tañen? —A beber. —Andar, cuadril, que allá habéis de ir.* (A 644 r). Une variante, atteste le succès de ce proverbe : *¿A qué tañen? —A misa. —Tañan, tañan, que bien se lo pagan. —¿A qué tañen? —A beber. —Mozo, daca esos zapatos.*(A 645 r).

À cette occasion, on peut *Comer a dos carrillos. [De los que de dos partes se aprovechan.]* (C 623 r), et même manger sans aucune retenue : *Entregarse*[433]. *[Por: tomar todo cuanto uno quiere, y más en comida.]* (E 290 f).

Tant pis si, ensuite, on ne vous en sait pas gré : *Comida hecha, compañía deshecha.* (C 665 r), ou encore : *Los amigos de esta era: la comida comida, la compañía o amistad deshecha; [o] el pan comido, la compañía deshecha*. (L 1458 r). Déjà les bonnes manières se perdaient…

[433] *Entregarse* (' s'adonner, se livrer à ') : « *Vale también darse a alguna cosa, apetecerla y desearla, y en cierto modo, entrañarse y emplearse en ella, como entregarse a la oración, al estudio, a los vicios y sensualidades, etc.* », *Aut.*

Un autre genre d'ingratitude, infliger le cocuage : *Contigo cena y contigo yanta quien te los planta. [La mujer y otro.]* (C 1034 r). L'amant est désigné pudiquement par « *el otro* », sur un ton de dédain et de ressentiment légitime : pique-assiette, en plus, c'est un comble !

Nourriture, mort et religion se conjuguent dans le proverbe suivant. Une façon plaisante de solliciter quelqu'un qui ne répond pas à l'appel quand on se met à table, c'est de lui dire : *Come, muerto, que cerca está el fuego*. (C 601 r). Mais cela peut servir aussi dans les situations les plus diverses. Il y a deux variantes, sans mention du feu (du foyer et de l'enfer), où le plat paysan de base (*las berzas*) fait sa réapparition :

- *Come, muerto, que berzas te cuezo; o cuego*. *[Lo que: «Espérate, muerto,...».]* (C 600 r) ;

- *Espérate, muerto, que berzas te cuezo; o Espera, muerto, que berzas te cuego. [Cuando uno tarda mucho, y se fue con intento de no venir; y cuando no tiene gana de hacer una cosa; y hablar con quien no entiende: es por demás, como es escusado cocer berzas al muerto y llamarle.]* (E 2351 r).

Si les formules conviviales les plus fréquentes invitent à partager (chrétiennement ?) le repas avec autrui, un vieux fond de prudence égoïste pousse tout de même à ne pas trop partager.

Partager, mais pas trop

Trop inviter appauvrit. Trois proverbes sont unanimes là-dessus, diversement mis en scène :

- *Quien mucho pone mesa, no tendrá la bolsa retesa. [A güéspedes.]* (Q 531 r) ;

- *Comer y beber, y cierre la puerta quien viniere*

después. (C 652 r) ;

- *Echa otra tranca, mozo. [Casi lo que: «Otro ñudo a mi bolsa»; y que se guarde la casa y hacienda.]* (E 27 r).

Et l'on n'est pas toujours en mesure de faire face à une visite imprévue : il risque de ne pas y en avoir pour tout le monde, on n'est pas certain d'avoir ce qu'il faut dans la resserre. De ceux qui ont ce genre de crainte, on dira : *No sufre ancas. [Decimos esto de las personas de dura condición, como de algunas cabalgaduras; y de olla, comida o cena, que no puede admitir compañero.]* (N 382 f). *Autoridades* précise que, par extension, « *metaphoricamente se dice cuando una cosa es tan corta, que no puede alcanzar mas de a lo que está destinada: lo que mas regularmente se entiende de las cosas de comer y en particular de la olla, o puchero que uno tiene para su preciso sustento*. »

Pour montrer qu'on n'est pas toujours très accueillant, il y a le proverbe déjà rencontré : *Si viniere el «Dios os salve», antes en el caldo que en la carne nos halle.* (S 725 r), dont voici une variante, déjà citée dans le chapitre sur le pain, à propos des *sopas* : *«Dios os salve», a las sopas, que no a la carne. [Desea que cuando uno entrare de fuera diciendo: «Dios os salve», que halle comida ya la carne, y estén en las sopas de caldo, que se come a la postre en las aldeas, para que no se les pegue y ayude a comer lo que tienen para sí. Varíanle el principio: «Si viniere el "Dios os salve"»; «Cuando venga el "Dios os salve"».]* (D 409 r). Alors qu'à la campagne, on finit le repas par le bouillon après avoir mangé la viande, à la ville, en revanche, on mange d'abord le pain avec le bouillon, puis, à la fin, la viande, comme le montre cette *seguidilla* (probablement sévillane), citée dans *La Poesía erótica del Siglo de Oro*[434]:

[434] Pierre Alzieu, Yvan Lissorgues, Robert Jammes, *Poesía erótica del Siglo de Oro,* Toulouse, France-Ibérie Recherche, 1975, p. 266, n° 28.

« *Dame mi moreno, / la olla al revés: / la carne primero / y el caldo después*. » : « Mon beau brun me donne / la soupe à l'envers : / la viande d'abord, / le bouillon ensuite. »

Une confirmation de la popularité de ces proverbes sur le thème de « *antes en el caldo que en la carne* » se trouve dans un énoncé qui adopte le point de vue symétrique, celui du nouvel arrivé déçu de n'avoir pas droit à un aliment plus substantiel que le bouillon : *Sentéme a la mesa sin ser llamado ([o] contado); diéronme caldo; pan, no bocado*. (S 244 r).

Pour revenir à ce désir de ne point partager, le principe étant que *El ruin, siéntale a la mesa, tajada toma que a todos pesa.* (E 1275 r), mieux vaut carrément fermer sa porte à clé : *Cierra la puerta, daca la llave; quien viniere, que llame.* (C 517 r). Mais bien sûr, cela peut être dit en d'autres circonstances. Plus proprement appliqué aux repas est : *Cierra la puerta, que la olla va fuera*. (C 517 r).

Plus radical encore est *Cuando aquí no estéis, conmigo comeréis. Cuando aquí no estuvieres, comerás conmigo*. (C 1196 r). Pour une fois, ce sont les absents qui ont raison !

Au passage, à propos du bouillon, citons un proverbe qui montre un usage métaphorique de l'allusion au bouillon, construit sur le verbe *revolver* (remuer) : *Revolver caldos. [Por: meter en quistión y cizaña. «Revolvedor de caldos»: el que revuelve y enmaraña pleitos* y *cosas.]* (R 117 r).

Pour revenir à l'accueil des visiteurs, citons un autre proverbe d'inspiration semblable au précédent : *Dios te salve, Mendo. —No a mí, que estoy comiendo. [No quiere que el otro se le pegue y le ayude a comer, que parece se ofrece a que le convide. No le entendió Malara, y coméntalo ad Efesios.]* (D 447 r). Il en existe une version portugaise, plus complète et donc plus claire, également relevée par Correas,

qui pratique le multilinguisme dans sa collection : *Dios te salve, Mendo. —No poso, que estó comiendo. —Aquí trayo una calabaciña de viño y un poquiño de tociño. —Entrai en boas horas, que no vos vía con el fumo de los nabos. [Imítase la habla gallega y portuguesa.]* (D 448 r). La version portugaise montre clairement que ce Mendo (Portugais, et donc, dans l'imaginaire espagnol du Siècle d'Or, avare), qui n'était d'abord pas prêt à inviter l'intrus sa table, change d'avis de façon comique quand il constate que son visiteur apporte de bonnes choses à manger.

Cette angoisse de ne pas pouvoir rassasier l'invité est récurrente : *Bueno de convidar, y malo de hartar.* (B 433 r). L'invité est insatiable, comme celui-ci, qui encourage son hôtesse à le servir plus généreusement : *Echá manteca*[435]*, güéspeda, no os duela.* (E 25 r). Mais quand on est invité et qu'on a faim, il faut savoir être patient avec son hôte, et supporter parfois rebuffades ou ennui : *Bueno es el endurar a quien se espera hartar.* (B 441 r). Un proverbe relativise toutefois la notion de faim : *Hambre que espera hartura, no se puede llamar hambre; o no es hambre.* (H 180 r). Ne dramatisons pas ! Une faim dont on sait qu'elle va pouvoir être rassasiée au prochain repas n'est pas une faim tragique. Seuls les problèmes pour lesquels on n'a pas de solution en vue sont de vrais problèmes. Y compris recevoir sans envie un invité !

À côté de ces appréhensions face à un invité possible, il existe des réactions plus grossières, autres façons de signifier le rejet de l'intrus : *A ver el rabo a la güéspeda. Hasta ver el rabo a la güéspeda. [Entiéndese: «entrar». Dícese junto con otras palabras: «Conque, viene a ver el rabo a la güéspeda»; «Achaque para ver el rabo a la güéspeda»; «Venir a ver el rabo a la güéspeda». Dícese desdeñando a quien viene de*

[435] *Manteca* : graisse, saindoux, crème.

balde, como a registrar lo que pasa, y se entra hasta donde están. (A 842 r).

On trouve aussi un jeu de mot grivois sur la prononciation maladroite de « *que aun no* » par les paysans : *Traigan vino y corten pan, con no hay harto*. *[Está la gracia en «que aún no», que los sayagueses abrevian en «coñó», y pronuncian la «n» con tilde.]* (T 602 r).

Un invité, ça va, mais beaucoup, c'est la Bérézina. Le pot-au-feu a beau être un plat collectif, il n'est pas extensible à l'infini : *Olla de muchos, mal mejida y bien comida. Olla de muchos, mal mejida y peor cocida.* (O 147 r). Ceci nous rappelle l'apostrophe lancée à la marmite : *Olla, ¿por qué no cociste? —Dueña, porque no me meciste.* (O 150 r).

C'est gênant, quand on n'a rien à manger chez soi, d'en être réduit à s'inviter, une forme de mendicité dissimulée, mais ce n'est pas drôle non plus pour celui qui vous nourrit : *Negra es la cena en la casa ajena, y más negra para quien da la cena.* (N 53 r). Le plus douloureux est l'humiliation qu'entraîne ce manque d'autonomie : *No sabe bien el manjar comido en ajeno lar; o hogar; [o] No sabe bien la cena que se come en mesa ajena.* (N 1108 r). Très joliment formulée est la variante suivante : *Bien mala cena aquel cena que cena por mano ajena.* (B 197 r). Ce proverbe d'autonomie peut être rapproché, sur un plan plus spécifiquement financier, de *Quien come de emprestado, come de su saco*. (Q 278 r). Plus orienté vers la boucherie et l'abattage du bétail est cet autre proverbe : *Nunca bien se harta quien de suyo no mata*. (N 1375 r), et voici un dernier énoncé de facture plus générale : *Quien por mano de otro espera, tarde se harta y nunca medra.* (Q 585 r).

Le repas et le couple

Une façon d'indiquer que deux personnes vivent ensemble, en concubinage, consiste à dire qu'ils sont *A pan y cuchillo. [Dícese sinificando mucha amistad*[436]*, y estar amancebados. «A pan y cuchillo»: que comen y beben juntos a una mesa.]* (A 105 f). Une expression synonyme est : *A pan y mantel. [Lo mismo que: «A pan y cuchillo»; sustentar y vivir en toda amistad.]* (A 106 f)[437]. On retrouve là les aspects matériels de la présentation de la table… Même idée pour *Juntar las ollas. [En amistad, comer juntos*[438]*; de aquí por gracia dicen: «Juntar las carnes»; «Juntemos las carnes»; «Juntaremos las carnes».]* (J 21 f). Dans ce proverbe, où prévaut la notion d'économie partagée, c'est de pot-au-feu, et non pas seulement de marmite qu'il s'agit. Après le jeu sur le double sens de *olla*, récipient et contenu, l'explication de Correas a le surcroît d'intérêt de fournir une variante parodique qui ne figure dans aucune entrée à part dans son *Vocabulario*[439], et qui, elle aussi, repose sur un double sens, celui du mot « *carne* ». Pour *Juntar las ollas*, Correas prend la peine de conjuguer le verbe à diverses personnes, citant ainsi tout le paradigme de l'expression concernée.

Voici quelques autres formules voisines : *Juntar los pucheros. Juntar pajuelas. [Por: vivir en uno; juntar mesa y cama. Lo contrario es «Apartar pajuelas».]* (J 81 r). Ou

---

[436] *Amistad* : « *Vale lo mismo que amancebamiento.* », *Aut.*

[437] *Autoridades* précise : « *A pan y manteles. Phrase adverb. Que se dice del que mantiene a otro dentro de su misma casa y a su misma mesa.* »

[438] *Juntar pajuelas. [Juntar camas.]* (J 22 f).

[439] Il arrive assez fréquemment que, dans un commentaire de Correas, se trouve cité comme synonyme une autre expression, mais généralement, ladite expression a aussi sa propre entrée alphabétique dans la collection.

encore, pour désigner avec commisération deux personnes peu fortunées qui se marient : *Juntar dos palos secos. [De dos que se casan pobres sin nada.]* (J 80 r). Parfois, ces expressions se trouvent citées et dans les *frases*, et dans les *refranes*, bénéficiant de deux entrées séparées. L'intérêt de la chose est que l'on peut ainsi comparer les deux commentaires formulés par Correas pour une même expression, et observer que l'un est plus riche en informations que l'autre : par exemple, pour *Juntar dos palos secos*, dans la version classée dans les *frases*, la notion de réprobation devant un mariage pauvre apparaît nettement : *Juntar dos palos secos. [Quien reprueba juntar en casamiento dos muy pobres. Lo que: «Dos árboles secos, tarde reverdecen».]* (J 20 f), alors que dans la section *refranes*, Correas précise seulement qu'il s'agit d'un mariage de pauvres. Qui plus est, dans la section « *frases* » l'explication s'est enrichie, au passage, de la citation d'une expression analogique supplémentaire, « *Dos árboles secos, tarde reverdecen.* », qui se trouve à son tour relayée dans pas moins de deux entrées de la section *refranes* : *Dos árboles secos, nunca florecen. [Casándose dos pobres.]* (D 669 r) et *Dos árboles secos, tarde florecen ni reverdecen.* (D 670 r)… Le lecteur nous pardonnera ces précisions peut-être un peu fastidieuses, mais qui soulignent combien le *Vocabulario de refranes* est un labyrinthe qui mérite d'être exploré dans tous ses détours, tant, d'une entrée à l'autre, d'un commentaire à l'autre, il recèle de surprises.

Après ces proverbes qui montrent l'importance des préoccupations économiques dans le mariage, on ne s'étonnera pas d'en trouver un où l'on suggère, en ces circonstances, la nécessité d'un apport financier équivalent entre les deux futurs époux : *Los que se tuvieren de casar, ellos han de tener qué*

comer, y ellas han de traer qué cenar. (L 1589 r). Sinon, ce qui vous attend, c'est : *Casar, casar, y echarse sin cena.* (C 385 r).

Plus concret, un proverbe met en scène un mari qui se plaint de l'égoïsme de sa femme, laquelle ne lui laisse à manger que les restes : *La mi mujer de los buenos hechos, comióse la carne y dejóme los güesos*. (L 442 r).

Inversement la voix d'un autre proverbe met en garde la femme : *Come con él, y guárdate dél. [Aviso a la mujer casada con su marido.]* (C 591 r).

Plus grave : parfois, dans un milieu rural grossier, il n'est même pas question que la femme mange pendant que le mari est à table, prérogative masculine qui, dans l'opinion de Correas, ne peut être que le fait d'un rustaud grossier : *Comé, desposado. —No come ella. [A rusticidad*[440] *sin maña.]* (C 595 r). L'emploi de « *ella* », la troisième personne, est ici la façon de s'adresser (le *tratamiento*) la plus humiliante qui soit vis-à-vis de l'épouse de ce rustre. Le proverbe dénonce essentiellement la grossièreté du mari.

La table est le lieu où s'expriment les rapports de pouvoir. L'homme en impose. *La mesa, sojuzgada, debajo de la barba.* (L 435r) ; *La mujer y la mesa, sujeta*. (L 619 r) ; *La mesa y la mujer, sujeta.* (L 438 r) ; *La mesa sojuzgada; la olla reposada.* (L 436 r) ; *La mujer, como la mesa, siempre sojuzgada, y la boca como la muleta, siempre ensangrentada*. (L 512 r).

On peut préférer l'injonction, joyeuse et bon enfant, *Teresa, pon la mesa.* (T 250 r), que l'on redoublait encore en disant : *Teresa triquitesa, pon la mesa. [«Triquitesa» es palabra de énfasis.]* (T 251 r).

[440] *Rusticidad* : « *Tosquedad, aspereza y rudeza de las cosas rústicas* », *Aut.*

La petite scène domestique suivante, issue d'un conte populaire décanté en proverbe, décrit de façon humoristique l'hypocrisie qui règne dans un couple au sujet des repas : *Quien tal recaudo puso en la olla, mandalda vos que beba, y no que coma. [Este refrán se aplica contra mujeres que tienen más cuidado de regalarse a sí que a sus maridos, y contra los amigos de su comodidad, y que quieren premio por lo que merecen pena. Dásele por origen ese cuento: Una mujer se comió la olla, y cuando vino el marido, se lamentaba que la olla se había trastornado; él la conhortó y dijo: «No se os dé nada, mujer; que aquí traigo este cuarto de cordero: asalde y cenaremos». Puestos a cenar, ella no comía, como estaba harta, antes tenía sed y gana del vino de marido; díjola que comiese, entendiendo que de pesar no comía; ella respondió, haciendo de la culpada: «Quien tal recaudo puso en la olla, mandalda vos que beba, y no que coma», para que la convidase al jarro.]* (Q 705 r). Cette femme qui avait mangé tout le contenu de la marmite avant le retour de son mari, se trouvait donc complètement rassasiée. Le mari, à son retour au foyer, lui apporte une pièce de viande à griller, qu'elle est bien dans l'incapacité de manger. Mais elle boirait bien du bon vin comme lui ! Lorsque le mari, croyant qu'elle fait des manières en raison d'un sentiment de culpabilité, l'incite à manger, elle lui dit : « À celle qui a pris si bon soin de la marmite, ordonnez-lui de boire et pas de manger ».

Voici maintenant un proverbe qui évoque encore des éléments matériels du cadre du repas (*la vasija*), mais illustre surtout les relations du couple. Certains maris, pervers manipulateurs, ont de ces ruses ! *Si quieres dar de palos a tu mujer, pídela al sol de beber. [Porque en la vasija el agua al sol parece que tiene pelos.]* (S 595 r). Proche est le suivant,

mais sans le contexte conjugal : *El agua que dieres a tu señor, no la mires al sol. [Porque parece motosa.]* (E 112 r).

L'évocation des repas partagés à l'auberge complète celle des foyers privés. À l'auberge, entre amis, l'usage est de partager équitablement la dépense : *Pagar el escote. [Lo que cabe por la comida; y el castigo, y daño.]* (P 6 f). L'expression s'étend à bien d'autres situations que les repas, signale Correas. On peut rapprocher ceci de : *Comer a escote. [Cuando comen a pagar lo que cupiere a cada uno.]* (C 127 f), et d'une autre expression dérivée : *Comer y escotar. [Que si quiere provecho, o algo, que lo pague.]* (C 654 r).

Pour dire le contraire, on a :

- *Comer de hoque. [Por: «Comer de balde» entre otros, y de sacaliñas*[441]. (C 133 f) ;

- *Comer de mogollón*[442]. *[De los que comen y se meten a comer de balde.]* (C 134 f) ;

- *Comer y no escotar. Comer sin escotar. [Por: no costar nada.]* (C 139 f).

Repas et religion

Les allusions aux périodes de jeûne ou aux prescriptions religieuses alimentaires ne manquent pas dans la collection de Correas. Rappelons au préalable quelques précisions données par *Autoridades*, à propos du jeûne religieux. On s'abstient de manger à certaines heures ou certains jours déterminés par l'Église, comme le Carême (*Cuaresma*), les Quatre-temps[443] et Vigiles (*Vigilias*)[444]. Une citation tirée de Vicente Espinel (la

[441] *Sacaliña* : ' harpon '. *Sacaliñas* : celui qui soutire de l'argent à quelqu'un.

[442] *De mogollón* : ' en parasite ', ' aux frais d'autrui '.

[443] Période de trois jours de jeûne (mercredi, vendredi et samedi) prescrits autrefois par l'Église catholique, la première semaine de chaque saison.

[444] *Comer de vigilia* : ' faire maigre '. *Vigilia* : « *Se llama también la víspera*

Vida del escudero Marcos de Obregón) montre que jeûner n'est pas forcément s'abstenir de toute nourriture, mais surtout se priver de viande : « *Pusieronle en estrecho de ayunar tres dias con quatro onzas de pan, y dos de passas y almendras* ». Le jeûne (*ayuno eclesiástico*) consiste en un seul repas après midi, sans consommation de viande. « *El Ayuno natural* » est l'abstinence de toute nourriture et boisson, la nuit qui précède la communion, depuis minuit. « *Ayunar con pan y agua* », c'est ne pas prendre, en 24 h, autre chose qu'un petit morceau de pain et un peu d'eau, à midi et le soir. « *Ayunar del traspasso* », c'est ne manger ni boire depuis le Jeudi Saint à midi jusqu'au Samedi Saint.

Selon le proverbe suivant, tout le monde n'est pas égal face au jeûne : c'est trop facile de jeûner pour des raisons religieuses quand on fait partie des nantis qui ne sont jamais privés de nourriture au quotidien ! *El harto, del ayuno no tiene cuidado ninguno.* (E 601 r). Variante : *El harto, del ayuno no tiene duelo ninguno.* (E 602 r). On disait aussi : *Quien tiene el estómago lleno, dice: «Ayunemos*». (Q 780 r).

À l'inverse des gloutons, les ermites semblent laisser penser qu'ils vivent une vie ascétique. Mais un proverbe dénonce leur vie faussement austère : bien souvent, ils ne jeûnent pas le soir, même s'ils feignent l'austérité et mendient la journée. Cette fausse pauvreté n'est qu'une ruse destinée à attendrir les dispensateurs d'aumône : *Quien pide para candela, no se acuesta sin cena; [o no se] echa… [Ermitaños.]* (Q 561 r). On disait aussi à ce propos, avec ironie : *Dad por Dios, a quien tiene más que vos. [Vemos pedir a quien tiene más.]* (D 22 r).

Certains paroissiens, peu disposés à se priver de viande le

---

de alguna festividad, en que se ayuna por precepto de la Iglesia. Llámase assi, porque en lo antiguo se velaba por la noche en oración. », *Aut.*

vendredi, rusent… : *Comí carne en viernes pensando que era jueves*. (C 660 r). Les *santeras*, ces femmes ostensiblement dévotes, font passer leur gourmandise avant l'observance du jeûne carné, comme on le voit dans ce petit dialogue où s'exprime l'une de ces « pieuses femmes » : *Comé de los peces, santera*[445]*. —Antes moriré que tal comiera*. (C 593 r). Ce proverbe fait partie de la grande famille de ceux qui dénoncent l'hypocrisie sociale sous toutes ses formes.

Autre fausse excuse, qui ne trompe personne : *Yo ni bebo, ni como, ni ayuno, cuando mi potaje*[446] *sorbo y engullo.* (Y 114 r). Même pendant le jeûne, on a le droit de se régaler ! Le jeûne n'arrête pas le gourmand…

Les considérations sur la santé se mêlent curieusement, dans le commentaire de Correas, à celles sur les habitudes religieuses. La jeune fille du proverbe suivant semble regarder avec mépris, en période de Carême, le régime alimentaire carné que persistent à pratiquer de « pauvres filles », à une époque où, de surcroît, la viande est maigre et fade : *En Cuaresma, madre, yo, pescado, y esótras, carne. [Entonces la carne es desabrida y flaca; y también pide salud: que no obligue enfermedad a comer carne.]* (E 1558 r). Se prêter aux privations du Carême (manger du poisson) prouve aussi qu'on n'est pas dispensée de jeûne pour cause de faiblesse physique.

Le calendrier religieux est cité de façon concrète, dans ses répercussions sur la consommation alimentaire. L'arrivée des périodes de jeûne ne soulève pas l'enthousiasme : *Miércoles*

[445] *Santero, santera* : « *La persona que pide limosna para el santo de alguna Hermita* », *Aut.*

[446] *Potage* : 1. « *El caldo de la olla, u otro guisado líquido* » ; 2. « *Las legumbres guisadas para el mantenimiento de los días de abstinencia* », *Aut.*

corvillo[447]*, pésame contigo; jueves de Cena*[448]*, vengáis norabuena.* (M 1022 r). On se réjouit lorsque, exceptionnellement, grâce aux hasards du calendrier liturgique, on peut s'éviter le jeûne carné. On le voit dans un commentaire de Correas pour le proverbe *Navidad en domingo, vende los bueyes y échalo en trigo. [Alégrase el vulgo de que, cayendo Navidad en viernes le hace día de carne, y festivo, y dalo a entender con pronosticar que el año será fertil; y si cae en domingo les pesa a los mozos, porque quita una fiesta, y lo declaran con pronosticar mal año; no hay en ello más fundamento ni misterio.]* (N 40 r). Ces explications permettent de comprendre également *Navidad en viernes, siembra por donde pudieres; en domingo, vende los bueyes y échalo en trigo.* (N 41 r).

Parmi les exemples fournis par Correas pour la locution proverbiale désinvolte *Y santo se sea*, on en trouve un qui concerne les entorses faites au régime non carné du vendredi : *Y santo se sea. Y fraile se sea; Y santo me soy; Y fraile me soy; Y dama se sea. [Cuando uno hace lo que no dice con su calidad, y estado, y profesión; y varíase en nombres y personas de toda suerte, y en tiempos : «Come carne, y viernes se sea»; «Trabaja, y domingo se sea».*[449]*]* (Y 23 f).

Le dévot soigne son confort : lorsqu'on se prépare à aller aux Vêpres (*vísperas* : «*después de nona y pertenece al oficio del día siguiente*»), autant prendre ses précautions, et dîner avant : *Vísperas de aldea, pon la mesa y cena*. (V 320 r). Du même ordre de préoccupations est : *Más vale harto a misa, que ayuno*

---

[447] *Miércoles corvillo* : « *Se llama vulgarmente el Miércoles de Ceniza. Covarr. dice se dixo assí, porque en aquel dia el hombre, compungido de sus pecados, se encorva, humilla y arrepiente de ellos.* », *Aut.*

[448] *Jueves de Cena* : ' Jeudi saint '.

[449] ' Et pourtant, c'est vendredi ! ' ; ' Tout vendredi que ce soit ! ' ; ' On a beau être un vendredi ! '.

a vísperas. (M 560). Mais il ne faut pas essayer de manger à deux râteliers : *Cuando comieres antes que vayas a la iglesia, después no te pondrán la mesa; o no te pornán mesa*. (C 1210 r).

On peut aussi rester chez soi, quitte à se priver : *Semana de los mártires, estáte en tu casa, aunque no te hartes*. (S 239 r).

Les interdits alimentaires juifs et musulmans ne permettaient pas aux adeptes la consommation de porc, et donc, chez les Vieux Chrétiens, cette viande n'en était que plus appréciée. Un proverbe traduit cet enthousiasme inconditionnel suscité par le porc : *Comeréis puerco, y mudaréis acuerdo*. (C 659 r). Mais plus largement, il signifie qu'il suffit de faire l'expérience d'une chose pour l'apprécier. Quelque chose comme « Faites l'essai et vous verrez. Goûtez-moi ça, et vous changerez d'avis… »

Table et économie domestique

L'économie domestique repose sur deux piliers : les dépenses et le travail : *Comer y beber, echa la casa a perder; dormir y holgar, no la puede ganar*. (C 651 r). Le domaine alimentaire ne souffre pas l'improvisation : *Quien mal quiere cenar, a la noche lo va a buscar. Quien mal quisiere cenar, de noche lo vaya a buscar*. (Q 445 r). Les dépenses concernant cette partie du budget doivent être méditées. À table, si le budget n'est pas très élevé, mieux vaut se contenter de l'essentiel : *Si faltare, falte para la tejavana*[450]. *[Que se provea la olla y comida necesaria; y si faltare dinero, falte para lechuga, ensalada y fruta. Puédese aplicar a los vestidos: que*

[450] *Teja vana* : couvrir un toit *« a teja vana »*, c'est le couvrir seulement de voliges et de tuiles (*tejas*), sans autres finitions. C'est donc un toit « léger » et réduit à sa plus simple expression, un toit économique, pas un toit de luxe.

importa poco que falte para guarniciones.] (S 404 r). Il faut parfois se résigner à faire un choix, même si on le déplore : *Mundo mundillo, cuando hay para pan, no hay para vino.* (M 1364 r). Mais certains éléments modestes de l'alimentation sont considérés comme indispensables par un autre dicton : *Sin rábanos y vela, no hay buena cena.* (S 788 r). Variante : *Si quieres que te sepa bien la cena, ten rábanos y candela.* (S 626 r). Où l'on retrouve encore le décor de la table…

Les économies se font au prix d'une privation raisonnée : *Acuéstate sin cena, y amanecerás sin deuda. [Aconseja que cada uno se modere y mida conforme a lo que tiene y su estado, y le bastará; y reprehende a los que, a trueco de hartarse, no reparan en que sea ajeno, ni en que se empeñan y pierden; de lo cual hay harto que llorar, y aun castigar.]* (A 948 r). Une variante démontre la prégnance de ce proverbe : *Más vale acostarse sin cena, que levantarse con deuda.* (M 481 r).

Une voix parémique différente se fait cependant entendre. Elle dit que c'est pénible d'avoir à se restreindre quand on arrive à la fin des réserves : *Por la Candelera, mide tu puchera*[451] *y guarda tu cibera*[452]*. [Avisa que se compase el gasto, porque es largo el año, y «Es mala la regla*[453] *al fin del saco». Otros dicen como el siguiente.]* (P 757 r). Il y a, en effet, là aussi une variante : *Por la Candelera, mide tu puchera y nanta tu cibera. [«Nanta» es: acrecienta, porque los días crecen, y sale la gente al trabajo, y ha menester más comida.]* (P 758 r).

---

[451] *Puchera* : « *Lo mismo que olla* », *Aut.*, ' marmite '.

[452] *Cibera* : « *El trigo que se echa en la tolva* (' trémie ') *del molino, y va cebando la rueda, que le muele.* », *Aut*.

[453] *Regla* : « *el concierto en la comida, y en todo lo demás.* », *Aut.* Ici, restriction alimentaire à la fin des réserves.

Une autre façon d'économiser est de ne pas jeter les restes : *Quien come y condesa, dos veces pone mesa. [Condesar es: guardar.]* (Q 291 r) ; *Quien come y deja, dos veces pone mesa.* (Q 292 r).

D'excessives dépenses alimentaires ruinent la maison (même en dehors du cadre des invitations, déjà vu plus haut) : *Mucho comer trae poco comer. [Porque se gasta la hacienda.]*[454] (M 1197 r). Plus ciblé est le proverbe : *La moza en se componer, y el viejo en beber, gastan todo su haber.* (L 468 r). L'expression suivante va dans le même sens : *Irse en humo. [Cuando algo se consume sin quedar provecho dello, y se desvanece como el humo; y porque se gastó en comidas, cuyo humo se fue por el humero.]* (I 50 f). Mais, c'est surtout vrai chez les travailleurs les plus pauvres : *Jornal de obrero, entra por la puerta y sale por el humero. [Que lo come y bebe todo, y lo gasta en leña por el frío, y no ahorra nada.]* (J 29 r).

Sur le thème de l'économie domestique, au proverbe *La mujer de buen recado, hinche la casa hasta el tejado.* (L 520 r) fait pendant *La mujer de mal recado, de beber tiene cuidado.* (L 522 r). Une femme qui boit, c'est la ruine, en raison de la dépense occasionnée et surtout du déficit d'activité que cela entraîne. Dans les proverbes, la femme est constamment présentée au travail, dans son foyer. Le vin n'est pas l'ami de la femme. Une seule exception, pour la bonne cause : si la femme a affaire avec le vin, que ce soit pour en faire commerce, parmi les autres activités qui lui reviennent dans l'organisation de la maison : *La mujer de buen aliño hilaba, y devanaba, y vendía vino, y daba la teta al niño*. (L 519 r). Quel festival d'activités…

La vertu qui consiste à savoir attendre pour faire fructifier les richesses domestiques est évoquée dans un proverbe qui

[454] On peut le prendre aussi pour un avertissement médical.

établit un lien direct entre travail et consommation, et souligne que l'on doit savoir peiner pour le bien des générations futures : *Quien pone la noguera, no espere comer della.* (Q 581 r).

Le repas est vu ci-après comme un échange économique, dans lequel il ne s'agit pas de se laisser duper : *Mucho come el sandio; más sandio es el que se lo da sin cambio.* (M 1195 r).

Même si la charité chrétienne demande d'aider autrui, il ne faudrait pas risquer, au motif d'apporter de l'aide à son voisin, de manquer le repas-récompense du soir qui vous attend à la maison : *Por hacienda ajena, nadie pierde cena*. (P 749 r).

Table et place dans la société

Objet de contacts humains, mais aussi de relations économiques, les repas servent souvent de marqueur social dans les proverbes. Pour faire allusion à des moyens économiques limités, on dira : *Tiene de comer, y no de cenar. [Del que tiene muy limitado con que vivir. «Tener de comer» es: tener hacienda bastante. «Tiene bien de comer».]* (T 275 r). Certaines classes sociales ne méritent pas une nourriture raffinée, dit un proverbe élitiste : *Al villano, no manjar blanco.* (A 1484). La pauvreté des veuves se reflète symboliquement dans la quantité de soupe ou de pot-au-feu (*olla*) qui est sur leur table. Mais, en revanche, quel savoir-faire ! *La olla de la viuda, chiquita y recalcadita.* (L 686 r)[455]. C'est un pot-au-feu bien mijoté… On peut faire de

[455] Il existe une recette de la région d'Alicante, appelée « *olla de la viuda* » ou « *olla viuda* » ou « *olla gitana* » : « *Para 4 personas: 200 gr de garbanzos, 250 gr de patatas, 100 gr de judías verdes, 1 cebolla, 1 chirivía (hortaliza similar a la zanahoria de color blanco), apio, 8 morcillas de cebolla, tocino, pimentón dulce. Poner en una olla un litro de agua con un poco de aceite y sal y añadir los garbanzos (que habrán estado en agua desde la noche anterior), las patatas, el apio y*

ce proverbe, comme souvent, une interprétation sur le registre érotique, si l'on donne à *olla* son sens de contenant et non de contenu, et la définition de *recalcar* que donne *Autoridades* prend alors toute sa saveur[456]. Une veuve, ça n'a pas que des mauvais côtés !

A chico pucherete, chico manjarete. (A 124 r) fait-il allusion lui aussi à un repas restreint pour cause de pauvreté, ou s'agit-il d'une façon de désigner, par exemple, un petit récipient où l'on prépare un repas d'enfant, ou encore de se moquer d'un repas trop peu généreux ?

L'ostracisme de la pauvreté n'est pas le seul : la ségrégation par le « genre », perceptible dans bien d'autres domaines, se manifeste aussi dans la ration alimentaire. Les priorités ne sont pas les mêmes pour les filles et les garçons. *El hijo, harto y rompido; la hija, ha[m]brienta y vestida*. (E 638 r). Pour les femmes, sur qui repose l'honneur, c'est l'apparence qui compte. Une variante : *Las mozas han de andar bien vestidas; y los mozos, hartos*. (L 1104 r).

Les mères préféreront toujours leur propre fille à leur belle-fille, mais dissimulent cela sous une belle hypocrisie que Correas se charge de dénoncer : *Mi hija que hipa, de hambre está ahita; mi nuera que boceza, de harta está tesa. [«Tesa» es: llena. El «hipo» se causa de frialdad de estómago. La madre, con el amor de la hija, dice esto; y es al revés : que la nuera es la hambrienta, y la hija la harta y tesa.]* (M 950 r).

Entre boire et manger, s'établit une hiérarchie qui peut

---

las judías. Sofreir aparte la chirivía, cuando esté doradita sacarla del fuego y añadir el pimentón dulce, añadir luego la chirivía a la olla junto con el resto de ingredientes. Cuando hiervan las verduras añadir las morcillas (previamente pinchadas con un tenedor) y el tocino. Dejar cocer a fuego lento. »

[456] *Recalcar* : « *Ajustar, apretar mucho algo con otra cosa o sobre otra cosa.* »

s'exprimer en termes de rang social, mais dans le proverbe qui suit, on voit que boire (du vin) est l'activité la plus aristocratique des deux : *El beber es caballero, y el comer villano grosero.* (E 224 r) ; ou encore : *El beber es hidalgo, y el comer es villano.* (E 225 r). Ces proverbes rejoignent donc la cohorte de ceux qui chantent les louanges du vin.

Parmi les « tables », il y a celle du paysan, de l'artisan, du citadin, du dévot, de l'*hidalgo* pauvre, mais la plus riche des tables, celle qu'on donne en référence suprême est sans conteste celle du Pape (et non pas celle du roi) : *Cena pontifical. [(Por: gran cena; «hubo una cena pontifical».]* (C 90 f).

Les *hidalgos* pauvres, comme on l'a déjà vu à plusieurs reprises dans cet ouvrage, sont un type social objet de satires multiples. On les dépeint obsédés par les apparences et par le désir de dissimuler leur impécuniosité. Pour leur point d'honneur, ils voudraient faire croire qu'ils ont quelque richesse. Ainsi, après le repas, restent-ils un moment à se reposer, comme pour la digestion, alors qu'ils n'ont rien dans l'estomac. On disait alors d'eux qu'ils « se vantaient de leur repas » : *Presumir la comida. [Por: reposarla un rato; y parece decirse por hidalgos pobres y escuderos. «Presume la comida»: cuando está un rato ocioso.]* (P 334 f). On est loin de la simple pause hygiénique préconisée après les repas…

Il semble que la plaisanterie suivante appartienne à la même veine. Elle est lancée à ceux qui feignent de se lever d'une table bien garnie et raffinée : *Mas, ¿si*[457] *habrán cenado estos señores, que ansí güelen a los limones?* (M 460 r).

Un proverbe donne la parole à l'*hidalgo* pauvre, résigné à sa misère mais orgueilleux : *«Una noche mala, quienquiera la pasa». Y pasábalas todas. [Un pobre escudero a quien era*

[457] « *Mas, ¿si…?* » : ' Je me demande si… '

ordinario no tener qué cenar, cada vez que le decían: «No hay cena», respondía: «pues, acostémonos, que una noche mala, quienquiera la pasa». La gracia está en que decía «una», siendo casi todas.] (U 110 r). À l'inverse, le personnage de ce proverbe reconnaît humblement le mensonge : *Que le engañé: que dije que había cenado, y no cené.* (Q 73 r). Mais il ne suffit pas de mourir de faim pour être un *hidalgo… Mucho comer no es barraganía*[458]*, ni pasar hambre hidalguía.* (M 1196 r) : Beaucoup manger n'est pas prouesse, ni traîner sa faim noblesse…

Les rapports entre maîtres et valets, dans la classe des nantis, pouvaient être très familiers. Voici un jeune aristocrate, mal réveillé de sa nuit de bamboche, à qui ses valets font une farce bon enfant, en lui faisant croire qu'il a déjà pris son souper : *Quiéreme hacer creer que he cenado; o Quiérenme hacer creer que he cenado. [Dícese que los criados de un señor se concertaron de hacerle creer que había cenado, y se salieron con ello, y él lo creyó o disimuló. Aplícase a los que quieren hacer creer lo que no fue, ni es posible; y a los que son fáciles y crédulos.]* (Q 112 f).

Même s'il y a de la familiarité, maîtres et valets ne mangent pas forcément ensemble. En voyage, par exemple, les maîtres mangent entre eux, et les valets aussi ou, de façon plus générale, ceux qui voyagent à pied ne partagent pas la table de ceux qui se déplacent à cheval. Aussi disait-on, lorsqu'on n'avait rien à manger, *Comer con los de a pie. [Por: no tener qué comer. Tómase el símil de los caminantes, que los de a caballo andan más y llegan primero a la posada, y comen lo que hay; los de a pie llegan más tarde, y no hallan nada, o*

[458] *Barraganía* : « *Se decía en lo antiguo por hecho heróico y esforzado.* », *Aut.*

hallan poco.] (C 132 f). Un proverbe reprend cette expression : *Comerás con los de a pie, que los de a caballo ya habemos comido.* (C 657 r). Rythme de voyage différent, discrimination sociale ?

Être invité à la table du maître est une grande récompense : *Haz lo que tu amo te manda, y siéntate con él a la mesa; o y sentarte has con él a la mesa.* (H 304 r). On disait encore : *Sé mozo bien mandado, comerás a la mesa con tu amo. [O «sei» por «sé».]* (S 203 r).

La classe oisive ne se nourrit pas de la même façon que la « classe laborieuse » : *Almorzar sin beber, y merendar sin comer. [Esto es la gente regalada y que no trabaja; que comiendo algo por la mañana de conserva, y tal cosa, no es menester beber, porque hay humedad en el estómago; y a la tarde, en verano principalmente, se puede beber un jarro de agua para que haga ir abajo la digestión del mediodía y se abra la voluntad para la cena.]* (A 1579 r).

Il y a une justice immanente : personne n'échappe à la mort. Mais, de façon paradoxale, à l'heure de la mort, *Los pobres mueren ahitos, y de hambre los ricos. [La causa es: porque se cree que el rico enferma de comer, y ansí le dan dieta; y el pobre, que enfermó de miseria y hambre, y ansí todos le acuden con regalos y le hacen comer.]* (L 1570 r).

Si la classe oisive pèche par excès de raffinement dans la nourriture, ce n'est pas le cas des corps de métiers du petit peuple. Les ouvriers agricoles ont la réputation de manger beaucoup : *Come como un lobo. Come como un gañán*. (C 121 f). Leur façon de réclamer à boire est assortie : *A nuestro amo, todo este mundo es tragos.* (qui peut se ponctuer aussi comme une apostrophe : *¡Ah, nuestro amo, todo este mundo es tragos!) [Manera de pedir de beber los gañanes, segadores y peones. «Tragos» se toma por: afliciones*

y trabajos, y a ello alude.] (A 576 r).

Quant à celui qui aurait été oublié dans la distribution alimentaire, il pouvait protester en disant, pour demander à boire : *Y yo, ¿apedreé las viñas? Y yo, ¿apedreélo? [Dícelo uno cuando no le hacen partícipe, y no le dan a beber, bebiendo otros, mostrando gana dello, y de lo otro que fuere.]* (Y 17 r). Il pouvait encore dire : *Y yo, ¿en qué lo pequé? [Cuando reparten y no dan a uno; y cuando está sin culpa.]* (Y 30 f).

Au Siècle d'Or, on attribue traditionnellement certaines habitudes, dans la façon de prendre les repas, à diverses professions. Les charpentiers ont la réputation de prendre leur temps pour la pause-repas, lenteur décrite dans le proverbe déjà cité plus haut : *Comida de carpinteros. [Por: larga y de espacio.]* (C 663 r) ; on trouve encore, dans la section *frases* : *Comida de carpinteros. [Por: larga y de espacio, que gastan de las once a la una.]* (C 147 f).

Les plus pauvres, eux, ne peuvent parfois pas faire autrement que sauter un repas : *¿Que haces, Menga? —Almuerzo para cena.* (Q 56 r). Les ouvrières agricoles sont un exemple des plus bas salaires : *Jornal de escardadera*[459]*, si dél come, no cena.* (J 28 r). Tout en bas de la société, l'esclave noir qui, dans le proverbe suivant, s'exprime comme il le fait fréquemment dans la littérature satirique du Siècle d'Or, dans un langage comique stéréotypé, ne dit rien d'autre : *Bonico andamo: si comemo no senamo. [En habla de negro.]* (B 304 r).

Manger ou ne pas manger reste le symbole même de l'inégalité sociale : *Uno muere de atafea*[460]*, y otro la*

[459] *Escardadera* : ' sarcleuse ', ouvrière agricole qui désherbait les semis.

[460] *Atafea* : *ahito o hartazgo. Autoridades* fait ce commentaire : « *Refr. que da a entender los diversos y opuestos gustos de los hombres: o mas sencillamente, que significa la diversidad de las fortunas y conveniencias de unos y otros: pues el que es rico, y de muchas*

desea. (U 130 r). Manger résume la puissance et le pouvoir, comme l'expriment de façon crue ces deux proverbes : *Comer bien y cagar fuerte, y no haber miedo a la muerte.* (C 626 r) ; et *Comer con gana, cagar con maña; que lo que hoy no se hiciere, ahí está mañana.* (C 629 r). On pouvait dire aussi, si l'on voulait être moins grossier : *Comer con fuerza, mascar con maña; que lo que hoy no se hiciere, ahí está mañana.* (C 628 r). Manger est source de force, mais également de dignité : *La cabeza, el comer la endereza.* (L 77 r).

Sur tous les sujets, il existe des proverbes mettant en scène les rivalités et les inimitiés villageoises. Les noms de villages sont choisis sans autre raison que de régler son compte au bourg d'à côté, et aussi pour leurs sonorités. En voilà quelques exemples, liés au thème de la nourriture et de l'hospitalité. La misère, qui entraîne le manque d'hospitalité, caractérise certains endroits, et on met en garde le voyageur :

- *En Aracena, quien no tiene pan no cena.* (E 1464 r) ;

- *En Sariñena, villa plena, quien no trae, no cena.* (E 1896 r) ;

- *Cuando fueres a Brenes, lleva qué cenes y cama en que te eches; si no, negra noche tienes. [«Brenes» es lugar pobre cerca de Sevilla. Otros dicen: «Cuando fueres a Eles…»; es cerca de Guadalajara.]* (C 1314 r) ;

- *Cuando fueres a Eles, lleva cena que cenes.* (C 1319 r) ;

- *Cuando fueres a Coledero, lleva pan en el capelo*[461]*. [Otros dicen: «Cuando fueres a Nucedo…»; otros «Cuando fueres a Torbeo, lleva pan en el seno». Lugares son de Galicia, cerca de Monterrey.]* (C 1317 r) ;

---

conveniencias, o enferma, o muere tal vez de hartazgos; y el pobre, y que no las tiene, desea verse harto, y aunque sea ahíto. »

[461] ' Chapeau ', en galicien.

- *Cuando fueres a Linares, lleva pan en los costales.* (C 1324 r) ;

- *Cuando fueres a Tamarite, la bota no se te olvide. [En Cataluña, lugar estéril.]* (C 1325 r).

Nourriture et travail

Nous avons déjà mentionné, au fil des autres thèmes, de nombreux proverbes soulignant le lien entre nourriture et travail, mais ceux qui suivent méritaient d'être regroupés. Commençons par un conseil hédoniste qui, au contraire, fait de l'oisiveté et de la nourriture la clé du bonheur : *Come y huelga, y tendrás vida buena.* (C 611 r). Ce qui, vu du côté des servantes peut donner : *Come, y duerme, y engorda; si te llamaren, hazte sorda.* (C 610 r). Mais dans la perspective du maître, ce sera plutôt : *Come y calla, vete al sol y salla*[462]. (C 609 r).

Savoir rassasier ses serviteurs pour qu'ils travaillent avec entrain et sans protestations, savoir les récompenser pour qu'ils soient fidèles et discrets, tout à la dévotion de leur maître, voilà ce que préconise *A tu criado, hártale bien y verle has callado.* (A 809 r).

Les travaux de force à la campagne demandent une marmite bien remplie : *La olla cogolluda, al costal ayuda. [Quiere decir que el bien comer ayuda al hombre para alzar el costal.]* (L 685 r). Une chansonnette sans prétentions le rappelle : dans ces durs travaux, on ne travaille pas par plaisir, mais seulement pour manger, et encore, pas suffisamment :

[462] *Sallar* : sarcler le blé ou le maïs, mot employé dans la province de Burgos.

Gran trabajo es trabajar / cuando la ganancia es poca, / y más si no hay que llevar / de las manos a la boca. (G 96 r).

Dans certains types d'emploi, on ne perçoit même pas de salaire, c'est simplement nourriture contre travail : *Comido por servido; [o] Lo comido por lo servido. [Cuando se sale pie con bola, esto es con sola la costa hecha sin ganancia, y cuando no se cobra la soldada del amo, y queda consumida.]* (C 667 r).

Tout le monde doit manger, finalement, dit le proverbe sur un ton blasé : *Comiendo holgando, comiendo trabajando. [Que se trabaje, pues se come.]* (C 668 r). Correas y voit le lien indéfectible entre travail et nourriture : il faut bien travailler si l'on veut manger et se reposer, c'est-à-dire vivre. Ceci rejoint ce qu'on peut lire sur ce proverbe, dans le *Diccionario de Autoridades*, à savoir que manger et boire en viennent à signifier « gagner suffisamment pour vivre » : « *Comer y beber de alguna cosa*. *Modo de hablar familiar para expressar que uno tiene alguna ocupación, empleo, dignidad, o hacienda, de que se le sigue el tener lo conveniente y bastante para comer y beber.* »

Une expression imagée, citée par *Autoridades*, pour exprimer le détachement dans une affaire, utilise la référence à la nourriture : *Sin comerlo ni beberlo*: *no haver tenido en algo parte*, « sans avoir rien eu à faire là-dedans », par exemple, être accusé sans être concerné.

Dans les relations de travail ou de collaboration, la juste distribution de la nourriture est indispensable pour éviter les querelles. Autant faire cette répartition à l'avance, cela tranquillise : *La mi ración apartada, si no me harta, quítame de baraja.* (L 443 r). Cela rappelle, en d'autres termes, *Lo*

bebido es lo seguro. Que lo que en el jarro está, quizás se derramará. (L 1221 r). On craint aussi, dans une transaction, de payer plus qu'on ne devrait : *Comer uva y pagar racimo.* (C 645 r).

Nous avons rencontré par deux fois la notion de repas-récompense ; mais il y a aussi le repas-menace, avec des relents d'anthropophagie burlesque, pour exprimer l'idée de ne pas se laisser faire par les autres : *Quien te ha de comer, almuérzalo; quien te quisiere cenar, meriéndalo.* (Q 717 r). Plus atténuée et plus traditionnelle est cette malédiction portant sur les repas *: Ansí se os guise la cena; ansí se te guise la cena. [Es como ironía deseando pena a alguno, y otro tal como hizo.]* (A 435 f).

Pour finir de façon pittoresque cette visite de la table du Siècle d'Or, faisons une brève incursion dans l'argot des ruffians et malfaiteurs, où l'expression « *enviar a cenar con Cristo* » a un sens très peu catholique : *Enviar a cenar con Cristo*[463]*. [Por: matar; dicho a la rufianesca.]* (E 291 f). Mauvais signe, également, quand on disait de quelqu'un *Ya está comiendo barro. Ya días ha tiene pelado el cogote. Ya está mascando barro. [Para decir que está enterrado.]* (Y 31 r). Une autre menace, moins grave, était de dire *Yo se la daré a beber. [Que dará otra tal pesadumbre, y hará befa.]* (Y 54 f).

[463] ' Envoyer souper avec le Christ ', ' envoyer dans l'autre monde '.

La table. Les repas : proverbes et traductions

A beber vino beber, nunca me venció mujer.
A 8 r- À boire, boire du vin, jamais femme ne m'a vaincu.

A bien comer o mal comer, tres veces beber. —Ni quiero tres ni trece, que un tordo bebe cien veces.
A 14 r- Pour bien manger ou mal manger, boire trois fois. —Je ne veux ni trois ni treize, car la grive boit cent fois.

A boca de cangilón. A boca de cántaro
A 4 f- À tire-larigot.

A buen comer o mal comer, tres veces beber; la primera, pura, la segunda, como Dios la crió en la uva, la tercera como sale de la cuba.
A 30 r- Pour bien manger ou mal manger, boire trois traits ; le premier, pur, le deuxième, comme Dieu l'a mis dans le raisin, le troisième, tel qu'il sort du tonneau.

A buen tiempo llegamos, si no nos dan de palos; [o] A buen tiempo vengo, si no me dan de palos.
A 38 r- À point nommé nous arrivons, si on ne nous donne du bâton. Ou J'arrive au moment voulu, si on ne me tape pas dessus.

A cuero tiesto, álzase el piezgo; [o] piezgo enhiesto.
A 115 r- À outre gonflée, patte dressée.

A chico pucherete, chico manjarete.
A 124 r- À petite cassolette, petite platée.

A malas cenas y a malos almuerzos, angóstanse las tripas, y alárganse los pescuezos.
A 495 r- Mauvais soupers et mauvais déjeuners, font tripes rétrécir et cou allonger.

A mesa puesta.
A 91 f- À table mise.

A mesa puesta y cama hecha.
A 523 r- À table mise et lit préparé.

A nuestro amo, todo este mundo es tragos[464]. (Ce qui peut se lire aussi : *«¡Ah, nuestro amo, todo este mundo es tragos!»*).
A 576 r- À notre maître, ce monde n'est que coups à prendre. (Ah, notre maître, ce monde n'est que coups à prendre !)

A paloma harta, la arveja la amarga.
A 593 r- À pigeon rassasié, la vesce lui est amère.

A pan y cuchillo.
A 105 f- À pain et à couteau[465].

A pan y mantel.
A 106 f- À pain et à nappe.

¿A qué tañen? —A misa. —Dios nos perdone, que no podemos

[464] Jeu de mot entre « *estrago* » (en un mot), ' désastre ' et « es » « *trago* » : ' gorgée de vin '.
[465] ' À tu et à toi '.

ir a oirla. —¿A qué tañen? —A beber. —Andar, cuadril, que allá habéis de ir.
A 644 r- Pourquoi les cloches sonnent-elles ? —Pour la messe. —Dieu nous pardonne, nous ne pouvons y aller. —Pourquoi les cloches sonnent-elle ? —Pour aller boire. —Allons-y, ma monture, c'est là qu'il vous faut aller.

¿A qué tañen? —A misa. —Tañan, tañan, que bien se lo pagan. —¿A qué tañen? —A beber. —Mozo, daca esos zapatos.
A 645 r- Pourquoi les cloches sonnent-elles ? —Pour la messe. —Qu'elles sonnent, qu'elles sonnent, on les paye pour ça. —Pourquoi les cloches sonnent-elle ? —Pour aller boire. —Garçon, passe-moi ces souliers.

A quien has de dar a cenar, no te duela darle a merendar.
A 688 r- À qui il te faut donner à souper, ne plains pas le goûter.

A quien has de dar de cenar, no le quites el almorzar.
A 689 r- À qui tu dois donner à souper, ne le prive pas du dîner.

A quien has de dar de yantar, no te duela darle de almorzar.
A 690 r- À qui tu dois donner à déjeuner, ne plains pas le dîner.

A quien has de dar la cena, no le quites la merienda.
A 691 r- Qui tu dois faire souper, ne le prive pas du goûter.

A tres veces bebido, envaina tu cuchillo.
A 803 r- Après avoir bu trois fois, rengaine ton couteau.

A tu criado, hártale bien y verle has callado.
A 809 r- Ton valet, fais-le bien manger, et tu verras comme il

se tait.

A tu mesa ni a la ajena, no te sientes la vejiga llena; [o] A tu mesa, ni a la ajena, nunca con vejiga llena.
A 815 r- À ta table ou à celle d'autrui, ne t'assois pas la vessie pleine ; [ou] À ta table ou à celle d'autrui, jamais avec vessie pleine.

A ver el rabo a la güéspeda. Hasta ver el rabo a la güéspeda.
A 842 r- Pour voir le cul de l'hôtesse. Jusqu'à voir le cul de l'hôtesse.

A vino de mal parecer, cerrar los ojos al beber.
A 845 r- Vin douteux, le boire en fermant les yeux.

¡Aceite de cepas, marido, que me fino!
A 913 r- De l'huile de sarment, mari, je me meurs !

Acuéstate sin cena, y amanecerás sin deuda.
A 948 r- Couche-toi sans souper, et tu te lèveras sans dette.

Al alzar de los manteles, haremos la cuenta y pagaredes; o habrá cuenta y pagaredes.
A 1119 r- Quand on lèvera la table, on règlera les comptes et vous pairez ; ou les comptes seront faits et vous paierez.

Al catarro, dalle con el jarro.
A 1182 r- Au catarrhe, un coup de jarre.

Al higo, vino; y al agua, higa
A 1243 r- Aux figues, il faut du vin ; et à l'eau, lui faire la figue.

Al hombre harto, las cerezas le amargan.
A 1259 r- À l'homme gavé de tout, les cerises sont amères.

Al hombre pobre, capa de pardo y mesa de roble, taza de plata, cántaro y olla de cobre.
A 1267 r- Pour l'homme pauvre, cape de bure et table de chêne, tasse d'argent et marmite de cuivre.

Al pie de la cama, ni vino ni agua.
A 1363 r- Au pied du lit, ni vin ni eau.

Al villano, no manjar blanco.
A 1484 r- Pour le vilain, point de blanc manger.

Al vino, higo; y al agua, higa.
A 1486 r- Avec le vin, une figue ; et l'eau, lui faire la figue.

Almorzar sin beber, y merendar sin comer.
A 1579 r- Déjeuner sans boire, et goûter sans manger.

Almuerza con rufián, come con carpintero, y cena con recuero.
A 1580 r- Déjeune avec un ruffian, dîne avec un charpentier, et soupe avec un muletier.

Almuerzo de rufián, comida de carpintero, y cena de recuero, merienda de ganapán.
A 1581 r- Déjeuner de ruffian, repas de charpentier, et souper de muletier, goûter de portefaix.

Almuerzo de rufianes, comida de abades, cena de gañanes.
1582 r- Déjeuner de ruffians, repas de curés, souper de

journaliers.

Amigo de taza de vino.
A 1685 r- Un ami pour boire un coup[466].

Ansí se os guise la cena; ansí se te guise la cena.
A 435 f- Qu'on vous mitonne un souper comme ça. Qu'on te mitonne un souper comme ça.

Antes el suelo al jarro que la boca al tarro.
A 1955 r- Le sol pour la cruche plutôt que la bouche sur le pot au lait.

Antes sin cena que sin candela
A 1990 - Plutôt sans souper que sans chandelle.

Aquí morirá Sancha la Bermeja, mas de Bañares será la dehesa.
A 2123 r- Ici mourra Sancha la rouquine, mais le pré sera à Bañares.

Aquí morirá Sancha la Bermeja, mas de Bañuelos será la dehesa.
A 2124 r- Ici mourra Sancha la rouquine, mais le pré sera à Bañuelos.

Aquí morirá Sancha la Bermeja, mas de Belinchón será la dehesa.
A 2125 r- Ici mourra Sancha la rouge, mais le pré appartiendra à Belinchón.

[466] Un ami intéressé.

Aquí morirá Sancha la Bermeja, mas suya será la dehesa.
A 2126 r- Ici mourra Sancha la rouquine, mais le pré sera à elle.

Aquí morirá Sancha la Bermeja, o con Santo Domingo quedará la dehesa.
A 2127 r- Ici mourra Sancha la rouquine, ou le pré sera pour Santo Domingo.

Arcabuz que no revienta, se escalienta.
A 2164 r- Arquebuse qui n'éclate pas, s'échauffe.

Asentáisos a mesa puesta, con vuestras manos lavadas y poca vergüenza.
A 2247 r- Vous vous asseyez à table mise, les mains lavées, et sans vergogne.

Aún es invierno, que cena a la lumbre Jimeno.
A 2290 r- C'est encore l'hiver, pour que Jimeno soupe à la lumière !

Aunque me pongo a la mesa con el jarro lleno, bebo poco y quiérolo bueno.
A 2340 r- Bien que je m'assoie à table avec le pichet plein, je bois peu, mais veux qu'il soit bon.

Bebe como una topinera.
B 13 f- Il boit comme une taupinière[467].

Bebe los Kirios. Bebe como un tudesco.

[467] Ou « Il boit comme un trou de taupe ».

B 14 f- Il boit les Kyries[468]. Il boit comme un tudesque[469].

Bebe los Kirios de Elena.
B 69 r- Il boit les Kyries d'Hélène.

Beber los Kirios de Elena.
B 21 f- Boire les Kyries d'Hélèneson.

Barba pone mesa, que no brazo ni pierna.
B 34 r- Barbe tient table, et non bras ou jambe.

Bien comido y bien bebido.
B 34 f- Bien gavé et bien imbibé.

Barriga caliente[470]*, pie durmiente.*
B 50 r- Ventre chaud, pied endormi.

Beba, Padre, que la vida le da.
B 65 r- Buvez, mon Père, pour votre salut.

Bebe chocolate, y no pidas que harte.
B 67 r- Bois du chocolat, et qu'il te rassasie ne demande pas.

Bebe poco, y come asaz; duerme en alto, y vivirás.
B 70 r- Bois peu et mange assez ; dors en hauteur, et tu vivras.

Bebed con uvas, beberéis dos veces.

---

[468] ' *Boire les kyries d'Hélène* '. *Los Kiries* ou *los Kiries de Elena*, déformation populaire comique du *Kyrie Eleison*. Boire à n'en plus finir, de façon répétée, comme les litanies du *Kyrie Eleison*.

[469] « Boire comme un templier ».

[470] ' Ventre chaud ', car bien rempli, la digestion augmentant la température abdominale.

B 71 r- Boire avec du raisin, c'est boire deux fois.

Beber a codo alzado, hasta ver las armas del mal logrado.
B 72 r- Boire en levant le coude, jusqu'à voir les armes du défunt.

Beber aután.
B 73 r- Boire autant.

Beber de calabaza.
B 74 r- Boire à la calebasse.

Beber de codo y cabalgar de poyo.
B 75 r- Boire les coudes sur la table, et enfourcher du haut d'un banc[471].

Bebí agua porque no hubo agua, que si agua hubiera, vino bebiera.
B 82 r- De l'eau j'ai bu, car point d'eau il n'y eut, si de l'eau il y avait eu, du vin j'aurais bu.

Bebo poco, mas quiérolo bueno.
B 83 r- Je bois peu, mais je veux du bon.

Bien ayuna quien mal come; o Harto ayuna, etc.
B 154 r- Il jeune bien, celui qui mange mal ; ou Il jeune bien

[471] Le récent *Diccionario de refranes comentado*, Madrid, Ediciones de la Torre, 2012, de Regino Etxabe, ponctue différemment ce proverbe : « *Beber, de codo; y cabalgar, de poyo. Recomienda hacer las cosas de la manera más cómoda y segura posible. El poyo era el banco que se empleaba para subir al caballo, ya que acortaba la distancia entre el suelo y el lomo del caballo. Por otro lado, apoyar el codo sobre la mesa o sobre la barra siempre ha sido una manera cómoda de beber.* »

assez, etc.

Bien canta Marta, después de harta.
B 156 r- Marthe chante bien, avec le ventre plein.

Bien comer trae mal comer. Qui molt mancha, poc mancha.
B 158 r- Qui bien mange, mal mange. Qui beaucoup mange, peu mange.

Bien comer y beber, buen pasatiempo es.
B 159 r- Bien manger et boire, voilà bon passe-temps.

Bien convida quien presto bebe.
B 161 r- C'est bien inviter que de boire sans tarder.

Bien mala cena aquel cena que cena por mano ajena.
B 197 r- Bien mal soupe qui soupe de main d'autrui.

Bonico andamo: si comemo no senamo.
B 304 r- Nous v'la beaux : si manger, pas souper.

Borracha estáis, Mari García. —La voluntad de Dios sea cumplida.
B 310 r- Vous voilà saoule, Mari Garcia. —Que la volonté de Dieu soit faite.

Buen provecho le haga, y sorba lo que baja por la corva.
B 352 r- À votre santé, et avalez ce qui descend le long du mollet.

Buena pro le tenga.
B 74 f- Que cela lui profite.

Buena pro haga.
B 85 f- Bon appétit.

Bueno de convidar, y malo de hartar.
B 433 r- Facile à inviter et difficile à rassasier.

Bueno es el endurar a quien se espera hartar.
B 441 r- Il est bon de supporter quand on espère se rassasier.

Buey harto no es comedor.
B 476 r- Bœuf rassasié n'est point mangeur.

Caldo de uvas, marido, que me fino.
C 179 r- Du bouillon de raisin, mari, je me meurs !

Cara honra mesa, que no pierna tiesa.
C 298 r- Visage honore table, et non jambe raide.

Cara pone mesa, que no pierna tiesa.
C 299 r- Visage tient table prête, et non point jambe raide.

Casar, casar, y echarse sin cena.
C 385 r- On se marie, on se marie, et sans souper on va au lit.

«Cena, mea, y vete a echar», por mal cabo le vide andar; a «Trasnocha y madruga», vile andar caballero en buena mula.
C 469 r- « Soupe, pisse et va te coucher », ça n'a guère de succès ; « Va faire la fête jusqu'à l'aube », ça oui, ça marche.

Cena poco y come más, duerme en alto y vivirás.
C 470 r- Soupe peu et déjeune mieux, dors en hauteur et tu

vivras vieux.

Cena pontifical.
C 90 f- Un souper pontifical.

Cenar y rezar, mear y desatacar, quitar las cintas y desnudar, y alto acostar.
C 471 r- Souper et prier, pisser et se déboutonner, les cordons ôter et se dénuder, et en hauteur se coucher.

Cenas, soles, y Madalenas, tienen las sepulturas llenas.
C 472 r- Soupers, soleils, et Madeleines, font les sépultures pleines.

Cenas, y penas, y soles, matan los hombres.
C 474 r- Soupers, et peines, et soleils, la mort de l'homme entraînent.

Cierra la puerta, daca la llave; quien viniere, que llame.
C 516 r- Ferme la porte, donne la clé ; s'il vient quelqu'un, il n'a qu'à frapper.

Cierra la puerta, que la olla va fuera.
C 517 r- Ferme la porte, la marmite est de sortie[472].

Colorada estáis, nuestra ama. —Vengo del horno y diome la llama.
C 576 r- Vous êtes bien rouge, madame. —Je viens du four, c'est la flamme.

Comamos hasta que no nos veamos, que mientras comemos,

[472] Hors du feu, ou hors du placard, donc exposée aux regards du visiteur.

nos vemos.
C 588 r- Mangeons jusqu'à ne plus nous voir, tant que nous mangeons, nous nous voyons.

Comamos y bebamos, y nunca más valgamos.
C 589 r- Mangeons et buvons, et à rien ne soyons jamais bons.

Come como un lobo. Come como un gañán.
C 121 f- Il mange comme un loup. Il mange comme un brassier.

Come con él, y guárdate dél.
C 591 r- Mange avec lui, et garde-toi de lui.

Comé de los peces, santera. —Antes moriré que tal comiera.
C 593 r- Mangez de ces poissons, pieuse femme. —Plutôt mourir que manger ça !

Comé, desposado. —No come ella.
C 595 r- Mangez, mon mari. —Elle, elle ne mange pas.

Come leche y bebe vino, ha[ce]rte has de viejo, niño.
C 597 r- Mange du lait et bois du vin, de vieux tu deviendras gamin.

Comé, Manso. —Ansí lo hago. —Comed esa cebolla. —Bien me sabe el queso.
C 598 r- Mangez, Manso. —Ainsi fais-je. —Mangez cet oignon. —J'aime bien le fromage.

Come, muerto, que berzas te cuezo; o cuego.
C 600 r- Mange, défunt, je te cuis des choux.

Come, muerto, que cerca está el fuego.
C 601 r- Mange, homme mort, le feu est tout près.

Come, niño y criarte has; come, viejo, y vivirás.
C 602 r- Mange, enfant, et tu deviendras grand ; mange, vieil homme, et tu vivras.

Come, para siempre ni aborrece ni quiere.
C 603 r- « Mange », ne déteste ni n'aime pour toujours.

Come poco y cena más, duerme en alto y vivirás.
C 604 r- Dîne peu, soupe mieux, dors en hauteur et tu vivras vieux.

Come poco y cena más, y dormirás.
C 605 r- Dîne peu et soupe mieux, et tu dormiras.

Come por vivir, y bebe por comer.
C 606 r- Mange pour vivre, et bois pour manger.

Come por vivir, y no vivas por comer y beber.
C 607 r- Mange pour vivre et ne vis pas pour manger et boire.

Come puches, no tendrás dentera.
C 608 r- Mange des bouillies, tu n'auras pas mal aux dents.

Come y calla, vete al sol y salla.
C 609 r- Mange et tais-toi, va au soleil et sarcle.

Come, y duerme, y engorda; si te llamaren, hazte sorda.
C 610 r- Mange, et dors, et fais du lard, et si on t'appelle, fais la

sourde oreille.

Come y huelga, y tendrás vida buena.
C 611 r- Mange et prends du loisir, et tu connaîtras la félicité.

Comed, mangas, que por vos me hacen honra.
C 614 r- Mangez, mes manches, c'est à vous que je dois l'honneur qu'on me fait.

Comeldo vosotras, mangas, que por vos honra me catan.
C 619 r- Mangez ça vous-mêmes, mes chères manches, c'est pour vous qu'on m'honore.

Cómense los cagajones, y échannos acá los pezones; o y tírannos los pezones.
C 620 r- Ils mangent les crottes, et ils ne nous laissent que les restes ; ou « ils nous lancent les rogatons ».

Comenzar el rábano por la hojas.
C 621 r- Commencer le radis par les feuilles.

Comenzar por las porretas el puerro y las cebolletas.
C 622 r- Commencer par la queue poireau et civette.

Comer a dos carrillos.
C 623 r- Mastiquer des deux joues.

Comer a escote.
C 127 f- Manger en payant son écot.

Comer, a gusto; y vestir, al uso.
C 624 r- Manger, à son goût ; et s'habiller, selon l'us.

Comer a mordisorbo.
C 128 f- Manger en mordavalant.

Comer a «¿qué quieres, boca?».
C 129 f- Manger à « bouche-que-veux-tu ?».

Comer a sorbimuerde.
C 625 r- et **C 130 f-** Manger à mordavale.

Comer bien y cagar fuerte, y no haber miedo a la muerte.
C 626 r- Manger bien et chier fort, et ne pas craindre la mort.

Comer con fuerza, mascar con maña; que lo que hoy no se hiciere, ahí está mañana.
C 628 r- Manger avec force, mâcher avec talent ; ce qui aujourd'hui ne sera pas fait, demain le sera.

Comer con gana, cagar con maña; que lo que hoy no se hiciere, ahí está mañana.
C 629 r- Manger avec appétit, chier habilement ; car ce qui aujourd'hui ne sera pas fait, demain se fera.

Comer con los de a pie.
C 132 f- Manger avec la piétaille.

Comer de hoque.
C 133 f- Manger à l'œil.

Comer de mogollón.
C 134 f- Manger gratis.

Comer de montón, sin cuenta y sin razón.
C 630 r- Manger en quantité, sans compter ni raisonner.

Comer, dormir y cagar, de vagar.
C 631 r- Manger, dormir et chier, sans se presser.

Comer en bodegón y hacer en putería.
C 635 r- Manger en gargote, et besogner au bordel.

Comer grullo, y quemar yugo.
C 637 r- Manger grue et brûler joug.

Comer fruta, hablar puta, y leer carta, bien se puede hacer en la plaza.
C 636 r- Fruit manger, pute parler, et lire billet, sur la place bien se fait.

Comer hasta enfermar, ayunar hasta sanar.
C 638 r- Manger jusqu'à l'indigestion ; jeûner jusqu'à la guérison.

Comer para beber.
C 639 r- Manger pour boire.

Comer para vivir, y no vivir para comer.
C 640 r- Manger pour vivre, et non vivre pour manger.

Comer poco, y andar alegres.
C 641 r- Manger peu, et être joyeux.

Comer poco y beber menos, a lujuria ponen freno.
C 642 r- Manger peu et boire moins, à la luxure mettent un

frein.

Comer toda vianda, y tremer toda malaita.
C 643 r- Toute nourriture manger, et toute maladie redouter.

Comer uva y pagar racimo.
C 645 r- Manger un grain de raisin et payer la grappe.

Comer verdura, y echar mala ventura.
C 647 r- Qui mange légume point n'a bonne fortune.

Comer y arder.
C 648 r- Manger et brûler.

Comer y beber como cuerpo de Rey.
C 649 r- Manger et boire comme un roi.

Comer y beber, echa la casa a perder; dormir y holgar, no la puede ganar.
C 651 r- Manger, et boire, fait maison choir ; dormir et paresser, ne la peut gagner.

Comer y beber, y cierre la puerta quien viniere después.
C 652 r- Manger et boire, et fermer la porte à qui viendra vous voir.

Comer y beber, y el testamento en la uña.
C 653 r- Manger et boire, et [avoir] le testament au bout des doigts.

Comer y escotar.
C 654 r- Manger et son écot payer.

Comer y no beber, es cegar y no ver.
C 656 r- Manger sans boire, c'est perdre la vue et ne plus voir.

Comer y no escotar. Comer sin escotar.
C 139 f- Manger et ne pas payer son écot. Manger sans payer son écot.

Comerálo sobre la cabeza de un tiñoso. Comeríaslo… Comiéralo…
C 140 f- *Il en mangera sur la tête d'un teigneux. Tu en mangerais… Il en mangerait…*

Comerás con los de a pie, que los de a caballo ya habemos comido.
C 657 r- Tu mangeras avec la piétaille, car nous, gens à cheval, avons déjà mangé.

Comeréis en la cobertera, comadre andariega.
C 658 r- Vous mangerez sur le bord du couvercle, ma commère la coureuse.

Comeréis puerco, y mudaréis acuerdo.
C 659 r- Vous mangerez du cochon, et vous changerez d'opinion.

Comería suelas de zapatos. Comiera suelas de zapatos.
C 142 f- Je mangerais des semelles de souliers. J'aurais mangé des semelles de souliers.

Comerse el pan de los niños.
C 144 f- Manger le pain des enfants.

Comí carne en viernes pensando que era jueves.
C 660 r- J'ai mangé viande un vendredi, pensant que c'était jeudi.

Comí harinas por engordar, salióme por cena y por yantar.
C 661 r- Pour grossir jai mangé des bouillies, de dîner et de repas ça m'a servi !

Comida de carpinteros.
C 663 r- Repas de charpentiers.

Comida fría y bebida caliente, nunca hicieron buen vientre.
C 664 r- Manger froid et boire chaud, jamais n'ont fait bon ventre.

Comida hecha, compañía deshecha.
C 665 r- Repas pris, compagnie partie.

Comida mediada, cuchillo en vaina.
C 666 r- Repas partagé, couteau dans l'étui.

Comido por servido; [o] Lo comido por lo servido.
C 667 r- Nourri contre travail accompli ; [ou] Repas pris contre service accompli.

Comiendo holgando, comiendo trabajando.
C 668 r- Manger pour bon temps passer, manger pour travailler.

Comiendo y riñendo.
C 148 f- Manger et se quereller.

Como beber con uvas; o Como beber con guindas.
C 679 r- Comme boire avec du raisin ; ou Comme boire avec des guignes.

Como, «para siempre» ni aborrece ni quiere.
C 754 r- Je mange, « pour toujours », ne déteste ni n'aime.

Con el vino sanaría yo, marido; con el agua, póngome mala.
C 893 r- Avec le vin, mon mari, je retrouverais la santé ; avec l'eau, je tombe malade.

Con el vino sano yo, marido; con el agua estoy muy mala.
C 894 r- Avec le vin, mon mari, je guéris ; avec l'eau, fort malade je suis.

Con el vino sano yo, marido; con el agua, póngome mala.
C 895 r- Avec le vin, mon mari, moi je guéris, avec l'eau, je tombe malade.

Con estos yantares y con estas cenas, menguan las carnes y crecen las venas.
C 909 r- Tels repas et tels soupers, font chairs fondre et veines enfler.

Con higos y brevas, agua bebas.
C 913 r- Avec figues et figues fleurs, bois de l'eau.

Con la aceituna, una.
C 916 r- Avec l'olive, une fois.

Con la mala, yanta; y con la buena, te baraja.
C 919 r- Déjeune avec la mauvaise fille, fais l'amour avec la

gentille.

Con las malas comidas y peores cenas, menguan las carnes y crecen las venas.
C 929 r- Mauvais repas et pire soupers font chairs fondre et veines enfler.

¿Con quien casaron tus hijas? —La sesuda con don Hartas, y la loca con don Sartas; o ¿Con quién casaste tus hijas?…
C 962 r- Qui tes filles ont-elles épousé ? —Monsieur Ventre plein, la plus sensée, monsieur Tape-à-l'œil, la déjantée ; ou À qui tes filles as-tu marié ?...

Con tales cenas y tales almuerzos, menguan las tripas y crecen los pescuezos.
C 975 r- Avec de tels soupers et de tels dîners, ventre creusé et cou allongé.

Con un caldero viejo, comprar otro nuevo, y con una caldera vieja, comprar otra nueva.
C 978 r- Avec un vieux chaudron, en acheter un neuf, et avec une vieille marmite, en acheter une neuve.

Contigo cena y contigo yanta quien te los planta.
C 1034 r- Avec toi dîne et avec toi mange qui te les plante[473].

Convidado del viernes, vente si quieres.
C 1044 r- Invité du vendredi, viens si le cœur t'en dis.

¿Cristo, por quién vino? —Por todos vino.
C 1133 r- Le Christ, pour qui il vint ? —Vin(t) pour tous.

[473] Qui te plante les cornes.

Cuando aquí no estéis, conmigo comeréis. Cuando aquí no estuvieres, comerás conmigo.
C 1196 r- Quand vous ne serez pas là, vous mangerez avec moi. Quand tu ne seras pas là, tu mangeras avec moi.

Cuando comieres antes que vayas a la iglesia, después no te pondrán la mesa; o no te pornán mesa.
C 1210 r- Quand tu auras mangé avant d'aller à l'église, après, pour toi la table ne sera mise.

Cuando como, no conozco; cuando acabo de comer, comienzo a conocer.
C 1212 r- Quand je mange, je ne connais pas ; quand j'ai fini de manger, je commence à connaître.

Cuando el viejo no puede beber, la fuesa le pueden hacer.
C 1291 r- Quand le vieil homme ne peut plus boire, on peut creuser sa tombe.

Cuando fueres a Brenes, lleva qué cenes y cama en qué te eches; si no, negra noche tienes.
C 1314 r- Quand à Brenes tu iras, prévois de quoi souper et un lit pour te coucher ; sinon, triste nuit tu auras.

Cuando fueres a Coledero, lleva pan en el capelo.
C 1317 r- Quand à Coledero tu iras, dans ton chapeau pain emporteras.

Cuando fueres a Eles, lleva cena que cenes.
C 1319 r- Quand à Eles tu iras, de quoi souper tu prendras.

Cuando fueres a Linares, lleva pan en los costales.
C 1324 r- Quand tu iras à Linares, emporte du pain dans tes besaces.

Cuando fueres a Tamarite, la bota no se te olvide.
C 1325 r- Quand à Tamarite tu iras, ta gourde n'oublie pas.

Cuando te quisieres casar, no comas hasta hartar.
C 1456 r- Quand tu voudras te marier, ne mange pas à te gaver.

Cuero lleno, piezgo enhiesto.
C 1560 r- Outre pleine, patte dressée.

Cuerpo fecho plus; el que mató éste, mate cada día veinte.
C 1562 r- Corps n'en peut plus ; celui qui à tué cet homme, qu'il en tue vingt chaque jour.

Cuerpo harto, a Dios alaba.
C 1563 r- Corps repu rend grâces à Dieu.

Dad por Dios, a quien tiene más que vos.
D 22 r- Faites la charité, à qui a plus que vous.

Dar golpe.
D 92 f- Se servir très copieusement.

Darse un papo.
D 174 f- S'en mettre plein le gosier.

Darse una ventrada.
D 177 r- Faire une ventrée.

Día y vito, y parte en paraíso.
D 221 r- Juste de quoi manger chaque jour, et une place au paradis.

Dijo la leche al vino: «Seáis bienvenido amigo; pero no uséis mucho ese camino»; o «no andéis mucho este camino».
D 303 r- Le lait dit au vin : « Soyez le bienvenu ; mais n'empruntez pas trop ce chemin ».

Dijo la leche al vino: «Seáis bienvenido, amigo»; y volvióse hacia el agua, y dijo: «Estéis noramala».
D 304 r- Le lait dit au vin : « Soyez le bienvenu, l'ami » ; et il se tourna vers l'eau, et dit : « Soyez maudite ».

Dijo Salomón: «Para beber con la calabaza, quítala el espirón».
D 307 r- Le dit de Salomon : « Pour boire à la calebasse, l'air du bouchon chasse ».

«Dios os salve», a las sopas, que no a la carne.
D 409 r- « Dieu vous garde », au moment des soupes et pas à celui de la viande.

Dios te salve, Mendo. —No a mí, que estoy comiendo.
D 447 r- Que Dieu te protège, Mendo. —Non, pas moi, je mange.

Dios te salve, Mendo. —No poso, que estó comiendo. —Aquí trayo una calabaciña de viño y un poquiño de tociño. —Entrai en boas horas, que no vos vía con el fumo de los nabos.
D 448 r- Que Dieu te protège, Mendo. —Impossible, je mange. —J'apporte une petite gourde de vin et un peu de lard. —À la

bonne heure, entrez donc, je ne vous avais pas vu avec la vapeur des navets.

Dolor de cabeza, quiere manjar; dolor de cuerpo, quiere cagar.
D 514 r- Mal de tête, veut manger ; mal de corps, veut chier.

Dos a uno, quiero tornarme grullo.
D 665 r- Deux contre un, je préfère me transformer en grue[474].

Dos árboles secos, nunca florecen.
D 669 r- Deux arbres desséchés, ne fleurissent jamais.

Dos árboles secos, tarde florecen ni reverdecen.
D 670 r- Deux arbres secs tard fleurissent et point ne reverdissent.

Dos malas cenas en un vientre caben.
D 687 r- Deux mauvais dîners en un ventre trouvent aisément place.

Dos tocas a una mesa, a la una u a la otra la pesa.
D 702 r- Deux coiffes à la même table, l'une ou l'autre s'en irritent.

Dos veces cocina, amarga el caldo.
D 703 r- Plat réchauffé rend le bouillon amer.

Echá manteca, güéspeda, no os duela.

[474] ' Je préfère me transformer en grue ', ' m'envoler comme une grue ', pour m'échapper vite par les airs, vu que je ne suis pas en position de force contre mes adversaires.

E 25 r- Versez de la crème, hôtesse, n'ayez peine.

Echa otra tranca, mozo.
E 27 r- Mets un autre verrou, garçon.

Echa vino y beberemos, que buen rey tenemos.
E 37 r- Sers du vin et nous boirons, car bon roi nous avons.

Echar un polvillo.
E 70 f- Chasser un grain de poussière[475].

El agua, como buey, y el vino, como rey.
E 104 r- L'eau, comme un bœuf, et le vin, comme un roi.

El agua es fría, y más quien con ella convida.
E 107 r- L'eau est froide, et plus froid encore qui la propose.

El agua hace mal, y el vino hace cantar.
E 109 r- L'eau fait du mal, et le vin fait chanter.

El agua no embeoda, ni endeoda.
E 110 r- L'eau n'enivre ni n'endette.

El agua no ha de tener olor, color ni sabor, para beberla mejor.
E 111 r- L'eau ne doit avoir odeur, couleur ni saveur, pour la boire avec bonheur.

El agua que dieres a tu señor, no la mires al sol.
E 112 r- Eau qu'à ton maître tu donneras, au soleil ne la regarderas.

[475] C'est-à-dire : boire un coup.

El agua, sin color, olor ni sabor; y hala de ver el sol.
E 113 r- L'eau, sans couleur, odeur ni saveur ; et que le soleil la voie.

El agua sobre la miel sabe mal y hace bien.
E 114 r- Eau sur miel, mauvais goût et grand bienfait.

El aldeano, darte ha una taza de vino, y beberse ha cuatro.
E 124 r- Le villageois, une tasse de vin vous donnera, et quatre il en boira.

El beber es caballero, y el comer villano grosero.
E 224 r- Boire est noble chevalier, et manger, vilain grossier.

El beber es hidalgo, y el comer es villano.
E 225 r- Boire est gentilhomme, et manger vil manant.

El chocolate escelente, para poderse beber, tres cosas ha menester: espeso, dulce y caliente.
E 417 r- Un chocolat excellent, pour pouvoir le boire, trois choses il lui faut : épais, sucré et chaud.

El durazno y el prisco, quiere vino, y agua el higo.
E 511 r- La pêche et l'alberge, veulent du vin, et de l'eau la figue.

El fuego del ladrón, arde por debajo y por encima non; o por defuera no.
E 554 r- Le feu du voleur brûle par-dessous et par-dessus, non ; ou « et en dehors, non ».

El harto, del ayuno no tiene cuidado ninguno.
E 601 r- Homme repu ne fait point cas du jeûne.

El harto, del ayuno no tiene duelo ninguno.
E 602 r- Homme repu, jeûner ne lui fait point peine.

El hidalgo, y el gavilán, y el galgo, con un papo harto.
E 613 r- Noble, épervier, et lévrier, bien plein le gosier.

El hijo, harto y rompido; la hija, ha[m]brienta y vestida.
E 638 r- Le fils, rassasié et en loques ; la fille, affamée et bien attifée.

El horno, por la boca se calienta; o escalienta
E 688 r- Le four, c'est par la bouche qu'on le chauffe ; ou qu'il se chauffe.

El niño que mama y come, dos barbas pone; o dos cueros pone.
E 905 r- L'enfant qui tête et mange, met double barbe ; ou met double peau.

El que va a la bodega, por vez se le cuenta.
E 1218 r- Aller à la cave, ça compte pour un coup.

El que va a la bodega y no bebe, o es necio, o no vee; [o] El que va a la bodega y no bebe, ¡oh, qué vez se pierde!; [o] El que va a la bodega y no bebe, buena vez se pierde.
E 1219 r- Qui va à la cave et ne boit pas, ou bien est bête ou n'y voit pas ; [ou] Qui va à la cave et ne boit pas, belle occasion de boire il perd là ! ; [ou] Qui va à la cave et ne boit pas, bonne occasion de boire il perd là.

El rey fue viejo a Toro, y vino mozo.
E 1254 r- Le roi s'en fut vieillard à Toro, et vin(t) garçon.

El ruin, siéntale a la mesa, tajada toma que a todos pesa.
E 1275 r- Le croquant, assois-le à ta table, il prend une tranche qui a tous fait regret.

El seso derecho: cantar en la mesa, bailar en el lecho; o y silbar en el lecho.
E 1301 r- La cervelle d'aplomb : chanter à table, danser au lit ; ou « et siffler au lit ».

El vino alegra el ojo, limpia el diente y sana el vientre.
E 1387 r- Le vin réjouit l'œil, nettoie la dent, et guérit le ventre.

El vino anda sin calzas.
E 1388 r- Le vin, de culotte n'a point.

El vino, comido mejor que bebido.
E 1390 r- Le vin, plutôt mangé que bu.

El vino de las Heljas me escalienta las orejas.
E 1392 r- Le vin de Las Heljas me chauffe les oreilles.

El vino de viña vieja me zonzona la oreja.
E 1394 r- Le vin de vigne vieille me bourdonne aux oreilles.

El vino, en el jarro, y no en el casco.
E 1396 r- Le vin, dans le pichet et non dans le crâne.

El vino es la teta del viejo

E 1397 r- Le vin, du vieillard est le sein.

El vino ha de ser comido y no bebido.
E 1398 r- Le vin doit être mangé et non pas bu.

El vino más templado y no tan empinado.
E 1399 r- Le vin, avec un peu d'eau, et moins vite.

El vino por el color, y el pan por el olor, y todo por el sabor.
E 1400 r- Le vin, à la couleur, et le pain, à l'odeur, et tout, à la saveur.

El vino que es bueno no ha menester pregonero.
E 1401 r- Bon vin, de crieur n'a pas besoin.

El vino tiene estas tres propiedades: que hace dormir, y reir, y las colores al rostro salir.
E 1403 r- Le vin a ces trois qualités-là : il fait dormir, et rire, et les couleurs aux joues sortir.

Empinar la bota… el barril, o calabaza.
E 165 f- Lever la gourde… le tonnelet, ou la calebasse.

En Aracena, quien no tiene pan no cena.
E 1464 r- À Aracena, qui est sans pain, de souper n'a point.

En arca abierta, el justo peca.
E 1466 r- En coffre ouvert, le juste pèche.

En buena mano está. —A mejor irá. —Por su virtud. —Por la de Dios, que le dé salud.
E 1484 r- Il est en bonnes mains. —Mais il sera en de

meilleures mains. —Grâce à votre vertu. —Grâce à celle de Dieu, et qu'Il vous donne santé.

En Cantalapiedra y Cantaelpino, canta la vieja con el buen vino.
E 1502 r- À Chantepierre et Chantepin, chante la vieille avec le bon vin

En Cuaresma, madre, yo pescado, y esótras, carne.
E 1558 r- En Carême, ma mère, pour moi, du poisson, et pour ces autres filles, de la viande.

En el andar y en el beber, se conoce la mujer.
E 1578 r- À sa façon de boire et de marcher, femme on connaît.

«En hora buena vengáis, amigo», dijo la leche al vino. —«Vengáis en hora mala», dijo la leche al agua.
E 1689 r- « Bienvenue, l'ami », dit le lait au vin. —« Vous n'êtes pas la bienvenu », dit le lait à l'eau.

En la casa do no hay qué comer, todos lloran y no saben de qué (o todos están tristes y no saben de qué), y todos riñen, y todos tienen razón.
E 1726 r- Dans la maison où il n'y a rien à manger, tous pleurent et ne savent pas à quel sujet (ou tous sont tristes, et ne savent pourquoi), et tous se querellent, et tous ont raison.

En la mesa del rey cabe un panecillo.
E 1747 r- À la table du roi, il y a place pour un petit pain.

En la necesaria, caga; y en la mesa, come y calla.
E 1752 r- À la garde-robe, chie ; et à table, mange et tais-toi.

En nombre de Dios, para manteles hilo; nunca medre quien a nadie los prestare.
E 1854 r- Au nom du Seigneur, c'est pour des nappes que je file ; maudite soit celle qui les prêtera à quelqu'un.

En Sariñena, villa plena, quien no trae, no cena.
E 1896 r- À Sariñena, ville pleine, qui n'apporte rien, ne soupe point.

Encharcar en agua. Encharcarse en agua.
E 240 f- S'embourber dans l'eau.

Entregarse.
E 290 f- S'adonner, se livrer à.

Entretanto que el grande bebe, el chico perece.
E 2095 r- Pendant que le grand boit, le petit périt.

Enviar a cenar con Cristo.
E 291 f- Envoyer souper avec le Christ.

Es muy gran topinera.
E 393 f- C'est une très grande taupinière.

Escoger a modo de candil.
E 493 f- Choisir comme avec un chaleil.

Escudero pobre, taza de plata y cántaro de cobre; o En casa del pobre, taza de plata y olla de cobre.
E 2253 r- Écuyer pauvre, tasse d'argent et cruche de cuivre ; ou Dans la maison du pauvre, tasse d'argent et marmite de cuivre.

Ese niño me alaba, que come y mama.
E 2285 r- Cet enfant m'honore, qui mange et tète encore.

Espérate, muerto, que berzas te cuezo; o Espera, muerto, que berzas te cuego.
E 2351 r- Attends, défunt, je te cuis des choux.

Está hecho un cuero. Está hecho una equis. Está hecho una guinda. Está hecho una uva. Está erre. Está parerre.
E 551 f- C'est une outre. C'est un X. C'est une griotte. C'est un raisin. Il est « r ».

Estar calamocano.
E 595 f- Être éméché.

Guardar la boca.
G 47 f- Surveiller sa bouche.

Gran trabajo es trabajar / cuando la ganancia es poca, / y más si no hay que llevar / de las manos a la boca.
G 96 r- Grande peine que de travailler / quand le salaire est limité, / et pire si rien ne peut passer / de la main au gosier.

Hambre que espera hartura, no se puede llamar hambre; o no es hambre.
H 180 r- Faim qui attend d'être calmée, faim ne peut être appelée ; ou faim point n'est.

Güésped a deseo, rico y de pasaje.
G 187 r- L'invité tel qu'on le rêve, riche et de passage.

Güésped con sol, ha honor.
G 188 r- Invité avec le soleil arrivé, bon accueil lui est fait.

Güésped García, en casa cada día. Güésped García, heme aquí cada día.
G 189 r- Hôte Garcia, chez toi chaque jour. Hôte Garcia, me voilà chaque jour.

Güésped nuevo, baraja en casa.
G 190 r- Nouvel invité, embarras dans la maison.

Güésped que se convida, fácil es de contentar. Güésped que se convida, ligero es de hartar.
G 191 r- Hôte qui s'invite est facile à contenter.

Güésped tardío, no viene manvacío.
G 192 r- Invité qui tard vient, jamais ne vient mains vides.

Güésped viejo, enojo nuevo
G 194 r- Vieil invité, nouvelle contrariété.

Güéspeda hermosa, mal para la bolsa.
G 195 r- Belle hôtesse, mauvais pour la bourse.

Güéspedes vinieron, y señores se hicieron.
G 196 r- Des hôtes sont survenus, et maîtres sont devenus.

Hacer la razón.
H 133 f- Rendre la politesse.

Hacer mal estómago.
H 138 f- Faire mauvais estomac.

Hacer mal provecho. Mal provecho le haga.
H 139 f- Ne pas profiter. Que cela ne vous profite pas.

Hará nacer berros en una artesa.
H 184 r- Elle fera pousser du cresson dans un pétrin.

Hartarte has, comilón. Hártate, comilón.
H 209 r- Tu vas te gaver, glouton. Gave-toi, glouton.

Hartarte has, comilona, con una torta y media soma.
H 210 r- Tu vas te gaver, gloutonne, avec une galette et un demi-pain de recoupe.

Hartarte has, lobo, con calzas de pollo.
H 211 r- Loup, tu vas te gaver, avec des chausses de poulet.

Hartomé, aduermomé.
H 245 r- Je mempiffreu, et je m'endormeu.

Harturas, lobo, con calzas de pollo.
H 246 r- Pleine panse, loup, avec des chausses de poulet.

Hasta no más.
H 265 f- Jusqu'à n'en plus pouvoir.

Hasta que diga «no quiero más».
H 266 f- Jusqu'à ce qu'il dise « Je n'en veux plus ».

Hasta tente, bonete. Hasta tente, hijuela.
H 267 f- Jusqu'à tiens-toi, bonnet. Jusqu'à tiens-toi, fillette.

Hasta tírame de las mangas… esas mangas.
H 268 f- Jusqu'à tire-moi par la manche[476]... ; par ces manches.

Hasta ver las armas del mal logrado.
H 269 r- Jusqu'à voir les armoiries du défunt.

Haz lo que tu amo te manda, y siéntate con él a la mesa; o y sentarte has con él a la mesa.
H 304 r- Fais ce que ton maître t'ordonne, et assieds-toi avec lui à table ; ou « et tu t'assoieras avec lui à table ».

Hazte viejo temprano, y vivirás sano.
H 316 r- Tôt vieux deviens, et tu vivras sain.

Hidalgo pobre, taza de plata, y olla de cobre, y mesa de roble.
H 389 r- Hidalgo pauvre, tasse d'argent, et marmite de cuivre, et table de chêne.

«Hija, cena, y vete a echar», por mal cabo la vide andar.
H 401 r- « Ma fille, dîne et va te coucher », je l'ai vu en mauvaise posture[477].

Hijo Andrés, embúdamelo otra vez; o Hermano Anés.
H 419 r- André, mon fils, entonne-le moi encore ; ou André, mon frère.

Hombre harto no es comedor.
H 529 r- Homme rassasié n'est point mangeur.

---

[476] C'est-à-dire, « Tire-moi par la manche pour me dire d'arrêter de boire ».
[477] C'est-à-dire, « Ma fille, dîne et va te coucher », c'est une consigne qui n'a pas beaucoup de succès.

Irse en humo.
I 50 f- Partir en fumée.

¿Jesucristo, por quien vino? —Por todos vino.
J 13 r- Jésus-Christ, pour qui il vint ? Vin(t) pour tous.

Jornal de escardadera, si dél come, no cena.
J 28 r- Journée de sarcleuse, si elle lui donne de quoi dîner, ne lui donne pas de quoi souper.

Jornal de obrero, entra por la puerta y sale por el humero.
J 29 r- Salaire d'ouvrier, entre par la porte et sort par la hotte.

Juntar dos palos secos.
J 20 f- Apparier deux bâtons secs.

Juntar las ollas.
J 21 f- Faire marmite commune.

Juntar los pucheros. Juntar pajuelas.
J 81 r- Faire pot commun. Faire paillasse commune[478].

La buena cena temprano parece.
L 41 r- On voit tôt le bon souper.

La buena conversación es manjar del alma, y lleva caballeros a los de a pie.
L 42 r- La bonne conversation est nourriture de l'âme, et fait chevaliers ceux qui allaient à pied (et du troupier fait un chevalier).

[478] Il s'agit d'union libre.

La cabeza, el comer la endereza.
L 77 r- La tête, manger la fait se redresser.

La cena y la guerra, comiénzala, que ella se atea.
L 122 r- Le souper, et la guerre, commence-les, et d'eux-mêmes ils s'enflamment.

La comida del hidalgo: poca vianda y mantel largo.
L 135 r- Le repas de l'hidalgo : peu de nourriture et longue nappe.

La comida que se pierde por comida, no es perdida; [o] La comida que por comida se pierde, no se pierde.
L 137 r- Le repas que l'on perd pour un autre repas, n'est pas perdu pour autant.

La comida, reposada, y la cena, paseada.
L 138 r- Le déjeuner, reposé, et le souper, promené.

La mesa, sojuzgada, debajo de la barba.
L 435 r- La table, soumise, sous la juridiction de l'homme.

La mesa, sojuzgada; la olla, reposada.
L 436 r- La table, soumise ; la marmite, décantée.

La mesa vale por escuela.
L 437 r- La table vaut école.

La mesa y la mujer, sujeta.
L 438 r- La table, et la femme, soumise.

La mi mujer de los buenos hechos, comióse la carne y dejóme

los güesos.
L 442 r- Ma chère femme, si pleine de qualités, a mangé la viande et les os m'a laissés.

La mi ración apartada, si no me harta, quítame de baraja.
L 443 r- Ma part mise de côté, si elle ne me remplit pas le ventre, m'assure tranquillité.

La moza en se componer, y el viejo en beber, gastan todo su haber.
L 468 r- La jeune fille, en chiffons, et le vieil homme, en boissons, dépensent tout ce qu'ils ont.

La mujer, como la mesa, siempre sojuzgada, y la boca como la muleta, siempre ensangrentada.
L 512 r- La femme, comme la table, toujours soumise, et la bouche comme la *muleta*, toujours ensanglantée.

La mujer de buen aliño hilaba, y devanaba, y vendía vino, y daba la teta al niño.
L 519 r- La femme diligente filait, et dévidait son rouet, et vendait du vin, et avait l'enfant au sein.

La mujer de buen recado, hinche la casa hasta el tejado.
L 520 r- La femme diligente, remplit la maison jusqu'au toit.

La mujer de mal recado, de beber tiene cuidado.
L 522 r- La femme négligente, de boire prend bien soin.

La mujer que mucho bebe, tarde paga lo que debe.
L 582 r- La femme qui beaucoup boit, bien tard paie ce qu'elle doit.

La mujer y la gallina, siempre pica.
L 617 r- La femme, et la poule, toujours à picorer.

La mujer y la mesa, sujeta.
L 619 r- La femme, et la table, soumise.

La olla cogolluda, al costal ayuda.
L 685 r- Marmite renflée aide le sac [à porter].

La olla de la viuda, chiquita y recalcadita.
L 686 r- La soupe de la veuve, toute petite et bien mijotée.

La vez de la ensalada es la sazonada; o no es de perder.
L 953 r- Le verre bu sur la salade, c'est le plus savoureux ; ou « il ne faut pas le manquer. »

La vieja al jarro, hilando.
L 962 r- La vieille, à son pichet, occupée à filer.

La vieja honrada de Alcobillas; [o] La vieja de Alcobillas le ha cogido.
L 964 r-L'honnête vieille d'Alcobillas ; [ou] La vieille d'Alcobillas l'a pris.

Las mozas han de andar bien vestidas; y los mozos, hartos
L 1104 r- Les filles doivent être bien habillées ; et les garçons, bien rassasiés.

Las palabras buenas son, compadre, mas el vino ande.
L 1117 r- Les mots, c'est bien beau, compère, mais passons au vin.

Leche vendía, / y vino traéis; / echáme un azumbre, / veré qué tal es. / Por empinar el jarro / cayóseme el tocado; / mientras me toco, / echáme otro poco; [o]: «Por leche venía…».
L 1159 r- Je vendais du lait, / et du vin vous apportez ; / versez-moi deux litres, / je verrai comme il est. / Pour avoir levé la cruche / ma coiffe est tombée ; / Pendant que je me rajuste, / versez m'en un peu plus ; [ou] « Je venais chercher du lait... »

Lo que no como, no me hace mal estómago.
L 1357 r- Ce que je ne mange pas, point ne nuit à mon estomac.

Los amigos de esta era: la comida comida, la amistad deshecha; [o] el pan comido, la compañía deshecha.
L 1458 r- Les amis de notre époque : le repas achevé, l'amitié terminée ; [ou] le pain mangé, la compagnie rompue.

Los fideos de Francisco de Castilla: comió seis escudillas, y después dijo al ama que le parecía que no tenían sal.
L 1502 r- Le vermicelle de François de Castille : il en a mangé six écuelles, et après a dit à la patronne qu'elles lui semblaient manquer de sel.

Los niños no saben de hartura.
L 131 f- Les enfants ne savent pas ce qu'est être rassasié.

Los ojos se le iban; los ojos se le iban tras ello. [Sinifica ansia con que uno miraba la comida, o lo que deseaba.,
L 132 f- Il ne pouvait le quitter des yeux. Il ne pouvait en détacher ses yeux.

Los pobres mueren ahitos, y de hambre los ricos.
L 1570 r- Pauvres meurent repus, et de faim, gens cossus.

Los que se tuvieren de casar, ellos han de tener qué comer, y ellas han de traer qué cenar.
L 1589 r- Ceux qui vont se marier, eux doivent avoir de quoi manger, et elles apporter de quoi souper.

Llamar debajo de la mesa. *Yo te llamé debajo de la mesa.*
Ll 3 f- Appeler sous la table. Moi, je t'ai appelé sous la table.

Madalena, el gato te come la cena, y el perro la merienda.
M 2 r- Madeleine, le chat te mange le souper, et le chien le goûter.

Mal bebéis, Mari García. —Más bien, que os dé Dios vida.
M 57 r- Vous buvez mal, Mari Garcia. —Mais non, bien, que Dieu vous protège.

Marialba, cara de mujer, piernas de cabra.
M 248 r- Marialba, visage de femme, jambes de chèvre.

Marisincasa.
M 294 r- Marie-sans-domicile.

Más mató la cena que sanó Avicena.
M 397 r- Le souper a plus tué qu'Avicenne n'a soigné.

Más quiere la mesa que mantel blanco y servilleta.
M 424 r- La table demande plus que nappe blanche et serviettes.

Más quiere la tabla que tovaja blanca.
M 425 r- La table demande plus qu'une nappe blanche.

Mas, ¿si habrán cenado estos señores, que ansí güelen a los limones?
M 460 r- Mais, ces messieurs auraient-ils soupé, pour renifler ainsi les citrons[479] ?

Más vale acostarse sin cena, que levantarse con deuda.
M 481 r- Mieux vaut se coucher sans souper, qu'avec dettes se lever.

Más vale harto a misa, que ayuno a vísperas.
M 560 r- Mieux vaut repu à la messe, qu'à jeun aux vêpres.

Más vale «No cena» que Avicena
M 585 r- Mieux vaut « pas de souper » qu'Avicenne consulter.

Más vale que me digáis que bebo vino, que no que pongo el cuerno a mi marido.
M 615 r- Mieux vaut me reprocher de boire du vin, et non de mettre les cornes à mon conjoint.

Más vale vino caliente que agua fría.
M 694 r- Mieux vaut vin chaud qu'eau froide.

Mayuelitos y agua fría, calentura al tercer día.
M 765 r- Fraises sauvages et eau froide, fièvre le troisième jour.

[479] Sans doute pour faciliter la digestion.

Mesa de catalán.
M 105 f- Table de Catalan.

Mesa de Franciscos, coro de Bernardos, hábito de Agustinos, bolsa de Jerónimos, púlpito de dominicos.
M 873 r- Table de Franciscains, chœur de Bernardins, habit d'Augustins, bourse de Hiéronymites, chaire de Dominicains.

Mete pan, Pedro, que el vino es tretero.
M 886 r- Pierre, mets du pain, car traître est le vin.

Mi hija blanca y bermeja, por la boca la entra, que no por la oreja.
M 947 r- Ma fille, blanche et vermeille, par la bouche ça lui entre, pas par l'oreille.

Mi hija que hipa, de hambre está ahita; mi nuera que boceza, de harta está tesa.
M 950 r- Ma fille qui a le hoquet, de faim est torturée ; ma bru qui baille, s'est empiffrée de mangeaille.

Mientras el grande bebe, el chico perece; o el niño perece.
M 1006 r- Tandis que le grand boit, le petit périt ; ou l'enfant périt.

Miércoles corvillo, pésame contigo; jueves de Cena, vengáis norabuena.
M 1022 r- Mercredi des Cendres, maudit sois-tu ; Jeudi Saint, soyezh le bienvenu.

Mojar la palabra.

M 177 f- Mouiller les mots[480].

Mozo de quince años tiene papo y no tiene manos.
M 1155 r- Garçon de quinze ans a bon gosier, mais de mains n'a point.

Mucho come el sandio; más sandio es el que se lo da sin cambio.
M 1195 r- En quantité mange l'idiot ; plus idiot est qui pour rien lui en fait cadeau.

Mucho comer no es barraganía, ni pasar hambre hidalguía.
M 1196 r- Beaucoup manger n'est pas prouesse, ni souffrir de la faim noblesse.

Mucho comer trae poco comer.
M 1197 r- Manger en quantité fera peu manger.

Mucho gasta el güésped que viene, pero más el que le atiende. Mucho gasta el güésped que viene, pero más el que los manteles tiende. Mucho gasta el güésped que viene, [pero más] el que recibe y casa mantiene.
M 1209 r- L'invité qui vient dépense beaucoup, mais plus encore qui le reçoit. L'invité qui vient dépense beaucoup, mais plus encore qui étend la nappe. L'invité qui vient dépense beaucoup, [mais plus encore] qui reçoit et a pignon sur rue.

Muera gata y muera harta.
M 1289 r- Meure [la] chatte, mais rassasiée[481].

[480] Ou « humecter le gosier ».

[481] On pourrait traduire par : « Que meure la minette, mais qu'elle meure replète », « replet » s'employant en ancien français au sens étymologique de « rassasié ».

Muera Marta y muera harta.
M 1290 r- Meure Marthe, mais rassasiée.

Mundo mundillo, cuando hay para pan, no hay para vino.
M 1364 r- Ah ! quel monde, quand il y a pour du pain, il n'y a pas pour du vin.

Nadie diga: desta agua no beberé; [o] Nadie no diga… [o] No diga nadie: de esta agua no beberé.
N 15 r- Que personne ne dise : de cette eau ne boirai.

Navidad en domingo, vende los bueyes y échalo en trigo.
N 40 r- Noël un dimanche, vends tes bœufs et place-le en blé.

Navidad en viernes, siembra por donde pudieres; en domingo, vende los bueyes y échalo en trigo.
N 41 r- Noël un vendredi, sème où tu pourras ; un dimanche, vends tes bœufs et place-le en blé.

Negra cena tú tienes.
N 13 f- Méchant souper tu as[482].

Negra es la cena en la casa ajena, y más negra para quien da la cena.
N 53 r- Mauvais est le souper dans la maison d'autrui, et plus mauvais encore pour qui offre le souper.

Ni bebas con botija, ni des a forastero tu hija.
N 89 r- À la gourde ne bois pas, et à un étranger ta fille ne

[482] Triste repas tu auras, puisque tu n'es pas allé travailler comme tu aurais dû.

donne pas.

Ni bebas en laguna, ni comas más de una aceituna
N 90 r- Ni boire en lagune, ni manger olive plus d'une.

Ni bebas sin ver, ni firmes sin leer.
N 91 r- Ne pas boire sans voir, ni signer sans lire.

Ni comas crudo, ni andes el pie desnudo.
N 117 r- Ni manger cru, ni marcher pieds nus.

Ni con toda el hambre al arca, ni con toda sed a la cántara.
N 128 r- Ni mort de faim à la maie, ni mort de soif au pichet.

Ni con toda sed al cántaro, ni con toda hambre al almario.
N 129 r- Ni mort de soif à la cruche, ni mort de faim à la huche.

Ni de amigo reconciliado, ni de manjar dos veces guisado.
N 136 r- Ni à un ami réconcilié[483], ni à un plat réchauffé.

Ni ensalada comida, ni moza en camisa
N 170 r- Ni salade au menu, ni fille en chemise vêtue.

No beber y toser hace a la vieja remover
N 425 r- Ne pas boire et tousser font la vieille s'agiter.

¿No digo bien? —Sí. —Pues si digo bien, denme de comer; si no digo mal, denme de cenar.
N 501 r- Je n'ai pas raison ? —Si. —Alors, si j'ai raison, donnez-moi à manger ; si je n'ai pas tort, donnez-moi à souper.

[483] [Ne fais confiance ni…].

No hacer buen estómago.
N 162 f- Ne pas faire bon estomac.

No hay comida buena a que no siga mala cena.
N 699 r- Il n'y a pas de bon repas qui ne soit suivi de mauvais souper.

No hay cosa que más harte que el comer, ni otra que vino y agua que mate la sed.
N 711 r- Rien de mieux pour rassasier que manger, ni que vin et eau pour désaltérer.

No hay manjar, por preciado que sea, que no empalague, ni vicio que no harte.
N 760 r- Il n'y a plat si excellent qu'il n'écœure, ni vice dont on ne se lasse.

No hay manjar que no empalague ni vicio que no enhade.
N 761 r- Il n'y a pas de nourriture qui ne lasse, ni de vice qui ne fâche.

No hay manjar tan preciado que no harte, ni vicio que no canse.
N 762 r- Il n'y a plat si apprécié qu'il ne finisse par écœurer, ni vice qui ne finisse par lasser.

No hay sardina mala, ni lo puede ser; que la que es mala para comer, es buena para beber.
N 854 r- Il n'y a pas de sardine mauvaise, cela ne se peut ; celle qui est mauvaise à manger, est bonne pour boire.

No hay tal testigo como buen moduelo de vino.
N 880 r- Il n'y a pas meilleur témoin qu'une bonne mesure de vin.

No le dará golpe; y No la dará golpe.
N 921 r- Il n'y touchera pas.

No le quedó un consuelo.
N 222 f- Il ne lui est pas resté de consolation.

No le quiere mal quien hurta al viejo lo que ha de cenar; [o quien] al viejo hurta…
N 935 r- Point de mal ne lui veut qui vole ce qu'il va souper au vieux ; [ou Qui] au vieux vole...

No sabe bien el manjar comido en ajeno lar; o hogar; [o] No sabe bien la cena que se come en mesa ajena.
N 1108- Repas pris aux lares d'autrui ; ou au foyer d'autrui, jamais ne réjouit ; [ou] Jamais ne satisfait à table d'autrui souper.

No se pierde más de la hechura.
N 1175 r- On ne perd que la façon.

No te hinchas, y no reventarás.
N 1259 r- Ne te bourre pas, et tu n'exploseras pas.

No te hinches, y no reventarás.
N 1260 r- Ne te gonfle pas, et tu n'exploseras pas.

Nunca bien se harta quien de suyo no mata.
N 1375 r- Jamais n'est bien repu qui de son propre élevage ne

tue.

O bebella o vertella. O bebello o vertello.
O 2 r- Ou la boire, ou la jeter. Ou le boire ou le jeter.

¡Oh, oh, bien haya quien te parió! Bebe tú, y beberé yo; bebe tú por la jarrilla, y beberé yo por la botilla.
O 100 r- Oh, oh, bénie soit celle qui t'a donné le jour ! Bois, toi, et moi après ; bois à la pichette, et je boirai à la gourdette.

Olla de muchos, mal mejida y bien comida. Olla de muchos, mal mejida y peor cocida
O 147 r- Pot-au-feu pour convives nombreux, mal remué et bien mangé. Pot-au-feu pour convives nombreux, mal remué et plus mal cuit.

Olla, ¿por qué no cociste? —Dueña, porque no me meciste.
O 150 r- Pot-au-feu, pourquoi n'as-tu pas cuit ? ―Maîtresse, parce que me tu ne m'as pas remué.

Olla sin piedra, marido sin cena.
O 155 r- Marmite sans pierre[484], mari sans souper.

Pagar el escote.
P 6 f- Payer son écot.

Pan rebanado, ni harta viejo ni muchacho.
P 109 r- Pain en tranche coupé, vieux ni jeune n'a rassasié.

Pan tostado, nunca hartó muchacho; si harta, no harta, mal para la hogaza.

[484] Sans une pierre pour la caler.

P 112 r- Pain grillé, jamais garçon n'a rassasié ; rassasié ou pas, c'est la miche qui souffrira…

Pan y agua, amigos para y harta.
P 115 r- Pain et eau, retiennent les amis et les rassasient.

Pan y cebolla.
P 30 f- Pain et oignon.

Papilón. Papilona.
P 33 f- Bâfreur. Bâfreuse.

Para beber con uvas, más vale beber en ayunas.
P 143 r- Pour boire avec du raisin, mieux vaut boire à jeun.

Para beber mucho, mucha oliva y poco conducho.
P 144 r- Pour boire à tas[485], beaucoup d'olives, et petit en-cas.

Para el que se convida, no hay mala comida.
P 163 r- Pour qui s'invite, il n'y a pas mauvais repas.

Para mojar la boca.
P 55 f- Pour mouiller la bouche.

Para quien nos quiere, tengamos; que para quien no nos quiere, harto tenemos.
P 210 r- Pour qui nous aime, ayons, car pour qui ne nous aime pas, bien assez nous avons.

Para quien vos sois, marido, bastan estos manteles; o Para quien vos sois, padre…

[485] Expression empruntée à François Rabelais.

P 211 r- Pour un homme comme vous, mari, ces nappes sont bien suffisantes ; ou Pour un homme comme vous, père…

Pasteles y manjar blanco, comida de amancebados.
P 299 r- Gâteaux et blanc manger, repas de concubins.

Penas, y cenas, y malas razones, matan los hombres.
P 358 r- Peines, et soupers et mauvaises paroles, tuent les hommes.

Peor es de hartar el ojo que el paladar.
P 378 r- Plus difficile est de rassasier l'œil que le palais.

Peras, de vino; y del durazno el vino.
P 402 r- Les poires, au vin ; et le vin des pêches.

Pierde el que viene, y más el que los manteles tiende.
P 511 r- Celui qui vient, perd, et plus encore qui dresse la table[486].

Pierna honra cama, que no buena cara; y cara honra mesa, que no buena pierna.
P 515 r- Jambe honore lit, et non beau visage ; et visage honore table, et non point belle jambe.

Pierna y pico, no hacen un delito.
P 516 r- Jambe et bon bec, ne sont pas délit.

Poco sol, poca cena y poca pena.
P 589 r- Pas trop de soleil, ni de souper et de peine.

[486] « Celui qui étend les nappes ».

Por beber, beber, nunca me venció mujer; Por beber, mezquina, nunca me venció vecina.
P 657 r- À boire, boire, jamais femme ne m'a vaincu ; À boire, pauvrette, jamais ne m'a vaincu voisine.

Por do pasa, moja.
P 699 r- Par où ça passe, ça mouille.

Por hacienda ajena, nadie pierde cena.
P 749 r- Pour l'argent d'autrui, nul ne manque souper chez lui.

Por la bebida es preciada la comida.
P 754 r- C'est pour la boisson qu'on apprécie le repas.

Por la Candelera, mide tu puchera y guarda tu cibera.
P 757 r- À la Chandeleur, mesure ta marmite, et économise ton blé.

Por la Candelera, mide tu puchera y nanta tu cibera.
P 758 r- À la Chandeleur, mesure ta marmite et gère bien ton blé.

Por mucha cena, nunca noche buena.
P 816 r- Beaucoup souper, jamais bonne nuit ne donne.

Presumir la comida.
P 334 f- Faire celui qui a bien mangé.

*Puede llamar al Rey especial amigo***.**
P 1074 r- Il peut se dire ami privilégié du roi.

¿Que haces, Menga? —Almuerzo para cena.

Q 56 r- Que fais-tu, Menga ? Je déjeune en guise de souper.

Que le engañé: que dije que había cenado, y no cené.
Q 73 r- Je l'ai bien trompé : j'ai dit que j'avais soupé, et je n'avais pas soupé.

Quien bebe con uvas, beberá con aceitunas.
Q 173 r- Qui boit avec du raisin, boira avec des olives.

Quien bebe en ayunas, bebería con aceitunas; o [Quien bebe] con uvas…
Q 174 r- Qui boit le ventre vide, boirait avec des olives ; ou [Qui boit] avec du raisin...

Quien bien bebe, y bien come, buen cagajón pone.
Q 180 r- Qui bien boit et bien mange, fait bonne crotte.

Quien bien cena, bien duerme, si no es la cena repleta.
Q 181 r- Qui bien soupe, bien dort, si le souper n'est pas trop lourd.

Quien bien come, bien puja.
Q 182 r- Qui bien mange, bien pousse.

Quien bien come y bien bebe, bien hace lo que debe.
Q 184 r- Qui bien mange et bien boit, fait bien ce que faire il doit.

Quien come boñiga, hojaldre comería. Quien come boñiga, mejor comería hojaldre.
Q 272 r- Qui mange bouse, mangerait feuilleté. Qui mange bouse, plutôt mangerait feuilleté.

Quien come cocina, ahorra melecina.
Q 275 r- Qui consomme bouillon [de légumes], épargne médecine.

Quien come cola, come a costa.
Q 276 r- Qui mange queue, mange à ses dépens.

Quien come de emprestado, come de su saco.
Q 278 r- Qui mange à crédit mange de sa poche.

Quien come pescada y bebe vinada, ni come ni bebe nada.
Q 287 r- Qui mange poiscaille et boit vinaille, ne mange ni boit rien qui vaille.

Quien come y condesa, dos veces pone mesa.
Q 291 r- Qui mange et met de côté, deux fois met la table.

Quien come y deja, dos veces pone mesa.
Q 292 r- Qui mange et a des restes, deux fois sa table dresse.

Quien come y duerme, con mucho mal puede.
Q 293 r- Qui mange et dort, de grands maux vient à bout.

Quien hijo cría, oro cría.
Q 402 r- Qui élève un fils, élève de l'or.

Quien mal quiere cenar, a la noche lo va a buscar. Quien mal quisiere cenar, de noche lo vaya a buscar.
Q 445 r- Qui mal veut souper, le soir va s'approvisionner. Qui voudra mauvais souper, qu'il aille le soir le chercher.

Quien mama y come, dos cueros pone; o dos cuerpos pone.
Q 463 r- Qui tête et mange, met double corps ; a double corps.

Quien mucho come, mucho bebe; y quien mucho bebe, mucho duerme; y quien mucho duerme, poco lee; y quien poco lee, poco sabe y poco vale.
Q 516 r- Qui beaucoup mange, beaucoup boit ; et qui beaucoup boit, beaucoup dort ; et qui beaucoup dort, lit peu ; et qui lit peu, sait peu et vaut peu.

Quien mucho pide, y mucho bebe, a sí daña y a otros hiede[487].
Q 530 r- Qui beaucoup demande et beaucoup boit, nuit à soi et dégoûte les autres.

Quien mucho pone mesa, no tendrá la bolsa retesa[488].
Q 531 r- Qui tient souvent table ouverte, n'aura point bourse replète.

Quien mucho vino cena, poco pan almuerza.
Q 536 r- Moult vin au souper, peu de pain au déjeuner.

Quien pide para candela, no se acuesta sin cena; [o no se] echa…
Q 561 r- Qui pour ses chandelles va mendier, point ne se couche sans souper. [ou ne s'] allonge...

Quien pone la noguera, no espere comer della.
Q 581 r- Qui plante le noyer, qu'il n'espère en manger.

Quien por mano de otro espera, tarde se harta y nunca medra.

[487] *Heder* : *oler mal.*
[488] *Reteso* ou *ateso* : ' rebondi '.

Q 585 r- Qui attend tout de main d'autrui, bien tard se rassasie et jamais n'a profit.

Quien tal recaudo puso en la olla, mandalda vos que beba, y no que coma.
Q 705 r- Celle qui de la marmite s'est si mal occupée, dites-lui de boire et non de manger.

Quien tanta agua ha de beber, menester ha de comer.
Q 707 r- Qui tant d'eau doit boire, de manger doit se faire un devoir.

Quien te ha de comer, almuérzalo; quien te quisiere cenar, meriéndalo.
Q 717 r- Qui doit te manger, déjeune-le ; qui voudra te souper, régale-t-en au goûter.

Quien tiene el estómago lleno, dice: «Ayunemos.»
Q 780 r- Qui a l'estomac plein, dit : « Jeunons. »

Quien tras el caldo no bebe, no sabe lo que pierde.
Q 845 r- Qui après bouillon ne boit pas, ce qu'il perd ne sait pas.

Quien viene a mesa puesta, no sabe lo que cuesta.
Q 891 r- Qui vient à table mise, ne sait pas ce que cela coûte.

Quien viene, pierde; y más quien los manteles tiende.
Q 893 r- Qui vient, perd ; et plus encore qui installe la nappe.

Quiéreme hacer creer que he cenado; o Quiérenme hacer creer que he cenado.

Q 112 f- Il veut me faire croire que j'ai soupé ; ou On veut me faire croire que j'ai soupé.

Revolver caldos.
R 117 r- Semer la zizanie [Remuer des bouillons].

Sábados a llover, viejas a beber, putas a putecer
S 3 r- Samedi, à pleuvoir, vieilles, à boire, et putes, à putasser.

San Juan de buena estrena, buena comida y mejor cena.
S 119 r - St Jean de bonne étrenne, bon déjeuner et meilleur souper.

Sentarse a mesa puesta.
S 135 r- S'asseoir à table mise.

Sé mozo bien mandado, comerás a la mesa con tu amo.
S 203 r- Sois un bon serviteur, tu mangeras à la table de ton maître.

Semana de los mártires[489]*, estáte en tu casa, aunque no te hartes.*
S 239 r- La semaine des martyrs, reste chez toi, même si bombance tu ne fais pas.

Sentéme a la mesa sin ser llamado ([o] contado); diéronme

[489] La semaine où l'on fêtait par des processions et offices les saints martyrs révérés localement (reliques). Il circule sur Internet d'autres versions approximatives de ce proverbe : *Por San Antón y los Mártires, estáte en casa, aunque de pan no te hartes. Entre San Antón y los Mártires, estáte en cas aunque de pan no te hartes.* Mais aussi, sans la négation, *La semana de San Antón, estáte en tu rincón, y la de los Mártires, aunque de pan te hartes.*

caldo; pan, no bocado.
S 244 r- Je me suis assis à table sans y être appelé (ou compté) ; du bouillon on m'a donné ; du pain, pas une bouchée.

¿Sequitas me dais? que beba queréis.
S 262 r- Toutes sèches vous me les donnez ? Vous voulez me faire boire.

Si digo bien, denme de comer; si digo mal, denme de cenar.
S 339 r- Si j'ai raison, qu'on me donne à manger ; si j'ai tort, qu'on me donne à souper.

Si faltare, falte para la tejavana.
S 404 r- Si l'argent manque, que cela manque pour le superflu.

Si quieres beber agua limpia, sácala de fuente viva.
S 582 r- Si tu veux boire eau saine, tire-la de vive fontaine.

Si quieres bien empreñar, guárdate de segundar.
S 585 r- Si tu veux bien engrosser, garde-toi de redoubler.

Si quieres cedo engordar, come con hambre, y bebe a vagar.
S 589 r- Si tu veux vite engraisser, mange quand tu as faim, et bois à loisir.

Si quieres dar de palos a tu mujer, pídela al sol de beber.
S 595 r- Si tu veux à ta femme faire tâter du bâton, demande-lui au soleil de te servir boisson.

Si quieres enfermar, cena mucho y vete a echar; o cena y vete acostar.
S 599 r- Si tu veux être malade, soupe en abondance et va te

coucher ; ou soupe et va au lit.

Si quieres que te sepa bien la cena, ten rábanos y candela.
S 626 r- Si tu veux bien souper, mets radis et chandelle.

Si te llamo, no te engaño; si te tardas, por tu daño.
S 690 r- Si je t'appelle, tu sais à quoi t'en tenir ; si tu tardes, c'est à tes dépens.

Si te tardas, comerás debajo de la mesa.
S 183 f- Si tu tardes, tu mangeras sous la table.

Sin rábanos y vela, no hay buena cena.
S 788 r- Sans radis ni bougie, point de bon souper.

Sobre brevas, vino bebas; [o] Sobre brevas, no bebas.
S 816 r- Sur les figues fleurs, bois du vin : [ou] Sur les figues fleurs, ne bois point.

Soles, y penas, y cenas, tienen las sepulturas llenas.
S 867 r- Soleils, et soupers, et peines, font les sépultures pleines.

¡Sopa en vino, marido, que me fino!
S 901 r- De la soupe au vin, mon mari, je suis à l'agonie !

Sopa en vino no emborracha, aire no hace, ¿pues quién me menea?
S 902 r- Soupe au vin n'enivre pas, il n'y a pas de vent, alors qui me secoue comme ça ?

Sopa en vino no emborracha: echa vino, muchacha.

S 903 r- Soupe au vin ne saoule pas : petite, du vin sers-moi.

Sopa en vino no emborracha, mas arrima a la pared.
S 904 r- Soupe au vin n'enivre pas, mais elle vous colle au mur.

Suba y coma higos, que muy bien lo ha [h]echo.
S 938 r- Grimpez [à l'arbre] et mangez des figues, vous avez tout fait à la perfection !

Sufrir la grita, y beber los barriles.
S 968 r- Supporter les cris et boire les barils.
(Ou « Supporter la réprobation et boire le flacon ».)

Tener parientes en la cocina.
T 104 f- Avoir des parents à la cuisine.

Teresa, pon la mesa.
T 250 r- Thérèse, mets la table.

Teresa triquitesa, pon la mesa.
T 251 r- Thérèse triquithèse, mets la table.

Tiene de comer, y no de cenar.
T 275 r- Il a de quoi déjeuner, mais pas de quoi souper.

Toda buena cena, del beber comienza.
T 335 r- Tout souper bon, commence à la boisson.

Todo el ajuar manteles.
T 208 f- Tout le mobilier en nappes.

Todos beban a placer, y nadie cuente las veces que el otro

bebe.
T 440 r- Que tous boivent à leur guise, et que personne de compter les verres d'autrui ne s'avise.

Traigan vino y corten pan, con no hay harto[490].
T 602 r- Apportez du vin et coupez du pain, il n'y en a pas de trop.

Tres cada día y tres cada vez.
T 660 r- Trois chaque jour et chaque fois trois.

Tres cosas hay que matan los hombres: putas, y juegos, y medianoches.
T 670 r- Trois choses tuent l'homme : putes, et jeux, et réveillons.

Tres en el año, y tres en el mes, tres en el día, y en cada una tres.
T 676 r- Trois par an, trois par mois, trois par jour, et chaque fois, trois.

Un poco de murmuración es aceituna de postre[491]*, en comida y en conversación.*
U 51 r- Un peu de médisance, c'est une olive en dessert, dans les repas, comme dans la conversation.

«Una noche mala, quienquiera la pasa». Y pasábalas todas.
U 110 r- « Passer une mauvaise nuit, ça peut arriver à n'importe

[490] La plaisanterie de ce proverbe est intraduisible, car basée sur un effet de prononciation : si l'on prononce de façon rustique « *que aun no hay harto* », on peut entendre « *coño hay harto* » (au choix : ' Il y a un con repu ', ou ' cela ne manque pas de cons ' ; « con » au sens de *cunnus*).

[491] Les olives se prenaient à la fin du repas, « *de postre* », en dessert.

qui ». Mais lui, c'était toutes les nuits.

Una por una, la de la aceituna; vez por vez, la de la nuez; y alta y de peso, la del queso; y para más aína, la de la sardina; y vegada por vegada, la de la ensalada.
U 114 r- Une par une, celle de l'olive, coup par coup, celle de la noix, et haute et de poids, celle du fromage ; et pour aller plus vite, celle de la sardine, et lampée par lampée, celle de la salade.

Una vieja fue a Zaragoza, y vino moza.
U 123 r- Une vieille s'en fut à Saragosse, et vin(t) jeunette.

Uno come la fruta aceda, y otro tiene la dentera; [o come] la uva…
U 127 r- L'un mange le fruit acide, l'autre a mal aux dents ; [ou mange] le raisin...

Uno en el papo, y otro en el saco, y otro so el sobaco, y llora por lo que quedó en el plato; o y suspira por lo que quedó en el plato.
U 129 r- Un [morceau] dans le gosier, et un autre dans le sac, et un autre sous le bras, et il pleure après ce qui est resté dans l'assiette ; ou « et il soupire après ce qui est resté dans l'assiette. »

Uno muere de atafea, y otro la desea.
U 130 r- L'un meurt de ripaille, l'autre en rêve.

Vez por vez, la de la nuez; gota por gota, la de la bellota.
V 206 r- Gorgée par gorgée, avec les noix ; goutte à goutte, avec les glands.

Viéneme el mal que me suele venir, que después de harto me suelo dormir.
V 259 r- Je suis pris du mal qui toujours me prend, une fois le ventre plein, le sommeil me vient.

¡Vino, marido, que me fino!
V 295 r- Du vin, mon mari, je suis à l'agonie !

¡Vino, marido, que no molino! o que no lino!
V 296 r- Vin, mon mari, et pas moulin ! ou « et pas lin ! »

Vino trasnochado, no vale un cornado.
V 299 r- Vin qui a passé la nuit ne vaut pas un maravédis.

Vísperas de aldea, pon la mesa y cena.
V 320 r- Vêpres de village, mets la table et dîne.

Vivir bien y beber bien.
V 345 r- Bien vivre et bien boire.

Y el testamento en la uña.
Y 13 f- Et le testament au bout des doigts.

Y lo vivido, vivido. [Y lo bebido, bebido.]
Y 13 r- Ce qui est vécu est vécu. [Ce qui est bu est bu.]

Y santo se sea. Y fraile se sea; Y santo me soy; Y fraile me soy; Y dama se sea…
Y 23 f- Et tout saint qu'il est ! ; Et tout moine qu'il est ! ; Et tout saint que je suis ! ; Et tout moine que je suis ! ; Et toute dame qu'elle est !

Y yo, ¿apedreé las viñas? Y yo, ¿apedreélo?
Y 17 r- Et moi, j'ai grêlé les vignes ? Et moi, j'ai grêlé là-dessus ?

Y yo, ¿en qué lo pequé?
Y 30 f- Et moi, quel est mon péché ?

Ya está comiendo barro. Ya días ha tiene pelado el cogote. Ya está mascando barro.
Y 31 r- Il est déjà en train de manger la boue. Il y a longtemps qu'il a la nuque tondue. Il est déjà en train de mâcher la boue.

Yantar tarde y cenar cedo, sacan la merienda de en medio.
Y 72 r- Dîner tard et souper tôt, suppriment le goûter.

Yo me soy el Rey Palomo, yo me lo guiso, yo me lo como.
Y 110 r- Moi je suis le roi mésange[492], moi je me le cuis, moi je me le mange.

Yo ni bebo, ni como, ni ayuno, cuando mi potaje sorbo y engullo.
Y 114 r- Moi, je ne bois ni mange ni jeûne, quand j'avale et engloutis mon potage.

Yo no lo bebo, mas cómolo en sopas.
Y 117 r- Moi, je ne le bois pas, mais je le mange en soupes.

Yo no lo entiendo. —¿Qué? —Tanta gente de bonete, ¿dónde mete?
Y 119 r- Je ne comprends pas.—Quoi ? —Tous ces gens à

[492] *Palomo* : ' pigeon '.

barrête, où ils le mettent ?

Yo no soy dino de beber el agua sin vino; por la vuestra santa palabra, de beber el vino con agua; [o] sin [agua].
Y 120 r- Moi, je ne suis pas digne de boire de l'eau sans vin ; au nom de vos saintes paroles, de boire le vin à l'eau ; [ou] sans [eau].

Yo poco bebo, mas quiérolo bueno.
Y 125 r- Moi, je bois peu, mais je le veux bon.

Yo se la daré a beber.
Y 54 f- Je la lui ferai boire.

Yo señora y vos señora, ¿quién cocinará la olla? o Vos señora y yo señ[ora]…
Y 140 r- Moi, patronne, et vous, patronne, qui va préparer le pot-au feu ? Ou Vous, patronne, et moi, pat[ronne]...

Yo te perdono el mal que me haces, por lo bien que me sabes.
Y 149 r- Je te pardonne le mal que tu me fais, parce que ton goût me plaît.

Yo tengo una condición / que ni sé si es mala o buena, / que teniendo la tripa llena, / me descansa el corazón.
Y 151 r- Moi, telle est ma condition, / ne sais si bonne ou mauvaise, / que, d'avoir plein le bedon, / aussitôt mon cœur s'apaise.

Conclusion

Si un économiste médiatique comme Jacques Attali[493] publie maintenant un ouvrage où il étudie le rôle central de l'alimentation dans les civilisations, c'est que ces éléments longtemps jugés terre à terre sont devenus l'objet de la curiosité de nos contemporains, avec un retour à ces fondamentaux qui caractérisent l'homme, vu désormais (enfin !), comme une espèce parmi d'autres, depuis que nous sommes entrés dans l'ère de l'homme neuronal (l'homme défini par son cerveau biologique), après être passés par l'homme tel que le concevaient Aristote, puis Descartes, puis Lévi-Strauss et Bourdieu[494]. Les proverbes sur les aliments dans le *Vocabulario de refranes* de Correas, comme toute la culture du Siècle d'Or espagnol, appartiennent encore à un mode de pensée régi par la philosophie platonicienne et aristotélicienne, dont nous ne sommes, finalement, sortis que depuis bien peu, et encore pas tout le monde ! Ainsi n'avons-nous pas été totalement dépaysés, si ce n'est que les proverbes disent les choses parfois très directement, ne pouvant se permettre, de par leur brièveté constitutive, d'utiliser circonlocutions et atténuations. Mais la morale chrétienne elle-même, si omniprésente en Espagne au Siècle d'Or, ne semble pas avoir totalement formaté les esprits.

[493] Jacques Attali, *Histoires de l'alimentation : de quoi manger est-il le nom ?*, Paris, Fayard, avril 2019.

[494] Voir Francis Wolff, *Notre humanité. D'Aristote aux neurosciences*, Paris, Fayard, 2010.

Les proverbes font de la résistance. On y a trouvé autant de pensée politiquement (religieusement) correcte que franchement hédoniste et égoïste, voire amorale. Nous voilà rassurés, les proverbes espagnols du Siècle d'Or ne se cantonnent pas à une pensée unique, et n'enfermaient pas ceux qui les utilisaient dans un carcan idéologique, puisqu'on pouvait trouver un proverbe pour dire tout et son contraire, comme nous l'annoncions en introduction. L'impression qu'ils nous laissent, après cette lecture foisonnante, est celle d'une immense liberté. Pas seulement parce qu'on pouvait, à travers eux, dire et penser ce que l'on voulait. Mais surtout à cause de cette liberté jubilatoire qui se manifeste en action dans la création des proverbes. Leur forme atteste d'un polissage phonétique et syntaxique extrêmement poussé, dû au fait même d'être passé par la parole de milliers de locuteurs anonymes, pour aboutir à une perfection qu'il est facile de mettre à l'épreuve : prenez un proverbe de la collection de Correas, n'importe lequel, et essayez de le formuler encore mieux. Ce sera bien difficile. Et pourtant, un nouveau locuteur va apporter encore une petite modification et, si elle est bien trouvée, celle-ci va se fixer, au détriment des variantes antérieures. Souvent en se décantant en une formule plus courte encore.

Les proverbes, à l'époque où Correas en fait cette extraordinaire « coupe géologique » qu'est le *Vocabulario*, sont en état d'évolution constante, la liberté incarnée. Et non seulement une pensée en mouvement, mais une poésie, une verve en jaillissement permanent. On en sort rafraîchis, désaltérés au contact de ce génie collectif. Le « Commun » revient actuellement à l'ordre du jour en histoire[495] et en

[495] *Cf.* le thème 2019 du festival *L'histoire à venir* : « En commun », organisé à Toulouse en mai 2019, par l'université de Toulouse, la librairie Ombres Blanches, les éditions Anacharsis et le théâtre Garonne.

philosophie[496]. Profitons-en !

Se plonger dans Correas, c'est une drogue ; on veut en savoir plus. Nous espérons avoir fait partager un peu cette addiction au lecteur. Qu'est devenu ensuite tel proverbe ? Internet donne parfois des réponses surprenantes, et tout en proposant des variantes recueillies au fin fond de villages espagnols, et qui ne sont pas forcément meilleures, apporte parfois un éclairage rétroactif sur certains énoncés (ex. : *Yo no lo entiendo. —¿Qué? —Tanta gente de bonete, ¿dónde mete?*). Les proverbes, c'est la liberté, mais ce sont aussi des sables mouvants…

Mais, ceci, on pourrait sans doute le dire de tous les proverbes réunis par Correas, quelle que soit leur thématique. Qu'a pu apporter le fait de nous être centrés sur les proverbes « alimentaires » ? Cette approche quotidienne, forcément plus facile à partager que d'autres, nous apprivoise plus facilement au monde des proverbes et, espérons-le, en aura rendu l'approche moins aride, nous donnant envie de faire l'effort de percer le sens de certains de ces énoncés devenus difficiles, près de quatre siècles plus tard. Et surtout, on a pu constater que cette thématique débouche sur les registres les plus variés, allant du plus concret au plus abstrait : matérialité des aliments, préparation, aspect, qualité ; matérialité des décors ; mais aussi pratiques sociales, structuration hiérarchique de la société, réflexion morale, plaisanterie de bas étage ou pure poésie, méditation sur la richesse et la pauvreté, sur la vie et la mort... Nous espérons, avec ce livre, avoir donné au lecteur l'envie de se plonger dans le « grand bain » : la lecture intégrale du *Vocabulario de refranes y frases proverbiales*...

[496] Pierre Dardot et Christian Laval, *Commun : essai sur la révolution au XXIe siècle*, Paris, La Découverte, 2014.

Table des matières

Introduction....7
Le pain....21
La technique de fabrication....25
Les canons du pain....39
Dangers du pain. Pain et santé....40
Tentation....42
Associations alimentaires....42
Échelle de valeurs....45
Associations verbales....46
Connotations affectives et significations sociales....48
Le manque....51
Le pain : proverbes et traductions....65
L'ail....97
Nourritures associées....102
Effets physiologiques....106
Qualité signifie excellence....108
Connotations....109
L'ail, expression du dédain....112
Aspects formels....116
L'ail : proverbes et traductions....120
Le fromage....131
Le fromage : proverbes et traductions....140
Les œufs....147
Les œufs : proverbes et traductions....174
La viande....187
La viande : proverbes et traductions....261
Le poisson....295
Le poisson : proverbes et traductions....314
Légumes et fruits....329
Légumes et fruits : proverbes et traductions....351
La table. Les repas....367
I - La matérialité des repas....369
L'attrait de la nourriture....383
La boisson à table....388
Hygiène alimentaire et qualité des repas....414
Santé, sobriété....416

Les menus spécifiques....427
Les enfants et les repas....429
II - Nourriture et société....431
La convivialité....431
Partager, mais pas trop....439
Le repas et le couple....444
Repas et religion....448
Table et économie domestique....452
Table et place dans la société....455
Nourriture et travail....462
La table. Les repas : proverbes et traductions....465
Conclusion....532
Table des matières....535